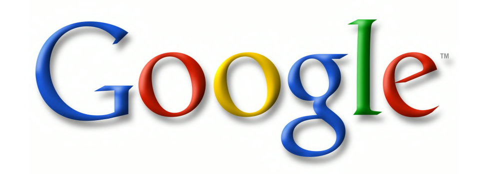
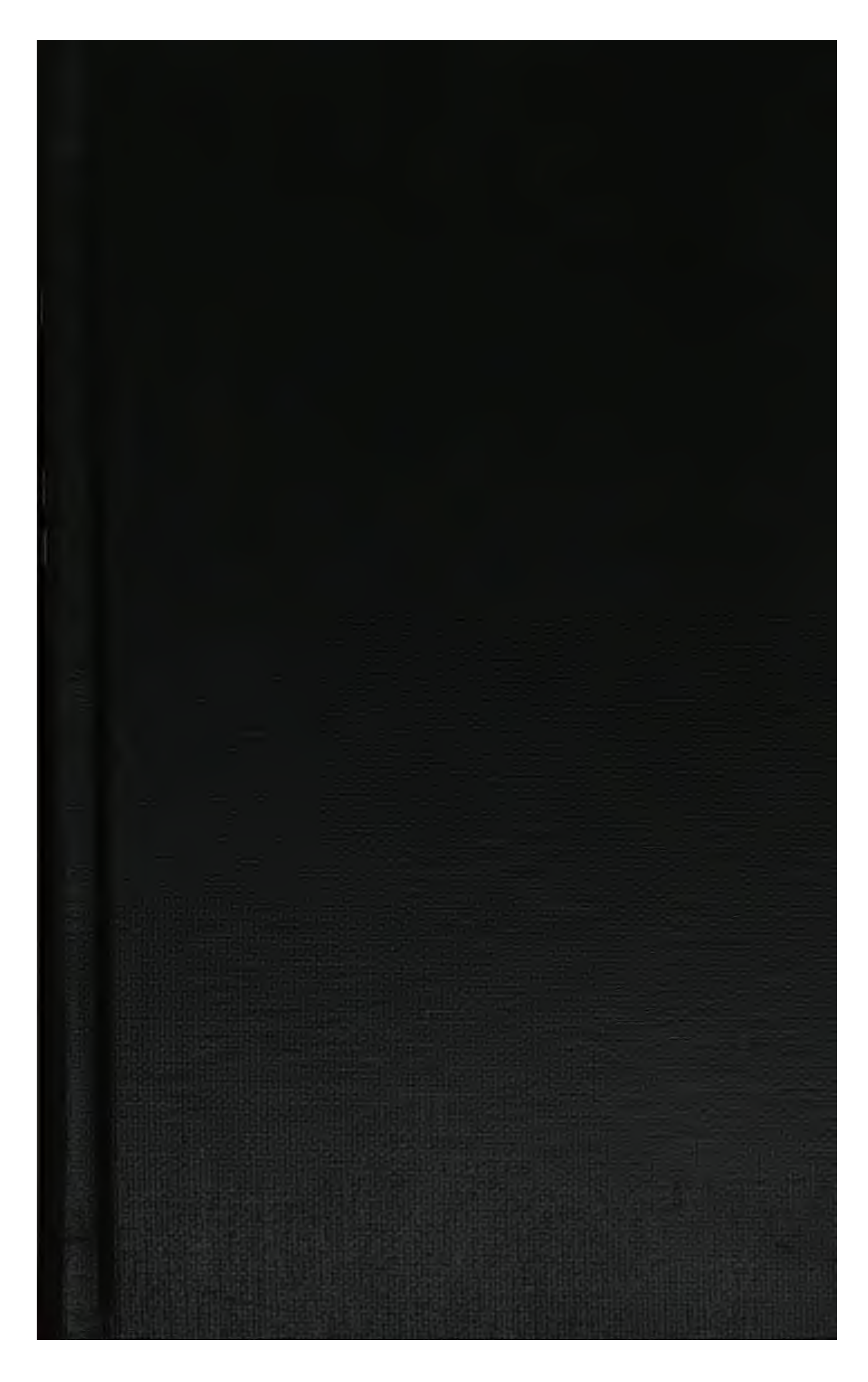
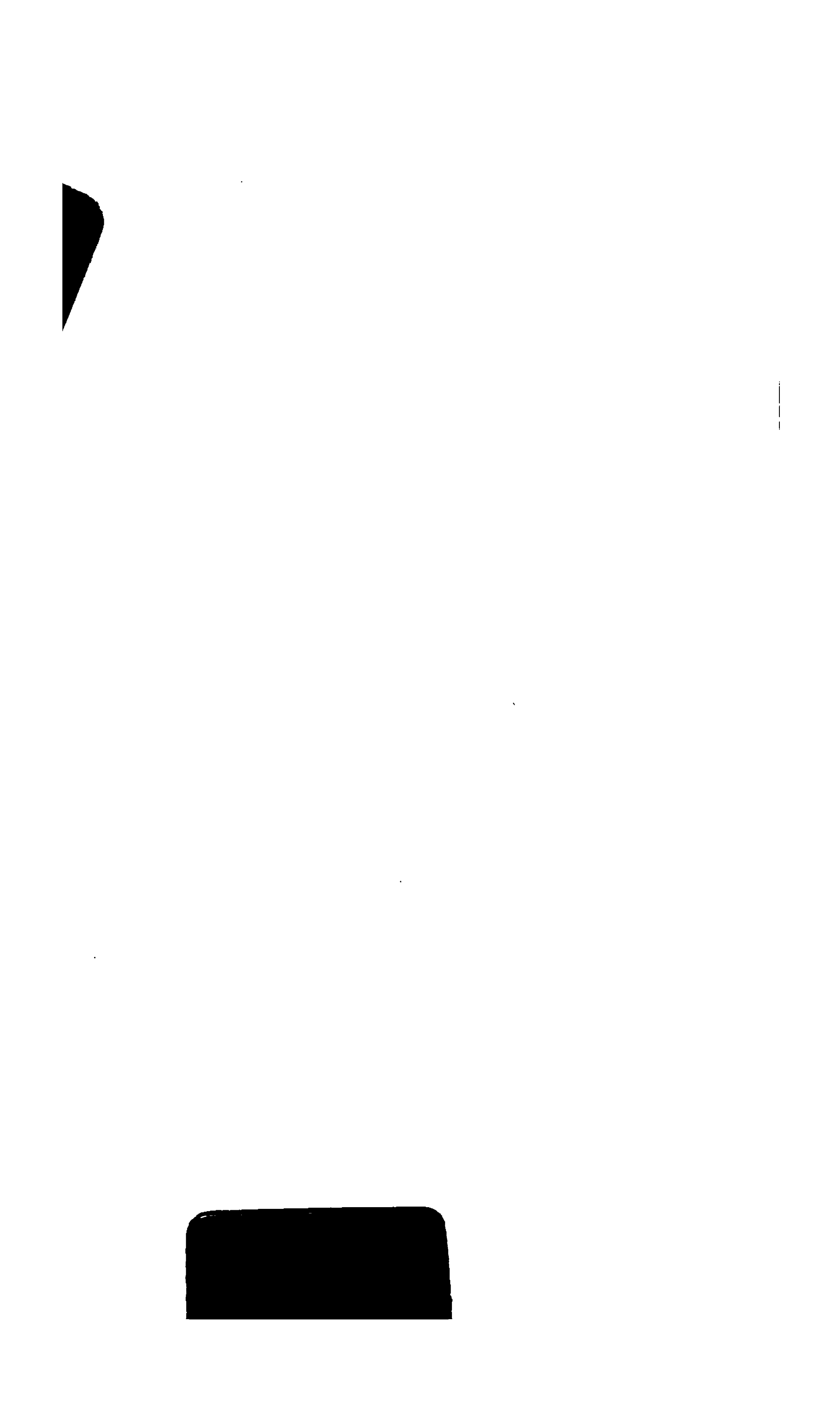






LES MYSTÈRES

DU DÉSERT

TOME SECOND

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, *quai des Augustins.*

LES MYSTÈRES
DU DÉSERT

SOUVENIRS DE VOYAGES
EN ASIE ET EN AFRIQUE

PAR

HADJI-ABD-EL-HAMID-BEY
(Col L. DU COURET),
Voyageur en Afrique et en Asie,
Ex-Lieutenant des Émirs de la Mecque, de l'Yémen et du roi de Perse,
Ancien délégué du gouvernement français dans l'Afrique centrale,
Membre de la Société orientale, de l'Académie nationale, etc.

PRÉCÉDÉS D'UNE PRÉFACE
Par M. Stanislas de Lapeyrouse.

OUVRAGE AGRÉÉ PAR SON ALTESSE IMPÉRIALE
LE PRINCE NAPOLÉON.

TOME SECOND

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13.

1859

1867, Dec. 26.



Vue de Mascate.

XXXII

Nous payons notre deuxième tribut. — Rixe. — Chasse à l'autruche. — Aux abords des mers de sable.

Jeudi, vendredi et samedi 24, 25 et 26 août 1844 (22, 23 et 24 *châban* 1261) : 11e, 12e et 13e étapes.—La première partie de notre onzième étape se passa tranquillement.

Mais, au moment où le soleil commençait à se montrer à l'horizon, quelques chouafs donnèrent tout à coup l'alarme.

L'ordre fut transmis aussitôt de se concentrer et de se tenir sur ses gardes.

Il était temps.

Déjà plusieurs Khafir-el-Arianin, à peine vêtus de quelques misérables haillons, se montraient au-dessus des dunes.

C'étaient, pour la plupart, des hommes grands, bien taillés et d'une attitude fière.

Quelques-uns portaient sur l'épaule de longs fusils damasquinés.

Presque tous avaient à la ceinture une sorte d'arsenal bizarre, et sur leurs têtes les coiffures les plus pittoresques.

Leur nombre augmenta rapidement et bientôt surpassa le nôtre.

Pour imposer quelque crainte, nous nous rangeâmes sur une seule ligne, avec toutes les lances et les fusils en l'air.

Ceux qui n'avaient ni lances ni fusils agitèrent leurs sabres, afin de faire voir que tout le monde était en état de se défendre.

Les Khafir-el-Arianin, cependant, continuaient d'avancer.

Les chouafs allèrent seuls en avant, jusqu'à moitié chemin.

Une fois arrivés là, ils s'arrêtèrent.

Les nouveaux venus en firent autant.

Probablement, ils attendaient qu'on les attaquât pour s'élancer sur nous à leur tour.

Abû-Bekr-el-Doâni jugea alors à propos d'envoyer un parlementaire à l'ennemi, qui, de son côté, imita cette nouvelle tactique et détacha l'un des siens.

Après un colloque de quelques instants, les deux

hommes s'entendirent probablement on ne peut mieux, car chacun d'eux rejoignit sa troupe, et les femmes qui accompagnaient les Khafir-el-Arianin s'avancèrent sans défiance dans les rangs de la caravane.

Elles avaient avec elles du lait, qu'elles nous offrirent.

Mais, tout en nous l'offrant, elles ne le cédaient qu'à des prix fabuleux.

Leur rapacité était même si outrée, qu'après avoir livré la marchandise elles exigeaient qu'on la partageât avec elles.

Étrange façon de comprendre le commerce !

Cette fois encore, le réis s'arrangea de manière à nous délivrer de cette engeance.

Il fit une collecte parmi les plus riches d'entre nous ; puis, prenant un paquet de tabac en feuilles d'environ trente livres, il l'expédia avec l'argent vers la bande ennemie.

Ce cadeau la satisfit sans doute, car, un moment après, elle rappelait ses femmes et s'enfonçait vers le sud, où elle disparaissait.

Cette journée fut signalée par un autre incident.

Un djemêl de Mareb, oubliant les serments de vivre en frères que nous nous étions faits, se prit de dispute avec un autre djemêl de Doân, après le déjeuner, et le frappa si violemment avec son bâton qu'il lui mit la figure en sang.

Heureusement que cette querelle, toute individuelle, ne gagna point de proche en proche, comme il arrive trop souvent.

Chacun s'empressa, au contraire, de séparer les deux combattants, et on les conduisit au réis.

Celui qui avait frappé, à tort ou à raison, fut condamné à recevoir quinze coups de courbache sur la plante des pieds et à une amende de deux abû-mathfas, dont l'un pour le battu, l'autre pour Abû-Bekr-el-Doâni.

Cet incident n'eut pas d'autre suite, et la paix générale n'en fut point troublée.

La douzième étape nous porta à dix-huit lieues d'Olû-Yahseb.

Les environs de notre lieu de campement pullulant d'autruches, quelques-uns d'entre nous, et j'étais du nombre, songèrent à leur donner la chasse après le premier repas.

Dans le désert, il y a trois manières principales de chasser l'autruche :

La chasse à cheval ou à dromadaire, la chasse à l'affût, et la dernière, qui consiste à tuer l'animal quand il vient se désaltérer à une source.

La première est la vraie chasse.

Elle a lieu en tout temps, et est à l'affût ce qu'est, chez nous, le courre à l'arrêt; plaisir de gentilhomme, de roi, disions-nous autrefois, et non métier de roture et de braconnage.

On ne se contente pas de tuer, on force.

Mais comme la course des autruches est plus rapide que celle du meilleur coursier, il faut, pour se livrer à cette chasse, un peu d'industrie.

Celle des Arabes consiste à en suivre un troupeau

à vue, sans trop les presser, et surtout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre leur nourriture.

Comme elles ne vont point en ligne droite, mais qu'elles décrivent le plus souvent un cercle plus ou moins étendu, les poursuivants dirigent leur marche sur un cercle concentrique intérieur, moindre par conséquent.

Après une matinée et quelquefois davantage, lorsqu'ils les ont fatiguées et affamées, ils prennent leur moment, s'assignent chacun une autruche, fondent sur elle au galop et lui assènent sur la tête un coup d'un grand bâton qu'ils ont emporté à cet effet.

La tête de l'autruche est chauve et très-sensible.

Les autres parties de son corps offriraient plus de résistance.

L'animal rudement frappé tombe, et le cavalier s'empresse de descendre de sa monture pour le saigner, ayant soin de tenir la gorge éloignée du corps, afin que le sang ne tache pas les plumes.

La chasse à l'affût a lieu lorsque l'autruche a fait ses œufs, c'est-à-dire vers la mi-novembre.

On se munit cette fois, non pas d'un bâton, mais d'un fusil, et de provisions abondantes de poudre et de balles.

« Arrivés sur les traces de l'autruche, les chasseurs les observent avec soin ; si elles se voient seulement de places en places dénudées d'herbe, elles indiquent que l'autruche est venue au pâturage en cet endroit ; mais si les traces se croisent en tous sens, si l'herbe

a été foulée aux pieds et non mangée, l'autruche, à coup sûr, fait son nid dans les environs.

« Ce nid affecte une forme circulaire.

« Il est établi dans un trou sablonneux.

« L'autruche le construit avec les pieds, en rejetant simplement le sable du centre à la circonférence.

« Les chasseurs aperçoivent de très-loin la poussière que soulève ce travail, et ils approchent avec les plus grandes précautions.

« Quand l'autruche est sur le point de déposer ses œufs, tout le jour on entend des plaintes langoureuses; après avoir pondu, elle ne pousse son cri habituel que vers trois heures de l'après-midi.

« Celui du mâle est plus fort; tous deux soufflent comme les oies lorsqu'on les irrite.

« La femelle couve depuis le matin jusqu'à midi, et, pendant ce temps, le mâle va au pâturage; à midi, il rentre, et la femelle va paître à son tour. Quand elle revient, elle se place à quatre ou cinq pas du nid, faisant face au mâle, qui la défend contre ses ennemis. Le chacal, entre autres, se tient souvent en embuscade dans les environs, prêt à jouer quelque mauvais tour. Des chasseurs ont rencontré maintes fois aux approches des nids d'autruche des cadavres de chacals; le mâle seul pouvait les avoir frappés, la femelle est peureuse et nullement à craindre.

« C'est le matin, pendant que la femelle couve, que les chasseurs vont creuser de chaque côté et à

une vingtaine de pas au plus du nid un trou assez profond pour contenir un homme.

« On le recouvre avec ces longues herbes jaunâtres si communes dans le désert, de manière que le fusil seul paraisse.

« Dans ce trou se loge le meilleur tireur.

« A la vue de ce travail, la femelle effrayée court rejoindre le mâle, mais celui-ci la bat et la force de revenir à son nid. Si l'on faisait ces préparatifs pendant que le mâle couve, il irait rejoindre la femelle et aucun des deux ne reviendrait.

« La femelle revenue à son nid, on se garde bien de l'inquiéter; il est de règle de tuer d'abord le mâle; on attend donc son retour du pâturage. Vers midi il arrive, et le chasseur s'apprête.

« L'autruche, en couvant, étend les ailes de manière à couvrir tous ses œufs; dans cette position, elle a, repliées sur ses jarrets, les cuisses extrêmement saillantes.

« Cette circonstance est très-favorable au tireur; il ajuste de manière à casser les jambes de l'animal, qui, de cette façon, ne peut lui échapper, mais aurait encore des chances de se sauver s'il était blessé partout ailleurs.

« Aussitôt l'autruche abattue, le tireur sort de son trou, court à elle pour la saigner, et ses compagnons, accourus au coup de fusil, aident à la besogne. On recouvre de sable les taches de sang, et l'on cache soigneusement le corps du mort.

« Au coucher du soleil, la femelle revient, comme

d'habitude, passer la nuit auprès de son nid ; l'absence du mâle ne l'inquiète pas, elle le croit au pâturage et se met à couver.

« Elle est tuée de la même manière que lui[1]. »

J'ai parlé d'un troisième mode de chasser l'autruche lorsqu'elle va boire.

Les affûteurs font simplement un trou près de l'eau, s'y embusquent et tirent sur l'animal qui vient se désaltérer.

Les anciens Arabes avaient recours à un quatrième mode de chasse.

Ils se couvraient d'une peau d'autruche, passant un bras dans le cou pour mieux imiter les mouvements de cet animal, et l'approchaient avec facilité.

Mais cette chasse a été abandonnée parce que ceux qui s'y livraient sont souvent tombés victimes d'une méprise.

On a aussi employé des chiens et des filets.

Les autruches habitent de préférence les lieux les plus solitaires et les plus arides, se tenant par troupes quelquefois très-nombreuses, composées d'autres fois de quelques individus seulement.

Ces troupes, prises de loin pour des escadrons de cavalerie, ont effrayé plus d'une caravane.

Les autruches se nourrissent principalement de matières végétales.

Pour satisfaire leur faim dévorante elles mangent tout ce qu'elles trouvent.

[1] Général Daumas, *les Chevaux du Sahara*, 1 vol. grand in-8. Paris, 1851, page 271.

On en a vu qui avalaient du fer, des os, des lefâas, des scorpions, des lézards, du cuivre, des pièces de monnaie.

Elles sont en même temps très-adroites et enlèveraient une datte de la bouche d'un homme sans le blesser.

Jamais elles n'approchent des lieux habités que pour boire, et elles s'enfuient aussitôt.

Les anciens Arabes les croyaient filles d'un oiseau et d'un chameau.

Aussi avaient-ils surnommé l'autruche *oiseau-chameau*, et les naturalistes ont ajouté au nom de genre *struthio* l'épithète *camelus*.

La ponte d'une seule femelle se monte d'ordinaire à trente ou quarante œufs.

Mais il arrive souvent que plusieurs couples se réunissent pour pondre en commun.

Alors ils forment une grande enceinte, et le couple le plus ancien se tient au centre.

Les autres se placent à l'entour, disposés régulièrement.

Ainsi, s'ils sont huit, ils occupent les huit angles d'un octogone.

La ponte achevée, les œufs sont poussés vers le milieu, mais non mêlés, et lorsque le vétéran des mâles vient couver, tous les autres se placent à l'endroit où leurs œufs ont été pondus.

Même jeu du côté des femelles.

Ces sociétés sont composées d'enfants de la même famille.

Ce sont les petits du couple le plus vieux.

Les jeunes de deux ans, toutefois, ne pondent que douze ou quatorze œufs, et encore sont-ils plus petits.

On en trouve parfois jusqu'à cent cinquante dans le même nid.

Ces réunions de plusieurs couples se remarquent seulement là où l'herbe est très-abondante.

Les Arabes ont observé une particularité assez singulière, c'est que les œufs de chaque couple, dans les nids dont je viens de parler, sont disposés en tas toujours surmontés par un œuf en évidence.

Cet œuf est le premier pondu, et il est destiné à la nourriture des petits lorsqu'ils écloront.

Les vieux œufs sont très-gros; ils pèsent jusqu'à cinq et six livres.

Leur couleur est d'un blanc sale tirant sur le jaune.

On les mange avec plaisir.

La manière la plus ordinaire et la meilleure de les accommoder est de les brouiller en les faisant cuire avec beaucoup de beurre.

Ils sont assez gros pour qu'un seul suffise au repas d'un homme affamé.

Leur coque est très-dure et peut servir de vase.

On les suspend aux voûtes des mosquées et des marabouts en guise d'ornements.

La durée de l'incubation est d'environ six semaines.

Au sortir de l'œuf, les petits sont tout couverts de plumes, même aux endroits qui doivent être nus dans la suite.

Ils sont d'un gris roussâtre, tachetés de noir, avec

des bandes longitudinales de cette couleur sur la tête et derrière le cou.

Ils courent déjà et cherchent leur nourriture.

Le temps des amours de l'autruche est le mois d'août.

La femelle, ainsi que celle de la gazelle, se fait beaucoup prier.

Le mâle, furieux de passion, la poursuit quelquefois pendant trois ou quatre jours, ne boit pas et pousse sans cesse des gémissements.

Enfin, quand la pudibonde est à bout de résistance, elle se place dans la même position que pour couver, et le mâle s'accouple.

Aussitôt l'union consommée, succède une période d'amour et de constance qui n'aura son terme qu'après l'entière éducation des petits, qui ne sont jamais abandonnés avant ce temps, par le père s'entend, lequel ne redoute pas le danger quel qu'il soit, eût-il affaire au chien, à l'hyène, à l'aigle, à l'homme même.

La femelle, au contraire, s'effraye vite et quitte tout dans la peur.

Aussi les Bédouins, quand ils veulent parler d'un homme qui défend bien sa tente, le comparent-ils à l'autruche mâle.

L'homme pusillanime est assimilé à l'autruche femelle.

Somme toute, les autruches, quoique habitantes du désert, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imaginerait.

Elles s'apprivoisent facilement, surtout lorsqu'elles sont prises jeunes.

Alors elles jouent avec les enfants et dorment sous la tente.

Dans les déménagements elles suivent le douar, et il est sans exemple qu'une d'elles, ainsi élevée, ait jamais pris la fuite.

On en a même vu qui étaient assez familières pour se laisser monter comme on monte un cheval, et le tyran Firmius, qui régnait en Égypte vers la fin du IIIe siècle, se faisait porter, dit-on, par de grandes autruches.

La chasse de l'autruche forme en Arabie de nombreux et excellents tireurs.

Ils s'exercent à ne frapper qu'à la tête pour que le sang ne détériore pas les plumes.

L'autruche mâle est noir, et pour cela appelé *délim* (qui est très-noir).

L'autruche femelle, grise, est appelée *rumâd* (gris cendré).

Les grandes plumes blanches, recherchées par le commerce, sont placées à l'extrémité des ailes et de la queue.

Les dépouilles du délim, préférées aux autres, achetées quinze francs dans le désert, se vendent jusqu'à quatre-vingts francs dans le Hedjaz et l'Yémen.

Les Arabes tirent encore de l'autruche une graisse précieuse pour la guérison des blessures.

Avec son cuir très-épais, quelques-uns recouvrent

leurs boucliers, et de sa face plantaire ils consolident tous leurs chaussures.

Ils en mettent, à ce dernier effet, un morceau sous la pointe, un autre sous le talon, et la semelle devient ainsi d'un très-bon usage.

Enfin, avec ses tendons ils font des lanières pour coudre leurs selles et raccommoder les objets confectionnés en cuir.

A trois heures, nous nous en revenions au campement avec dix autruches assommées, que l'on écorcha aussitôt avec soin et dont, après les avoir fortement saupoudrées de sel à l'intérieur, on étendit les dépouilles sur le sable pour les faire sécher.

Quant à leur graisse, elle fut fondue et leur chair rôtie, puis l'une et l'autre furent distribuées à toute la caravane, qui serra la première dans des boîtes en fer-blanc, afin de pouvoir s'en servir en cas de besoin, et fit disparaître la seconde au dîner.

Après quoi succéda, comme de juste, notre treizième étape, laquelle nous porta, six lieues plus loin, aux abords de ces fameuses mers de sable ou profondeurs cachées, *Bahr-es-Saff* des Arabes, qui devaient jalonner notre route quinze lieues durant, et que je partis visiter après le déjeuner en compagnie d'Abd'el-Mélick, qui s'était offert pour me servir de guide et de cicerone.

XXXIII

Les mers de sable; légende musulmane touchant leur origine.— Le dernier Ad.—Opinion moderne. — Le fennec.— Nos étapes se font de jour.

Nous nous dirigeâmes en conséquence sur nos dromadaires vers le gouffre le plus voisin de notre campement.

Nous croyions y toucher, et cependant nous marchâmes une bonne heure avant de l'atteindre.

La plus grande partie du terrain de cette localité est de l'argile pure, à l'exception de petits traits calcaires.

Toute sa surface est couverte d'une couche de pierres de couleur blanche, tronquées, libres, grosses comme le poing, presque toutes d'égale dimension et ayant les facettes carrées, comme si c'étaient des morceaux de vieux mortier, ce qui me fit présumer tout de suite qu'elles sont un véritable produit volcanique.

Cette couche est étendue avec une égalité si parfaite, qu'elle ne laisse absolument, sauf les mers de

sable, aucun point à découvert, et qu'elle rend la marche extrêmement fatigante.

On y chercherait vainement et les riches cultures et les nombreuses merveilles dont parle la tradition à l'occasion d'Irem, la fameuse capitale du premier Ad, déjà cité plus haut.

Aujourd'hui, quelques buissons croissent çà et là, tous épineux; une espèce, entre autres, qu'on retrouve en Palestine, et dont les branches, ployantes comme celles du saule et armées de longs piquants, ont fourni, dit-on, la couronne dérisoire avec laquelle les Juifs, avant de lui donner celle du martyre, ensanglantèrent le front du Christ.

Enfin, la grande nappe de sable des profondeurs cachées se déploya devant nous.

Elle me parut aussi unie que le désert d'alentour était ondulé, et ce contraste existe habituellement entre les deux sites; car les profondeurs cachées justifient leur nom par la mobilité de leurs sables, qui, après les avoir laissé surnager à peine une demi-minute, absorbent tous les corps dépassant le poids de vingt grammes.

Quelques grosses pierres étaient amoncelées au lieu où nous mîmes pied à terre, et mon guide m'assura que c'étaient des débris d'Irem.

Les mers de sable, sur la forme et la grandeur desquelles les anciens géographes varient, s'étendent approximativement en ligne directe depuis le territoire des Béni-Nosâb, à 16° de latitude septentrionale, jusqu'à moitié chemin des 18e et 19e degrés, et peu-

vent avoir, dans leur plus grande largeur, de trente à trente-cinq lieues.

Elles sont intermittentes, c'est-à-dire qu'elles ne se suivent pas ; je doute d'ailleurs qu'aucun Arabe en ait jamais fait le tour.

La tradition, comme on sait, nous apprend qu'Ad, le père et le chef des Adites, choisit sa résidence dans le désert d'Akhâf, au centre de la péninsule, où il fonda Irem, qui était déjà devenue grande et puissante quand il mourut.

Le pays, avant la destruction de cette ville et dépendances, paraissait très-agréable, « étant arrosé d'eau ainsi qu'un jardin de délices, et semblable à l'Yémen.

« Cette fécondité, continue la tradition, eut son terme.

« Malgré le foudroiement de Scheddad-ben-Ad, les Adites persistèrent à se livrer aux pratiques de l'idolâtrie la plus superstitieuse.

« Allah envoya alors vers eux le prophète Houd [1], qui voulut les ramener au vrai culte.

« Mais loin de l'écouter, ils le battirent de verges.

« Bientôt une grande sécheresse et la famine, qui en était la suite, annoncèrent de nouveau le courroux du ciel.

« Les Adites ne virent d'autre remède à leur détresse que d'envoyer quelques-uns des leurs en pèlerinage au temple de la Kâaba.

[1] Voyez le *Coran*, chap. VII et XI.

« Soixante et [illegible]
mission, et [illegible]
de Kil, deux des [illegible]
« Arrivés [illegible]
Hedjaz, ils [illegible]
la permission [illegible]
obtenir une [illegible]
« Cependant [illegible]
souvent à ses [illegible]
inutiles [illegible]
Seigneur.
« — Comment [illegible]
répande sur no[illegible]
refusons d'écou[illegible]
voyé pour nous [illegible]
« Kil, fatigué [illegible]
fiance de Moaw[illegible]
retenir prisonnie[illegible]
saint lieu le res[illegible]
« Là, ils accomp[illegible]
au Seigneur la pr[illegible]
« Au même [illegible]
au-dessus de leurs [illegible]
et la troisième [illegible]
« — Laquelle [illegible]
qui se fit entendre [illegible]
« Kil choisit [illegible]
chargée de plui[illegible]
« Mais elle [illegible]
qui la [illegible]

taient, et tout ce qui avait quelque verdeur à l'entour. »

La nuée éclate!
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de soufre
Aux palais croulants,
Et jette, tremblante,
Sa lueur sanglante
Sur leurs frontons blancs!

Nouvelle Sodome!
De quel brûlant dôme
Tes murs sont couverts!
L'ardente nuée
Sur vous s'est ruée,
Adites pervers!
Et ses larges gueules
Sur vos têtes seules
Soufflent leurs éclairs!

Ce peuple s'éveille,
Qui dormait la veille
Sans penser à Dieu.
Les grands palais croulent :
Mille chars qui roulent
Heurtent leur essieu;
Et la foule accrue
Trouve en chaque rue
Un fleuve de feu.

Sur ces tours altières,
Colosses de pierres
Trop mal affermis,
Abondent dans l'ombre
Des mourants sans nombre
Encore endormis.
Sur des murs qui pendent
Ainsi se répandent
Des noires fourmis!

Se peut-il qu'on fuie
Sous l'horrible pluie?
Tout périt, hélas!
Le feu qui foudroie
Bat les ponts, qu'il broie.
Crève les toits plats ;
Roule, tombe, et brise
Sur la dalle grise
Ses rouges éclats!

Sous chaque étincelle
Grossit et ruisselle
Le feu souverain.
Vermeil et limpide,
Il court plus rapide
Qu'un cheval sans frein ;
Et l'idole infâme,
Croulant dans la flamme,
Tord ses bras d'airain!

Il gronde, il ondule,
Du peuple incrédule
Bat les tours d'argent;

Son flot vert et rose,
Que le soufre arrose,
Fait, en les rongeant,
Luire les murailles
Comme les écailles
D'un lézard changeant.

Il fond comme cire,
Agate, porphyre,
Pierres du tombeau,
Ploie, ainsi qu'un arbre,
Le géant de marbre
Qu'ils nommaient Kelbo;
Et chaque colonne
Brûle et tourbillonne
Comme un grand flambeau!

En vain quelques mages
Portent les images
Des dieux du haut lieu;
En vain leur roi penche
Sa tunique blanche
Sur le soufre bleu;
Le flot qu'il contemple
Emporte leur temple
Dans ses plis de feu!

Plus loin, il charrie
Un palais, où crie
Un peuple à l'étroit;
L'onde incendiaire
Mord l'îlot de pierre
Qui fume et décroît,

Flotte à sa surface,
Puis fond et s'efface
Comme un glaçon froid !

Le grand prêtre arrive
Sur l'ardente rive
D'où le reste a fui.
Soudain sa tiare
Prend feu comme un phare;
Et, pâle, ébloui,
Sa main qui l'arrache
A son front s'attache
Et brûle avec lui.

Le peuple, hommes, femmes,
Court.... Partout les flammes
Aveuglent ses yeux;
De la ville morte
Assiégeant la porte
A flots furieux,
La foule maudite
Croit voir, interdite,
L'enfer dans les cieux...

Le feu fut sans pitié ! Pas un des condamnés
Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés.
Pourtant, ils levaient leurs mains viles,
Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,
Terrassés, éblouis, se demandaient quel dieu
Versait un volcan sur leurs villes.

Contre le feu vivant, contre le feu divin,
De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain.

Dieu sait atteindre qui le brave.
Ils invoquaient leurs dieux ; mais le feu qui punit
Frappait ces dieux muets, dont les yeux de granit
Soudain fondaient en pleurs de lave !

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon !
Dieu brûla ces mornes campagnes ;
Rien ne resta debout de ce peuple détruit,
Et le vent inconnu qui souffla cette nuit
Changea la forme des montagnes[1]....

Un sage, nommé Lockman[2], fut seul épargné avec quelques-uns de ses disciples.

Il devint le chef d'une nouvelle tribu, appelée la tribu du dernier Ad, et vécut l'âge de sept faucons, ce qui le porterait à cinq cent soixante ans.

Les Latins disaient : « Vieux comme Saturne. »

Les Arabes se servent du nom d'Ad dans le même sens.

Quand ils veulent exprimer combien un événement est ancien, ils disent qu'il s'est passé du temps d'Ad.

En continuant à examiner le récit de la tradition, je n'y vois rien qui contrarie l'opinion moderne qu'Irem, comme Sodome et Gomorrhe, ait été détruite par des volcans.

Elle ajoute :

« Lockman, regardant Irem et tout le pays d'alen-

[1] Victor Hugo, *Orientale* I.
[2] Voyez le *Coran*, chapitre XXXI.

tour, vit des cendres enflammées qui s'élevaient de la terre comme la fumée d'une fournaise. »

J'ai assisté à des éruptions volcaniques, et je ne les décrirais pas autrement.

Pline attribue à cette cause la désolation du pays, et par suite la formation des mers de sable.

C'est ainsi, en effet, que se sont creusés, puis remplis d'eau la plupart des lacs que j'ai vus en Asie, et auxquels des volcans éteints, comme celui de Kassr-el-Cheïtan, que j'ai visité avant d'arriver à Mareb, et le fameux Bahr-el-Houd, déjà cité et dont il sera tout au long fait mention plus loin, servent de bassins; bassins vierges de sable parce qu'ils sont encaissés entre des montagnes, ce qui n'a pas lieu ici, où tout est à découvert.

Je mis sur ma langue une pincée de sable du gouffre devant lequel nous étions.

Je n'ai jamais rien goûté de plus désagréable.

C'est une chose singulière que l'étonnant contraste de ce sable avec celui du désert, qui est aussi doux que celui-ci est insipide et saumâtre.

Il me paraît impossible d'expliquer cette différence d'une manière satisfaisante autrement que par l'action des feux souterrains et l'existence du bitume, existence qui, du reste, ne peut être contestée, puisqu'on l'y trouve encore aujourd'hui, et que quelques Arabes l'utilisent.

Tout, dans ces lieux maudits, indique qu'ils ont été le théâtre d'une grande convulsion de la nature, et les traces en sont manifestes pour le moins clairvoyant.

A une heure, nous étions de retour.

En rentrant sous ma tente j'y trouvai un *fennec* que Sélim avait attrapé en allant faire du bois et que je passai le temps de la sieste à examiner.

Ce curieux petit animal, dont on me doit le premier échantillon vivant importé en Europe[1], et qui, tant qu'il a vécu (car on l'a laissé mourir, comme mon dromadaire; j'ignore même si la vipère céraste, que j'ai ramenée en même temps, n'est pas allée les rejoindre. Je vois si peu la plupart de ces messieurs qui se sont emparés de mes échantillons, résultat de ma dernière exploration en Afrique, sans seulement m'en accuser réception!), a fait les délices des nombreux visiteurs du Jardin des Plantes[2], est un de ceux sur la nature desquels on a le plus longtemps douté.

La combinaison de quelques caractères remarquables, ou plutôt le développement exagéré de certaines parties, surtout de ses oreilles, ont été, avec la fâcheuse habitude propre à quelques naturalistes de suppléer aux faits par des conjectures, les principales causes de ces erreurs.

Bruce, à l'époque de son consulat à Alger (1767), vit pour la première fois le fennec, et il en envoya la figure, accompagnée d'une notice, à Buffon, qui la

[1] Voyez, entre autres, *le Siècle* du 6 octobre 1851, et *Revue et Magasin de Zoologie*, numéro d'octobre 1852.

[2] Il s'y trouve, en ce moment, une paire de ces animaux amenée tout récemment par le général Yusuf (Voy. *la Patrie*, du 12 août 1858).

publia dans le tome III de ses *Suppléments*, en donnant à l'espèce la dénomination d'*anonyme*.

L'année suivante, Brandt, qui avait été consul de Suède à Alger en même temps que Bruce, et qui avait aussi observé le fennec, en publia une histoire assez détaillée, mais sans figure.

Il lui donna le nom de *zerda*, qu'il avait appris des Maures.

Sparmann[1] parle aussi du zerda, et plus tard Bruce[2], ayant revu l'anonyme, en publia, sous le nom de *fennec*, une nouvelle description.

Il nous apprend que c'est un quadrupède propre au désert, et que le nom de fennec est celui qu'il reçoit des Arabes, ce qui a lieu en effet.

Telles sont les sources auxquelles, avant l'arrivée de mon échantillon, on a puisé tout ce qui a été dit sur le fennec, pour en reconnaître la nature et en établir les rapports.

Un seul individu avait été d'abord observé par Bruce et par Brandt.

Mais il s'était enfui avant qu'on en eût pris connaissance exacte.

Néanmoins divers naturalistes voulurent déterminer les ressemblances que cet animal offrait avec les autres mammifères.

Blumenbach, peut-être d'après les indications de Sparmann, en fit une espèce voisine des mangoustes.

[1] *Voyage au Cap.*
[2] *Voyage en Abyssinie et en Nubie.*

M. Geoffroy-Saint-Hilaire le considéra comme appartenant au genre *galago,* et M. Desmarest, qui en avait d'abord fait, sous le nom de *mégalote*, un genre intermédiaire aux makis, aux chats et aux chiens, le plaça plus tard auprès de ces derniers, à côté desquels le fennec paraît en effet devoir rester.

La longueur du fennec est de neuf pouces, depuis l'occiput jusqu'à l'origine de la queue.

Celle-ci en a sept, la tête trois et les oreilles aussi.

Sa couleur est d'un fauve jaunâtre très-pâle, plus faible encore aux parties inférieures, et varié de grisâtre.

Elle résulte de poils gris inférieurement, blancs dans leur milieu et fauves à leur extrémité.

Le bout de la queue est noir.

Tout le pelage est épais et doux.

Le fennec vit dans le sable du désert, et il se creuse des terriers où il reste caché pendant une grande partie du jour.

Ses oreilles, quoique très-longues, ne sont pas cependant défavorables à son genre de vie.

Elles lui permettent de recueillir les moindres sons, et de nombreux poils entre-croisés qui existent à leur orifice en empêchent l'entrée à toute parcelle de sable.

La couleur du corps est aussi en rapport avec le séjour : fauve clair et lavé d'isabelle; et cette teinte appartient, comme on sait, à tous les habitants du désert, soit mammifères, soit oiseaux.

Mon fennec examiné, je lui rendis la clef des champs; il m'eût embarrassé pendant la route.

A partir de cette halte, nous intervertîmes l'ordre de nos étapes.

Au lieu de nous mettre en route, comme à l'ordinaire, après le coucher du soleil, nous ne le fîmes qu'à partir de l'aube, marchant ainsi de jour; cela, jusqu'à ce que nous fussions hors de vue des mers de sable, dans lesquelles nous eussions pu nous engouffrer de nuit, et qui, je l'ai dit, devaient jalonner notre route quinze lieues durant.

XXXIV

Au milieu des mers de sable. — Le simoun. — L'arc-en-ciel.— Un naufrage.— Perte de neuf chameaux.— Désastre irréparable. — Un chevreau. — Plaisanteries de l'iman Nassr-Eddyn-Effendi. — Allah est grand ! Allah le veut ! — 16e halte. — Reprise de nos anciennes heures d'étapes.

Lundi, mardi et mercredi 28, 29 et 30 août 1844 (26, 27 et 28 *chában* 1261) : 14e, 15e et 16e étapes. — Rien qui mérite d'être absolument cité ne signala notre quatorzième étape.

C'était toujours la même uniformité de terrain, la même surface plane comme celle des gouffres qui nous environnaient à droite et à gauche, tantôt disparaissant, tantôt reparaissant ; ainsi de suite jusqu'à la halte prise, de même que les suivantes, à partir de dix heures du matin.

Quant à notre route, elle était sillonnée presque à chaque pas par de profondes gerçures, et nos mon-

tures s'abattaient souvent sur une terre qui tremblait sous elles.

Le plus morne silence régnait autour de nous, et, sauf une ou deux gazelles que nous fîmes lever, pas un être vivant, pas un oiseau n'animaient ces solitudes.

En nous rapprochant de notre quinzième halte, nous trouvâmes un peu de vie et de mouvement.

Mais cette vie et ce mouvement auraient semblé, dans une autre contrée, la stupeur et la mort.

La fumée sortait de quelques misérables huttes de Khafir-el-Arianin si écrasées qu'elles se confondaient avec le sol.

Sur cette terre jaune erraient, aussi jaunes qu'elle, deux pâtres et des chèvres à longues oreilles.

Tout à coup le ciel se couvrit de sombres vapeurs; le soleil, dépouillé de ses rayons, offrit un aspect sanglant, et un terrible ouragan s'éleva.

Les tourbillons de sable et les nuages se mêlèrent et remplirent le désert, qui se creusa et devint houleux.

Nous nous empressâmes de nous grouper les uns contre les autres afin de donner le moins de prise possible au simoun, car c'était lui qui de nouveau nous surprenait en route, mais à découvert cette fois.

Ille (Auster) immodicus exsurgit, arenasque
Quasi maria agens, siccis sævit fluctibus [1].

[1] P. Mela, I, VIII.

Peu à peu notre poitrine devint oppressée, notre œil sanglant, nos lèvres arides et brûlantes.

L'atmosphère autour de nous était embrasée et chargée d'un sable fin emporté par le vent comme l'écume de la mer pendant la tempête.

La foudre éclatait coup sur coup, et, dans ces lieux, c'était bien vraiment la voix de l'implacable Jéhovah.

Nos regards effarés, les mugissements, les cris des chameaux, qui tantôt s'emportaient dans un galop fougueux, tantôt s'arrêtaient, et, cachant leur long cou dans le sable, cherchaient à échapper, en pressant leurs naseaux contre le sol, à l'haleine empoisonnée du fléau, étaient en vain lancés contre le ciel.

Ils retombaient, repoussés par la tempête de sable, contre laquelle l'énergie, le courage, la raison de l'homme ne peuvent rien.

Enfin l'arc-en-ciel brilla dans la tourmente, semblable à cet éclair dont parle l'Évangile qui sort de l'orient et paraît tout à coup à l'occident.

Il embrassa tout l'espace compris entre l'ouest et l'est, et, comme un pont lumineux jeté sur le Mareb et l'Hadramont, il réunit un moment l'Oman et le Nedjêd, en s'appuyant d'un côté au *Djebel-Akhdar* et de l'autre au *Djebel-Arêd* ou *Imaryêh*.

L'arc-en-ciel! l'arc-en-ciel! Regarde....
Comme il s'arrondit pur dans l'air!
Quel trésor le Dieu bon nous garde
Après le tonnerre et l'éclair!
Que de fois, sphères éternelles,
Mon âme a demandé ses ailes,

Implorant quelque Ithuriel,
Hélas! pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel[1]!

Le calme rétabli, on campa à l'endroit même où l'ouragan nous avait surpris.

Neuf chameaux nous manquaient.

Tout en les cherchant, nous touchâmes à une mer de sable sur les bords de laquelle nous trébuchâmes contre les débris d'une caravane venant de *Greïn*, dans l'Hadramont, et qui se rendait à Olû-Yahseb.

Nous nous occupâmes aussitôt à remuer le sable tout à l'entour, et eûmes bientôt mis à découvert quelques corps humains.

Mais ce n'étaient déjà plus que des cadavres, suffoqués qu'ils avaient été par le souffle empoisonné du fléau, et le courage les ayant sans doute abandonnés au moment de la tourmente, qui les avait poussés dès lors vers l'abîme dans lequel le gros de la caravane s'était perdu incontinent.

Cependant, après de minutieuses recherches, nous finîmes par découvrir les corps d'un jeune homme et d'une jeune fille, le frère et la sœur, serrés dans les bras l'un de l'autre, et dont une légère moiteur à la surface vint m'indiquer qu'il était temps encore peut-être de les rappeler à la vie.

Aussi me mis-je tout de suite à l'œuvre, et, malgré

[1] Victor Hugo, *Pluie d'été*.

les préjugés orientaux à l'endroit des femmes, vu la circonstance majeure, je m'emparai de la jeune fille, que j'accablai, comme de juste, de frictions répétées et prolongées sur l'épigastre, le bas-ventre, la région précordiale, la colonne épinière, la partie interne des cuisses, les jambes, les pieds, la paume des mains, avec de l'eau de lavande, dont ma pharmacie, Dieu merci ! était toujours abondamment pourvue, et, au bout d'un instant, j'eus le bonheur de la voir reprendre peu à peu ses sens.

Sélim, de son côté, en avait fait autant à l'égard du jeune homme, et obtenu un résultat analogue au mien ; cela au grand ébahissement de ceux de nos compagnons de route qui nous entouraient.

Ma science frappa de nouveau leur grande ignorance et les pénétra du plus profond respect pour le *Hakim-Turcki*, comme ils m'appelaient.

Seulement, plus que jamais, ils m'attribuaient des pouvoirs surnaturels et me croyaient en relation avec les êtres de l'autre monde.

On sait que la majorité des Arabes, ceux du désert entre autres, enterrent leurs morts presque aussitôt que la vie est éteinte en eux, et par suite très-souvent en léthargie seulement.

Cette résurrection inattendue devait donc agir prodigieusement sur ces esprits primitifs et sans cesse avides du merveilleux.

Cela étant, il ne faut plus s'étonner du succès des prophètes sur ces peuples bibliques avec leurs miracles de rien du tout.

Nos deux naufragés sur pied, nous nous en revînmes à notre campement.

Quant à nos neuf chameaux, nous dûmes en faire notre deuil.

Les profondeurs cachées les avaient engloutis comme la caravane rencontrée.

Nous découvrîmes bientôt un autre désastre, mais celui-ci était irréparable : la langue de feu du simoun avait tari la plupart de nos outres.

A peine échappés à ses atteintes brûlantes, nous étions menacés d'être prochainement consumés par la soif, car il était impossible de toucher à l'eau des quelques puits que nous rencontrions par ci par là sur notre chemin, corrompue qu'elle était par des cadavres de milliers de sauterelles, dont l'odeur était capable de tout infecter.

Nous fûmes donc tous mis à la ration, pour commencer.

Après quoi, nous songeâmes au déjeuner, et moi-même comme les autres.

A cet effet, j'expédiai Sélim vers un petit douar de Khafir-el-Arianin voisin de notre campement.

Il en revint ramenant avec lui un chevreau, qui fut aussitôt saigné, vidé et mis à la broche devant un grand feu de broussailles.

Jusqu'à ce jour, je ne m'étais pas bien rendu compte de la valeur des doléances du frère de l'Enfant prodigue, quand il adresse à son père ce reproche :

—Vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me divertir avec mes amis.

Les miens m'auraient donné, en Alsace, un chevreau à cette intention, que je n'aurais trop su quelle chère en faire, et probablement mes amis ne se seraient pas amusés du tout.

Mais dans le désert d'Akhâf, je compris qu'on peut réellement et sans parabole se divertir en mangeant un chevreau, comme du temps des patriarches.

Celui que Mohammed fit rôtir tout entier était d'un goût exquis, et je m'en régalai joyeusement avec le réis, Abd'el-Mélick et le vieux Nassib, que j'avais invités à le venir partager avec moi.

Notre repas achevé, tout en buvant le café et en fumant le chicha et la chibouque, Abd'el-Mélick continua à nous égayer en racontant quelques plaisanteries du fameux iman Nassr-Eddyn-Effendi, le héros de la farce en Orient, plaisanteries dont voici, entre autres, cinq échantillons qui feront juger du reste.

I

« Un jour, Nassr-Eddyn-Effendi monta en chaire pour prêcher, et dit :

« —O croyants ! savez-vous ce dont je dois vous entretenir ?

« —Non, Sidi, répondit l'auditoire, nous ne le savons pas.

« —Eh bien, puisque vous ne le savez pas, que vous dirai-je donc ?

« Un autre jour, montant de nouveau en chaire :

« —O fidèles ! dit-il, ne savez-vous pas ce que je dois vous dire ?

« —Nous le savons, répondirent-ils tous.

« —Puisque vous le savez, reprit-il, pourquoi vous le dirais-je ?

« Ce disant, il descend de chaire et se retire.

« L'auditoire, étonné, décida alors unanimement que s'il reparaissait, les uns répondraient « Nous savons, » et les autres « Nous ne savons pas. »

« Ainsi que les autres fois, Nassr-Eddyn-Effendi remonta en chaire et s'écria :

« —O musulmans ! ne savez-vous pas ce que je dois vous dire ?

« Les uns répondirent « Nous savons, » et les autres « Nous ne savons pas. »

« —Bien ! bien ! répliqua-t-il ; que ceux d'entre vous qui savent l'apprennent donc à ceux qui ne savent pas. »

II

« Un fellâh vint un matin de la campagne et lui amena une gazelle.

« Nassr-Eddyn-Effendi fit toutes sortes de politesses au donateur et l'invita à dîner.

« Une semaine plus tard, celui-ci revint le trouver.

« Nassr-Eddyn-Effendi ayant perdu de vue que c'était son hôte, lui demande qui il est.

« —Je suis, répondit-il, le donateur de la gazelle.

Nassr-Eddyn-Effendi l'accueillit comme la première fois.

« A quelques jours de là, certains voyageurs étant venus, à leur tour, pour lui demander l'hospitalité, il leur dit :

« —Qui êtes-vous?

« —Nous sommes, répondirent-ils, les voisins de celui qui t'a amené la gazelle.

« Peu de temps après, de nouveaux convives se présentèrent encore.

« —Qui êtes-vous? répéta Nassr-Eddyn-Effendi.

« Ils répondirent :

« —Nous sommes les voisins des voisins de celui qui t'a amené la gazelle.

« — Ah! soyez les bienvenus, leur dit-il, et il leur offrit un simple verre d'eau.

« Sur leur exclamation d'étonnement :

« —C'est tout simplement, reprit-il, le bouillon du bouillon de la gazelle. »

III

« Un soir, Nassr-Eddyn-Effendi emprunte à un de ses voisins une marmite, et, après avoir bien combiné son affaire, il y place une petite casserole et la rapporte à son propriétaire.

« Celui-ci la découvre, y voit une petite casserole, et dit à Nassr-Eddyn-Effendi :

« —Qu'est-ce que ceci?

« —La marmite est accouchée, répond Nassr-Eddyn-Effendi; et il s'en va.

« Un autre soir, ayant eu de nouveau besoin de la marmite, il retourne l'emprunter, la remporte chez lui et la garde.

« Un jour, cinq jours se passent, le prêteur voit que sa marmite n'arrive pas.

« Il se rend chez Nassr-Eddyn-Effendi, et frappe à la porte.

« Nassr-Eddyn-Effendi accourt en lui demandant ce qu'il veut.

« —Ma marmite, dit l'autre.

« —Allah te vienne en aide! Ta marmite est morte.

« —Est-ce que jamais une marmite meurt?

« —Tu as bien cru qu'elle était accouchée, et tu ne crois pas qu'elle soit morte? Allons donc! »

IV

« Un jour, Nassr-Eddyn-Effendi se trouvait chez lui, quand un mendiant vint frapper à sa porte.

« —Que me demandes-tu de la sorte? dit notre farceur.

« —Descends, lui répond le mendiant.

« Nassr-Eddyn-Effendi descend aussitôt et lui demande ce qu'il désire.

« —L'aumône, dit le mendiant.

« —Eh bien! monte! reprend Nassr-Eddyn-Effendi.

« Le mendiant monte, et une fois arrivé, Nassr-Eddyn-Effendi lui dit :

« —Allah te bénisse!

« —Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit quand j'étais en bas, ô Sidi!

« —Et pourquoi, toi-même, lui répliqua Nassr-Eddyn-Effendi, quand j'étais en haut, m'as-tu appelé pour me faire descendre? »

V

« Un autre jour, Nassr-Eddyn-Effendi ayant perdu son âne, s'en enquit auprès de quelqu'un, qui lui répondit :

« —Je l'ai aperçu dans tel endroit; il est devenu cadi.

« —C'est vrai, dit Nassr-Eddyn-Effendi, je savais qu'il devait devenir cadi, car lorsque je donnais mes leçons il dressait les oreilles pour écouter. »

Voilà les Arabes.

Une fois le danger passé, ils n'y pensent plus.

Ils ne connaissent de leur journée que les heures de la prière, le repos et la simple joie.

Tout le reste n'est, à leurs yeux, que la fumée de leur chicha ou de leur chibouque, qui s'échappe capricieuse et disparaît au souffle du vent.

Sont-ils heureux?

Allah est grand!

Sont-ils malheureux?

Allah le veut!

Toutes leurs émotions, tous leurs sentiments, toute leur existence se renferment dans ces deux idées :

Allah le veut!

Allah est grand!

Sous notre ciel grisâtre, où le soleil se montre plus souvent comme une tache que dans l'appareil du dieu de la lumière, nos sens, refroidis et languissants, se suffisent à peine.

Sans émotions pour les simples jouissances de la vie, nous cherchons des plaisirs plus vifs, plus *épicés*.

Inventés à grand'peine, ils éveillent pour un moment notre sensualité.

Mais la nature n'est plus là, et ce bonheur artificiel ne nous éblouit d'abord que pour tomber bientôt à plat, comme un ballon crevé, et nous livrer de nouveau à nos ennuis ordinaires.

Les Arabes n'ont que faire de tout cela.

Ils n'ont pas besoin de tant remuer la vie et le cœur pour en faire jaillir des jouissances.

Leur bonheur est uniforme, ils le respirent.

L'heure présente est semblable à l'heure passée.

L'heure future sera semblable à toutes deux.

Ils croiraient léser leur dignité d'hommes s'ils mêlaient des jours d'agitation à des jours de silence et de paix.

Ils sont stationnaires par nature, lents et graves par principe, esclaves par conviction.

En un mot, ils tiennent aux coutumes de leurs

pères; ils ne se croient pas le droit de les altérer...

Notre seizième étape nous fit quitter, à moitié chemin, les mers de sable, et nous porta à quarante-deux lieues d'Olû-Yahseb, à trente de Doân.

A peine installés, Abû-Bekr-el-Doâni fit transporter sous sa tente un jeune marchand de Doân nommé Omar, qui, depuis quelque temps, était atteint d'une fièvre et d'une dyssenterie violentes.

A la halte précédente, il avait mangé sans réserve beaucoup de dattes.

Cette imprudence lui coûta la vie.

Malgré mes soins, Omar, comprenant qu'il allait mourir, fit appeler ses amis et connaissances :

—Mes frères, leur dit-il, vous porterez mes salutations à mes parents; je ne les reverrai plus en ce monde; mais je n'étais que de passage sur cette terre, ils le savaient aussi bien que moi. Annoncez-leur que je suis mort dans la crainte d'Allah.

A six heures, il récita la profession de foi : « Il n'y a d'autre Dieu que le Dieu unique, et Mohammed est son Prophète ! » et expira.

Aussitôt qu'il fut devenu froid, on lava son corps, on lui mit du safran, du camphre et du coton dans toutes les ouvertures naturelles, et on l'enveloppa d'un linceul blanc parfumé de myrrhe et d'encens.

L'iman et le muezzin passèrent ensuite la nuit à lire sur lui les prières des morts, et, le lendemain matin, on alla processionnellement le déposer dans une fosse, non loin du campement, au pied d'un buisson.

Après quoi eut lieu, comme de juste, la vente de ses chameaux, marchandises et effets de voyage.

Le soir, nous repartîmes, selon notre ancienne habitude, après le coucher du soleil.

XXXV

La soif. — Arrivée à Doân.

Jeudi, vendredi, samedi et dimanche 31 août, 1er, 2 et 3 septembre 1844 (29 et 30 *châban*, 1er et 2 *ramadan* 1261) : 17e, 18e, 19e et 20e étapes.

Notre route ne tarda pas à redevenir ce qu'elle était avant l'approche des mers de sable.

On n'y voyait pas un arbre, pas une plante, rien absolument que ces longues herbes sèches et dures qui servent de nourriture aux autruches.

Une atmosphère parfaitement transparente, un soleil de plomb qui dardait le jour sur nos têtes, un terrain jaune tirant sur le blanc, et ordinairement de forme concave semblable à un miroir ardent, un petit vent brûlant comme la flamme : tel est le tableau fidèle des lieux que nous continuions à parcourir.

Dans cette immensité, nos montures étaient comme

sont des fourmis quand elles marchent pour émigrer.

Nous étions épuisés, brûlés par le sable imperceptible que soulevaient tant de pieds à la fois, et qui, filtrant à travers nos vêtements, faisait une autre peau sur notre peau.

Il avait changé la couleur de nos esclaves.

Ils étaient jaunes comme des Malais.

De plus, la soif nous dévorait et nous n'osions toucher aux quelques tasses d'eau que le simoun avait épargnées et qu'on allait vider à la prochaine halte.

Encore ne suffirent-elles pas et fut-on obligé d'abattre quelques-uns de nos chameaux les plus malades, les plus souffrants, afin de trouver dans leur estomac ce précieux liquide, pour lequel un marchand d'Asie donna, dans une pareille circonstance, sa fortune entière.

Mais... hélas!... il aurait fallu les abattre tous pour désaltérer tant de monde!

Les pauvres bêtes, ainsi que nous, étaient haletantes, leur réserve d'eau ayant eu le temps de s'épuiser depuis Olû-Yahseb, dont huit jours déjà nous séparaient.

Aussi, dès la dix-huitième étape, commençait-on à se ralentir singulièrement et à désespérer.

A chaque instant nos montures tombaient avec leurs charges, et le pénible exercice qu'on fut contraint de faire pour les relever et soutenir le poids du fardeau qu'elles portaient acheva d'user le peu de forces qui restait à quelques-uns d'entre nous.

La position des femmes était surtout affreuse.

Leur courage cependant restait encore au-dessus de leurs souffrances.

Ici, comme ailleurs, j'eus lieu de faire cette remarque à propos des plus vigoureux en apparence : c'était ceux-là précisément que la lassitude épuisait le plus vite.

A voir leur mâle visage et leur force musculaire, on les aurait jugés infatigables.

Mais la force morale leur manquait.

Celle-là seule soutient.

Tel était à peu près le langage que tenait en ce moment même Abû-Bekr-el-Doâni :

—Je suis de petite taille, disait-il à un Maréby qui marchait à ses côtés; ma complexion est faible, et je m'étonne vraiment de supporter aussi bien tant de fatigue. Je souffre, il est vrai...

—Mais tu souffres avec courage?

—Non, mais j'ai le sentiment de mon devoir.

—Oui, dis-je à mon tour, il n'y a rien de si durable que ces organisations minces et frêles; ça plie sous le mal au lieu de rompre; les autres n'en peuvent venir à bout.

—Quant à moi, reprit le Maréby, j'ai grand'peur de rester en route.

—Comment ! répliqua le réis, toi qui es grand et robuste...

—Précisément; il me faut plus de repos; le sommeil m'accable. A chaque halte, je tombe dans une léthargie profonde, et j'y reste jusqu'au signal du

départ; déjà même plusieurs fois je ne l'ai pas entendu, et, sans l'aide de quelques djemêls qui m'ont secoué, je dormirais encore.

Tout en s'entretenant ainsi, on atteignit l'avant-dernière halte, et quelle halte, mon Dieu!... suivie d'une étape cent fois plus déplorable.

A une heure du matin, un homme épuisé de fatigue et de soif tomba par terre.

On fit tout ce qu'on put pour le secourir.

On parvint même à introduire dans sa bouche quelques gouttes d'eau qu'on exprima d'une outre, mais ce fut sans succès.

L'infortuné expira.

Moi-même, je commençais à éprouver une faiblesse qui, s'accroissant d'une manière effrayante, annonçait que mes forces allaient aussi m'abandonner.

Pendant ce temps-là, plusieurs autres de mes compagnons de route tombèrent successivement, et restèrent à terre, abandonnés à leur malheureux sort, parce que la caravane allait déjà à sauve-qui-peut.

Alors tout devint confusion et désordre.

Les hommes, les bagages, les chameaux se perdaient.

Abû-Bekr-el-Doâni, plein de courage, malgré l'effroi que devait lui inspirer son dromadaire tremblant sous lui, cherchait à rassurer son monde et à l'engager à doubler le pas.

Pour toute réponse, on le regardait fixement, on portait l'index à la bouche pour indiquer la soif dont on était dévoré.

Le désespoir était général, personne ne croyant jamais pouvoir se soutenir jusqu'à Doân.

Enfin, à près de six heures du matin, Abû-Bekr-el-Doâni tomba à son tour.

Je ne tardai pas à en faire autant.

Étendus sans connaissance au milieu du désert, entourés de sept ou huit hommes seulement, qui étaient hors d'état de nous donner le plus léger secours, puisqu'ils ignoraient où ils pourraient trouver de l'eau, et que, lors même qu'ils l'auraient su, ils n'avaient pas la force d'aller en chercher, nous aurions infailliblement péri si la Providence ne nous eût sauvés par une espèce de miracle.

Une demi-heure s'était écoulée depuis que nous étions dans cette angoisse, lorsqu'on aperçut dans le lointain une grande caravane qui venait de notre côté.

Un réis de Térim qui se rendait à la Mecque, et nommé Sidi-Mohammed, la conduisait.

Touché de la triste position où il nous vit, il s'empressa de faire jeter plusieurs outres d'eau sur tous ceux qu'il aperçut gisants sur la terre.

Rien n'est rapide comme le retour à la vie de ceux qui périssent faute d'un de ses aliments essentiels.

L'oiseau agonisant dans le vide, le poisson déjà presque mort sur le rivage retrouvent bien vite l'usage, celui-ci de ses nageoires, celui-là de ses ailes, aussitôt que leur élément vital leur est rendu.

Il en est de même pour nous autres humains.

Nous n'eûmes pas plus-tôt reçu sur notre visage et

sur nos mains quelques immersions de cette eau salutaire, que nous reprîmes nos sens, ouvrîmes les yeux et regardâmes de tous côtés sans pouvoir d'abord reconnaître personne.

Mais insensiblement notre vue s'éclaircit, et nous aperçûmes quinze ou vingt chameliers qui, se tenant autour de nous, nous parlaient et nous faisaient amitié.

Nous voulûmes leur répondre, et en fûmes empêchés par un nœud invincible que nous sentions dans la gorge.

Nous ne pûmes donc nous faire entendre d'eux que par signes, en indiquant notre bouche avec le doigt.

Alors on essaya et l'on parvint à nous faire avaler à différentes reprises quelques gorgées d'eau.

La parole nous revint.

—Qui êtes-vous? demandâmes-nous à ceux qui nous entouraient.

—Ne craignez rien, nous répondit Sidi-Mohammed en se nommant, bien loin d'être des Khafir-el-Arianin, nous sommes vos amis.

Rassurés par ces paroles, nous nous livrâmes entièrement aux bons soins de ces braves gens, qui ne négligèrent rien pour nous mettre en état de continuer notre route, et qui, du moment qu'ils virent que nous pouvions nous passer d'eux, remplirent d'eau une partie de nos outres, et nous quittèrent aussitôt, parce que [illegible] qu'ils perdaient en cet endroit [illegible] que rien en effet ne

Cette attaque de la soif se manifeste par les symptômes les plus horribles.

Toute la peau du corps devient aride, les yeux sont sanglants, la langue et la bouche, tant en dedans qu'en dehors, se couvrent d'un tartre de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs.

Cette crasse est d'un jaune obscur, d'un goût insipide et d'une consistance parfaitement semblable à la cire molle des rayons du miel.

Une défaillance ou une sorte de langueur arrête le mouvement; la respiration est suspendue par une angoisse ou une espèce de nœud dans le diaphragme et dans la gorge ; quelques grosses larmes isolées s'échappent des yeux; on tombe à terre, et en peu d'instants on a perdu connaissance.

Ce ne fut pas sans quelques difficultés que nous pûmes enfourcher nos montures et reprendre notre route.

A onze heures du matin, nous fîmes halte, après une marche forcée de quinze heures consécutives.

A midi, tout notre monde et les bagages arrivèrent successivement.

Sidi-Mohammed, qui les avait rencontrés, avait tout secouru, tout sauvé.

Non loin de nous gisait un nouveau campement de Khafir-el-Arianin.

Quelques nattes étendues sur des perches fichées dans le sable servaient d'abri à des femmes, qui se hâtèrent d'accourir près de nous pour nous offrir des provisions.

Chacun put se procurer, à prix d'argent, bien entendu, du lait de chèvre et même un peu de viande fraîche.

La confiance était revenue à la vue de ces aliments, et, après un repas que la soif et la faim firent trouver délicieux, on s'abandonna facilement au sommeil, qui acheva de donner à la caravane des forces réparatrices.

On se remit en marche avec une nouvelle ardeur.

Déjà le jour croissait et le ciel était radieux.

Personne ne semblait plus même se souvenir de ses fatigues.

Le pays, d'ailleurs, commençait à changer d'aspect.

Les dunes devenaient de moins en moins élevées; le sable était moins brûlant.

En arrivant au sommet d'un des monticules de sable, ceux qui marchaient en avant jetèrent soudain un cri de joie.

Dans le lointain, ils avaient aperçu comme un cours d'eau qui, de distance en distance, allumait aux rayons du soleil levant des miroirs de feu.

On continua d'avancer, et l'on ne tarda pas à fouler le sol de l'Hadramont.

Vers neuf heures du matin (lundi 4 septembre 1844 : 3 *ramadan* 1261), la caravane discerna enfin une oasis, et, derrière son massif de verdure, les maisons et les minarets de Doân.

A la vue de la terre promise, les Hébreux ne manifestèrent pas une plus grande allégresse.

Chacun étendit les bras, chacun s'élança, chacun

courut au grandissime galop de sa monture jusqu'à la ville tant désirée.

Comme à Mareb, la poudre et les acclamations nous y accueillirent, et ce fut aussitôt un désordre indicible, une confusion générale, où l'on s'embrassait au hasard sans se connaître, chacun cherchant les siens, tous trouvant des amis.

Arrivés au *souck*, place du marché, le silence se rétablit, et l'iman récita sur nous le Fatha.

Après quoi, nous nous séparâmes, et chaque membre de la caravane regagna sa demeure, moi, les miens et mes cinq dromadaires suivant le réis, qui m'avait offert son hospitalité pour tout le temps que durerait mon séjour à Doân.

XXXVI

Nouvelles d'Abû-Arisch et de Sana. — Mort de Haçan-le-Mâhdy.—Dans le jardin d'Abû-Bekr-el-Doâni; Entretien avec celui-ci. — Mais les Turcs!.... les Turcs! — Juste comparaison. — Réponse à Husseïn d'Abû-Arisch. — Refus de me rendre à son invitation.—Motifs de ce refus.

A peine installés et restaurés, mon hôte vint me prévenir qu'un étranger désirait me parler.

—Quel est son nom? lui demandai-je.

—Je l'ignore.

—Demande-le lui.

—Je lui ai déjà fait cette question, il a refusé de me répondre.

—D'où vient-il?

—D'Abû-Arisch.

—Que ne me le disais-tu tout de suite, Sidi? Fais-le entrer sur-le-champ.

L'étranger fut introduit, et je le reconnus aussi-

tôt pour un des rakkas intimes du chérif Husseïn.

—Que la paix soit avec toi, Abd'Allah! lui dis-je.

—Qu'avec toi soit la paix, Hadji! me répondit-il.

—Qu'as-tu à m'annoncer?

Abd'Allah, au lieu de répondre, jeta sur moi un coup d'œil d'intelligence pour savoir s'il devait parler en présence d'Abû-Bekr-el-Doâni.

Je le compris et lui répondis affirmativement par un autre signe.

—Mon maître, reprit-il alors, m'a chargé de te remettre une lettre.

—Donne-la-moi.

Abd'Allah prit une de ses sandales, et, ayant entr'ouvert les deux bandes de cuir qui en composaient la semelle, il en tira un pli qu'il me remit.

En voici le contenu :

Husseïn-ben-Ali, souverain d'Abû-Arisch et du Théama, à El-Hadj-Abd'el-Hamid-Bey.

« *Qu'Allah répande sur toi ses grâces et sa bénédiction!*

« Cher ami,

« Il y a bien longtemps qu'aucune lettre ne m'est parvenue de ta part, et que personne ne m'a donné des nouvelles de ta chère santé : je n'ai pas même été dans le cas de voir des gens venant du côté où tu résides, en sorte que j'aie pu leur en demander; aussi suis-je extrêmement inquiet.

« Quant à moi, j'ai le plaisir de t'annoncer, et Allah en soit loué! que je me porte bien, et que je demeure fidèle aux sentiments d'amitié et d'affection qui, depuis deux ans, nous ont unis d'une manière si étroite, sentiments dont, pour ma part, je ne m'écarterai jamais.

« L'ancien imam de Sana n'existe plus. Par mes soins, son neveu Ahmed, le même que tu as connu lors de ton séjour à Abû-Arisch, l'a remplacé.

« Mais aujourd'hui, pour me récompenser, le traître arme contre moi et veut me déposséder.

« Cela étant, j'ai besoin que tu reviennes me trouver, Hadji, car, toi auprès de moi, je ne le crains plus.

« Il est donc essentiel qu'à la réception de cette lettre tu veuilles bien m'écrire trois ou quatre lignes pour me dire, tout en m'instruisant de l'état de ta santé, que tu acceptes, afin que mon esprit recouvre le repos.

« J'attends de tes nouvelles avec la plus vive impatience, et fais en sorte de les suivre autant que possible de près.

« Jusque-là, qu'Allah daigne t'accorder paix et satisfaction! salut.

« Le 14 châban de l'an 1261.

« Husseïn-ben-Ali,

« *Souverain d'Abû-Arisch et du Théama.* »

Ma lecture terminée :

—Eh bien ! mon cher Abû-Bekr-el-Doâni, m'écriai-je, ton ami l'imam de Sana n'existe plus.

—Bien vrai ? dit-il en se tournant vers Abd'Allah, l'imam de Sana, que nous avons quitté, il y a aujourd'hui trente-huit jours, est mort ?

—Rien n'est plus vrai, répondit celui-ci ; il est mort assassiné par les sbires de son gentil neveu, qui le remplace à cette heure.

—Quel attentat ! reprit Abû-Bekr-el-Doâni. Naguère celui qui aurait tué un descendant du Prophète aurait été renié par ses compagnons mêmes ; tout bon musulman l'eût maudit comme un infâme ; sa famille eût été honnie, ses maisons brûlées, ses biens confisqués, et Allah eût armé le bras d'un fidèle croyant pour mettre à mort l'infâme meurtrier. Ces Sanites sont de vrais mécréants ; cette race maudite ne respecte rien de ce que les autres hommes sont habitués à considérer comme sacré.

—Ce n'est pas le seul crime qu'on ait à lui reprocher, répliqua Abd'Allah ; non content de se voir assis aujourd'hui sur le trône, il arme encore contre mon maître, son bienfaiteur, et veut lui enlever le Théama.

—Cela, repris-je à mon tour, ne m'étonne nullement de la part d'Ahmed ; dès le premier abord, j'avais jugé ce jeune homme et prévenu Husseïn qu'il donnait asile à un renard qui un jour mangerait ses poules.

—Quel monstre ! dit Abû-Bekr-el-Doâni.

—Et Haçan-le-Mâhdy, qu'est-il devenu?

—Il est mort de la même mort que l'oncle d'Ahmed... assassiné par les sbires de celui-ci.

—Vraiment?... Et comment s'est-il laissé faire?... Je le prenais pourtant pour un fin matois.

—Aussi l'a-t-on pris comme on prend les matois... au piége!

—Conte-nous cela, Abd'Allah; tu sais bien que la chose doit nous intéresser.

—Voici, ô Sidis:

« Une fois monté sur le trône, Ahmed invita tous ses partisans à une grande fête, Haçan comme les autres; mais cette fête, ainsi que je vais le dire, cachait un piége.

« Ahmed craignait Haçan, et il avait résolu de s'en débarrasser comme de son oncle.

« A cet effet, et lors du dernier repas, il fit signe à Mesrour, son eunuque favori, de s'approcher.

« —Mesrour, lui insuffla-t-il dans l'oreille, lorsque Haçan sortira du palais, tu le suivras, et tu lui enfonceras ton djembie dans le cœur.

« Mesrour avait répondu :

« —C'est bien! mon maître : aussi vrai que j'existe, tes ordres seront exécutés encore ce soir. »

—Allah! ce n'était pas rassurant pour le Mâhdy, interrompit Abû-Bekr-el-Doâni.

« —Aussi, je vous réponds, ô Sidis, répliqua Abd' Allah, que l'appétit lui manqua tout à coup, car, tout bas qu'eussent été prononcées ces paroles, il les avait entendues ainsi que son voisin.

« Celui-ci s'aperçut aussitôt de la préoccupation de Haçan, et, au moment où ce dernier prenait de sa main une tasse pleine d'eau de rose, il lui glissa à son tour ces mots dans l'oreille :

« —Du courage! ou bien on va s'apercevoir que tu sais tout.

« —Haçan profita du conseil de son voisin en tâchant de faire aussi bonne contenance que possible.

« —Comment faire pour me tirer d'ici? demanda-t-il à Osman lorsque le repas fut terminé.

« Osman était le nom de son voisin.

« —Tu te retireras avec nous, lui dit-il ; on n'osera pas attenter à tes jours si tu n'es pas seul. D'ailleurs, je sortirai avec mon abbaye seulement, et tu pourras te servir de ma pelisse rouge, que tu vois accrochée au mur de cette salle.

« Cependant la fête touchait à sa fin.

« Ahmed congédia tout son monde, et Haçan se disposait à se retirer comme les autres convives.

« Personne ne mit empêchement à son départ, comme il s'y était attendu.

« Voilà qu'au moment où il allait franchir la dernière porte, il se sent frappé sur l'épaule, et, en se retournant, il reconnaît un négrillon attaché au service intérieur du palais.

« —Mon maître, lui dit celui-ci, m'a chargé de te dire qu'il voudrait t'entretenir en particulier.

« A ces mots, un frisson mortel le saisit.

« Il lui semblait déjà sentir sur sa poitrine le froid de la lame d'un djembie.

« Pourtant, il n'y avait pas à reculer, et il dut se soumettre à sa destinée.

« —Tu peux, reprit le négrillon, attendre Ahmed dans la salle où vous avez tous dîné ensemble.

« Haçan rentra dans cette pièce.

« Quelques esclaves y étaient occupés à la remettre en ordre.

« Au bout d'un instant, ils se retirèrent tous et le laissèrent seul dans la plus profonde obscurité.

« Après une demi-heure d'attente, une porte s'ouvrit, et, à la faible lueur d'un *kandil* (lampe), qui éclairait une pièce éloignée, il reconnut le négrillon qui était venu lui parler de la part d'Ahmed.

« S'il n'avait été en ce moment sous le toit de son ennemi, il aurait cru sa dernière heure arrivée.

« Mais il ne craignait rien jusqu'à ce qu'il en fût sorti, car, comme on sait, nous n'oserions jamais faire assassiner dans notre maison un homme qui vient de rompre le pain et de manger le sel avec nous.

« —Haçan, lui dit le négrillon, Ahmed est en prières maintenant; il ne sera libre que dans une heure; et comme tu dois être fatigué, tu peux te retirer, si tel est ton bon plaisir.

« —Par Allah! lui répondit le Mâhdy, tu as un maître d'un cœur excellent; remercie-le de ma part pour son attention envers un de ses indignes serviteurs.

« —Je ferai ta commission.

« En rentrant dans la salle du festin, Haçan avait aperçu la pelisse de son voisin Osman, et il l'endossa avant de partir.

« —Tiens, dit-il au négrillon au moment de le quitter, voilà cinq thalaris que je te prie de recevoir pour ta peine.

« L'esclave ouvrit deux grands yeux blancs, qui, malgré l'obscurité, illuminèrent la salle.

« Il hésita pendant quelques instants avant d'accepter le batchich; toutefois, il ne put résister à la tentation, et, ayant pris l'argent, il le cacha dans les plis de sa ceinture.

« Puis, voyant Haçan partir, il le rappela, se plaça devant lui, et lui dit :

« —Maître, est-ce qu'on peut t'adresser une question?

« —Parle, lui répliqua Haçan.

« —Eh bien! où vas-tu ce soir?

« —Je retourne dans ma grotte.

« —Et quel chemin suivras-tu pour t'y rendre?

« —Celui de la montagne.

« —Il est bien difficile pendant la nuit.

« —Oui, mais il est le plus court.

« —Peu importe : mieux vaut que tu prennes celui de la vallée.

« —Pourquoi donc?

« —C'est qu'il y a un cheval mort au pied de la montagne; une charogne peut porter malheur pendant la nuit.

« —Il est possible que cela soit ainsi pour toi; mais moi, je ne suis pas si superstitieux. Adieu.

« —Ainsi, tu t'obstines à vouloir passer par la montagne?

« —Oui, c'est décidé.

« —Tant pis!.... mais je n'y suis pour rien.

« Ces derniers mots avaient été murmurés à voix basse.

« Haçan les entendit cependant.

« Mais, indépendamment de cela, il était bien décidé à suivre le chemin de la vallée.

« Néanmoins, il n'avait point voulu laisser voir au négrillon qu'il comprenait sa position, car qui sait si un remords de conscience ne l'aurait pas forcé à une révélation?

« Il prit donc, triste et craintif, le chemin de sa grotte.

En sortant du palais, il rencontra un saïss, qui lui dit :

« —Bonne nuit, Osman! qu'Allah t'accompagne!

« Bonne nuit, Osman, se dit-il en lui-même; il paraît que le déguisement opère.

« Cependant, de peur d'être trahi par sa voix, il ne répondit que par une inclination de tête.

« Il avait fait environ un quart de lieue; jusque-là, rien de réellement sérieux n'était venu l'arrêter.

« Bientôt il s'enfonça dans un torrent.

« Le sentier de sa grotte passait sur un de ses bords.

« Ce lieu était extrêmement dangereux.

« Aussi n'avançait-il qu'avec la précaution d'un renard ou d'un chacal.

« Heureusement, pour l'heure, il était protégé par un massif de nabacks, et ne pouvait être aperçu

par des personnes qui se seraient trouvées sur l'autre rive.

« Arrivé à un endroit où le torrent contenait de l'eau, il entendit le son d'une crosse de fusil qui frappait un rocher.

« Il porta toute son attention de ce côté et vit un Bédouin couché tout du long et qui se désaltérait avec le creux de sa main.

« Au même instant, une voix, partie de l'autre bord, disait au Bédouin occupé à boire :

« —Dis donc, pourquoi renifles-tu dans cette eau, comme un chameau qui n'aurait pas bu depuis dix jours?

« —Je n'ai rien de mieux à faire, répondit le buveur ; voilà deux heures et demie que nous attendons, et rien ne paraît.

« —Tu sais bien qu'on nous a recommandé le silence.

« —Ce n'est plus nécessaire à présent; à cette heure, il doit être loin ou avoir été tué par Mesrour.

« —Tant mieux! c'est une triste mission; je me sentirais très-heureux d'en être débarrassé.

« —Et moi aussi ; le sang d'un innocent retombe toujours sur la tête de celui qui le répand.

« C'était évidemment du Mâhdy qu'il s'agissait.

« En effet, le négrillon s'était trompé de voie.

« Le malheureux avait mal entendu.

« Un frisson convulsif parcourut donc tout le corps de Haçan et lui fit agiter une branche.

« Comme ce mouvement coïncidait avec la conversation des deux Bédouins, cela leur parut étrange.

« —N'as-tu rien entendu? dit à son camarade celui qu'il n'apercevait pas.

« —Si fait; les branches de ce naback ont remué.

« —Bien vrai ?

« —Certainement ; c'est sans doute quelque renard qui va épier nos poules et nos canards ; nous ferions mieux d'aller les défendre que de rester ici à bayer aux corneilles.

« —Tu parles toujours comme une javotte.

« —Et toi comme un roquet ; tu aboies continuellement.

« Haçan crut que les deux Bédouins allaient se quereller, et il se disposait à profiter de leur dispute pour leur échapper ; toutefois, celui qu'il n'apercevait pas dit à l'autre :

« —Lâche un coup de fusil dans ce fourré d'où est parti le bruit.

« —Pourquoi faire? Pour abattre des feuilles ?

« —Non ; pour abattre un homme, s'il y est.

« —Poudre perdue.

« Cependant le Bédouin ajuste, lâche la détente et atteint le Mâhdy en pleine poitrine.

« Au cri poussé par celui-ci, tous les deux accourent et le trouvent étendu par terre et se débattant contre la mort.

« Ils l'achèvent à coups de crosse ; après quoi ils lui coupent la tête et la portent en triomphe à Ahmed,

qui leur fit compter à chacun cinquante thalaris pour avoir bayé aux corneilles.

« Ainsi finit, ô Sidis, Haçan-le-Mâhdy. »

—Et ses trésors, demandai-je, que sont-ils devenus?

—Tout naturellement la propriété de l'assassin, qui, dès le lendemain, s'est dirigé suivi de son monde vers la grotte où, avec une masse de richesses, il a encore trouvé quantité d'étoffes précieuses, d'instruments de physique ou d'astronomie et des jeunes filles de tout âge, qui lui servaient, ces dernières, à enfanter, à l'aide du somnambulisme, ses révélations, et à faire croire ainsi à sa mission prophétique.

—Voilà des renseignements précieux, Abd'Allah, et j'en prends acte; maintenant dis-moi de quelle manière tu t'es tiré de ton expédition secrète.

—Si je suis vivant, ce n'est pas sans peine, et j'en dois remercier mon ange gardien. Depuis Abû-Arisch jusqu'ici, où je suis déjà depuis cinq jours, je n'ai eu que six pains et des dattes à manger, et encore en très-petite quantité; j'ai été souvent obligé de m'abriter dans des broussailles pour éviter les partisans d'Ahmed, me cachant derrière les pierres et les rochers lorsque je sentais le besoin de me reposer; enfin, me voici en sûreté, mais cependant prêt à repartir tout de suite, s'il le faut.

—Repose-toi ici, fais-toi servir par Sélim tout ce que tu désires : ce soir tu te remettras en route.

Cela dit, je levai la séance, et Abû-Bekr-el-Doâni et Abd'Allah me quittèrent, celui-ci pour aller se res-

taurer, celui-là pour aller faire la sieste, que je ne tardai guère à entreprendre aussi. de mon côté, mollement bercé par le doux chant des oiseaux qui voltigeaient de branche en branche autour d'un charmant kiosque que mon hôte m'avait assigné pour demeure au fond de son jardin, plein de fruits de toutes sortes.

« Ici c'étaient, suivant l'expression d'un poëte persan, le rossignol qui fredonnait une chanson et la tourterelle qui remplissait de sa voix tout l'espace; là, le merle, qu'à son gazouillement on eût pris pour une créature humaine; et le ramier, semblable à un buveur déjà étourdi par le vin.

« Les fruits des arbres, offrant toutes sortes de nuances, étaient mûrs.

« Dans chaque espèce il y avait deux variétés.

« C'étaient :

« Des raisins, les uns rouges comme le rubis, les autres noirs comme l'ébène; l'abricot entre la nuance de camphre et de noisette, et l'abricot du Khorassan; la prune, à la teinte pareille à la carnation des belles; la cerise, à la vue de laquelle l'intelligence de tout homme demeure stupéfaite; la figue, entre le blanc, le rouge et le vert, et de plus belles nuances; la fleur de l'oranger, comme les perles et le corail; la rose, qui par son incarnat causait un affront aux joues des vierges; la violette, semblable au soufre qu'on approche du feu; et le myrte, et la giroflée, et la lavande avec l'anémone, et toutes les feuilles, couronnées des larmes des nuages.

« La camomille riait et faisait voir son râtelier éclatant de blancheur, et le narcisse regardait la rose avec ses yeux noirs.

« Enfin, le citron rappelait le sein d'une femme, et le limon était comme une noix en or. »

Un peu avant trois heures, je me réveillai.

Un instant après, Abû-Bekr-el-Doâni revenait me trouver.

Il me vit tout pensif et m'en demanda la cause.

Pour toute réponse, je lui lus la lettre de Husseïn.

—Mais il n'y a rien là-dedans qui doive t'inquiéter, que je sache, Hadji, me dit-il quand j'eus achevé ma lecture; loin de là, même, je n'y vois que du bon, et pour toi et pour moi.

—Comment cela, Sidi?

—Mais tout simplement parce que tu vas être heureux en retournant auprès de Husseïn, et que je t'aurai de nouveau pour compagnon de route.

—Tu tiens donc beaucoup à ce qu'il en soit ainsi?

—Certainement que j'y tiens, car un ami aime toujours voir son ami heureux et ne s'en séparer, quand il le faut, que le plus tard possible.

—Je te remercie de ces bons sentiments que tu me témoignes, mon cher Abû-Bekr-el-Doâni; mais ne t'illusionne pas, car je ne veux pas retourner à Abû-Arisch.

—Quoi! tu refuses les offres de Husseïn?

—Tout bel et bien.

—Tu as tort.

—Pas si tort que tu crois.

—Enfin, pourrais-tu me le prouver?

—A cela ne tienne, Sidi.

Ce disant, je le mis au courant de l'enchevêtrement d'intrigues dont le harem de Husseïn, et surtout le parti turc de la Mecque, m'avaient entouré, intrigues suivies des deux côtés d'une tentative d'empoisonnement : du premier, pour avoir refusé la main d'une des filles du chérif; du second, pour avoir mis ce dernier en garde contre les sourdes menées de Stamboul, toutes choses que j'ai racontées tout au long dans mon *Arabie Heureuse.*

Quand j'eus fini de parler :

—Allah! ce n'était pas rassurant pour toi, Hadji, me dit le réis; cela étant, je ne t'engage plus à retourner à Abû-Arisch : ne serait que le harem, la chose pourrait encore s'arranger; mais les Turcs! les Turcs.....

—Sont toujours à craindre, n'est-ce pas?

—Oui, car pour se défaire d'un homme, rien ne leur coûte; fi! quelle race!

—Tu les détestes donc aussi, toi?

—Tu oses me faire cette question, Hadji?.... Dans ce cas, tu ne connais pas à fond les Arabes ou plutôt les *Bédouins,* ainsi que nous appellent les chastes enfants d'Osman?

—Si fait! si fait! je vous connais à fond, mon cher Abû-Bekr-el-Doâni; je sais que depuis que le monde existe vous n'avez pas changé; que vous êtes et serez toujours le peuple chevaleresque par excellence, le peuple au caractère ferme et inébranlable, vindicatif mais juste; au moins vous prévenez votre ennemi

avant de lui porter le coup mortel, tandis que les Turcs, eux, l'assaillent à la dérobée, en traîtres, autrement dit.

—Oui, à la mode de l'hyène ou du chacal.... Et pourtant, si l'on voulait bien s'entendre, il nous suffirait, comme à nos frères les Indiens à l'égard des Anglais, d'un rien pour les abattre; car, sache-le bien, la soumission du Hedjaz et de l'Inde, au sultan et à l'Angleterre, n'est que le résultat du désaccord que ceux-ci entretiennent parmi leurs habitants, de la jalousie et de la haine qu'ils savent semer à propos entre les chefs, de la crainte factice qu'ils inspirent et des sommes plus ou moins importantes qui, chaque année, rétribuent plus de dix mille chérifs ou émirs, selon leur degré d'influence et leurs bonnes ou mauvaises dispositions.

Cette libéralité, bien calculée, mais trop onéreuse pour les finances des dominateurs, s'étend même à beaucoup d'anciens employés de l'administration égyptienne et mongole, à tous ces hommes que leur fanatisme et leur influence peuvent rendre redoutables; les trésors de Stamboul et de Londres se vident pour maintenir la prépondérance turque et anglaise sur deux pays faits pour s'administrer eux-mêmes, sur deux peuples conquérants qui ont conservé la tradition militaire, et qui, avec les mêmes armes qu'autrefois, le glaive et le Coran, n'attendent que l'occasion pour se lever en masse, se délivrer du joug et peut-être asservir leurs maîtres.

Une paix acquise ainsi à prix d'argent ne peut durer

toujours, car les Arabes et les Indiens ne se soumettent qu'en apparence et calculent bien la faiblesse de ceux qui les gouvernent; leur indépendance trouve un asile au milieu de leurs montagnes inaccessibles, où peu à peu ils entassent les capitaux de la Turquie et de l'Angleterre; du jour au lendemain, ils peuvent tout détruire et se redonner un calife[1].

Mais laissons cette question, qui nous mènerait trop loin, Hadji, et revenons à toi.

Tu me disais donc que tu ne retournerais pas à Abû-Arisch?

—Oui, Sidi.

—Cela étant, rien ne t'empêche, afin de me dédommager du plaisir que j'aurais à t'avoir de nouveau

[1] Comme on le voit, cette prédiction paraît vouloir se réaliser aujourd'hui, et avant peu, peut-être, l'Orient sera de nouveau appelé à jouer un rôle dans l'Occident. Déjà la mémorable guerre de Crimée avait fait se retourner tous les peuples de ce côté. Voici maintenant que l'équilibre de l'Asie commence aussi à se rompre; le *statu quo* asiatique, depuis longtemps vermoulu et lézardé, craque du côté de l'Inde. Tout, nous n'avons cessé de le dire depuis 1848, penche à l'islam. Nous verrons encore de grandes choses, car, quoiqu'ils disent, les Anglais ne sont pas au bout de leurs peines. La vieille barbarie asiatique n'est peut-être pas aussi dépourvue d'hommes supérieurs que notre civilisation le veut croire. Il faut se rappeler que c'est elle qui a produit le seul colosse que ce siècle puisse mettre en regard de Bonaparte, si toutefois Bonaparte peut avoir un pendant; cet homme de génie, Indien et Tartare, à la vérité, ce Tipoo-Saïb, qui est à Napoléon ce que le tigre est au lion, le vautour à l'aigle. (Voyez à ce sujet notre article inséré dans la *Revue de l'Orient, de l'Algérie des Colonies*, numéro de décembre 1848, et ceux de M. A. D. B. de Jancigny dans la *Revue des Deux Mondes*, livraisons du 1er décembre 1853 et des 1er juillet et 1er août 1854.)

pour compagnon de route, de rester à Doân jusqu'à ce que je retourne à Sana?

—Sidi, répondis-je, tu as vu passer et tu vois passer tous les ans les bandes d'oiseaux voyageurs; quand l'heure de leur départ a sonné, rien ne saurait les retenir. Il en est de même de moi, et je te quitte samedi.

—Cela malgré le Ramadan?

—Le Ramadan n'est pas exigible de moi qui voyage pourvu qu'en retour je fasse chaque jour des aumônes aux pauvres, et, qu'une fois le mois terminé, je jeûne deux mois de suite ou affranchisse un ou une esclave.

—Reste au moins jusqu'à la fin du jeûne?

—Impossible, Sidi; voilà la saison qui s'avance, et je tiens à être à Mascate avant l'époque des pluies.

—Enfin, tu réfléchiras; quant à moi, je commence mon jeûne à partir de demain et le prolongerai jusqu'au 4 chaouâl, remplaçant ainsi par un nombre égal ces trois premiers jours que j'ai violés.

—A ton aise, Sidi; mais moi, je mange.

—Toujours piquant, toujours piquant, Hadji; mais ce n'est pas tout : Que répondras-tu à Husseïn et sur quoi baseras-tu ton refus?.... M'est avis que la chose n'est pas facile à dire.

—Rien de plus facile, au contraire, ainsi que tu vas voir.

J'appelai Sélim et lui dis de m'apporter mon pupitre de voyage.

Celui-ci sur mes genoux, je commençai incontinent la lettre que voici :

« *El-Hadj-Abd'el-Hamid-Bey à Husseïn-ben-Ali, souverain d'Abû-Arisch et du Théama.*

« *Qu'Allah répande sur toi ses grâces et sa bénédiction!*

« Très-cher Seigneur,

« La lettre dont tu m'as honoré, datée du 14 châban, m'est parvenue le 3 ramadan.

« J'ai été très-content et satisfait de ce que tu m'y dis relativement à ma personne. Tes aimables paroles ont humecté le parterre de mon âme; j'ai appliqué à mes yeux cette lettre écrite par ta main chérie, et l'ayant couverte de baisers, je l'ai placée à droite du chemin de mon cœur.

« Quoique en apparence je sois éloigné de toi, tu n'occupes pas moins mon souvenir, et sois persuadé qu'à mon tour je serai toujours honoré de ta gracieuse rencontre.

« La *maladie* qui m'a forcé de te quitter, Seigneur, m'a à peu près abandonné; je dis *à peu près,* car, pour l'extirper complétement, il me faut encore pousser en avant pour trouver la distraction.

« Cela étant, j'ai le regret de t'annoncer qu'il m'est impossible d'obtempérer à l'aimable offre que tu m'as faite de revenir auprès de toi, afin d'aviser ensemble aux moyens de repousser ce traître d'Ahmed, qui, tôt ou tard, — je t'en avais prévenu pourtant, — devait te récompenser en ingratitude, ce qui ne lui portera pas bonheur, sois-en sûr et certain.

« Sois donc libre d'inquiétude et de soucis à son endroit, et ne crains, avec l'assistance d'Allah, ni malheur, ni revers, ni souillure, ni violence.

« Comment d'ailleurs craindrais-tu?

« N'es-tu pas de ceux qu'Allah a distingués des autres par les avantages qu'il leur a accordés?

« Tes contingents sont nombreux et n'ont point encore été rompus par le choc des ennemis; tes guerriers portent des lances qui frappent des coups redoutables, et ils sont renommés dans tout l'Yémen; ta cause est en même temps toute sacrée; tu ne combats ni pour faire des profits, ni dans la vue d'aucun avantage temporel, mais uniquement pour repousser une injuste agression.

« Sur ce, je prie Allah qu'il te conserve éternellement en bien, santé et satisfaction! Salut.

« Écrit à Doân, en Hadramont, le 3 ramadan 1261.

« EL-HADJ-ABD'EL-HAMID-BEY.

« *P. S.*—Mon cœur à ton fils, à ton neveu Abd'el-Mélick et à notre ami Yachya. »

Cette missive terminée, je la lus à Abû-Bekr-el-Doâni, qui m'en fit compliment.

Après quoi Abd'Allah vint la prendre et repartit.

Puis apparurent deux nègres apportant notre dîner, auquel succéda immédiatement le coucher, car nous étions les uns et les autres harassés de fatigue, et il y avait de quoi, n'est-ce pas?

XXXVII

Les ablutions. — Le Ramadan. — L'aumône. — Doân ou Raschid.

Le lendemain, mardi 5 septembre 1844 (4 *ramadan* 1261), au point du jour, je fus réveillé par un grand bruit de crécelles et de voix qui semblait partir du haut des airs.

C'étaient les muezzins qui, des galeries des minarets, appelaient les *Doânites* à la prière et les avertissaient que leur jeûne quotidien était commencé.

A ce signal, tout le monde se leva et fit ses ablutions, la loi musulmane ne permettant, comme on sait, l'exercice d'aucun acte religieux auparavant celles-ci, c'est-à-dire avant de s'être préalablement lavé de toute souillure corporelle, cela pour rappeler à l'homme qu'il doit s'adresser au ciel avec un cœur sincère et exempt de tout mauvais penchant.

Cette obligation est si rigoureuse, qu'à défaut d'eau,

il est permis d'employer de la terre ou du sable.

C'est ainsi que cela se pratique dans le désert.

Voici du reste ce que dit le Coran, *sourate* (chapitre) de *la Table*, relativement aux ablutions :

« O croyants, avant d'entreprendre aucune dévotion, lavez-vous le visage et les mains jusqu'aux coudes; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons. Lorsque vous serez malades ou en voyage, frottez-vous le visage et les mains. »

Il y a deux sortes principales d'ablutions :

L'*abd'est* et le *g'houls*.

L'abd'est est l'ablution ordinaire, et consiste à se laver trois fois de suite les mains, l'intérieur de la bouche et des narines, le visage, les avant-bras, la tête, l'intérieur des oreilles, la nuque et les pieds.

Outre la terre ou le sable en usage dans le désert, on peut encore pratiquer l'abd'est en se frottant avec les mains, après les avoir appliqués sur une pierre.

C'est ainsi, quand l'eau douce est rare, que se font les ablutions des marins délicats dans les navigations, parce qu'ils regardent celle de la mer comme étant impure et entièrement inutile pour cet usage.

Cette sorte d'abd'est, ainsi que celle avec la terre ou le sable, s'appellent particulièrement *tciemmoum.*

Le g'houls est le bain complet que tout musulman doit prendre, en temps ordinaire, au moins trois fois par semaine, et chaque fois qu'il a eu des rapports avec ses femmes ou ses esclaves.

En Ramadan, il doit être pratiqué tous les jours

avant la première prière, vu que, pris ainsi, il purifie jusqu'aux souillures spirituelles.

Le jeûne du Ramadan commence dès l'instant où le premier quartier de la lune nouvelle se dégage des rayons du soleil couchant.

La déclaration de deux témoins, qui attestent l'avoir vu, suffit pour faire proclamer l'entrée dans l'époque d'abstinence.

« O vous qui croyez! a dit le Prophète, le jeûne est obligatoire pour vous comme il l'a été pour vos pères ; — craignez Allah! La lune de ramadan, pendant laquelle le Coran est descendu sur la terre pour guider les hommes dans la voie du salut, est le temps destiné au jeûne. Celui qui l'aperçoit dans le ciel doit se disposer à l'abstinence. Il vous est permis de manger et de boire jusqu'au moment où, à la lueur du crépuscule, vous pouvez distinguer un fil blanc d'un fil noir : alors commence le temps d'abstinence jusqu'au coucher du soleil, et, durant cet intervalle, n'approchez pas de vos femmes, mais livrez-vous à des œuvres de dévotion dans les mosquées. Le malade et le voyageur, tout en faisant leurs aumônes aux pauvres, compenseront plus tard le jeûne qu'ils ne peuvent accomplir; le premier, par un nombre de jours égal à celui pendant lequel il en aura négligé l'observance; le second, par un nombre de jours double, ou en affranchissant un ou une esclave. »

Ces versets de la deuxième sourate du Coran, intitulée : *La Vache*, ont déterminé les principales dis-

positions de la sévère abstinence imposée aux musulmans par Mahomet.

Pour entrer de fait dans le Ramadan, il faut y entrer d'intention et s'être proposé la veille de jeûner le jour suivant; autrement, et bien qu'on jeûnât ce jour-là, le jeûne ne serait pas compté.

Tant que dure la période d'abstinence, les affaires sont suspendues.

Les inimitiés cessent et les familles se réunissent.

Celui qui jeûne, homme ou femme, ne peut goûter à aucun mets, ni à ceux qu'il prépare, ni à tout autre.

Il ne peut se servir d'aucun remède pour les dents ni avaler sa salive; car, toute chose, si minime qu'elle soit, qui entrerait dans l'estomac, romprait le jeûne.

La fumée du tabac elle-même, non-seulement celle qu'il aspirerait en fumant, mais encore celle qu'il respirerait en compagnie de fumeurs, le mettrait en faute.

Tout commerce amoureux lui est interdit, jusqu'à celui des paroles et des regards.

Aussi, pour ne point succomber aux tentations, les plus fervents appellent-ils, durant le jour, le sommeil à leur aide.

Toute porte se clôt, toute fenêtre se ferme, tout être vivant disparaît.

Il faut, pour rompre le charme, pour revivifier cette léthargie, que le bruit des crécelles et la voix des muezzins attestent l'évanouissement de l'astre roi.

Alors, la nuit vient autoiser des festins où la tempérance n'est pas toujours de rigueur.

Le Ramadan est obligatoire pour tous les musulmans en général, hommes et femmes.

En sont *totalement* dispensés les aliénés, les mineurs, les vieillards faibles, la femme enceinte, en couches, qui allaite, ou qui n'a que son travail pour vivre.

Toutefois, le jeûne tombe-t-il au moment des fortes chaleurs, tout le monde peut boire, mais à la condition de faire également des aumônes aux pauvres et de jeûner plus tard pendant autant de jours qu'on en aura violés.

Sauf ces cas réservés de maladie et de voyage cités plus haut, d'aliénation mentale, de minorité, de vieillesse, de grossesse, de couches, d'allaitement, de travail forcé, de canicule, la personne qui enfreint le Ramadan peut être bâtonnée, emprisonnée, frappée d'une amende.

Telle est, en substance, la loi qui règle l'observance du jeûne chez les musulmans.

Quant à moi et aux miens, nous en étions quittes pour cette fois.

Aussi, à l'heure habituelle, vis-je arriver notre déjeuner, qui nous fut apporté par les mêmes esclaves qui nous avaient servis la veille.

Ce troisième repas achevé, j'expédiai Mohammed au plus proche caravansérail, avec mission d'acheter quelques provisions et de les distribuer aux pauvres qui stationnaient déjà devant la demeure de mon hôte, quoiqu'ils n'en pussent, comme tous les jeûneurs, faire usage qu'après le coucher du soleil.

Ne faisant point Ramadan, vu que je voyageais, je devais en retour et comme de juste faire chaque jour des aumônes, et, une fois le mois terminé, jeûner deux mois de suite, ou affranchir un ou une esclave, je le répète.

« O croyants ! donnez aux pauvres une partie des biens qui vous ont été accordés par nous, avant que le jour vienne où il n'y aura plus ni vente, ni achat, où l'intercession sera insuffisante. Ceux qui répandent leurs trésors dans le sentier d'Allah sont semblables à la semence de froment qui, confiée à la terre, produit sept épis, dont chacun donne cent grains. Ceux qui répandent leurs trésors dans le sentier d'Allah et qui ne font pas acheter leurs bienfaits par des reproches trouveront leur récompense dans le Seigneur ; ni la crainte, ni l'affliction ne descendront sur eux. L'homme qui donne et qui reproche son bienfait ressemble à la colline rocheuse à peine recouverte d'une légère poussière ; si l'eau du ciel vient à tomber, elle n'y laisse qu'un roc stérile. Celui qui donne pour plaire à Allah ressemble au jardin planté sur la pente adoucie d'un coteau ; les pluies l'arrosent et ses arbres portent une double récolte. O croyants ! donnez de vos mains les meilleurs des fruits que vos travaux ont demandés à la terre. »

Telles sont encore les paroles du Coran touchant l'aumône.

Aussi celle-ci est-elle considérée par tous les musulmans comme d'obligation divine, et ce grand précepte de l'islam, si bien d'accord avec l'hospitalité

généreuse des anciens Arabes ...
gligé, même par les hommes ...
tres vertus.

Pour ceux qu'un penchant ...
rêterait dans l'accomplissement ...
religieuse a réglé jusqu'au ...
mône obligatoire.

Toute propriété, tous ...
dîme aumônière.

Les troupeaux, les ...
mobiliers doivent acquitter ...
ces pauvres ne peuvent ...
de peur qu'un sentiment ...
rer des parents à de ...

La distribution de l'aum...
disposition du donateur ...
liciter à son profit de...
quotidien.

La loi religieuse ...
main.

Sous le titre d'aumône ...
jours de fête, les deux ...
lation d'une victime ...
indigents, les Wakf ...
tions pieuses dont ... e,
priété absolue en ... ec-
jouissance, et les ... et de

Mohammed ...
... est plus

et le réis que le soir, l'un et l'autre, comme tout le monde, étant à leur Ramadan.

La ville de Doân, appelée aussi *Raschîd* (17° latitude nord, 47° 25' longitude est), est située dans une sorte d'entonnoir formé par des montagnes bien boisées, d'où descendent plusieurs torrents, qui arrosent la campagne et fournissent une très-bonne eau.

Sa population est de deux à trois mille âmes, dont les Sabéens, les Banians et les Juifs forment le quart environ.

Ces derniers sont tous très-laids et très-mal propres ; ils ne vont que pieds nus, sans doute pour s'éviter la peine d'ôter trop souvent leurs chaussures en passant devant une mosquée ou devant la porte d'un haut personnage, obligation qui leur est imposée, comme on sait.

Ils sont vêtus d'une mauvaise fouta de laine et d'un manteau de couleur sombre très-sale, qui ne vaut guère mieux.

Ce manteau leur passe sous l'aisselle gauche et vient s'attacher sur l'épaule droite.

A l'exemple des Arabes du pays, ils laissent pousser leurs cheveux.

La plupart sont brocanteurs.

Quelques-uns font des brodequins et des nattes en feuilles de palmier.

Ils prêtent leur argent à intérêt usuraire aux marchands qui font le commerce de Sana, de la mer des Indes et du golfe Persique, et n'y vont jamais eux-mêmes.

Tous ces Juifs évitent de paraître riches, car les musulmans ne manqueraient pas de les rançonner.

D'ailleurs, non-seulement ils payent tribut à ceux-ci et au nagîb, mais ils sont encore sans cesse harcelés par les Arabes nomades.

Voilà ce que sont aujourd'hui, sous la verge islamique, les descendants du prophète Isaïe et du grand roi Salomon.

Par un phénomème qui ne peut s'expliquer que par la différence des occupations, les femmes juives ont échappé à la dégénération physique dont les hommes sont frappés.

Elles sont aussi belles et aussi propres qu'ils sont laids et dégoûtants.

On ne saurait voir nulle part des têtes plus parfaites, plus idéales, et l'on se demande avec surprise comment de tels pères peuvent engendrer de telles filles.

La beauté des Juives, comme la laideur des hommes, a un cachet originel qui ne se retrouve en aucun lieu.

C'est l'idéal oriental uni à la finesse européenne, le point où les deux types se rencontrent et se confondent.

La délicatesse des traits est surtout remarquable, et la coupe du visage, sans être ni la coupe grecque, ni la coupe romaine, participe de l'une et de l'autre.

Elle est moins pure que la première, elle est plus gracieuse que la seconde.

Toutes les Juives ont de beaux yeux noirs pleins de flamme, et la peau très-blanche; elles sont de moyenne taille, mais sveltes et bien faites.

Comme les femmes arabes de notre conquête algérienne, elles portent la robe appelée djebba, qui a moins d'ampleur, et dont la couleur, comme celle du vêtement des hommes, est sombre.

Cette robe, chose qu'on ne remarque point chez les premières, est serrée à la taille par une ceinture faite avec une étoffe de soie brochée d'or ou d'argent, plus ou moins riche, cousue comme un fourreau et formant un long cylindre qu'on emplit de laine.

Les jeunes filles portent leurs cheveux à longues tresses comme les Bernoises; les femmes mariées les coupent ou les cachent.

Les unes et les autres sont chaussées de pantoufles jaunes, brodées en or ou en argent, comme la ceinture; mais aucune n'a de bas.

Leurs oreilles sont percées à deux endroits.

Elles portent de petites perles ou des pierres précieuses à la partie la plus élevée de l'oreille, et de très-grandes boucles, artistement travaillées, à la partie inférieure.

Elles ont sur le cou des colliers de grains, des anneaux d'or et d'argent aux doigts, des racelets aux bras et au bas des jambes.

Les plus riches ont des chaînes d'or en guise de ceinture.

Les Juives sortent peu, et leur vie, celle des jeunes filles surtout, est très-sédentaire.

Elles passent, ces dernières, toute leur journée à tisser de la soie ou à broder; celles qui sont mariées, à vaquer aux soins du ménage, tandis que leurs pères, leurs frères et leurs époux fraudent et trafiquent.

La ville de Doân, ou Raschîd, a de loin l'apparence d'une place fortifiée.

Elle est entourée, en effet, d'épaisses murailles, moitié en briques cuites au soleil, moitié en terre torrentielle (*tebby*) battue avec de la chaux, flanquées de tours carrées de distance en distance, et percées de deux portes (*Bab-Mekka* et *Bab-Hadramaut*), regardant, la première, le nord-ouest, l'autre, le sud.

Une énorme citadelle, demeure du nagîb et située au centre de la ville, commande toute cette enceinte, qui embrasse une circonférence d'environ deux lieues, et tout cet espace est en partie couvert de ruines ou transformé en jardins.

Le reste compose Doân, dont les rues, contrairement à celles rencontrées dans la presque généralité des autres villes arabes, sont larges, propres et spacieuses.

Plusieurs de ces rues sont couvertes par des espèces de voûtes, qui réunissent des deux côtés la partie supérieure des maisons et forment de véritables souterrains, comme la grotte de Pausilippe ou les sombres galeries du Simplon.

Ces obscurs couloirs ont des portes ou des grilles qui ferment la nuit, de manière qu'alors la ville se trouve divisée en plusieurs quartiers, qui ne peuvent

nullement communiquer les uns avec les autres.

D'autres rues sont couvertes de treilles, et cette verdure inattendue y entretient une précieuse fraîcheur.

Les maisons sont assez élevées et construites, les unes en pierre et en brique, les autres simplement en bois.

Ces dernières sont les eschés.

Celles en pierre ou en brique ont des terrasses charmillées, et toutes, au premier étage, une saillie qui contribue aussi beaucoup au rafraîchissement des rues.

Chacune de ces constructions se compose d'une cour entourée de colonnes, qui soutiennent des arcades et qui forment des corridors au rez-de-chaussée et au-dessus.

C'est par ces corridors qu'on entre dans les chambres attenantes, qui, habituellement, ne reçoivent le jour que par la porte, à laquelle on a soin de donner beaucoup d'ouverture.

Ces chambres sont très-longues et très-étroites.

Le plafond, fait de planches, est extrêmement haut, sans aucun ornement dans les maisons ordinaires.

Dans quelques autres, les plafonds, les portes des chambres et les arcades de là cour sont ornés d'arabesques en relief, peints en toutes sortes de couleurs.

Le sol de toutes les pièces et celui de la cour sont en briques, et, dans les maisons riches, en carreaux de faïence ou de marbre, formant des dessins variés.

Doân renferme une dizaine de mosquées, qui tou-

tes se ressentent encore un peu de l'occupation des Wahabytes, et deux ou trois bains publics.

Au contraire de Mareb et des autres lieux rencontrés depuis, la majorité de ses habitants musulmans est Sonnite.

Leur principale mosquée s'appelle *Dâr-el-Ulm.*

On y voit une masse de piliers et un grand nombre de portes couvertes d'arabesques.

Au milieu de la muraille du fond, qui regarde le nord-ouest, se trouve la niche (*michrâb*) dans laquelle l'iman se place pour diriger la prière.

Au côté gauche, on aperçoit le petit escalier, ou la tribune appelée *el-menbar*, pour la prédication des vendredis.

Comme dans les autres temples de l'islam, il n'y a aucun ornement de peinture, et le sol est couvert de nattes.

Dâr-el-Ulm, garnie d'un très-beau minaret, est située presqu'en face de la citadelle.

C'est le sanctuaire le plus vénéré du lieu, et il sert d'asile aux malheureux persécutés par le despotisme.

Tout à côté se trouvent plusieurs cours ornées de belles fontaines et entourées d'arcades et d'habitations richement dotées, servant, les unes d'écoles (*mektib*), les autres de retraite et d'hôpital pour les pauvres et les aliénés.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une partie des fonds destinés à ces habitations a été léguée dans le but de soigner et d'enterrer dans l'hôpital les grues et les cigognes malades ou mortes.

On croit, à Doân, que les grues et les cigognes sont des hommes de quelques contrées éloignées qui, à une certaine époque de l'année, prennent la forme d'oiseaux pour venir dans le pays; qu'à un moment donné ils retournent chez eux, et redeviennent hommes jusqu'à l'année suivante.

C'est pourquoi on regarde comme un crime de tuer ces oiseaux, au sujet desquels on fait mille contes absurdes.

Quant aux bains publics, ils sont composés de différentes pièces graduellement plus chaudes les unes que les autres.

Dans toutes ces pièces on trouve des vases qui reçoivent continuellement de l'eau chaude.

Il y a aussi des cruches pour faire les ablutions légales.

La température des bains est de 32 à 40 degrés Réaumur.

Toutes les pièces sont voûtées et sans fenêtres.

Elles ont seulement de petites ouvertures au toit pour recevoir le jour, et ces ouvertures sont fermées par des verres de couleur.

Le sol est très-bien carrelé.

Les bains sont ouverts au public toute la journée.

Les hommes y vont le matin, les femmes le soir.

Enfin, tout à l'entour de la citadelle, règne une vaste place où se tient, deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, le marché, ou souck, et sur laquelle s'élèvent les fondoucks, ou caravansérails, intérieurement et extérieurement entourés d'innombrables

étalages de toute sorte, espèces d'antres noirs creusés dans le mur, sans porte, avec une fenêtre à hauteur d'appui, où la marchandise est étalée, et par laquelle on sert le chaland, qui reste en dehors.

Pour leur sûreté pendant la nuit, on lâche des chiens sur la place, et ces animaux, dressés exprès, font leur service avec une telle ardeur, que si des hommes couchés de distance en distance ne les surveillaient pas, ils dévoreraient, comme à Stamboul, les passants que le hasard ou quelque affaire conduirait vers le lieu confié à leur garde.

Les habitants de Doân et de son oasis, ces derniers au nombre de dix à douze mille environ, sont très-industrieux, grands commerçants et cultivateurs.

Dans les fondoucks, chacun apporte le fruit de son travail.

On y voit en abondance des couvertures de laine et en poil de chameau, des foutas, des sommadas, des pagnes, des souliers, des abbayes, des nattes, des ustensiles en cuivre, de la faïence, des objets de sellerie, de la bijouterie, de l'orfévrerie, etc.

La campagne est très-fertile, parsemée de villages et de bourgades presque en vue les uns des autres, et nourrit de nombreux troupeaux de chameaux, de bœufs à bosse, de chèvres et de moutons.

La population est divisée en plusieurs catégories :

Les hommes qui travaillent à la journée ou au mois, soit pour la culture des terres, soit pour tout autre ouvrage, sont regardés comme appartenant à la dernière classe.

Ceux qui se croient d'une condition plus relevée, les guerriers autrement dit, qui sont en nombre considérable ici, les traitent comme des êtres inférieurs.

Il y a aussi à Doân beaucoup d'esclaves nègres, et quelques Mouëllets, ou mulâtres.

Pendant que les hommes font les voyages de Sana, de la mer des Indes et du golfe Persique, ou cultivent la terre, les femmes s'occupent à faire des cordes avec de l'herbe, pour attacher les bagages et pour tirer l'eau des puits dans le désert.

Elles filent la laine et le poil de leurs moutons et chameaux, avec lesquels elles tissent des couvertures et l'étoffe pour faire les tentes.

Elles travaillent la soie, le cuir, le tannent, font des chaussures pour leurs maris, et consacrent le reste du temps aux soins du ménage.

Comme dans tous les pays musulmans, elles ne mangent pas avec les hommes.

XXXVIII

L'Hadramont.

Doân, ou Raschîd, est encore aujourd'hui une des principales et des plus grandes villes de l'Hadramont.

C'est probablement la *Dan* dont parle Ezéchiel, chapitre XXVII, v. 19.

Partout on y rencontre l'aisance et le bien-être, ce qui, après Schibâm et Térim, la fait placer au premier rang des cités de cette partie de l'Arabie dont le nom d'Hadramont, en langue du pays *Hadramaut,* mot qui littéralement traduit veut dire *promptitude de la mort,* a trait à la facilité avec laquelle les meurtres s'y commettent.

En effet, donnez seulement une ou deux piastres ou gourdes d'Espagne, la valeur de dix francs quatre-vingt-six centimes de notre monnaie, à un Hadra-

mite, et, en un clin d'œil, il vous aura débarrassé de votre homme qui, s'il a le bon esprit de lui offrir préalablement le double ou le triple, vous verra, au contraire, tué à sa place.

L'Hadramont s'étend à l'est du Mareb, et le long de la côte de l'océan Indien, jusqu'à l'Oman, si, de même que cela a lieu pour le Théama et l'Yémen, l'on y rattache le pays de *Mahara*, compris par les anciens dans cette division de l'Arabie à laquelle ils avaient donné le nom d'*Heureuse*.

Ses cités étaient mieux connues du temps de Strabon que de nos jours.

Après Doân, *Ghadûn*, petite ville située sept lieues plus loin (sud-est) et où sont enterrés les nagîbs de Raschîd, et *Hadramaut*, — l'*Hadrama* d'Edrissi (16° 4′ de latitude nord, 47° 20′ de longitude est); Niebühr y cite plus de vingt villes dont il n'a pu apprendre que le nom.

Mais il croit observer dans ces noms, comme nous le verrons de nouveau par la suite, une grande ressemblance avec ceux que les anciens historiens ou géographes nous ont transmis.

L'Hadramont se rapproche encore beaucoup de l'Yémen et du Mareb par le sol, les produits et la configuration du terrain.

Les collines y sont fertiles et les vallées bien arrosées.

Le terrain le plus productif se trouve dans l'intérieur du pays, aux environs d'Aïnad, arrosé qu'il est, on l'a déjà vu, je crois, par une multitude de torrents.

On y brûle tous les ans, avant les pluies d'automne, les chaumes, qu'on laisse assez longs.

Cette préparation et les excréments des bestiaux sont le seul engrais que le sol reçoive.

Il exige peu de travail, et le labeur se réduit, comme à Mareb, à le gratter si superficiellement que le soc de la charrue pénètre à peine à quatre pouces de profondeur.

Les orangers, les pistachiers, les citronniers et les caféiers poussent en pleine terre.

Cependant, il y en a des plantations magnifiques qu'on a soin d'arroser pour les rendre plus fertiles.

Le caféier est toujours vert.

Sa hauteur ordinaire est de douze à quinze pieds; ses branches sont élastiques, son écorce rude et d'une couleur blanchâtre.

Ses fleurs ressemblent à celles du jasmin et répandent un parfum agréable.

Lorsqu'elles tombent, les fruits les remplacent, d'abord verts, puis rouges et semblables, quand ils sont mûrs, à une cerise.

Deux graines enveloppées d'une fine pelure se trouvent sous la cosse.

On fait deux ou trois récoltes par an, et il arrive souvent, pour le caféier comme pour l'oranger, de voir des fruits et des fleurs sur le même arbre.

La première récolte, qui se fait ordinairement au mois de mai, produit la meilleure qualité de café.

On secoue la fève sur une nappe étendue sous l'arbre, on la fait ensuite sécher à l'ardeur du soleil,

et à l'aide d'un rouleau pesant de bois ou de pierre, on sépare la graine de la cosse.

C'est dans l'Yèmen surtout que le café acquiert toute la saveur dont il est susceptible et vient en abondance, ce qui n'a pas lieu pour le Mareb et l'Hadramont, où il suffit tout au plus à la consommation des amateurs, qui sont donc forcés, pour peu que cette consommation aille bon train, de le faire venir de Sana ou de *Moka*.

Les vignes sont élevées en forme de treilles, à cinq ou six pieds au-dessus du sol.

Les figues sont très-bonnes dans une partie du pays.

Mais, à mesure qu'on approche du sud, à peine sont-elles mûres qu'elles sont pleines de vers.

La chaleur du jour et les rosées de la nuit contribuent à cette prompte corruption.

Les pastèques, par la même raison, sont rarement mangeables.

Elles n'ont qu'un instant de maturité, qui passe si rapidement qu'on a de la peine à le saisir.

On cultive les pastèques dans tout l'Hadramont, et il est des contrées où elles sont excellentes.

Les abricots, les poires et les pommes viennent assez bien.

Mais le plus souvent ces fruits sont très-médiocres.

Ils ont peu de suc et peu de goût.

Sur le versant de quelques montagnes, on trouve des pins, des cèdres et de vastes forêts de mossona[illegible], de papayers, de cocotiers et d'arganiers.

L'arganier est un arbre épineux, d'une forme irrégulière, qui donne une espèce d'amande très-dure, couverte d'une écorce astringente comme celle des noix.

Son fruit consiste en deux amandes âpres et amères, d'où l'on extrait une huile précieuse pour la friture.

Quand les habitants font cette récolte, ils amènent leurs chèvres sous les arganiers.

A mesure qu'on en abat les fruits, ces animaux les dépouillent de leur écorce qu'ils mangent avidement.

Dans certaines parties, on récolte des amandes dont l'espèce est petite, ce qui tient à ce qu'on ne soigne nullement les arbres, qui s'abâtardissent avec le temps.

Du côté de Mokallâh, il y a des bois de chênes-lièges et de chênes verts (*quercus ballota*) qui produisent, ces derniers, des glands doux, de près de deux pouces de long.

Ils ont le goût des châtaignes, et quelques Hadramites les mangent crus ou cuits.

Quant aux palmiers, ils existent partout en grand nombre, et leurs fruits, sains et savoureux, forment la principale nourriture de la basse classe.

— Nous vivons, dit celle-ci, de nos dattes, comme ceux qui possèdent vivent de leurs troupeaux et de leur commerce ; c'est la tête de notre fortune.

On sait que le palmier joue un rôle important dans la poésie orientale.

Sa tige élégante et flexible a de tout temps servi

de comparaison à la taille svelte, aux formes élancées des jeunes habitantes du désert.

Un grand nombre de variétés ont chacune leurs partisans et jouissent d'une estime particulière, selon la grosseur du fruit, son abondance ou sa qualité.

Celle qui est préférée dans l'Hadramont est celle que l'on appelle *Méryem* (Marie), nom dont l'origine me fut racontée ainsi qu'il suit :

« La Vierge Marie (le Coran en parle comme la Bible) s'était retirée dans le désert et assise sous un palmier.

« Surprise là par les douleurs de l'enfantement, elle sanglotait et se pâmait de besoin lorsque l'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit :

« — Ne t'afflige pas, Marie ; secoue l'arbre, mange le fruit, bois et lave tes yeux. »

La superstition arabe, d'accord avec le Coran, ajoute que Marie dans ses angoisses s'écriait :

« — Oh ! si je pouvais seulement avoir une datte. »

« Aussitôt l'exclamation de sa bouche virginale alla se graver dans l'intérieur des fruits, et tous, depuis lors, portent une marque circulaire semblable à la lettre O, qui se voit en effet sur tous les noyaux de dattes. »

Après tous ces végétaux que je viens de citer, je mentionnerai encore comme les plus utiles et les plus communs :

Le safran, le *thuya*, et d'autres arbres résineux ; la canne à sucre, le maïs, le dourâh, le blé et le chanvre ; le myrte commun (*gommam*) et la meloukïa ou khobbaïza *(corchorus olitorius)*, auxquels les méde-

cins arabes attribuent des propriétés fébrifuges et calmantes ; la casse (*cassia fistula*), regardée par les mêmes comme le remède le plus puissant contre la dyssenterie et autres affections intestinales si dangereuses dans les pays chauds ; la coloquinte (*el-hendal*) ; le ladanum (*cystus arabicus*) ; le *surnag*, qui passe pour aphrodisiaque ; le genévrier (*arar*) ; le frêne, qui produit la manne ; *le terfez*, semblable à la patate, et dont les racines portent des tubercules amylacés de la grosseur d'une orange ; l'aloès, la stapélie, le cotonnier, le baumier de la Mecque (*opobalsamum*) ; le henné, le séné, le tabac, le *doum* ou palmier nain (*chamærops humilis*).

Cette dernière plante est un des végétaux les plus recherchés par les Hadramites.

Les muletiers, les pâtres, les conducteurs de chameaux en ramassent les feuilles, et, chemin faisant, ils en font des tresses et des cordonnets dont ils forment des paillassons, des corbeilles, des cordes, etc.

Le doum, qu'on emploie aussi pour faire du feu, produit un fruit douceâtre et résineux, qui mûrit en septembre et octobre.

Il a la forme d'un raisin dont chaque grain a un noyau.

Ce fruit est astringent et tempère les effets des fruits aqueux et laxatifs, dont les habitants font souvent un usage immodéré.

Quant à la faune de l'Hadramont, elle est la même que celle du Mareb.

Je me dispense donc d'en parler.

Enfin le pays de Mahara, cité plus haut, est habité par des Arabes de race mélangée.

Les dromadaires que produit ce pays n'ont pas, dit-on, leurs pareils en vitesse.

On parvient même à leur faire comprendre ce qu'on veut d'eux, et on leur donne des noms par lesquels on les appelle.

Ils viennent et obéissent à la voix sans le moindre retard.

C'est d'eux qu'est venu le nom de Mahara, pluriel de Mehêri, donné au pays.

Les principales villes du Mahara sont *Hasec* et *Harmin*.

Le langage de ses habitants est tellement corrompu qu'on a de la peine à le comprendre.

C'est un dérivé de l'ancien himyârite.

Cette contrée est très-pauvre ; ses seules ressources consistent dans le commerce des chèvres, des moutons et des chameaux, dans le cabotage et parfois la piraterie ou le pillage des caravanes.

Les Arabes du Mahara (anciens *Maranites* des Grecs) nourrissent leurs troupeaux de poisson qu'ils pêchent dans la mer des Indes et qu'ils leur donnent après l'avoir fait sécher au soleil.

Ils ne connaissent ni le blé ni le pain.

Ils vivent de poisson, de dattes, de laitage, et ne boivent que très-peu d'eau.

Ils sont tellement accoutumés à ce régime que, lorsque voyageant dans une contrée voisine, ou les

recevant des caravanes ou des boutres de passage, il leur arrive de manger trop souvent du pain ou des substances farineuses, ils en sont incommodés, et tombent quelquefois sérieusement malades.

Leur pays se compose presque en entier, comme le désert d'Akhâf, de sables mouvants, qui le changent en un steppe aride, et encombrent la grande route qui le traverse, au point d'intercepter souvent les communications.

Aussi les marchands du Mareb et de l'Hadramont qui se rendent dans l'Oman s'y aventurent-ils rarement, et s'embarquent-ils presque toujours, une fois arrivés à Mokallâh, sur des boutres qui les transportent plus sûrement et à moins de frais et de souffrances à destination.

Ceci dit sur l'Hadramont et les Maranites, j'aborde la question des Hadramites en général.

XXXIX

Les Hadramites.

Les Hadramites, Hadrâmy des Arabes et connus des Grecs sous le nom de *Chatramotites*, sont une fraction de l'ancien peuple himyârite, descendant de Djoram, l'un des quatorze fils de Jectan et l'*Hadoram* de la Bible.

De même que les Cahlanides, les Sabéens, les Khusites, etc., on les a longtemps confondus avec les Arabes proprement dits (*Mostarabes*), descendants d'Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham.

Cependant, ils sont loin de leur ressembler.

Les Arabes ont les cheveux et les yeux noirs.

Les Hadramites ont souvent les yeux bleus, et généralement leur teint est plus blanc que celui des Arabes.

Les Arabes ont le visage allongé et le cou long.

Les Hadramites ont le visage carré et la tête rapprochée des épaules.

Les Arabes se couvrent excessivement la tête.

Les Hadramites l'ont à peine couverte.

Les Arabes sont ordinairement enveloppés de leur abbaye, et ne l'ôtent que pour travailler.

L'abbaye est peu en usage chez les Hadramites.

Ceux-ci sont le plus souvent vêtus d'une simple tunique de laine.

Quand ils travaillent, ils mettent un grand tablier de cuir, et, dans cet accoutrement, ils ressemblent assez à nos anciens forgerons.

Tandis que les Arabes sont paresseux, les Hadramites haïssent l'oisiveté.

Quand la terre natale ne peut suffire pour faire vivre tous ses enfants, qui sont très-nombreux, attendu qu'on en compte déjà 150,000 sédentaires et 350,000 nomades de Doân à Kubr-el-Houd, sur la montagne de ce nom (hauteur au-dessus du niveau de la mer : 306 mètres), près d'Aïnad; alors, dans l'Hadramont comme en tout pays de montagnes, quelque membre de la famille émigre pour une saison, pour des années.

Il descend dans la plaine et loue ses bras pour la récolte et le labour des terres.

Il pénètre dans les villes et devient portefaix, manœuvre, maçon, gâcheur de mortier, journalier.

Dans ces phases nouvelles, et toujours transitoires, de son existence, il reproduit les mœurs et les qualités des Auvergnats et des Savoyards, dont il est le type asiatique.

Parfois aussi, comme les Suisses dans notre Europe, il se met à la solde des petits princes arabes du Hedjaz, de l'Yémen, de l'Oman et du Nedjéd.

On le trouve dans toutes les villes de l'Arabie, coudoyant son cousin de l'Yémen et du Mareb, et grossissant, par une sobriété à toute épreuve, par un labeur infatigable, par la plus sévère épargne, par une honnêteté proverbiale, le petit trésor qui lui permettra de revenir un jour au village de ses pères.

Mais, tandis que l'Arabe, selon son âge, dépense follement pour ses plaisirs tout ce qu'il gagne, ou thésaurise avec passion, l'Hadramite commence par acheter ce qui lui est utile : d'abord un fusil, puis un dromadaire, puis une femme, puis une maison, puis un champ ou un jardin.

Ce qui lui reste après, il le place avec intérêt.

L'Arabe aime passionnément les chevaux, et sa plus grande ambition est d'être bien monté.

Il consacrera plusieurs milliers de piastres à l'acquisition d'un cheval; il videra sa bourse pour pouvoir mettre entre ses jambes un quadrupède quelconque.

Faute de mieux, il prendra un âne, dont quelquefois les jambes ne suffiront pas pour enlever les siennes au-dessus du sol.

Qu'importe!

Il les tiendra diagonalement, en se plaçant sur la croupe du pauvre animal.

L'Hadramite a moins de goût pour l'équitation.

Fils de la montagne, il est fantassin.

Il met son luxe dans ses armes, qu'il tient toujours brillantes, à la différence des Arabes, qui les ont rouillées, en prétendant qu'elles font néanmoins leur service.

L'Arabe est vaniteux, arrogant, servile et vantard.

L'Hadramite est fier, simple, déteste le mensonge, et a un sentiment profond de dignité.

Tandis que l'Arabe s'incline jusqu'à terre pour baiser la main du chef qu'il respecte ou qu'il craint, l'Hadramite le plus misérable exigera qu'on lui rende le moindre salut, et poussera même, à cet égard, la susceptibilité jusqu'à coucher en joue l'iman le plus vénéré qui se permettrait avec lui un retard de politesse.

L'hospitalité chez l'Hadramite, même le plus riche, n'a rien de fastueux, mais elle est cordiale.

Il ne croit pas fort aux sortiléges, ni à l'efficacité des amulettes, mais il craint les mauvais génies (*Djinns*) et ne sort jamais, la nuit, sans les conjurer au nom du Prophète.

Il évitera aussi, le soir, les endroits où le sang a été répandu, car les Djinns aiment le sang, et, là où le sang a coulé, ils ont dû se donner rendez-vous pour se jouer du voyageur, et le fasciner afin de le détourner de la route qu'il doit suivre.

Les Hadramites font la guerre quand leur territoire est attaqué ; ils la font par représailles et par vengeance, mais jamais pour envahir un territoire qui ne leur appartient pas et pour piller le bien d'autrui.

En général, ils ne provoquent pas, et, lorsqu'ils arrivent sur le champ de bataille, ils ont soin de prévenir leur ennemi.

Puis, quand l'affaire est engagée, ils ne reculent que lorsqu'ils y sont contraints par une force supérieure.

Ils auraient honte de fuir.

Leurs femmes, qui les aident dans le combat, qui leur apportent de la poudre, qui les encouragent de leurs acclamations, les accuseraient de lâcheté.

Si elles les voyaient tourner le dos, elles prendraient du henné et feraient sur leurs tuniques de laine de larges marques pour les désigner au mépris de tous.

Les Arabes, au contraire, comme des brigands, cherchent, dans les expéditions, à surprendre leur ennemi, et aussitôt qu'ils ont déchargé leurs armes s'enfuient ventre à terre pour éviter ses coups.

Le seul point où ils l'emportent sur les Hadramites, c'est qu'ils ont pour la vie de l'homme un respect que n'ont pas ces derniers.

Ils laissent la vie sauve à leurs prisonniers, tandis que les Hadramites ne se font aucun scrupule de trancher la tête aux leurs.

Même en paix, l'Hadramite est sanguinaire et cruel.

Il se croit le droit de disposer de la vie de ses semblables comme d'un bien, du moment qu'il y trouve profit et avantage.

Un chef aura une somme importante qu'il voudra cacher.

Il choisira un de ses esclaves, lui chargera son trésor sur les épaules, cheminera avec lui à travers des sentiers détournés.

Quand il sera parvenu dans un lieu solitaire, il fera creuser un trou à cet esclave, lui fera enterrer son trésor.

Puis, quand l'opération sera terminée, pour éviter toute indiscrétion, il prendra son sabre et lui tranchera la tête.

Un Arabe attente bien quelquefois à la vie de son semblable ; il le fait, ainsi que nous l'avons déjà vu, par haine, par vengeance, mais jamais de sang-froid, et il ne se croit pas le droit d'immoler un homme comme du bétail, soit dans son intérêt privé, soit même dans l'intérêt public.

Les Hadramites n'ont pas, comme les Arabes, de castes privilégiées.

S'ils n'ont pas de chérifs, ils ont beaucoup de notables, *seïds*.

La naissance fait les chérifs.

Ce sont les belles actions et la bravoure qui font les notables.

Tout le monde peut devenir notable, et ce titre devient héréditaire dans une famille, à condition que les fils marcheront sur les traces du père.

Les Hadramites, notamment ceux de Doân et de son oasis, ont la réputation d'être hospitaliers.

Jamais un pauvre, chez eux, ne peut mourir de faim.

S'il veut rester dans son village, il est libre de le faire.

Ses voisins riches lui procurent des vêtements et lui ouvrent la porte de leur jardin.

Tant qu'il y a des fruits il peut s'en rassasier.

Seulement, on exige qu'il n'en emporte pas, et même, dans quelques endroits, on met la condition qu'il laissera les noyaux de dattes au pied des arbres.

Dans la saison morte, sans compter les aumônes particulières, des provisions de toute nature sont encore apportées entre les mains des desservants des mosquées, et, en tout temps, le pauvre peut y puiser.

Cette position précaire ne le rend pas indigne de remplir les devoirs ordinaires d'un patriote.

Après l'avoir vêtu et nourri, on lui donne, quand il y a guerre, un fusil et de la poudre.

Le pauvre est un homme comme le riche.

Pourquoi ne défendrait-il pas le pays contre les ennemis du dehors?

L'assistance des malheureux, chez les Hadramites, de même que chez les Arabes, est considérée comme une vertu du ciel.

Dès lors, l'indigence ne peut être regardée comme un fléau.

Cette société *barbare* a trouvé le secret de rendre chez elle la mendicité impossible, sans avoir fait aucune loi pour l'éteindre.

Les Hadramites n'ont jamais eu l'idée d'interdire aux pauvres plutôt qu'aux riches des habitudes vagabondes.

Le vagabondage chez eux n'est pas un délit.

Le pauvre qui ne se plaît pas dans son village peut mener la vie de pèlerin.

Partout il est le bienvenu.

Enfin, les Hadramites se distinguent essentiellement des Arabes, en ce que le Coran n'est pas pour eux, comme pour ces derniers, la seule loi religieuse et civile.

Les Hadramites, comme les Kabyles de notre Algérie, avant d'avoir accepté le Coran, avaient d'autres lois qu'ils n'ont pas répudiées complétement.

Ils les appellent encore leurs *canons*.

Ces canons forment le droit coutumier des Hadramites.

Il s'est maintenu à travers les siècles, à travers les changements de religion.

Les nagîbs s'y conforment en toute occasion.

Les vieillards et les talebs l'ont reçu traditionnellement.

Ils en conservent le dépôt pour le transmettre intact à la postérité.

Une des choses les plus remarquables de la législation hadramite est qu'il n'y est jamais question de la bastonnade.

Contrairement aux idées reçues chez les Arabes, cette punition serait infamante pour des Hadramites.

Les nagîbs respectent trop leurs administrés pour jamais oser l'ordonner.

A défaut de prison, les pénalités se règlent par des amendes.

Les rixes sont punies de un à cent abû-mathfas

(piastres d'Espagne), selon qu'il n'y a eu que de simples menaces ou bien des coups, selon que ces coups ont été portés avec un bâton, une pierre, un djembie, un sabre, un pistolet ou un fusil.

Le simple coup de poing n'est puni que d'un abû-mathfa.

Mais une injure faite sans motif entraîne une pénalité de quinze abû-mathfas.

Le meurtre et le vol à main armée sont punis par la décollation et l'écartèlement.

Le simple vol ou larcin subit l'exposition et paye dix abû-mathfas.

Une peine égale est infligée à celui qui entre dans une maison dont le maître est sorti.

On lui suppose des intentions mauvaises et non moins coupables, qu'il s'agisse ou non de vol.

Celui qui commet un viol ou un adultère cesse d'appartenir à la société.

Sa maison est détruite, ses biens sont confisqués, un exil perpétuel le frappe.

Somme toute, chez les Hadramites comme chez nous, il y a une pénalité pour celui qui ne monte pas sa garde.

Tout individu valide est soldat de quinze à soixante ans, et, dans chaque localité, existent des compagnies de vingt-cinq à cent hommes, toujours sur le qui-vive et prêts à se rallier au moindre signal à celles des autres localités pour s'opposer en commun aux déprédations des nomades insoumis, qui, à certaines époques de l'année, quittent leurs retraites inacces-

sibles dans les montagnes et descendent dans la plaine, saccageant et emportant tout ce qu'ils rencontrent.

J'en étais là de mon excursion et de mon étude, lorsque nous entendîmes de nouveau un bruit de crécelles et de voix qui semblait venir du haut des airs.

C'étaient les muezzins qui, des galeries des minarets, avertissaient les habitants que leur jeûne était terminé pour cette journée.

Nous nous hâtâmes, en conséquence, de rentrer en ville, et, notre dîner pris, je me dirigeai, en compagnie d'Abû-Bekr-el-Doâni, vers la citadelle, où le nagib nous attendait, comme de juste, puisqu'il nous avait fait dire de venir passer la soirée de ce jour avec lui.

XL

Distribution intérieure de la citadelle. — Le nagîb Séïd-Haçan. — Plaisirs du Ramadan. — Café, chibouque et chicha. — Départ de Doân.

La citadelle, comme je l'ai déjà dit plus haut, est placée au centre de la ville : c'est un groupe de bâtiments très-vastes, qui, outre la tour carrée et à deux étages élevés sur rez-de-chaussée, surmontée d'une terrasse toujours charmillée, servant de demeure au nagîb, à ses enfants et à ses femmes, contiennent l'arsenal et les logements des personnes de service et des gardes.

Tous ces édifices forment un labyrinthe de murs et comme une seconde ville, dont l'enceinte extérieure, flanquée d'énormes bastions et défendue par de formidables batteries croisées, peut avoir quinze cents mètres de circonférence.

Pour se rendre à la tour, il faut traverser d'abord une immense cour où le nagîb donne ses méchouars ou audiences publiques.

On passe ensuite dans une deuxième cour où se tient le corps de garde.

Après quoi on pénètre dans une troisième cour au milieu de laquelle est un pavillon carré en bois, élevé de quelques pieds au-dessus du sol.

L'intérieur de ce pavillon est tapissé de paillassons et garni de quelques mokkades (coussins).

C'est l'endroit où les notables attendent les ordres du maître.

C'est une sorte d'antichambre.

Dans la même cour est une chapelle ou petite mosquée, dans laquelle les habitants de céans font leurs prières journalières.

Les vendredis seulement, ils se transportent à la grande mosquée de la ville, sise en face de la citadelle.

De là, on entre dans un vestibule où se tiennent les esclaves de service, et enfin on arrive dans un jardin au centre duquel est située la tour.

Ce jardin, de forme régulière, est planté d'orangers.

Il est beau et bien orné de végétaux aromatiques.

Les femmes n'y font que passer.

Elles y ont des parterres séparés, qui leur sont exclusivement réservés, et dans lesquels les hommes ne pénètrent pas.

Seïd-Haçan, — ainsi s'appelait le nagîb, — nous reçut sur sa terrasse, où il devisait de choses et d'autres, avec trois de ses intimes, en nous attendant.

C'était un homme plein de vigueur et de force, et

encore dans la fleur de l'âge; très-aimé des Doânites, il était la terreur des nomades insoumis, qui, dans la crainte de lui déplaire et faute d'oser lui résister, subissaient toutes ses volontés et lui payaient tribut.

Il nous accueillit on ne peut mieux et nous fit asseoir à ses côtés, nous complimentant l'un et l'autre sur notre heureuse arrivée à Doân.

Après quoi on apporta des pipes et le café traditionnel, puis mon interrogatoire commença, interrogatoire toujours le même, et qui peut se formuler ainsi qu'il suit :

« D'où viens-tu? Où vas-tu? Pourquoi voyages-tu? Que viens-tu faire dans ces contrées? Voyages-tu en marchand, en explorateur, en médecin? »

Comme toujours aussi, je répondis à toutes ces demandes avec une confiance apparente, mais avec une réserve réelle.

Ne confiez jamais à un Arabe que la part de vos secrets que vous voudrez qui soit connue de tout le monde.

Mon interrogatoire achevé, on servit un splendide souper, que, malgré l'heure déjà avancée de la soirée, nous attaquâmes tous à belles dents.

En temps ordinaire, les habitudes d'un Arabe de condition sont très-simples.

Il se lève avec le soleil.

Sa toilette lui donne d'autant moins de peine, qu'il dort à peu près habillé.

Il fait sa prière dès que la voix du muezzin lui rappelle l'unité de Dieu et la venue du Prophète.

Il déjeune d'une tasse de café et de quelques confitures sèches.

Quelquefois, il s'accorde la douceur de fumer une pipe de haschisch.

Ensuite, il monte à cheval, à dromadaire ou à mulet, et galope deux ou trois heures.

Vers midi, il mange des légumes ou de la viande fortement épicés.

Mais l'orgueil de sa table, c'est le classique pilau.

Puis vient la sieste.

Après la sieste, il va au café, quelquefois à la mosquée.

Le soir, il soupe, ou plutôt fait un second dîner, et s'étend pour dormir sur le sirir qui lui sert de lit.

C'est tout le contraire en Ramadan.

Il dort le jour et veille la nuit en mangeant, buvant, fumant, caquetant et se divertissant jusqu'au point du jour.

Une fois le soleil couché, les maisons, les édifices, les mosquées s'illuminent, et les minarets se décorent à leur faite de constellations éblouissantes.

C'est la *fête des Chandelles*, renouvelée chaque soir tant que dure la période sainte, et, plus tard encore, lors des deux Beïram.

Au bout de quelques heures, les rues sont éclairées de lueurs changeantes, encombrées de marchands de gâteaux, de sucreries, de rafraîchissements, et de promeneurs quelque peu oublieux de leur gravité naturelle.

Les femmes, de leur côté, participent à ces plaisirs

en se régalant de sorbets sur les terrasses ou dans les cours des habitations.

On voit des hommes, des enfants, des vieillards circuler au dedans et au dehors des fondoucks ou s'installer devant les portes des maisons et prolonger jusqu'au Fedjer le bonheur de voir danser des jongleurs et d'entendre psalmodier, au son de la *guzla* (mandoline) et du darbouka, de chevrotantes mélodies.

Parmi les hommes, il en est aussi qui fréquentent les cafés.

Les uns y font des rêves paradisiaques en fumant du haschisch ; les autres y jouent aux échecs, aux dames, au trictrac, ou bien écoutent des histoires, toujours des histoires.

En écouter était également pour le moment, et tout en grignotant notre souper, notre grande occupation.

D'ordinaire, un repas musulman est toujours silencieux, je le répète.

C'est encore tout le contraire en Ramadan, surtout lorsqu'il s'agit d'histoires.

L'art d'en conter est en Arabie un chemin qui conduit à la fortune, mais peu de gens y réussissent ; car, pour devenir un conteur habile, il faut beaucoup de talent et d'étude.

Il ne suffit pas de connaître un grand nombre d'histoires, il faut savoir en varier les sujets par des incidents nouveaux, et posséder par cœur les plus beaux passages des poëtes et des moralistes pour les introduire dans le récit.

Un des intimes de Séïd-Haçan avait donc com-

mencé, dans les termes suivants, à raconter cette histoire :

« Un jeune nomade de Perse, nommé Seïf, devint amoureux d'une charmante jeune femme, issue des chefs d'une autre tribu, et appelée Lobna.

« Les liens de l'amitié et les bases de l'affection s'affermirent entre eux.

« Ils cachaient ce secret de près et de loin, et mettaient tout en œuvre pour le céler.

« Mais, par la raison qu'on a dit :

« *L'amour est un mystère qu'on ne peut exprimer, de même on ne peut le cacher avec deux cents voiles.*

« A la fin, leur secret tomba sur la face du jour, et le mystère de leurs amours sortit de sa retraite cachée, pour venir à la lumière et à la connaissance de tous.

« Une guerre s'éleva entre les deux tribus, et le sang fut répandu.

« La tribu de Lobna enleva ses tentes de cette contrée, et jeta le bagage de la résidence dans un autre pays.

« Un jour, lorsque les maux de la séparation se furent prolongés pendant longtemps, et que les prétentions du désir furent devenues trop exigeantes, Seïf dit à un de ses amis :

« — Ne pourrais-tu venir avec moi, et me prêter assistance dans la visite que je veux faire à Lobna ? Car mon âme est près de s'exhaler par suite des désirs qu'elle me fait éprouver, et le jour s'est changé pour moi en une nuit obscure par la douleur de son éloignement.

« —T'entendre et t'obéir, répondit l'ami, sont pour moi tout un ; partons.

« A ces mots, tous deux se levèrent et disposèrent leurs dromadaires.

« Ils marchèrent pendant un jour et une nuit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans la contrée où restait Lobna.

« Ils descendirent dans la gorge d'une montagne, non loin du campement de sa tribu, et firent reposer leurs bêtes.

« Seïf dit à son ami:

« —Lève-toi et rends-toi auprès de cette tribu. Ne dis mon nom à personne, excepté à une telle jeune fille, qui est là, gardienne des moutons et la confidente des secrets les plus cachés de Lobna. Donne-lui le salut de ma part, demande-lui des nouvelles de sa maîtresse et indique-lui l'endroit où nous sommes descendus.

« L'ami de Seïf se leva et pénétra dans le campement de la tribu.

« Le hasard voulut que la première personne qui s'offrit à sa vue fût cette jeune fille.

« Il la salua de la part de Seïf et s'informa de l'état de Lobna.

« —Son mari, répondit-elle, la garde étroitement, et emploie pour la surveiller tous les moyens en son pouvoir ; néanmoins, le lieu de votre rendez-vous sera ces arbres qui s'élèvent sur le revers de telle colline ; il faut qu'à l'heure du Salat-el-Asser (trois heures de l'après-midi), vous vous y trouviez.

« Cela dit, elle disparut, et l'ami s'en retourna en toute hâte annoncer cette nouvelle à Seïf.

« Après quoi ils se levèrent tous deux, conduisant lentement leurs dromadaires, de sorte qu'ils arrivèrent au rendez-vous donné à l'heure convenue.

« *Ils attendaient en gémissant et en poussant des soupirs, assis sur le chemin par où devait venir l'amante.*

« *Tout à coup, le bruit d'ornements de femmes et le murmure de chevillères* (korrals) *se firent entendre du côté de la route.*

« *Ils semblaient dire :*

« *Levez-vous, car cette pleine lune est arrivée.*

« Seïf s'élança de sa place et alla à la rencontre de son amante.

« Il lui donna le salut et lui baisa la main.

« A cette vue, l'ami détourna la tête et s'empressa de s'éloigner.

« Mais Seïf et Lobna lui crièrent :

« —Reviens, car il ne se passe entre nous rien de déshonnête, et nous ne parlons que de choses et d'autres.

« Il rebroussa donc chemin.

« Seïf et Lobna s'assirent alors tous deux, et se mirent à confondre, dans leurs discours, le passé et l'avenir.

« A la fin de l'entretien, le premier dit à sa compagne :

« —J'espère que tu viendras me trouver cette nuit, et que tu ne déchireras pas le visage de mon espérance avec l'ongle de la séparation?

« —Non, par Allah! répondit Lobna, cela est impossible de toute façon, et il n'y a pour moi nulle action plus difficile à exécuter que celle-là. Veux-tu donc que ces fâcheux événements qui ont déjà eu lieu se représentent, et que les révolutions des jours ouvrent de nouveau sur moi les portes des maux et des chagrins?

« —Non, par Allah! répliqua à son tour Seïf, je ne te laisserai point partir et je ne retirerai pas la main du pan de ta djebba.

« —Ton ami, que voici, reprit alors Lobna, aura-t-il en ce cas la force d'accomplir tout ce que je lui dirai?

« —J'exécuterai ponctuellement, répondit ce dernier en se levant, tout ce que tu me commanderas, et j'imposerais à mon âme mille actions de grâces, lors même qu'elle abandonnerait mon corps dans cette entreprise.

« Ce qu'ayant entendu, Lobna quitta ses vêtements et lui dit :

« —Revêts ces habits et donne-moi les tiens, puis rends-toi sous ma tente et assieds-toi à ma place. Mon mari viendra, apportant une jatte de lait, et te dira de la boire. Ne t'empresse pas de le faire; emploie, au contraire, quelques lenteurs. Il la remettra entre tes mains ou il la déposera à terre; ensuite, il s'en ira pour ne reparaître que demain matin.

« L'ami fit comme on lui avait commandé.

« Lorsque le mari apporta la jatte, il entama de longues façons.

« Le mari voulut la déposer à terre; lui, de son côté, voulut la prendre de ses mains, mais son doigt heurta cette jatte, qui fut renversée, et dont le lait se répandit.

« A cette vue, le mari se mit à tempêter.

« —Cette femme ose me quereller, dit-il.

« Et il se rendit dans le compartiment de la tente réservé aux hommes, d'où il rapporta un fouet taillé dans la peau d'un âne ou d'un baker-el-ouhasch, depuis le derrière du cou jusqu'au-dessus de la queue, et tressé par la force des doigts.

« *Pour l'épaisseur, c'était la représentation d'un hannéche.*

« *Pour la longueur, c'était l'égal d'un lefâa;*

« *Par sa forme, il figurait un serpent.*

« *La table où était peinte sa ressemblance était le dos d'un homme.*

« Le mari prit donc ce fouet, rendit le dos de l'ami aussi nu que la peau d'un tambour, et, semblable au joueur de cet instrument le jour du combat, se mit à le caresser par des coups qui se succédaient sans interruption.

« L'ami n'avait ni le courage de crier, car il redoutait qu'on reconnût sa voix, ni la force de prendre patience, car il craignait qu'on ne mît en pièces la peau de son dos.

« Il voulait se lever, couper au mari la gorge avec son djembie et répandre son sang, mais il se dit ensuite qu'il s'élèverait un tel trouble dans la tribu, qu'il ne serait possible à personne de l'apaiser.

« Il prit donc patience jusqu'à ce que la mère et la sœur de Lobna fussent informées de ce qui se passait.

« Elles survinrent et le délivrèrent.

« Puis, elles s'en retournèrent chez elles.

« Une heure ne s'était pas écoulée lorsque la première revint, dans la pensée que l'ami était sa fille.

« Celui-ci se mit à pleurer et à pousser des sanglots, tira sa djebba sur sa tête et lui tourna le dos.

« —O ma fille! s'écria la mère, crains Allah et ne commets pas d'action qui puisse déplaire à ton époux. Un cheveu de la tête de celui-ci est plus beau que mille Seïf. Seïf lui-même, quel est-il pour que tu supportes cette peine et que tu boives cet amer breuvage à cause de lui?

« Mais voyant qu'on ne lui répondait pas, elle s'en alla :

« —Je t'enverrai ta sœur, dit-elle en sortant, afin qu'elle soit cette nuit ta compagne et ta confidente.

« Au bout d'une heure, la sœur de Lobna entra à son tour.

« Elle commença par pleurer et proférer des imprécations contre son beau-frère.

« Quant à l'ami, il ne lui dit pas un mot, et elle se coucha à ses côtés.

« Alors seulement, étendant la main et la lui appliquant fortement sur la bouche :

« —Dans ce moment, lui souffla-t-il à l'oreille, ta sœur est avec Seïf, et j'ai souffert tout ce mal à sa place. Cache-le bien, sinon nous serons couverts de honte, toi et moi.

« Tout d'abord, une grande frayeur s'empara de la jeune fille.

« Mais à la fin cette frayeur se changea en familiarité, et jusqu'au matin elle ne fit que répéter cette histoire et qu'en rire.

« Lorsque l'aurore commença à poindre, Lobna entra.

« En apercevant les deux amoureux, elle fut saisie de crainte, et elle dit à l'ami :

« —Malheur à toi. Quelle est cette femme placée à tes côtés?

« —C'est ta sœur, répondit-il, et certes c'est une sœur excellente.

« —Quel hasard l'a amenée ici? reprit-elle.

« —Demande-le-lui toi-même, répliqua l'ami, car le temps de l'occasion est court.

« Cela dit, il rendossa ses habits et alla retrouver Seïf.

« Arrivé auprès de lui, ils remontèrent sur leurs dromadaires et partirent.

« Tout en cheminant, l'ami raconta à Seïf son aventure.

« Celui-ci découvrit alors son dos et aperçut les plaies faites par le fouet.

« Ce que voyant, il lui fit de nombreuses excuses, tout en disant :

« —Il faut un ami pour le jour de l'affliction, car ils ne sont jamais en petit nombre le jour du plaisir.

« *Dans la prospérité, l'homme est comme un arbre fruitier.*

« On l'entoure tant qu'il est chargé de fruits ;

« Mais quand il a perdu tout ce qu'il portait, tout le monde se disperse et cherche quelque autre arbre.

« O mon cœur ! S'il te survient un jour quelque chagrin, il s'évanouira dès que tu auras un ami pour le partager. »

Cette histoire terminée, des esclaves nous desservirent, et rapportèrent café, chichas et une chibouque. Je ne fumais que celle-ci, comme on se le rappelle.

Le goût des Arabes pour le café ou plutôt sa cosse[1] (*geschêr*) et le tabac va jusqu'à la fureur.

Le premier est toujours une espèce de boue qu'ils mangent, pour ainsi dire, plutôt qu'ils ne la boivent.

La raison en est qu'au lieu d'en moudre la cosse, ils la pilent aussi fin que du tabac d'Espagne.

Ils la font cuire de la même manière que nous la graine. Mais, au lieu de laisser reposer la décoction pour la prendre, ils secouent au contraire fortement la cafetière (*boqradj*), pour en bien mêler le marc, de sorte que, quand on la verse, elle ressemble assez à du chocolat très-épais.

On la prend communément sans sucre, dans de petites tasses de porcelaine sans soucoupes, que l'on place, on l'a vu, dans d'autres petites tasses plus grandes, pour ne pas se brûler.

Il est difficile de se faire une idée de la gravité des Hadramites, pendant qu'ils prennent leur café.

Tant que dure cette cérémonie, quelquefois dix mi-

[1] Ils exportent généralement la graine.

nutes, bien que les tasses soient fort petites, il règne dans l'assemblée un silence profond, et l'on n'entend autre chose que le bruit des lèvres, qui hument de temps à autre de petites gorgées, savourées avec volupté durant quelques secondes.

Il est de la politesse de se régler sur la personne la plus distinguée de la société, et de ne jamais finir de vider sa tasse, ni la rendre, avant qu'elle n'ait vidé et remis la sienne.

Quant au tabac, il est fumé de deux manières.

Avec la chibouque.

Avec le chicha.

La chibouque est la pipe de la basse classe.

Le chicha est celle de l'aristocratie et des gens à leur aise.

Le chicha, dont il n'a encore été dit qu'un simple mot à Mareb et qui, chez les Arabes, remplace le narghiléh des Turcs et le *calioun* des Persans, se compose, comme ces derniers, de plusieurs pièces :

D'abord de la tête et du corps de la pipe, ensuite de la carafe et des tuyaux.

La tête est faite comme une poire dont on aurait coupé la partie inférieure, de manière à la rendre plate.

Elle est creuse, garnie en dedans de terre calcaire cuite, et percée de haut en bas.

On la remplit aux deux tiers avec des morceaux de charbon, puis on l'adapte sur un tube droit qui est fixé sur la carafe, et dont l'extrémité inférieure descend jusqu'à deux pouces du fond de ladite carafe.

Sa gorge a un trou latéral destiné à recevoir un tuyau pour fumer, fermé hermétiquement par un tampon de bois placé à cet effet au milieu du tube.

Voici comment on s'y prend pour charger le chicha :

Après avoir mis dans la carafe une certaine quantité d'eau, souvent odoriférante, on s'assure s'il y en a trop en aspirant, ce qui produit dans ce cas l'effet de la pompe et fait monter l'eau jusqu'à la bouche.

On la diminue jusqu'à ce qu'on n'en obtienne plus que de l'air.

Alors on remplit la tête de tabac, que l'on couvre de charbons ardents, maintenus par un couvercle mobile fait en forme de cône, puis on la pose sur le tube droit dont il est parlé plus haut, et le chicha est prêt à être fumé.

Les notables et les chefs n'allument jamais leur chicha eux-mêmes.

Ils ont continuellement devant eux un grand tuyau élastique, avec un bout de cristal qu'un esclave y adapte, après l'avoir allumé, avec un autre de bois, qu'on y attache de nouveau quand on l'offre à quelque convive, celui de cristal ne servant jamais qu'au maître.

Le tabac qu'on fume dans les chichas n'est, on l'a vu encore, pas le même que celui dont on se sert pour la chibouque.

Il est appelé tomback, avons-nous dit, et le meilleur, celui que les grands emploient de préférence, vient de *Schiraz*, en Perse.

Comme on ne le met jamais que mouillé sur le

chicha, ce n'est souvent qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient à le faire brûler.

Les femmes le fument aussi beaucoup, et, quand elles se font visite, c'est, ainsi que chez les hommes, après le café, la première chose qu'elles s'empressent de s'offrir.

La manière de le fumer est à peu près semblable à celle employée pour la chibouque, c'est-à-dire qu'on en aspire la fumée dans les poumons.

Mais comme celle du chicha est infiniment plus douce et plus agréable, on l'y conserve d'ordinaire jusqu'à ce qu'elle procure une sensation qui tient du spasme, et alors seulement on l'expectore.

Les Hadramites mettent dans tout cela beaucoup de gravité, et, avec la main, ils conduisent la fumée sur leur barbe pour la parfumer.

Après avoir aspiré une vingtaine de bouffées, Séïd-Haçan, sans doute pour juger de ma perspicacité, posa plusieurs logogriphes, genre dans lequel les Arabes excellent, et dont voici entre autres un spécimen fait sur le mot hadramite *moudem* (vin) et que j'ai à peu près retenu :

DEMANDE.

« Quelle est la chose qui a dans son cœur la maladie[1], et dont le commencement et la fin se ressemblent? »

[1] *Da*, la maladie.

RÉPONSE.

« Ote la fin, tu as le mot d'où dérive le nom d'un instrument tranchant[1].

« Ote le commencement, et tu as un verbe conjugable dans tous les temps.[2] »

Les logogriphes passés, Abû-Bekr-el-Doâni et les deux intimes du nagîb qui n'avaient pas encore payé leur tribut à la soirée, prirent à leur tour la parole, et nous égayèrent par une foule de bons mots et d'anecdotes jusqu'au Fedjer, heure à laquelle enfin nous nous séparâmes, mes compagnons pour recommencer leur jeûne quotidien, moi pour aller me coucher.

Rien qui mérite d'être cité ne signala les trois jours qui suivirent.

Je les passai, les deux premiers, soit à prendre des notes, soit à visiter ou à recevoir mes anciens compagnons de route, Abd'el-Mélick et son père adoptif entre autres; le dernier (vendredi 8 septembre 1844, 7 *ramadan* 1261), à faire mes préparatifs de départ pour le lendemain.

—Décidément, me dit Abû-Bekr-el-Doâni le soir de celui-ci, tu veux donc déjà me quitter, Hadji?

—Il est impossible que je demeure davantage,

[1] *Mada,* d'où *moudyéh,* couteau.

[2] *Dama,* durer.

Sidi; les heures du voyageur sont comptées, et je devrais déjà être loin.

—Je n'ai pas besoin de te répéter pour la dixième fois que j'aimerais que tu restasses près de moi jusqu'à ce que je retourne à Sana ou tout au moins jusqu'à la fin du jeûne.

—Je ne demanderais pas mieux, lui dis-je, mais juge toi-même. Je veux gagner Mascate, j'ai tout l'Hadramont et la mer des Indes à franchir, et, plus j'attendrai, plus la saison sera avancée.

—Au moins retarde ton départ jusqu'à lundi?

—Une décision prise est prise, Sidi; je partirai demain.

—Alors, répliqua le réis avec un soupir, s'il n'y a pas moyen, pars; mais rappelle-toi que c'est malgré moi. Maintenant, que puis-je encore faire pour toi?

—Pour moi, rien; tu as fait plus que je ne pouvais attendre. Tu me donneras ton anaya, voilà tout.

L'anaya, on se le rappelle, c'est le passe-port.

—Laisse-moi, de plus, choisir ton escorte jusqu'à Mokallâh?

—Oh! fis-je, c'est inutile.

—Je te demande pardon de n'être pas de ton avis, Hadji; mais, c'est nécessaire. Tu ne ferais pas dix lieues sans être dévalisé par les Khafir-el-Arianin ou les pirates du désert de Mahara qui, jalonnés, ces derniers entre autres, sur presque toutes les routes, en gardent les principaux passages, prélevant sur les caravanes, quand ils sont en nombre, un droit d'entrée, un droit de voyage, un droit de sortie. Autant que

possible, l'escorte te préservera de leurs atteintes; l'anaya de celles des Hadramites, mes compatriotes.

—Dans ce cas, j'accepte et même avec reconnaissance, Sidi.

Le réis frappa dans ses mains.

Un esclave parut.

—Qu'on fasse venir Aain-el-Châhin (*Œil de Faucon*), le chef des chouafs, dit-il.

Celui-ci arriva :

—Voilà Hadji que tu connais déjà et que je te recommande, reprit-il en s'adressant au chouaf; tu prendras quatre de tes hommes, et vous l'accompagnerez jusqu'à Mokallâh, le protégeant, lui et son monde, contre toute attaque et toute insulte.

—Père, répondit Aaïn-el-Châhin, je suis on ne peut plus honoré de ta confiance; je prendrai soin de Hadji comme s'il était mon propre frère, et j'accepte vis-à-vis de lui et de son monde la responsabilité du voyage, qui sera très-fatigant, très-désagréable et qui même présentera quelques dangers, mais dont, avec l'aide d'Allah, on se tirera bien.

Et là-dessus, le chouaf déposa un de ses pistolets en cautionnement, et prononça le fameux *Fi-laihati*, sur ma barbe!

Après ce serment, et dès qu'on s'est embarqué sur la barbe d'un Arabe, je ne sais si je ne l'ai pas déjà dit, on peut être tranquille.

Après le dîner, je reçus la visite de deux esclaves de Séïd-Haçan qui m'envoyait mes provisions de voyage, plus une bourse assez rondelette.

—Tiens, me dit un des esclaves en me la présentant, voilà ce que notre maître m'a chargé de te remettre *pour boire le café* le long de ta route jusqu'à Schibâm.

C'est le terme dont les Arabes se servent pour colorer un don.

Je pris la bourse et l'ouvris.

Elle contenait 500 thalaris.

C'était un très-beau cadeau et qui me mit dans un grand embarras.

Je n'avais rien fait pour le nagîb et ne savais, de mon côté, que lui offrir.

D'ailleurs, n'avait-il pas de tout en abondance?

J'avais encore trois ou quatre beaux fusils à deux coups, des pistolets et quelques armes blanches.

Je pris mon plus beau fusil, deux boîtes à capsules (*dekhrirs*) et un joli poignard européen, et les expédiai à la citadelle par Sélim.

Séïd-Haçan me renvoya mon fusil en me remerciant et en me faisant demander à la place une lancette.

Je lui en envoyai deux.

Par malheur, il ne savait pas s'en servir.

Je dus donc aller le trouver.

—Fais venir quelqu'un, Sidi, lui dis-je une fois arrivé auprès de lui, et je te montrerai comment il faut s'y prendre.

—Non, me répondit-il, sur moi-même.

—Comment, lui demandai-je, tu veux que je te saigne?

—Oui, si tu veux.

—Tu n'es point malade, pourquoi te saigner? Cela pourrait te faire mal.

—Ne me saigne pas alors, mais montre-moi comment on opère.

—J'avais toujours sur moi un ruban à ligature.

Je lui serrai le bras, et, les veines gonflées, je lui montrai celles que l'on peut attaquer sans danger.

Après quoi, nous nous mîmes à causer de choses et d'autres, et nous ne nous séparâmes de nouveau que fort avant dans la nuit.

Le lendemain, je reçus la visite de mes amis et des notables de Doân.

Selon l'usage, ils venaient me faire leurs adieux.

Vers le soir, Aaïn-el-Châhin vint me retrouver pour m'annoncer qu'à sept heures et demie, nos montures seraient à ma porte.

Le matin, le réis l'avait fait venir derechef, et, d'une manière toute particulière, m'avait encore recommandé à lui.

A huit heures, nos dromadaires et ceux des chouafs étaient chargés et prêts.

Je donnai 200 thalaris à Abû-Bekr-el-Doâni; il me remit son anaya, et nous partîmes.

Le réis, Abd'el-Mélick et le vieux Nassib m'accompagnèrent à plus d'une lieue.

Là, ils me firent leurs adieux et m'embrassèrent.

J'avoue que je les regrettais profondément.

Abû-Bekr-el-Doâni avait les larmes aux yeux.

En me donnant une dernière fois la main :

—N'oublie pas de me donner de tes nouvelles et qu'Aaïn-el-Châhin et ses chouafs sont responsables de toi et de ton monde. Adieu, sois heureux, Hadji.

Et mettant son dromadaire au galop comme pour échapper à son émotion, il reprit avec ses compagnons le chemin de la ville, se dirigeant, eux, vers le nord, nous, vers le sud-sud-ouest.

XLI

De Deân à Greïn.

Samedi 9 septembre 1844 (8 *ramadan* 1261) : vingt et unième étape.—Route insignifiante jusqu'à minuit.

Nous cheminons tranquillement dans une étroite vallée, entre deux montagnes abruptes, au milieu de laquelle nous faisons un instant halte pour laisser reposer nos bêtes, et que nous dépassons au petit jour.

Mais, à partir de là, quelle apparition !

Déployez, lecteur, notre carte, et portez-y vos regards.

Bien.

Laissez votre œil franchir les immenses déserts du sud-est, errer dans ces contrées lointaines où le soleil se couche et ne se repose que sur des pics sourcilleux chargés d'une brume épaisse, et au pied des-

quels coulent ces torrents qui roulaient jadis de l'or dans leurs ondes impétueuses[1].

Regardez maintenant !

Autour de vous s'étend un monde dont l'aspect primitif ne doit rien à la main de l'homme, un monde qui porte encore partout l'empreinte du moule dans lequel il a été jeté par le sublime ouvrier, un monde qui se montre comme au matin de la création, et qui présente à l'esprit l'image imposante de la grandeur et de la toute-puissance de l'Éternel, car c'est son souffle qui anime le silence majestueux des montagnes, c'est sa voix qui se fait entendre dans le mugissement des torrents.

Suivez-nous, par l'œil de la pensée, au milieu de ces scènes d'une inculte beauté et d'une sublimité sauvage.

Voyez !

Nous voici dans une plaine à perte de vue : de quelque côté que se tournent nos regards, au sud, à l'est et à l'ouest, ils ne saisissent que le bleu constellé du ciel, qui nous couvre et nous environne de toutes parts.

Pas un seul rocher, pas un seul monticule qui vienne briser la ligne de l'horizon.

Et sur cette terre qui s'étend devant nous, à notre gauche et à notre droite, ni gazon, ni humus, mais des arbustes et des fleurs !

Aussi loin que notre vue peut s'étendre, elle n'em-

[1] Strabon, p. 777.

brasse que des arbustes et des fleurs, des arbustes et des fleurs magnifiques !

Il me semblait, à ce spectacle, que j'avais devant moi un tableau brillant sur lequel un peintre habile s'était plu à mélanger avec art toutes les couleurs du prisme.

Là-bas, où resplendit l'éclat de l'or, c'est le tournesol, qui incline vers l'aube sa large fleur pareille à un cadran.

Plus loin, où brille la pourpre, c'est la belle de nuit et le pavot qui déploient leurs bannières.

Ici l'euphorbe et la rose de Jéricho étalent leur couleur argentée, tandis qu'à côté, les fleurs de l'asclépias montrent avec orgueil l'orange de leurs voyantes corolles.

La brise, en se jouant, agite ces millions d'arbustes et de fleurs, qui semblent de joyeux étendards, et balance sur leurs longues tiges les larges tournesols, dont les ondulations donnent au loin à la plaine l'aspect d'une mer aux vagues d'or.

Que d'arbustes et de fleurs qu'il est impossible de nommer !

L'air est embaumé de leurs parfums.

Des myriades d'insectes et d'oiseaux voltigent à l'entour.

Fleur lui-même, le goliath déploie au soleil ses ailes aussi éclatantes que les rayons naissants de cet astre, ou bien, penché sur le calice d'une fleur, il plonge avec avidité sa trompe effilée dans la coupe embaumée, tandis que l'abeille, les pattes déjà alourdies, se cramponne à quelque pistil, ou regagne en bourdon-

nant sa demeure pour y déposer son précieux fardeau.

Qui a planté ces fleurs, ces arbustes ?

Qui a dessiné ces riches parterres?

La nature!

C'est là son manteau, manteau plus riche et plus brillant mille fois que le précieux tissu de la vallée de Cachemire.

A trois heures du matin, la scène a changé!

Nous sommes toujours dans une vaste plaine, avec un horizon à perte de vue.

Qu'y a-t-il devant nous?

Des arbustes et des fleurs?

Non, ce ne sont plus des arbustes et des fleurs qui frappent nos regards.

Ce qui se déroule maintenant autour de nous, c'est une immense étendue de verdure.

Partout, comme dans les *steppes* de la Mongolie, les *pampas* de l'Amérique du Sud ou les *prairies* de l'Amérique septentrionale, la terre verte comme une émeraude, et dont la surface est unie comme celle d'un lac; mais le vent passe au-dessus d'elle et courbe le sommet des herbes flexibles.

Tout est en mouvement, et l'on voit se dessiner sur la prairie des vagues d'ombre et de lumière qui ressemblent à des nuages traversés et colorés par les rayons du soleil.

L'œil erre de nouveau de tous côtés sans rencontrer rien qui l'arrête, si ce n'est pourtant parfois la forme sombre et grossière du baker-el-ouhasch ou le profil gracieux de la gazelle, ou bien encore des fontaines

ombragées et paisibles, témoignage de la piété de quelques riches Hadramites qui, au lit de mort, ont voulu laisser derrière eux quelque souvenir de leur passage sur la terre.

Chacune de ces fontaines est simple, mais non pas dépourvue de grâce et d'élégance.

Le plus souvent, c'est un réservoir au bas duquel on trouve un robinet avec un gobelet pour les voyageurs et un bassin de pierre où s'abreuvent les bestiaux.

Au-dessus sont écrites, dans les caractères pittoresques de la langue des Arabes, quelques inscriptions pieuses ou quelques versets du Coran.

Quelquefois ces inscriptions sont tracées en lettres d'or ou ressortent en caractères noirs sur la blancheur et le poli de la pierre.

Autour du réservoir sont plantés des arbres au feuillage touffu et à l'ombre épaisse.

Ils laissent pendre leurs longs bras comme pour embrasser la pierre, ou bien ils trempent leurs feuilles altérées dans l'eau du réservoir, et quand le vent les agite et relève leurs branches, ils répandent tout à l'entour une rosée bienfaisante.

Souvent, une goutte tombée dans le calice d'une fleur ignorée lui a rendu la vie et l'éclat de ses couleurs.

La multitude de ces fontaines fait que beaucoup tombent en ruine, et servent de repaire à quelque hyène ou chacal.

Le bruit de nos pas éveille de temps en temps quelqu'un de ces animaux, qui lève une tête étonnée et, du haut de son observatoire, nous suit d'un regard

effrayé, jusqu'à ce qu'un coude du chemin nous ait dérobés à sa vue.

A quatre heures, autre changement de scène.

Ce n'est plus la terre unie comme la surface des eaux, mais c'est toujours la prairie couverte d'herbe.

Elle présente à l'œil une suite d'ondulations parallèles qui s'élèvent çà et là comme des collines, tout cela recouvert de la plus luxuriante verdure.

On dirait l'océan après quelque affreuse tempête, lorsque le vent a soulevé les vagues écumeuses et hérissé de montagnes le dos de la plaine liquide.

Il semble, à voir ces monticules de verdure, que ce soient des vagues d'eau tout d'un coup transformées en terre par quelque baguette magique et condamnées à l'immobilité éternelle.

A six heures, nouveau changement de scène.

Nous voici encore au milieu de la verdure et des fleurs.

Mais ici, la vue rencontre à l'horizon de grands bois de palmiers et des taillis épais.

Leur feuillage, teint des couleurs les plus vives et les plus variées, se dessine gracieusement sur le ciel.

Nous avançons toujours, et le paysage se renouvelle de plus en plus.

Les aspects les plus pittoresques s'offrent à mes regards enchantés, et dans le lointain apparaissent, comme pour animer ce gracieux tableau, des troupeaux de chèvres, de moutons et de chameaux, tandis que des grues et des cigognes s'abattent dans un taillis et que la pintade part du milieu des herbes.

Insensiblement nous approchons de la terre habitée.

Devant nous, à nos côtés, règnent de nombreux jardins pleins d'arbres fruitiers de toute sorte et entourés de superbes champs cultivés, les uns encore couverts de leurs récoltes, les autres en train d'être labourés.

Ceux qui tiennent les oreilles de la charrue sont, pour la plupart, des nègres affaiblis par l'âge et dégénérés.

Quelques-uns, en nous voyant, quittent leur besogne et viennent le long des haies pour nous regarder passer.

Pendant que j'admirais la riche nature et l'aspect pittoresque du lieu où nous étions, nous entrevîmes une longue file de chameaux qui s'avançait au-devant de nous.

Un nègre, assis majestueusement sur un âne, et portant une paire de pistolets suspendue à sa ceinture, conduisait la procession.

Les pistolets étaient richement montés en cuivre, et c'étaient, à tous égards, des arguments d'un grand poids.

Il fumait gravement une chibouque de voyage, et regardait en silence la fumée de sa pipe décrire des spirales fantastiques et se perdre dans les airs.

Une corde en feuilles de palmier, partant du cou de sa monture, passait entre les jambes de l'âne, et allait s'attacher à la tête du premier chameau.

Toute la procession se tenait par la même corde.

Une clochette était suspendue au cou du dernier

animal qui formait l'arrière-garde, et, tant que les sons monotones de cette clochette arrivaient aux oreilles nonchalantes du nègre, il pouvait être certain que sa suite était au grand complet, et continuait sa route sans se donner plus de peine pour conduire son gigantesque troupeau.

Ce convoi de chameaux en précédait un autre, qui avait pour chef de file un mulet chargé de bagages.

Deux nègres cheminaient lentement derrière le cortége, et, tout entiers aux charmes de la société, faisaient la route gaiement.

Ils se fiaient à la sagesse du mulet conducteur, et lui abandonnaient le soin de diriger la marche.

Leur confiance était mal fondée, et la preuve ne s'en fit pas attendre.

Le mulet avisa le long de la route un champ de trèfle (*bercim*), dont la verte bordure excitait sa convoitise.

Il s'y dirigea incontinent, et fut suivi sans hésitation par les chameaux complaisants.

Tous descendirent dans le champ en question et y firent chère lie.

Les chameaux, avec leurs jambes grêles et sèches, que l'on pourrait comparer à un chapelet d'éponges, abattaient et renversaient en allant et venant les sillons tracés à grand'peine par un Hadramite, qui, à quelque distance de là, conduisait péniblement sa charrue.

A la vue de ce dégât et de cette invasion inattendue, le laboureur se précipite, en criant, au-devant des envahisseurs.

Le mulet qui tenait la tête s'effraye, rompt la corde qui lie les chameaux, et détale.

Deux chameaux indisciplinés profitent de l'occasion, brisent aussi leurs liens, et, en un clin d'œil, toute la caravane est en déroute, et fuit à la débandade.

Nous nous attendions à voir les conducteurs de la caravane au désespoir.

Ils prirent la chose moins chaudement que le laboureur.

L'un d'eux, au lieu de rassembler ses chameaux, se mit à accabler celui-ci d'injures et à lui reprocher d'avoir mis en fuite tout le troupeau par ses cris.

Le laboureur riposta avec énergie, et pendant que les deux antagonistes, avec une égale vigueur de poumons, se jetaient à la face tout le catalogue d'injures que la langue arabe pouvait contenir, l'autre nègre riait avec nous de cette débandade pittoresque, et nous apprenait que ces chameaux, chargés de melons et de fruits, étaient envoyés en cadeau au nagib de Doân.

Il rejoignit ensuite son camarade, fit chorus avec lui contre le laboureur, et l'aida à réunir tous les chameaux, qui, comme des écoliers indisciplinés, se faisaient tirer l'oreille pour reprendre leurs rangs.

Enfin, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur cette campagne magnifique qu'illuminait un beau soleil de fin d'été, nous arrivâmes, à sept heures et demie du matin, à Greïn, petit village situé à huit lieues de Doân (16° 49′ de latitude nord, 47° 22′ de longitude est), et qui marque la limite sud de l'oasis de ce nom.

XLII

Séjour à Greïn. — Chasse aux poux; idées des Hadramites à cet égard.

Le caravansérail se trouvait à l'autre extrémité du village; nous fûmes obligés, pour nous y rendre, de traverser une masse de rues toutes pleines d'étalages et grouillant de monde.

On n'apercevait partout que sommadas de toutes couleurs, sur lesquelles tranchaient des barbes noires et des visages hâlés par le soleil.

Toute cette foule s'agitait, achetait, vendait, débattait le prix du marché; et quand nous dérangions un groupe où un Juif étalait des curiosités européennes, de dessous les sommadas s'échappaient des cris de malédiction et des injures énergiques s'adressant surtout à Aaïn-el-Châhin, qui, impassible, ouvrait la marche, et disait aux chalands de lui faire place.

Un vacarme aussi violent, et qui, malgré le Ramadan, contrastait d'une façon si étrange avec le silence alors si général des résidences arabes, m'avait étourdi, et je m'élançai, sans regarder en arrière, dans un autre labyrinthe de rues étroites.

Les unes étaient sèches, d'autres traversées par de petits ruisseaux, qui occupaient la moitié de la rue et coulaient sur d'immenses dalles de pierre.

Nos bêtes, dont les larges sabots auraient bien recouvert une assiette de grande dimension, marchaient au milieu des ruisseaux et faisaient jaillir leur eau bourbeuse à la face des Hadramites que nous rencontrions.

Ceux-ci, arrachés par cette sensation humide à leur gravité habituelle, continuaient à nous charger de malédictions, et envoyaient au fond du septième enfer les insolents voyageurs qui faisaient un tel outrage à de paisibles croyants.

Arrivés à destination, nous mîmes pied à terre dans la cour d'une espèce de fondouck ouvert à tous les vents, et regorgeant, comme les rues, de nombreux oisifs, les uns s'y promenant de long en large, les autres étalés autour d'un conteur ou dormant.

Vers les dix heures, le cheik de l'endroit vint lui-même, avec ses esclaves, nous apporter notre collation.

Elle se composait de pilau, de mouton bouilli, de dattes et de lait, toutes choses auxquelles Aaïn-el-Châhin et ses quatre chouafs, pour leur part, firent

le plus grand honneur ; ce qui devait être, les Hadramites, ainsi que les Arabes, ayant toujours faim.

Pendant que nous déjeunions, une masse de négrillons étaient venus rôder à l'entour de nous, et se jetaient avec avidité sur les noyaux de dattes que leur lançaient mes compagnons, pour les rogner après eux.

J'eus pitié de ces petits malheureux, et, notre repas achevé, je leur fis distribuer de quoi les rassasier à leur tour.

Nos montures, de leur côté, étaient aussi abondamment défrayées que leurs maîtres.

Après la collation, vinrent le café et les pipes.

Avec le café et les pipes, la conversation.

Puis la sieste.

Mais j'avais à peine fermé les yeux que je fus tout à coup réveillé par des piqûres intolérables ; je me levai de mon sirir pour voir ce qui me démangeait.

Horribile visu ! j'étais littéralement couvert de poux de la tête aux pieds.

—Que fais-tu donc, Hadji? me demanda Aaïn-el-Châhin en me voyant visiter ma chemise.

—Je fais... je fais la chasse aux poux, Sidi, lui répondis-je.

—Tu fais la chasse aux poux, et pourquoi ?

—Parce que cela me démange, par Allah !

—Oui, mais tu commets un sacrilége.

—Je commets un sacrilége, et depuis quand?

—Depuis cette parole du Prophète qui dit : « Ne tuez pas les poux, car ce sont les hordes d'Allah. »

—C'est vrai, nous ne devons pas les tuer s'ils ne nous font pas de mal; mais autrement leur mort est légitime. Ils me démangent, comme tu vois; donc, je leur fais la guerre.

—Ce que tu dis là n'est pas d'un vrai croyant, Hadji, reprit Aaïn-el-Châhin, et la preuve la voici encore :

« Nous étions, raconte le cousin du Prophète, Ali-ben-Abû-Taleb, à table en famille, lorsqu'un pou vint s'abattre sur ma joue.

« Abd'Allah, mon parent, l'ayant pris, demanda à l'envoyé d'Allah ce qu'il y avait d'écrit sur le corps de cet insecte, et l'envoyé d'Allah y lut :

« C'est moi qui suis Allah; il n'y a pas d'autre Dieu que moi; je suis le dieu des poux, c'est moi qui les nourris. Quand je le veux, je les envoie aux peuples pour les avertir; quand je le veux, pour les punir. »

—Voilà deux fois, repris-je à mon tour, que tu me viens avec des citations, Sidi, pour me dire que je suis dans mon tort; je vais te répondre de même par une citation pour te prouver que j'agis au contraire légalement :

« L'envoyé d'Allah, raconte toujours Ali-ben-Abû-Taleb, lut une autre fois sur le corps d'un pou, écrit en caractères hébreux :

« Nous sommes les hordes du Très-Haut; nous pondons chacun quatre-vingt-dix-neuf œufs, et nous sommes si nombreux que, si nous en pondions cent, nous dévasterions le monde entier :

« Alors le Prophète effrayé s'écria :

«—O Allah, détruis leurs petits, tue leurs chefs, ferme-leur la bouche pour préserver de leurs piqûres la peau des musulmans, toi qui écoutes les prières de tes fidèles créatures.

« A cette invocation, l'ange Gabriel (*Namous*) apparut au Prophète, et lui dit :

«—Tes vœux sont exaucés, ô envoyé d'Allah. »

Et là-dessus, je continuai ma chasse.

Mais Aaïn-el-Châhin ne se tint pas pour battu.

—Quant à moi, recommença-t-il, je ne suis pas aussi délicat que cela, Hadji ; les poux pullulent sur mon corps, et, néanmoins, je ne les sens pas.

—A ton aise, Sidi, mais, moi, je les sens et les abhorre.

—Tant pis pour toi ; tu auras beau dire et beau faire pour vouloir t'en débarrasser, ils continueront à s'attacher tout de même à ton corps.

—Toujours pas aussi longtemps qu'au tien.

—Peu m'importe, puisque je ne les sens pas.

—A moi, au contraire, il m'importe beaucoup, attendu qu'ils me dévorent.

—Une recette infaillible, Hadji.

—Laquelle ?

—Celle de n'y pas penser.

—Bon pour vous autres Hadramites, qui avez des peaux d'hippopotame ; mais la mienne est un peu plus sensible.

—Celle du grand Haroun-Al-Raschid l'était, je pense, autant que la tienne, et pourtant il s'y est bien fait un jour.

—Je sais... je sais... il est fait mention de cela dans le conte intitulé : *Enis-el-Djelis* ou *Histoire de la belle Persane;* seulement, tu as oublié une chose, Sidi : c'est que le calife, après avoir revêtu la djebba et mis sur sa tête le turban du pêcheur, sentant les poux courir partout sur son corps, y porta d'abord et à tout instant, tantôt une main, tantôt l'autre, pour les attraper et s'en débarrasser.

—C'est impossible qu'il ait fait cela, Hadji.

—C'est la vérité pure, Sidi, et puisque tu es un incrédule si enraciné, je vais encore t'en donner la preuve certaine.

Et ce disant, abandonnant pour un instant ma chasse, j'allai à une de mes malles, en tirai les *Mille et une Nuits*, revins auprès d'Aaïn-el-Châhin, et lui lus ce qui suit [1] :

« ..... Cheik-Ibrahim tendit la main, prit la coupe et la vida.

« Enis-el-Djelis en remplit bientôt une seconde, et la lui présentant de nouveau :

« —Sidi, en voici une autre, lui dit-elle.

« —Je te jure que je ne puis plus boire, répondit Cheik-Ibrahim.

« —Par Allah, reprit Enis-el-Djelis, ne me refuse pas.

« Cheik-Ibrahim prit la coupe et la vida comme la première.

[1] Toute cette citation est traduite par moi de l'original arabe. Les traductions actuelles ne pouvaient point me servir ; elles sont faites sans l'intelligence du sens vrai des *Mille et une Nuits*.

« Enis-el-Djelis lui en présenta une troisième, et Cheik-Ibrahim l'ayant derechef acceptée, allait déjà la boire, lorsque tout à coup Ali-Nour-Eddyn se leva sur son séant, et s'adressant à ce dernier :

« —Qu'est-ce donc cela? lui dit-il. Ne t'ai-je pas adjuré tout à l'heure de boire, et ne l'as-tu pas refusé? n'as-tu pas dit : Voilà *ziâdéh*[1] que je n'ai pas fait pareille chose?

« Cheik-Ibrahim garda le silence.

« Il était abasourdi.

« —Je te jure, reprit-il enfin, que ce n'est pas ma faute, faute qui retombe seule sur ta compagne.

« Ali-Nour-Eddyn et Enis-el-Djelis se mirent à rire aux éclats, ce que voyant, Cheik-Ibrahim fit chorus avec eux.

« Un instant après, Enis-el-Djelis dit tout bas à Ali-Nour-Eddyn :

« —Bois tout seul, et n'engage plus notre amphitryon; je te veux faire rire à ses dépens.

« Ce disant, elle se mit à remplir la coupe d'Ali-Nour-Eddyn et la présenta à celui-ci qui, à son tour, en remplissait une autre et la présentait à Enis-el-Djelis, répétant ainsi quelque temps ce manége.

« —Qu'est-ce donc que vous faites? demanda

[1] J'ai conservé dans ma traduction le terme de l'original, qui signifie ici *treize ans*. Persuadés, comme chez nous, que le fatal chiffre treize porte malheur à ceux qui le prononcent ou l'écrivent, les Orientaux, en comptant, remplacent communément le nom arabe de ce nombre (*tselettach*) par l'une des expressions suivantes : *hitch*, qui signifie *rien*, ou ziâdéh, c'est-à-dire *beaucoup trop*.

Cheik-Ibrahim en les voyant faire; singulière manière, en vérité, de se tenir compagnie!

« A ces paroles, les deux jeunes gens se pâmèrent de rire et recommencèrent à boire et à faire boire le Cheik.

« Ils restèrent dans cet état jusqu'au tiers de la nuit environ.

« A ce moment, Enis-el-Djelis dit à Cheik-Ibrahim :

« —Me permets-tu d'allumer une bougie de ces quatre-vingts bougies rangées?

« —Certainement, répondit-il, mais à la condition que tu n'en allumeras qu'une.

« Enis-el-Djelis se leva, et, en commençant par la première, alluma toutes les quatre-vingts.

« Cela fait, Ali-Nour-Eddyn se leva à son tour et dit à Cheik-Ibrahim:

« —Si j'ai quelque crédit auprès de toi, tu me permettras d'allumer une lampe de ces quatre-vingts lampes rangées ?

« —Certainement, répondit-il de nouveau, mais à la condition que tu n'en allumeras qu'une.

« Ali-Nour-Eddyn se mit donc à allumer, et, en commençant par la première, les alluma toutes.

« On eût dit alors que le palais dansait autour d'eux :

« Or, Allah qui entend tout, qui sait tout et qui suscite une cause à toute chose, voulut que le calife fût assis à la même heure devant une des croisées de son palais donnant sur le Tigre, et portât ses regards vers le point où la scène se passait.

« Il aperçut la lumière des lampes et des bougies reflétée dans le fleuve, et ses yeux tombèrent sur le pavillon situé dans le jardin, et tout resplendissant de mille feux.

« —Qu'on fasse venir sur-le-champ Djafâr-le-Barmécide ! manda-t-il aussitôt.

« Le vizir arrivé :

« —Malheureux ! lui dit-il, tu me sers et tu ne m'instruis pas de ce qui se passe dans ma capitale ! A moins que...

« —Je ne comprends pas, dit à part soi Djafâr.

« —A moins que ma ville de Bagdad ne m'ait été ravie, continua le calife, le palais du Divertissement ne serait pas illuminé de toutes ses lampes et de toutes ses bougies.

« —Et qui t'a dit, ô prince des croyants ! que le palais du Divertissement était illuminé ? demanda Djafâr, tremblant de tous ses membres.

« —Viens ici et regarde, reprit le calife.

« Le vizir s'approcha de lui, regarda du côté du jardin, et reconnut qu'en effet le pavillon était comme une flamme dont l'éclat faisait pâlir la clarté de la lune ; il imagina aussitôt, pour s'excuser, de tout mettre sur le dos de Cheik-Ibrahim, le gardien du jardin.

« —O prince des croyants ! répondit-il, la semaine dernière Cheik-Ibrahim vint me trouver et me dit : Vizir, je désirerais, de tes jours et de ceux du calife, faire quelque chose d'agréable à ma parenté. Obtiens-moi de notre maître la permission de pouvoir célé-

brer, dans le palais du Divertissement, la circoncision de mon plus jeune fils. —Fais ce que bon te semblera, lui ai-je répliqué, et la prochaine fois, s'il plaît à Allah, que je me trouverai chez le calife, je l'en instruirai. Là-dessus, il me quitta, et moi j'ai oublié de t'en entretenir.

« —O Djafâr! dit le calife, jusqu'ici je ne te trouvais coupable qu'une fois, maintenant tu l'es doublement à mes yeux. Tu as eu tort d'abord de ne m'avoir pas instruit de la chose, et, en second lieu, tu as eu tort de n'avoir pas rempli l'attente de Cheik-Ibrahim ; car, bien certainement, il n'est venu te prévenir que pour te demander par insinuation quelque argent qui l'eût mis en état de faire face à la dépense du festin. Or, tu ne lui en as pas donné toi-même, et tu ne m'as pas prévenu pour que je lui en donne.

« —Je l'ai oublié, ô prince des croyants! répliqua Djafâr.

« —Eh bien! dit le calife, je jure par mes aïeux que je ne passerai le restant de cette nuit que dans la société de Cheik-Ibrahim, car c'est un saint homme qui fréquente les mosquées, recherche la société des talebs, et fait du bien aux pauvres; je gagerais que, ce soir, ils se trouvent tous avec lui; il faut absolument que nous allions nous en assurer. Peut-être trouverons-nous parmi eux un homme pieux, dont les prières nous profiteront dans ce monde et dans l'autre; peut-être aussi Cheik-Ibrahim retirera-t-il de notre visite quelque avantage qui sera un sujet de joie pour lui et pour ses amis.

« —O prince des croyants! répondit Djafâr, voilà que la plus grande partie de la nuit est déjà écoulée ; à cette heure, les convives ne doivent guère tarder à se retirer.

« —Partons tout de suite alors, dit le calife.

« Et ils sortirent du palais déguisés en marchands et accompagnés de Mesrour, qui les suivait à distance.

« Arrivés à destination :

« —Je vais monter, dit le calife à Djafâr, sur ce noyer dont les branches sont très-rapprochées des croisées, pour voir, avant d'entrer, ce que fait tout ce monde.

« A ces mots, il enjamba l'arbre, et, grimpant de branche en branche, il en avisa une qui était juste en face d'une croisée ouverte.

« S'y étant affermi, il plongea son regard dans la salle et aperçut Cheik-Ibrahim assis, une coupe à la main, entre une jeune fille et un jeune homme ravissants de beauté, et disant à la première :

« —O reine des belles ! boire et n'avoir pas de musique ne s'appelle pas bonheur ; n'as-tu pas entendu ce que dit un poëte :

« *Fais circuler le nectar en grande coupe, et reçois-le des mains d'un échanson pareil à une lune brillante.*

« *Souviens-toi de ne boire qu'au son de la musique ; j'ai vu les chevaux boire avec plaisir au bruit des sifflets.*

« Ce qu'ayant vu le calife, la veine de la colère se gonfla sur son front.

« Il descendit de l'arbre et dit à Djafâr :

« —En fait de grâces célestes et de miracles opérés par les saints, je n'ai rien vu qui approche de ce que je viens de voir. Monte à ton tour sur l'arbre, et regarde.

« Djafâr grimpa au plus haut de l'arbre et plongea à son tour son regard dans l'intérieur de la salle.

« Il vit ce qu'avait vu le calife et se tint pour perdu.

« —Malheur à qui a fait venir ces gens ici et les a introduits dans mon pavillon! lui dit le calife quand il fut revenu auprès de lui; cependant, je t'avouerai de nouveau que mes yeux n'ont jamais rien vu qui approche du jeune homme et de la jeune fille, tant en grâces qu'en beauté, en taille et en justes proportions du corps.

« —C'est vrai, ô prince des croyants! répondit Djafâr, qui dans ces paroles du calife puisa quelque espoir pour l'avenir.

« —Montons encore une fois sur cet arbre pour les revoir, reprit le calife.

Et tous deux regrimpèrent sur le noyer.

« —O mes maîtres! disait à ce moment Cheik-Ibrahim à ses deux convives, la boisson m'a fait oublier la gravité et les convenances; mais tout cela n'est doux qu'aux accents des cordes.

« —O Cheik-Ibrahim! interrompit Enis-el-Djelis, si nous avions quelque instrument de musique, notre plaisir serait au comble.

« A ces mots, le Cheik se leva, sortit un instant et rentra avec un luth.

« Le calife jeta les yeux sur l'instrument, et reconnût que c'était le luth d'Ishâck, son compagnon de table.

« —Par Allah ! s'écria-t-il, si cette fille chante, et si elle chante mal, je vous ferai tous pendre ; mais si elle chante bien, je leur pardonnerai, et ne ferai pendre que toi seul.

« —O Allah ! fais-la donc chanter mal, répliqua Djafâr.

« —Et pourquoi cela, demanda le calife.

« —C'est que, répondit le vizir, si tu nous fais pendre tous ensemble, nous nous tiendrons compagnie.

« Le calife se prit à rire.

« Pendant ce colloque, Enis-el-Djelis avait pris le luth, l'avait accordé, et s'était mise à le toucher d'une façon capable d'amollir le fer et de donner l'intelligence à des idiots, tout en s'accompagnant de ces paroles :

« *La séparation vînt un jour remplacer notre union, et au moment où le baume de notre rencontre allait guérir nos peines, nous avons éprouvé l'iniquité de la fortune.*

« *Vous nous avez quittés, et nous aussi nous vous avons quittés ; par suite du désir ardent de vous voir qui nous consumait, notre corps ne peut pas reprendre son ancien état, et nos yeux ne sont jamais secs.*

« *En nous voyant nous passer tour à tour le breuvage de l'amour, nos ennemis conçurent du dépit ; ils appelèrent le sort pour nous affliger, et le sort répondit : Ainsi soit-il !*

« —J'en jure par Allah, dit le calife à son vizir, je

n'ai jamais entendu de ma vie une voix délicieuse comme celle-ci...

« —Apparemment la colère du prince des croyants est passée, pensa à part soi Djafâr.

« —Et ils descendirent de l'arbre.

« —Il faut absolument que tu m'enseignes, Djafâr, continua le calife, quelque moyen de les voir de près, car je désire être bien au fait de tout, sans qu'ils s'en doutent.

« Et tout en parlant ainsi, ils dirigèrent leurs pas vers le Tigre, tout préoccupés de la scène à laquelle ils venaient d'assister.

« Arrivés sur ses bords, ils y trouvèrent un pêcheur.

« Celui-ci s'était placé précisément sous les fenêtres du palais, et jetait ses filets pour avoir de quoi vivre le lendemain.

« Or, précédemment, le calife avait mandé auprès de lui Cheik-Ibrahim.

« —Qu'est-donc que ce bruit que j'entends souvent sous mes fenêtres? lui demanda-t-il.

« —Ce sont les pêcheurs qui viennent ici prendre du poisson, répondit le Cheik.

« —Va donc, et dis-leur de ne plus le faire à cet endroit, lui dit le calife.

« Et ainsi dit, ainsi fut fait.

« Il arriva cependant que, cette nuit, un pêcheur nommé Kérim, passant devant le jardin et voyant sa porte ouverte, crut pouvoir enfreindre la défense.

« Le calife l'ayant reconnu l'appela par son nom.

« Kérim s'étant retourné aussitôt et l'ayant aperçu :

« —O prince des croyants, s'écria-t-il tout temblant, ce que je fais, ce n'est pas pour braver tes ordres; la pauvreté et le besoin seuls m'ont forcé à en agir ainsi.

« —Veux-tu prendre du poisson à ma bonne fortune? poursuivit le calife, sans répondre à l'exclamation de détresse du pauvre diable.

« Rassuré par ces douces paroles, le pêcheur s'avança dans le fleuve, y jeta ses filets, et attendit quelque temps jusqu'à ce qu'ils fussent descendus au fond de l'eau; puis il les retira, et amena à lui une si grande quantité de poissons de toutes sortes, qu'on ne pouvait pas les compter.

« Ce qu'ayant vu, le calife lui dit d'ôter ses vêtements.

« Kérim les ôta incontinent.

« Ils se composaient d'une simple djebba, dans laquelle il y avait plus de cent pièces de laine grossière, et tout cela rempli de poux à queue en telle quantité que la djebba faillit marcher toute seule.

« Il ôta également son turban, qu'il n'avait pas défait une seule fois depuis trois ans.

« Seulement, lorsqu'il y voyait un trou, il le cachait par un pli qu'il faisait à l'étoffe.

« Cela fait, le calife se dépouilla à son tour de deux robes de soie d'Alexandrie et de Balbeck, ainsi que du *haram-menkhrar* (sorte de cache-nez en cachemire), et du manteau (*béniche*), dont il força Kérim de se couvrir, pendant que lui-même endossait la djebba et mettait le turban sur sa tête.

« Il dit ensuite au pêcheur :

« —Là, maintenant tu peux t'en retourner vaquer à tes affaires.

« Le pauvre diable embrassa les pieds du calife pour le remercier, et récita ces deux vers :

«*Tu m'as comblé de bienfaits, dont je ne saurais te remercier dignement; tu as comblé tous mes vœux.*

« *Tant que je vivrai, je te rendrai des actions de grâces*; *et si je meurs, mes ossements te les rendront dans la tombe.*

« Kérim n'avait pas encore fini de parler, que déjà la vermine se mettait à courir par tout le corps du prince des croyants, *qui portait à tout instant, tantôt une main, tantôt l'autre, pour en attraper et s'en débarrasser...* »

—Assez, assez, je connais la fin de l'histoire, interrompit à ce point Aaïn-el-Châhin; je suis battu. Cependant, comment vas-tu t'y prendre pour te débarrasser de cette engeance qui te dévore? M'est avis que tu auras beau lui faire la chasse pendant un an, qu'elle ne s'en ira pas.

—Que cela ne t'inquiète pas, Sidi; je la forcerai bien à déguerpir.

Tout en causant ainsi, arriva la fin de la sieste.

Aaïn-el-Châhin se retira, et, resté seul avec mon monde, je tirai de ma pharmacie de l'onguent napolitain, et me fis frictionner par tout le corps.

Après quoi, on nous apporta notre dîner, et nous nous remîmes en route.

XLIII

Dans une forêt.

Dimanche 10 septembre 1844 (9 *ramadan* 1261) : vingt-deuxième étape. — A cinq lieues de Greïn, et sur les onze heures, nous mettons pied à terre à l'entrée de quelques huttes occupées par des Arabes pasteurs et des Khafir-el-Arianin, arrosées par un torrent, et sises presque au centre d'une immense forêt d'arganiers, de mossouacks, de papayers et de cocotiers.

La nuit est profonde en ce lieu (16° 30′ de latitude nord, 47° 17′ de longitude est), et les objets qui sont autour de nous prennent l'aspect le plus fantastique à la lueur empourprée de notre bivouac.

Autour de nous sont de gros troncs d'arbre dont les branches dépouillées s'étendent de tous côtés, semblables à des bras de géant.

L'âge, sans doute, a fait fendre l'écorce de ces ar-

bres, qui est détachée du bois, et gît sur la terre en forme d'énormes écailles; des lianes parasites grimpent comme des serpents le long des vieux troncs, qu'elles serrent dans leurs replis tortueux comme si elles voulaient les étouffer, tandis que les mousses suspendues aux branches retombent en festons, semblables à ces draperies lugubres dont on orne les lits funéraires.

D'énormes troncs à moitié pourris gisent çà et là sur le sol, et, dans les cavités que le temps y a creusées, le hérisson et le porc-épic ont établi leur demeure.

Mes compagnons, enveloppés dans leur couverture et couchés sur les feuilles mortes, se sont mis à dormir.

Leurs pieds sont tournés vers le feu et leur tête repose sur le siége de leur selle.

Les dromadaires, accroupis autour de nous, paraissent également endormis.

Pour moi, je veille et j'écoute.

Le vent qui souffle dans la cime des arbres fait osciller leurs ondoyants panaches.

Les branches s'entre-choquent et semblent se plaindre.

Le feu pétille; les feuilles sèches, poussées par le vent, bruissent et murmurent; l'orfraie fait entendre son cri lugubre, et par intervalles on distingue dans le lointain l'aboiement des chiens et le glapissement des chacals.

Telles sont les voix nocturnes des forêts de l'Hadramont, voix sauvages, et qui pourtant trouvent un

écho dans mon cœur; voix de la solitude, que je n'entendis jamais sans une émotion profonde et sans une pensée de mélancolie.

L'aube arrive.

Nous sommes toujours dans la forêt.

Le front des arbres est couronné d'un épais feuillage.

On dirait une vaste corbeille de fleurs, tant les couleurs qui le teignent sont brillantes et variées.

L'or, le pourpre, l'orange et le bronze s'y mêlent et s'y confondent.

Les arbres sont dans tout l'éclat de la parure, et les oiseaux chantent sous leurs ombres en voltigeant de branche en branche.

Les rayons du soleil filtrent à travers le dôme de feuillage et viennent se refléter sur la casaque éclatante d'un geai bleu et du loriot aux plumes couleur de l'orange, perchés sur les branches les plus élevées.

Au-dessous d'eux, sur les tiges basses des papayers ou au milieu des feuilles jaunies de quelques buissons touffus, l'oiseau rouge gazouille et sautille, et de tous côtés des nuées d'insectes étalent au soleil les pierres précieuses de leurs ailes brillantes.

L'air est rempli de mille sons qui indiquent et la vie et l'amour.

Le cri de l'écureuil se mêle au roucoulement plaintif de la tourterelle, tandis que le chant monotone de la cigale se confond avec le bruit cadencé que produit le bec du pivert en frappant le tronc de quelque gros arbre, sur la branche duquel, ainsi qu'en Amérique, l'oiseau-moqueur répète sans cesse son cri

aigu, comme pour forcer les autres chanteurs à se taire et à l'écouter en silence.

Au moment de nous remettre en route, un des chouafs, compagnon d'Aaïn-el-Châhin, et ayant nom Khaled, s'enfonça tout à coup dans l'épaisseur du bois et disparut bientôt à mes regards étonnés.

—Que cela ne t'inquiète pas, Hadji, me dit Aaïn-el-Châhin, prévenant la demande que j'allais lui faire pour connaître la cause de cette singulière disparition, le gars a flairé quelque chose de bon dans l'air et ne tardera sans doute pas à nous rejoindre.

Rassuré par ces paroles, je donnai le signal du départ, et nous voilà de nouveau en marche.

Nous n'avions pas fait une demi-lieue, qu'un Bédouin sortait d'un fourré, à dix pas devant nous, jetait aux pieds de mon dromadaire deux ou trois douzaines de pigeons, et regagnait paisiblement sa monture comme un homme qui vient d'accomplir sa tâche.

Ce Bédouin, c'était Khaled.

—Merci, mon ami, lui dit Aaïn-el-Châhin, ces oiseaux sont magnifiques; nous les plumerons et les mangerons pour notre déjeuner.

—Ils sont tous jeunes, prêts à voler, pris tous dans le nid, répondit le chasseur.

—En ce cas, les nids doivent être nombreux, et j'aimerais à les visiter, m'écriai-je, me souvenant d'avoir entendu raconter des merveilles de la quantité innombrable de pigeons que l'on trouvait dans leurs *perchoirs*, comme l'on appelait les endroits où ils se groupaient en famille dans le bois. Ne pourrions-

nous pas tous ensemble aller visiter un de ces perchoirs?

—C'est chose facile, reprit Khaled; il s'en trouve justement un sur notre route, à une lieue environ devant nous. Avançons, et silence dans les rangs.

Khaled avait dit vrai.

A mesure que nous approchions du perchoir, nous découvrions des nuées de pigeons s'agitant au-dessus de nos têtes parmi les branchages.

Avant d'arriver auprès, nous en avions déjà découvert près d'un millier à travers le feuillage.

Le nombre croissait à mesure que nous avancions et semblait donner aux arbres mêmes la vie et le mouvement.

Bientôt notre présence accrut l'agitation de la gent emplumée, et produisit une agitation perpétuelle et étourdissante de battements d'ailes et de glouglous.

Chaque arbre était littéralement envahi et couvert sur toutes les branches d'une masse de ces légers volatiles, ombragés par le feuillage et alignés les uns à côté des autres, dans l'ordre le plus parfait.

Le lieu avait l'odeur d'un poulaillier, et les petits étaient justement assez couverts de plumes pour hasarder quelques légères volées sous la conduite de leurs parents.

Rien qu'à notre approche les oiseaux changeaient de place et s'éloignaient à une légère distance.

Notre présence ne paraissait pas produire une grande impression sur eux ni les effaroucher, chaque

famille semblant trop occupée de ses propres affaires pour daigner s'inquiéter d'une bande d'étrangers qui venaient leur rendre visite.

Leurs masses s'élargissaient devant nous comme les vagues de l'Océan au milieu desquelles passe le sillage écumant d'un navire.

L'effet était étourdissant pour la plupart de nous, et je ne saurais mieux comparer la sensation que produisit sur moi ce tumulte extraordinaire qu'à celle qu'éprouve un homme qui se trouve tout à coup au milieu d'une foule bruyante d'êtres humains au sortir de la solitude.

Cette indifférence surnaturelle des oiseaux pour nous contribuait à accroître ma surprise et m'impressionnait comme si quelque influence mystérieuse eût régné dans ce lieu.

Les pigeons semblaient former un monde à part, et trop préoccupés de leurs affaires pour s'inquiéter de tout ce qui restait en dehors.

Nous demeurâmes silencieux pendant quelques minutes, paralysés par la surprise, et nous avancions au milieu de la foule emplumée, absorbés dans notre admiration pour les œuvres du Créateur.

Il n'eût pas été possible, du reste, d'entendre nos voix au milieu de cet incessant frou-frou d'ailes qui remplissait l'air.

Le pigeon n'est pas bruyant de sa nature; mais un millier de ces volatiles rassemblés et occupant un espace d'au moins un kilomètre carré ne pouvait laisser la forêt dans sa solitude ordinaire.

En poussant plus avant, mon dromadaire se trouva côte à côte avec celui qui portait Saïda.

Derrière venaient Sélim, Mohammed et mes trois autres dromadaires.

Nous suivîmes ainsi les chouafs à mesure qu'ils s'avançaient plus profondément au centre du tumulte.

Ce fut alors qu'un incident, je l'avouerai sans honte, fit refluer tout mon sang vers le cœur avec rapidité.

Saïda se pressa contre moi comme toute femme qui cherche dans celui qui possède sa confiance l'appui que réclame l'insuffisance de sa propre force.

Ses deux mains s'appuyaient sur mon bras, et elle se serra involontairement contre moi d'une manière qu'elle eût certainement évitée dans toute autre circonstance.

Aaïn-el-Châhin, ses chouafs, Sélim et Mohammed étaient seuls tout à fait calmes, car ils avaient souvent vu des perchoirs de pigeons, et pour eux les mystères des forêts n'avaient plus rien de surnaturel.

Ils s'appuyaient les uns et les autres sur le devant de leur selle, et souriaient de notre étonnement.

Je me trompe, les chouafs ne souriaient même pas, c'eût été trahir trop ouvertement l'indice d'une sensation.

Or, voici quelle était la cause de notre stupeur.

Tandis que nous étions absorbés dans la contemplation du spectacle extraordinaire qui se déroulait sous nos yeux, un autre bruit s'éleva sensiblement au-dessus de celui des battements des ailes.

Je ne saurais le comparer qu'à celui de plusieurs régiments de cavalerie galopant sur un terrain battu.

Lointain d'abord, ce bruit se rapprocha peu à peu, grandissant en vitesse et en persistance jusqu'à ce qu'il vint rouler au-dessus de nos têtes comme un coup de tonnerre.

L'air s'obscurcit tout à coup, et le lieu où nous étions arrêtés fut un instant plongé dans des ténèbres profondes.

Au même moment, tous les pigeons qui nous entouraient s'élancèrent de leurs nids, et l'espace situé exactement au-dessus de nos têtes fut encombré d'oiseaux.

Le chaos n'aurait pas produit plus de bruit et de confusion.

Les pigeons s'abattirent aussitôt au milieu de nous comme une avalanche, effleurant nos visages de leurs ailes, et paraissant prêts à nous enterrer sous leur nombre.

Nous en saisîmes chacun de nous autant que nos mains purent en contenir.

Puis l'espace s'éclaircit presque aussi subitement, et les oiseaux parurent percer la voûte foliacée, et disparaître de nouveau parmi les branches des arbres.

Toute cette scène étourdissante était simplement produite par le retour des femelles, qui, après avoir été chercher à quelque distance la graine du sorbier dont ces volatiles sont très-friands, revenaient prendre la place des mâles sur les nids, tandis que ces der-

niers s'élançaient à leur tour dans l'espace pour aller prendre leur repas quotidien.

Nous restâmes deux heures dans cette cité emplumée à en étudier les mœurs et les usages, retrouvant peu à peu nos facultés et la parole à mesure que la surprise faisait place à la curiosité, et, lorsque nous nous éloignâmes, notre départ ne produisit pas plus de sensation dans la tribu que n'en avait produit notre arrivée.

A huit heures, nous faisions halte aux abords d'un charmant ruisseau ombragé de saules et de nabacks.

Nous étions alors à la lisière de la forêt, à douze lieues de Greïn, et vingt de Doân ou Raschîd (16° 22′ de latitude nord, 47° 7′ de longitude est).

XLIV

Revers de la médaille. — Léger incident. — Grottes des anciens Thamoudites, ou descendants de Thamoud. — Je m'égare. —

Lundi 11 septembre 1844 (11 *ramadan* 1261) : vingt-troisième étape. — Rien qui mérite d'être cité ne signale cette halte.

Je la passe presque tout entière à prendre des notes, et, le soir, nous nous remettons en route à notre heure habituelle, c'est-à-dire entre sept et huit heures.

Nous sommes maintenant transportés dans une contrée à l'aspect sombre et désolé.

Les lignes en sont brisées.

Partout des rochers, des ravins ou des pics stériles.

Des végétaux étranges tapissent ces ravins ou se suspendent à ces rochers.

Les uns, d'une forme sphérique, poussent en rampant sur un sol desséché.

D'autres s'élèvent à de grandes hauteurs, semblables à des colonnes cannelées.

Quelques-uns ont des branches, mais des branches tordues et informes, qui supportent des feuilles épaisses et grossièrement découpées.

Chez tous ces végétaux, néanmoins, il y a une certaine ressemblance de forme, de couleur, de fruits et de fleurs qui indique qu'ils appartiennent tous à une même famille.

Ce sont des cactus.

Voici un bouquet de nopals.

Plus loin se montre une autre plante dont l'aspect n'est pas moins étrange, avec ses longues branches épineuses qui se recourbent comme des arcs.

C'est l'agave, le fameux *mezcal* du Mexique.

Quelques acacias et quelques mimosas, ces arbres du désert, poussent au milieu des cactus, mais c'est tout ; car il n'y a dans ces lieux aucun objet gracieux pour récréer l'œil, aucun chant d'oiseau pour réjouir l'oreille.

Un ouaran monstrueux qui se montre dans quelque clairière, un hibou solitaire qui se plaint dans le fourré impénétrable, un serpent qui siffle dans les broussailles, voilà tout ce qui révèle le mouvement et la vie dans ce vaste désert.

Notre halte de minuit est cependant signalée par un léger incident causé par une bande de chacals maigres et affamés, qui viennent rôder autour de nous au moment où nous prenons une légère collation composée de galette et de dattes sèches.

A cette vue, Aaïn-el-Châhin et ses quatre compagnons de leur donner la chasse.

Mais, dans l'ardeur de la poursuite, l'un d'eux est mordu à la cuisse par une des ignobles bêtes, et s'en revient clopin-clopant au campement.

Arrivé là, j'examine la morsure, et, de peur qu'elle ne soit hydrophobisée, je la lave et la brûle incontinent avec de l'alcali volatil et la pierre infernale.

Cet incident n'eut pas d'autre suite, et à trois heures du matin nous quittions notre campement.

Notre route serpente toujours à travers des montagnes sans fin.

Près de leurs sommets, des nuages errent pesamment parmi des arbres à l'aspect funèbre ou restent enroulés autour de leurs branches stériles.

A nos pieds, la nature est en ruine.

Les rocs écroulés sont couverts de leurs débris, et n'offrent que d'immenses précipices où règnent la confusion et l'horreur.

D'énormes blocs de pierres sont entassés pêle-mêle au fond de ces gouffres béants.

D'autres encore, suspendus sur l'abîme, ne semblent attendre qu'un souffle de la brise pour se détacher de leur base et rouler avec fracas.

A cette vue, mes sens se troublent, ma tête tourne, j'ai le vertige, et je suis contraint de fermer les yeux et de me cramponner des pieds et des mains à ma selle pour ne pas tomber.

Sur nos têtes, sous nos pieds, autour de nous on ne voit que rochers entassés les uns sur les autres.

C'est la confusion et le chaos.

Quelques-uns sont nus et arides ; d'autres offrent à l'œil, au contraire, les traces d'une sombre végétation.

Leurs flancs portent des pins et des cèdres au noir feuillage.

Ici, c'est un pic qui se perd dans les nuages.

Là, une chaîne de montagnes qui dressent vers le ciel leurs sommets inégaux, et dont les pentes abruptes sont hérissées de masses de granit qui semblent y avoir été apportées par le bras gigantesque de quelque Titan.

Le lion, hôte terrible de ces tristes solitudes, parcourt en maître ses vastes domaines.

La panthère, accroupie sur quelque saillie de rocher qui domine la source, guette le baker-el-ouhasch qui vient s'y abreuver.

L'antilope bondit de rocher en rocher à la recherche de sa timide compagne.

Le hideux vautour, perché sur la cime d'un énorme pin, aiguise son bec pour quelque horrible festin.

Et, au-dessus de tout cela, à des hauteurs incommensurables, l'aigle plane, et, dans son vol audacieux, atteint jusqu'à la voûte des cieux azurés.

Ce sont là les montagnes de l'Hadramont, les *Andes* de l'Arabie, ces vertèbres colossales du berceau du genre humain.

A sept heures nous mettons pied à terre sur les bords d'un petit torrent que nous saluons tous de hourras frénétiques, car, par son ombre et sa frai-

cheur, il va nous dédommager, hommes et bêtes, de toutes nos fatigues de la marche.

Arrivés à ce point, nous avions de nouveau fait douze lieues, toujours dans la direction du sud-sud-ouest.

Non loin de nous se pavanaient tristement au soleil deux misérables huttes de Khafir-el-Arianin, sises par 16° de latitude nord, 46° 49′ de longitude est, et presque à l'entrée de vastes grottes excavées dans le roc, où les Hadramites n'osent entrer, frappées qu'elles sont, disent-ils, de malédiction, et qu'ils rapportent au temps des *Thamoudites,* ou descendants de *Thamoud.*

« Les Thamoudites, rapporte la tradition, s'étaient taillé dans le roc de vastes édifices, où ils se croyaient à l'abri des vents et des tempêtes.

« Aussi s'y livraient-ils, sans crainte comme sans remords, à leurs passions et au culte des faux dieux.

« Ainsi que le prophète Houd avait été envoyé aux Adites, le prophète Salêch fut envoyé aux Thamoudites, et reçut du Seigneur l'ordre de les ramener dans la bonne voie [1].

« Il commença par leur prouver la vérité de sa mission.

« Un rocher de granit s'entr'ouvrit à son commandement, et il en sortit une chamelle pleine, qui mit bas son petit.

« Ce prodige s'opérait à la demande des Thamoudites.

[1] Voyez le *Coran,* chap. VII, XI et XXVII.

« Cependant, il ne put les convaincre.

« Non-seulement ils persistèrent dans leur idolâtrie, mais ils tuèrent la chamelle, dont la présence était pour eux un reproche incessant de désobéissance et d'opiniâtreté.

« La vengeance céleste ne se fit pas attendre.

« Le sol trembla, les montagnes se fendirent, et tous les gens de la tribu tombèrent morts, la face contre terre. »

La plus grande de ces grottes est le labyrinthe le plus inextricable qu'on puisse imaginer.

Composée d'une infinité de passages, dont la plupart se terminent en cul-de-sac, ceux qui sont les plus accoutumés à la visiter, les Khafir-el-Arianin, ont peine à s'y reconnaître et courent même le risque de s'y perdre, s'ils ne prennent pas toutes les précautions nécessaires pour éviter cet accident.

L'opinion générale est qu'elle s'étend à quelques lieues sous les montagnes, et qu'il faudrait plusieurs jours pour la parcourir.

L'entrée, qui a environ une toise de lárge, est dans le fond d'un précipice de cent cinquante à deux cents pieds de hauteur.

Elle est extrêmement sombre et basse, et, pour s'y introduire, il faut considérablement se courber.

On descend d'abord, pendant quelques instants, sur une pente très-rapide, et l'on se trouve dans une cave immense, dont la voûte est très-élevée.

De là, on communique alternativement dans de nouvelles caves et dans des passages qui y condui-

sent; quelques-uns de ces passages sont situés les uns au-dessus des autres.

De place en place, on rencontre des courants d'eau assez considérables, et le bruit qu'ils font en coulant ressemble, à s'y méprendre, au bourdonnement des cloches.

Dans l'une de ces grandes caves, il y a un trou de la forme d'un tuyau de cheminée, et par lequel il faut passer pour arriver à une autre cave, dont la voûte est couverte de stalactites très-volumineuses.

Plus loin sont des cavités dont les parois sont décorées dans un goût gothique et de la manière la plus curieuse.

La terre y est presque partout couverte de stalagmites de différente nature et de différentes couleurs.

Là, elles sont d'une blancheur éblouissante.

Ici, elles ressemblent à des peaux de tigre.

Quant à leurs formes, elles varient à l'infini.

Les unes représentent des draperies, les autres des fruits ou des ouvrages de sculpture.

La température de ces cavités est douce et l'air y est sain.

Enfin, pour ce qui regarde leur formation, rien ne paraît plus naturel que de l'attribuer aux eaux qui filtrent à travers les montagnes où elles sont situées, et au débordement des torrents qui les ont souvent remplies.

Curieux de le connaître à fond, je parcourus après

le déjeuner ce labyrinthe obscur, pendant l'espace de deux heures.

J'avais un Khafer-el-Arian (singulier de Khafir-el-Arianin) pour guide (*délil*), et des torches allumées éclairaient ma marche.

Étant parvenu au bout d'une cave, je voulus revenir sur mes pas pour regagner l'entrée.

Je marchai d'abord pendant quelque temps avec confiance, dans la persuasion où j'étais que je suivais le chemin par lequel j'avais déjà passé.

Mais je m'aperçus bientôt que je tournais dans un cercle vicieux, et que je me retrouvais toujours dans les mêmes passages que je venais de quitter.

J'interrogeai mon guide, qui me rassura en me jurant qu'il était dans la bonne voie.

Je continuai, en conséquence, de le suivre, jusqu'au moment où, ayant reconnu une pierre tendre, sur laquelle j'avais écrit mon nom, lorsque je m'étais trouvé au bout de la cave, où j'avais terminé mon excursion, il ne me fut plus possible de douter que mon guide avait perdu la trace.

Je le pressai alors de questions, et le trouble que je remarquai en lui me glaça d'effroi.

En effet, le misérable courait d'un côté à l'autre, comme un homme qui a perdu la tête, et sans savoir quel parti prendre.

Revenu à moi-même, je mis tous mes soins à calmer mon guide, et à lui rendre la raison et la mémoire.

Cependant le danger devenait toujours plus grand.

Les torches étaient presque usées, et, si elles s'éteignaient, que devenir au milieu de la nuit éternelle qui couvrait ces terribles lieux ?

Heureusement qu'à force d'aller et de venir je me retrouvai tout à coup auprès d'une énorme stalagmite, dont j'avais pris un échantillon à raison de sa blancheur éblouissante.

Je me rappelai aussitôt la direction où j'étais quand je cassai ce morceau, et cette remarque m'ayant remis sur la véritable voie, je sortis enfin sain et sauf de cette grotte, que je crus un moment devoir être mon tombeau.

XLV

De Charybde en Scylla.

Après la sieste, j'eus une autre aventure.

Il me sembla avoir remarqué une tête cornue, qui ne s'était montrée qu'un instant et avait aussitôt disparu derrière un monticule.

Mes compagnons n'y crurent pas, et, personne ne voulant venir avec moi, je résolus d'aller seul à la découverte.

En conséquence, je me dirigeai droit vers le lieu où j'avais aperçu l'objet en question, et dont il me semblait n'être séparé que par la distance d'un quart de lieue environ.

Mais il y avait en réalité bien plus loin, car c'est un phénomène particulier à ces régions élevées que les distances y paraissent toujours à l'œil beaucoup moindres qu'elles ne le sont réellement, ce qui doit

être, sans aucun doute, attribué à la grande transparence de l'atmosphère.

Le monticule derrière lequel l'apparition s'était montrée traversait le sol de l'ouest à l'est, et un fourré de cactus couvrait une partie de son sommet.

Le terrain s'élevait en pente douce, et, marchant avec précaution à travers les plantes épineuses, je m'avançai vers l'endroit où je croyais avoir aperçu mon gibier.

A ma grande joie, je vis, non pas une gazelle, mais deux superbes gazelles, mâle et femelle, qui paissaient tranquillement, sans avoir l'air de se douter de rien.

Mais, hélas ! elles étaient encore hors de la portée de mon fusil.

Le lieu où elles se trouvaient placées était un beau plateau découvert, et il n'y avait pas même un misérable buisson pour me cacher, si j'essayais de les approcher.

Que devais-je faire ?

Je m'arrêtai pendant quelques instants, pour repasser dans mon esprit les différentes ruses employées par les Hadramites lorsqu'ils chassent les gazelles.

Fallait-il imiter leurs cris?

Valait-il mieux agiter une pièce d'étoffe pour essayer de les fasciner ?

Mais ces moyens me paraissaient insuffisants pour des gazelles aussi cauteleuses que celles que j'avais devant moi; car je les voyais à chaque instant rele-

ver leur jolie tête et regarder avec inquiétude autour d'elles.

Je ne savais trop à quel parti me résoudre, quand tout d'un coup mes yeux s'arrêtèrent sur une longue ligne grise qui serpentait au delà du lieu où paissaient les deux bêtes.

Qu'était-ce?

Une crevasse de la terre, une route frayée par un troupeau de baker-el-ouhasch, ou le lit d'un ruisseau?

En tout cas, c'était le couvert dont j'avais besoin, car les gazelles s'en trouvaient à peine à quelques centaines de pas, et paraissaient disposées à s'en rapprocher encore.

Je sortis en rampant du fourré, et je me dirigeai vers un point où j'avais remarqué que le monticule s'abaissait jusqu'au niveau du sol.

A ma grande surprise, je me trouvai sur le bord d'un ruisseau, dont l'eau limpide et peu profonde roulait sur un fond de sable et d'argile.

Les rives de ce ruisseau étaient peu élevées et ne se trouvaient guère qu'à trois pieds au-dessus du niveau de ses eaux, excepté cependant dans certains endroits où le monticule bordait son cours.

Je pus donc facilement descendre dans son lit, et je me mis à remonter le courant.

Ainsi que je l'avais prévu, je ne tardai pas à arriver à une place où le ruisseau, après avoir couru parallèlement au plateau, formait un coude et changeait brusquement de direction.

Là je m'arrêtai et je regardai, sans me découvrir cependant.

Les gazelles n'étaient pas à plus d'une portée de fusil du ruisseau, mais se trouvaient encore trop loin du lieu où j'étais moi-même.

Elles continuaient à paître tranquillement, sans se douter du danger qui les menaçait.

Tout était pour le mieux.

Je me remis en marche.

Cette manière d'avancer n'était pas sans quelque désagrément.

Je m'enfonçais dans la vase, et j'étais forcé de marcher courbé et de régler tous mes mouvements de manière à ne faire aucun bruit, sous peine de donner l'éveil au gibier.

Mais j'en aurais supporté bien d'autres, excité que j'étais par mon amour-propre de chasseur, d'une part, et, de l'autre, par le désir d'avoir à mon dîner un bon morceau de venaison.

Après avoir fait encore quelques centaines de pas, je me trouvai près d'un bouquet d'absinthe, dont le feuillage, assez haut pour me mettre à couvert, ne l'était pas assez, cependant, pour m'empêcher de voir.

Je me levai graduellement jusqu'au point où je pouvais tout apercevoir entre les tiges des absinthes.

J'étais dans la bonne place.

J'épaulai mon fusil, je mis en joue, j'ajustai avec soin la femelle entre les deux cornes, et je tirai.

L'animal fit un bond énorme, puis retomba lourdement à terre.

Il était mort.

J'allais sortir de ma cachette pour prendre possession de ma chasse, quand je remarquai que le mâle, au lieu de fuir, comme je m'y étais attendu, s'approchait de sa compagne étendue par terre et la flairait à plusieurs reprises.

La pauvre bête ne se trouvait pas à plus de cent pas de moi, et je pouvais facilement distinguer que son regard exprimait l'inquiétude et l'étonnement.

Mais tout d'un coup elle comprit sans doute l'affreuse vérité, car, renversant sa tête en arrière, elle se mit à pousser des cris lamentables et à tourner en courant autour du corps de sa compagne immobile.

J'étais incertain de ce que je devais faire.

Mon premier mouvement avait été de tuer ce mâle d'un second coup de feu.

Mais ses cris plaintifs m'avaient touché le cœur, et j'avais renoncé à mes projets meurtriers.

Si j'avais pu m'attendre à ce spectacle vraiment douloureux, je n'aurais certes pas quitté mes compagnons pour cette chasse, que je regrettais d'avoir entreprise.

Mais, enfin, le mal était fait.

Cette pauvre bête était bien plus à plaindre que si je l'avais tuée, et je commençai à penser que le mieux était de l'abattre à son tour pour l'empêcher de souffrir.

Mû par ce sentiment de pitié, qu'il faut peut-être

me reprocher comme une mauvaise action, j'ajustai la seconde gazelle, et je fis feu de mon deuxième coup d'une main tremblante.

J'étais vivement ému.

Quand la fumée se fût dissipée, je pus apercevoir le pauvre bouquin étendu sur le sol, la tête appuyée sur le corps de sa compagne, et, comme elle, sans vie.

Je jetai mon fusil sur mon épaule, et je me disposai à sortir du lit du ruisseau.

Mais, à mon grand étonnement, j'étais retenu par les pieds, et mes jambes se trouvaient serrées comme dans un étau.

Je fis un violent effort pour échapper à cette singulière étreinte, mais sans résultat.

Un second effort, plus violent encore que le premier, n'obtint pas plus de succès.

Au troisième, perdant l'équilibre, je tombai en arrière, la tête dans l'eau.

Je parvins à me relever à moitié asphyxié, mais ce ne fut que pour me convaincre que j'étais rivé à cette place plus fortement que jamais.

Je tentai, pour me dégager, des efforts incroyables.

Mais je ne pouvais remuer les jambes ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche, et je commençais à sentir que je m'enfonçais peu à peu.

Je compris alors l'affreuse vérité.

J'étais dans des sables mouvants.

Un frisson d'horreur courut par tout mon corps.

Je recommençai mes efforts avec l'énergie du désespoir.

Je tirais tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

Je tordais mes genoux dans leurs rotules, mais en vain, toujours en vain.

Mes pieds demeuraient fixés au sol; ils étaient devenus inébranlables.

Le sable, en se tassant autour de moi, avait pesé sur mes bas de cuir (*mist*), et les avait tellement serrés sur mes jambes, qu'il m'était impossible de les en tirer, et je n'avais d'autre perspective que celle de m'enfoncer lentement, mais infailliblement, comme si j'eusse été entraîné dans les entrailles de la terre par quelque monstre invisible.

Cette horrible idée me glaçait d'effroi, et je me mis à appeler de toute la force de mes poumons.

Mais qui aurait pu m'entendre?

A une lieue à la ronde, il n'y avait ni hommes ni êtres animés.

Je me penchais en avant, autant que ma gênante position pouvait me le permettre, et de mes doigts crispés par le désespoir j'essayais d'enlever le sable.

Mais c'est à peine si j'en écorchais la surface, et d'ailleurs le peu que j'en emportais était aussitôt remplacé qu'enlevé.

Il me vint une idée.

Mon fusil, enfoncé horizontalement dans la berge du ruisseau, pouvait m'aider à me tirer de là.

Je le cherchai partout sans le trouver.

Je l'avais perdu dans ma chute, et il avait disparu sous le sable.

Je songeai à m'étendre sur le dos pour éviter d'en-

foncer plus profondément, mais il y avait autour de moi deux pieds d'eau au moins.

C'était plus qu'il n'en fallait pour me noyer en quelques secondes.

J'avais perdu tout espoir; je n'imaginais plus rien qui pût me sauver, et j'étais incapable de faire encore le moindre effort.

Alors je tombai dans un anéantissement complet.

Tout, jusqu'à la pensée, se paralysait en moi.

Je compris que j'allais mourir; et de fait, pendant un moment, je fus véritablement mort.

Au bout de quelques instants, je repris cependant mes sens.

Je fis un effort sur moi-même pour chasser la torpeur qui engourdissait mon esprit et pour reprendre mon énergie, afin de faire bonne figure devant la mort, que j'attendais d'un moment à l'autre.

Je relevai la tête; mes yeux rencontrèrent sur le plateau les deux dernières victimes de ma cruauté, et mon cœur se fendit à cette vue.

Mon malheur était une punition de Dieu.

Contrit et repentant, je tournai mes regards vers le ciel, tremblant d'y trouver quelque signe de la colère divine, que j'avais attirée sur ma tête.

Mais non; le soleil brillait de son éclat ordinaire, et aucun nuage n'obscurcissait l'azur de la voûte céleste.

Dans ce moment, les yeux toujours tournés vers la demeure de l'Éternel, je priai avec une humilité et une ferveur que comprendront seuls ceux qui se sont

trouvés dans une position aussi désespérée que la mienne l'était alors.

Pendant que j'étais dans cette attitude, un objet vint distraire mes regards.

J'aperçus dans l'éther le vol d'un énorme oiseau.

Je l'eus bientôt reconnu.

C'était un ignoble vautour.

D'où venait-il?

Qui le savait?

Des hauteurs où il planait, invisible aux regards de l'homme, il avait sans doute vu tomber les deux gazelles, et il arrivait à tire-d'aile pour prendre sa part du festin que la mort lui avait préparé.

Bientôt un second vautour, puis un troisième, puis toute une troupe, dessinèrent leurs noires silhouettes sur le fond bleu du firmament.

Ils volaient en rond et en se rapprochant graduellement de la terre.

Bientôt, celui que j'avais aperçu le premier vint se poser à quelque distance de moi.

Puis, après avoir jeté autour de lui un regard interrogateur, il se dirigea avec avidité vers la proie qu'il convoitait.

Au bout de quelques minutes, tout le plateau était noir de ces hideux oiseaux, qui vinrent se poser sur les cadavres des deux gazelles, dont leur premier soin fut d'arracher les yeux, avec des battements d'ailes qui témoignaient de la joie qu'ils prenaient à ce festin.

Puis vinrent les chacals, maigres et affamés, qui se

glissaient en rampant, à la manière des lâches, à travers les épines et les branches des cactus.

Une grande bataille se livra entre eux et les vautours.

Ces derniers durent céder la place, et les vainqueurs se mirent sur leur proie, qu'ils se disputaient entre eux avec force morsures et grincements de dents.

Les voilà partis ! Béni soit Allah ! Au moins je ne périrai pas sous leurs dents meurtrières !

Je me sentis soulagé lorsque ces scènes hideuses se furent évanouies.

J'éprouvai le besoin de voir une dernière fois le lieu où je me trouvais, la limpidité de l'eau, toute cette belle nature que je devais perdre à jamais.

Je jetai à tout cela un long regard d'adieu.

Puis, tournant de nouveau mes yeux et mes pensées vers le ciel, j'attendis avec le calme de la résignation qu'il plût à Dieu de me rappeler à lui.

Mais, malgré mes efforts pour rester calme, les souvenirs qui venaient assaillir mon esprit me causaient des redoublements de désespoir.

Je pensais à mes ans passés, à ma famille, à mes amis, et mes regrets faisaient couler mes larmes.

A ce moment, je crus discerner comme un son de voix humaines dans le lointain ; ce qu'ayant entendu, une lueur d'espoir luit en moi, et je rassemblai aussitôt toutes les forces de mes poumons pour appeler à l'aide.

Mon cœur bondissait à rompre ma poitrine.

Le bruit de voix allait se rapprochant, il devenait

de plus en plus sonore et distinct, et bientôt sur le plateau, à quelques pieds au-dessus de moi, je vis apparaître Aaïn-el-Châhin et Sélim, qui, ne me voyant pas revenir après mes deux coups de fusil tirés, s'étaient mis incontinent à ma recherche.

Il n'y avait pas de temps à perdre, je m'enfonçais toujours.

J'étais déjà enterré jusqu'aux hanches dans les sables mouvants.

Ce que voyant, Sélim déroula en toute hâte son turban et me jeta une de ses extrémités, que je saisis avidement; j'en entourai aussitôt ma ceinture, à laquelle je l'assujettis par un triple nœud.

Cela fait, avec une anxiété que l'on comprendra facilement, mais que je ne puis décrire, je donnai le signal d'enlèvement.

Au lieu de s'élancer d'un bond, Aaïn-el-Châhin et Sélim, qui comprenaient ma position et tenaient l'autre extrémité du turban, se mirent doucement en marche.

L'étoffe se tendit, je me sentis soulevé, et, un instant après, j'éprouvais un sentiment de bonheur au-dessus de toute expression.

J'étais hors des sables, j'étais sauvé!

Je remuai les jambes en poussant des cris de joie; et, m'élançant hors du ruisseau, je passai les bras autour du cou de mes deux sauveurs, que je couvris de baisers et de caresses avec autant de bonheur que s'ils eussent été les plus jolies filles du monde.

Je cherchai ensuite mon fusil.

Heureusement, il n'était pas profondément enfoncé dans le sable, et je l'eus bientôt découvert.

J'avais aussi perdu mes mist, mais je ne tentai pas de les retrouver; le lieu où je les avais laissés m'inspirant trop de terreur pour que je m'y aventurasse une seconde fois.

Le soleil était couché quand nous arrivâmes au campement, où j'eus d'abord à satisfaire la curiosité de ceux qui y étaient restés.

Je leur racontai, en conséquence, mon aventure; après quoi je changeai de vêtements, nous dînâmes et nous nous remîmes en route, cette fois, sous la conduite d'un guide, car la première partie de l'étape que nous allions entreprendre était tortueuse et on ne peut plus difficile.

XLVI

Un guide. — Arrivée à Schibâm. — Nous l'échappons belle.

Mardi 12 septembre 1844 (11 *ramadan* 1261) : vingt-quatrième étape. — Aussitôt en route, nous voilà engagés dans une étroite vallée semée de cactus aux fleurs jaunes, d'asclépias, et d'un grand nombre de mimosas et de mossouacks.

Des pâtres à la tournure demi-sauvage errent au milieu de la terne végétation des montagnes, et les échos renvoient jusqu'à nous leurs cris discordants.

Des nids d'oiseaux, de forme sphérique, se balancent aux branches des mossouacks, comme ces berceaux où les mères de certaines peuplades du nouveau monde déposent leurs enfants quand ils sont morts.

La vallée cesse bientôt.

Une petite plaine sablonneuse se présente, avec quelques mimosas desséchés.

Plus avant, ce sont encore de nouvelles vallées, après lesquelles nous pénétrons dans une gorge bordée de hautes montagnes coulées en un seul bloc de roche primitive.

En débouchant par son extrémité, nous avons devant nous une plaine immense entourée par des chaînes de la même nature.

Elle renferme un grand nombre de mimosas poudreux, qui de loin paraissent comme autant de points jetés dans cette enceinte circulaire, dont la circonférence présente des teintes noirâtres et un aspect désolé.

De temps à autre, nous apercevons quelques gazelles égarées.

Mais elles ne font que passer en fuyant vers les hauteurs avec la rapidité de l'éclair.

Sur les dix heures, une obscurité profonde commence à régner autour de nous.

Elle enveloppe bientôt la plaine et les montagnes, et jette sur l'ensemble du paysage un manteau uniforme.

La lune aurait pu, comme d'habitude, nous prêter sa blanche lumière, mais un nuage noir et dense comme une roche nous dérobe sa clarté.

Par contre, les étoiles, assez rares d'abord, se montrent en plus grand nombre, et leur reflet commun supplée à celui que la reine des nuits nous refuse.

Cette partie du ciel fait contraste avec celle où le gros nuage noir apparaît, toujours comme une île au milieu de l'Océan.

Les montagnes du sud-est ont disparu.

Celles du sud-sud-ouest, vers lesquelles nous marchons, nous apparaissent de loin comme de grandes ombres cachées dans des ténèbres moins épaisses.

Leurs masses compactes, coupées en forme de rempart, nous dérobent le passage mystérieux par lequel nous devons les franchir, et l'uniformité de la plaine où nous cheminons, jointe à l'obscurité, permet à peine au guide de distinguer la route.

Bientôt le délil, qui était encore un Khafer-el-Arian, annonce qu'il n'est plus sur la voie.

Nous sommes en pleine mer, et nous craignons d'avoir perdu la boussole.

—Tu m'as pourtant assuré, lui dit Aaïn-el-Châhin, que tu connaissais le chemin comme celui de ta cabane, que Hadji, que voici, a visitée, et maintenant tu hésites?

—Ce maudit nuage noir, immobile comme un roc, a été mis là par Cheïtan (le diable) pour me dérouter.

—Serais-tu un traître?

—Je te jure sur ma barbe et sur la tête de mon père qu'il n'y a pas mauvaise volonté de ma part dans mon irrésolution.

—Peu m'importe! Si dans cinq minutes la route n'est pas retrouvée, non-seulement tu ne toucheras pas les cinq abû-mathfas que l'on t'a promis pour ta peine, mais tu perdras ta tête. Tu sais que ce sont là nos conditions?

—Je le sais. Mais laisse-moi aller pousser une reconnaissance, et je reviendrai lorsque j'aurai la certitude que je connais la bonne voie.

—Tu ne sortiras d'ici qu'avec nous autres à ta suite, ou bien tu y demeureras pour être châtié.

C'en était fait de nous si on avait accordé au guide sa demande; et, en supposant même qu'on l'eût fait accompagner, était-on sûr qu'à quelques pas, des Khafir-el-Arianin, qui nous auraient suivis à distance, ne se trouvaient pas en mesure de dévaliser l'escorte après l'avoir massacrée?

Le délil ne répondit point à cette sortie tant soit peu rassurante du chef des chouafs, et nous continuâmes de marcher au hasard.

Au bout d'une demi-heure, je l'entendis dire à Aaïn-el-Châhin, qui ne quittait pas ses côtés :

—J'ai retrouvé la trace.

—Plaise à Allah que tu dises vrai! Mais comment être certain de ce que tu avances?

—Tu dois en être sûr; tu sais bien que ma vie en dépend?

—Mais je ne vois aucune trace de sentier.

—Ce n'est pas en regardant à mes pieds que je reconnais la route.

—Et sur quoi donc te bases-tu?

—Vois-tu devant nous cette masse de montagnes dont les sommets forment une ligne droite comme le djérid d'une lance [1]?

—Oui.

[1] Djérid signifie lance; ce mot veut dire aussi branche de palmier : enfin il désigne la plus importante province de la régence de Tunis, où ces arbres forment des forêts considérables, qui par leurs produits importants font la richesse du pays.

—N'aperçois-tu pas aussi devant toi une légère dépression? Ne vois-tu pas là des étoiles plus basses que celles qui sont à côté?

—Oui.

—Eh bien! cette dépression annonce la gorge où nous devons nous engager pour trouver le bon chemin.

Je m'étais approché du délil et d'Aaïn-el-Châhin au moment de cette conversation, et, en l'entendant, mon cœur se dilata de plaisir.

Bientôt, en effet, nous entrons dans une vallée couverte de nombreux mimosas.

Plusieurs sentiers sont tracés sur le sol, et les chutes de deux ou trois de nos bêtes annoncent le lit d'un torrent que l'obscurité de la nuit ne nous permettait pas de distinguer.

Il était près d'une heure quand nous fîmes halte au milieu de ce torrent desséché.

Arrivés là, et ayant mis pied à terre, des épines de porc-épic éparses de côté et d'autre sur le sol nous guidèrent jusqu'auprès d'un grand trou que les chouaïs élargirent avec leur sabre, ne doutant pas que l'animal n'y fût couché.

Le sol était sablonneux, et, en un instant, l'ouverture fut immense.

Un grognement sourd et prolongé, et le bruit particulier que fait le porc-épic en hérissant ses épines quand il est irrité, mirent les traqueurs sur leurs gardes.

A peine y étaient-ils, que l'animal souleva le sable

éboulé et sortit précipitamment pour se jeter dans les broussailles.

Mais un heureux sabre l'arrêta et l'étendit sans vie à l'entrée de son terrier.

Ce porc-épic pesait près de vingt-cinq livres.

Contrairement à la plupart des Arabes d'Asie, qui, nous l'avons déjà dit quelque part, à ce que nous croyons, n'en font point de cas, quelques Hadramites mangent les porcs-épics et les hérissons en ragoût ou cuits sous la cendre, comme les *Haschichia* ou fumeurs de chanvre de notre Afrique française [1].

Pour un ragoût, on les dépouille avant de les apprêter.

Autrement on les enterre avec leurs épines sous un brasier, et, quand ils sont grillés, la peau s'enlève aisément.

Le soleil paru, nous repartîmes, après avoir congédié notre guide, dont nous n'avions plus que faire, puisque le jour était venu, et, à neuf heures, nous touchions enfin aux abords de Schibâm, qui se trouve comme encaissée dans un dédale de montagnes à perte de vue, par 15° 45′ de latitude nord, 46° 16′ de longitude est, à quarante-six lieues de Doân et quatorze de notre avant-dernière halte.

En arrivant aux portes de la ville, nous y trouvâmes un corps de garde.

Je ne sais rien de plus pittoresque que les vingt-

[1] Il existe, comme on sait, entre autres à Constantine, plusieurs clubs ou sociétés qui font par an deux ou trois campagnes de cette chasse, aidés de chiens-griffons.

cinq ou trente êtres déguenillés qui le composaient.

A notre approche, celui qui en paraissait le chef s'avança vers nous pour nous reconnaître.

Doutant, malgré l'anaya que m'avait donné en le quittant Abû-Bekr-el-Doâni, que nous vinssions de Doân et surtout de Mareb, où, comme on le sait, nul Européen, sauf Arnaud et moi, n'avait encore pénétré, il appela une dizaine de ses hommes et leur ordonna de nous conduire au nagîb, qui, nous dit-il, lui avait intimé l'ordre de ne laisser pénétrer aucun étranger, quel qu'il fût, dans Schibâm, sans l'en informer d'avance et le lui amener.

Les gardes nous ayant entourés, nous nous dirigeâmes vers la citadelle.

Nous marchions à la file les uns des autres, entre deux rangs de soldats à mine rébarbative.

A cette vue, la populace, cette misérable girouette, qui, de tout temps et en tout pays, mais surtout dans l'Hadramont[1], a toujours tourné à tous les vents,

[1] Ce sont des Hadramites, comme on le sait, qui, en juin dernier, ont été les principaux fauteurs du massacre de Djedda, massacre qui n'est qu'une représaille de ceux exécutés par les Anglais dans l'Inde ; nous disons *par les Anglais*, car nous connaissons leur manière d'agir en Orient. Les journaux, à cette occasion, ont fait grand bruit du *vandalisme musulman* (c'est leur expression) ; mais ils n'ont point ou du moins fort peu parlé du CANNIBALISME-JOHN-BULL. Le même système a amené les mêmes résultats à Djedda. Si le consul britannique, après avoir séquestré, comme on dit (voyez *la Patrie* du 16 juillet 1858), le chargement d'un négociant indien, musulman de Djedda et sujet Anglais, n'eût, par-dessus le marché, *fait rouer celui-ci de coups,* ce qu'on ne dit pas, certes M. Page serait encore à l'heure qu'il est. Quant à notre

excitée d'ailleurs par un ignoble santon, et nous prenant pour des malfaiteurs et les auteurs de nombreux incendies qui, depuis un mois ou deux, s'étaient déclarés dans quelques quartiers de la ville, s'ameuta sur notre passage, vociférant contre mes compagnons et moi des menaces de mort.

Aux menaces succédèrent bientôt les voies de fait, et, en un clin d'œil, ce fut comme une grêle de pierres et de boue mêlée d'un tonnerre de haros et d'énergiques imprécations; heureusement pour nous notre

consul, s'il ne s'était mêlé, en cette circonstance, des affaires de son collègue, lui aussi, l'infortuné M. Éveillard existerait encore. — La Porte vient de faire pendre les plus coupables d'entre la populace; après quoi, messieurs les Anglais, *ses chers alliés*, pensant sans doute que la correction n'était point suffisante, s'amusèrent à bombarder la ville. De quel droit ce bombardement, et qu'en résultera-t-il?... Parce que *je m'appelle lion*, et qu'en ravivant à jamais la haine des Arabes contre le restant des Européens et les Grecs, ces Grecs abhorrés, qui narguent sans cesse les musulmans dans les rues, les fraudent dans les trafics, et leur jettent dans les maisons du vin au visage, je les éloignerai pour longtemps de l'Arabie, dont je me prépare ainsi à mon aise la domination future..... Qu'on ne s'y trompe point, en effet, John-Bull sait toujours bien ce qu'il fait; il a prévu aussi que la Porte ne protesterait pas, et que, par cela même, elle s'aliénerait de plus en plus les Arabes, qui l'accuseront d'être de connivence avec lui pour les écraser.... D'où ce soulèvement que, pendant notre séjour à la Mecque (1842), nous avons vu se préparer sourdement, et que nous avons annoncé en 1848 (voir la *Revue de l'Orient*), que notre *Pèlerinage aux Villes Saintes* et notre chapitre XXXVI du présent ouvrage confirment, soulèvement qui menace enfin de se faire jour, et auquel Abdul-Medjid croit pouvoir tenir tête en fortifiant la Mecque. Il sent avec raison, le pauvre sultan, que si cette Rome de l'islam lui échappe, c'en est, cette fois, et pour de bon, fait de lui et des Osmanlis.

escorte fit bonne garde, sans quoi nous eussions tous été écharpés.

Nous arrivâmes ainsi tout meurtris, salis et hués dans la première cour de la citadelle, où nous nous vîmes enfin délivrés de cette meute acharnée à notre perte, mais qui, dans l'espoir sans doute que le nagîb allait nous faire décapiter, n'en resta pas moins stationnaire et menaçante devant la porte d'entrée pour assister bientôt à notre supplice.

Introduit immédiatement auprès du prince, qui était seul en ce moment, et qui, du haut de sa terrasse, avait vu tout ce qui venait de se passer, mon sang-froid habituel ne m'abandonna point, persuadé que j'étais que je me tirerais encore de ce mauvais pas comme de tant d'autres dont je m'étais tiré déjà.

Je ne m'étais pas trompé, car, à mon air noble et dégagé, Séïd-Galip, — tel était le nom du nagîb, beau vieillard de soixante à soixante-cinq ans, et encore assez bien conservé pour cet âge, — jugea du premier coup d'œil que j'appartenais à une classe tout autre que celle à laquelle on avait bien voulu m'assimiler; et, congédiant avec humeur ceux qui nous avaient amenés, il m'invita poliment à m'asseoir à côté de lui et à lui dire qui j'étais, d'où je venais, où j'allais, ce qui m'amenait dans l'Hadramont; ce que je fis incontinent et sans détour aucun.

Aussi, satisfait de mes réponses, me fit-il servir aussitôt une tasse de café en signe d'amitié, et invita-t-il la foule à se retirer, lui envoyant dire que j'étais musulman sincère et sans reproche; que, comme tel,

il me prenait sous sa protection, et que quiconque nous ferait encore le moindre mal, à ma suite et à moi, aurait désormais affaire à lui.

Après quoi, appelant deux de ses esclaves, il leur ordonna de nous conduire, mon monde et moi, dans un appartement qu'il leur désigna, ce qui fut fait en un clin d'œil, pendant que d'autres déchargeaient nos bagages.

Une fois installés et rechangés, on nous apporta notre déjeuner.

Mais je n'y touchai que du bout des lèvres ; et, m'étendant sur des mokkades, je ne tardai pas à m'endormir profondément, tant les trois émotions que je venais d'éprouver en quelque sorte coup sur coup m'avaient accablé.

XLVII

Mort et résurrection. — Le nagîb Séïd-Galip; conversation entre lui et moi. — Parallèle établi entre l'Arabe et l'Européen. — Bounabardi.

Je ne sortis de mon assoupissement que le lendemain (jeudi, 14 septembre 1844.—13 *ramadan* 1261), vers les cinq heures du matin.

En m'éveillant, je me sentis comme soulagé d'un cauchemar épouvantable, et me vis entouré de tous les miens en larmes et d'une foule de serviteurs du nagîb, qui, m'entendant appeler et remuer, s'enfuirent aussitôt à toutes jambes, croyant que les démons de l'enfer étaient tous déchaînés à leurs trousses.

On me croyait mort, et tout ce monde veillait autour de moi, marmottant les prières des trépassés en attendant qu'on m'ensevelît : de là sa panique.

Il me fut impossible d'abord de le ramener à moi et de le faire revenir de son erreur, car j'étais encore tout affaissé.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] pour [illegible] son mond- [illegible] elle-même.

[illegible] ses serviteurs. [illegible] les autres. [illegible]

[illegible] ses [illegible] pharmacie [illegible] ever.

[illegible]

Comme la première fois que je le vis, ce prince était seul sur sa terrasse.

A mon arrivée, on apporta des pipes et le café, puis la conversation commença.

Séïd-Galip m'avait reçu d'un air jovial et encore tout riant de la frayeur que j'avais causée le matin à ses serviteurs.

Quant à moi, prenant la chose tout autrement, je me plaignis amèrement des injures de la populace, demandant à mon hôte de punir le santon qui les avait provoquées.

—Soit, me répondit-il, car, réellement, je ne puis tolérer que semblable chose se fasse, même au plus vil des hommes. Cependant, vous autres Européens, vous avez le cœur plein de pitié et êtes patients dans les injures, d'après l'exemple de votre Prophète, qu'Allah l'ait dans sa gloire! Jésus, fils de Marie, lequel, dans le livre qu'il vous apporta d'en haut, vous recommande, lorsque quelqu'un vous a frappé sur une joue, de lui présenter encore l'autre. Dans notre livre, il est dit aussi qu'on n'imputera point à faute les actions de trois sortes de gens, savoir : l'insensé, jusqu'à ce qu'il ait recouvré son bon sens; du petit enfant et de l'homme qui dort. Or, l'homme qui t'a offensé est insensé et n'a pas son jugement; en lui pardonnant, tu feras preuve d'un cœur magnanime, et tu en seras récompensé par le Très-Miséricordieux. Mais, si tu veux absolument qu'il te soit fait justice dans ce monde, cela dépend de toi, attendu que dans mon gouvernement personne ne doit crain-

dre ni injustice ni voie de fait, avec l'aide d'Allah.

Cette sortie du nagîb faisait un appel trop direct à ma clémence pour que je ne pardonnasse pas généreusement au pauvre insensé dont nous avions failli être les victimes.

Ce pardon était au surplus un acte d'habileté par le plaisir qu'il dut faire à Séïd-Galip, car rien n'eût été aussi cruel pour ce prince que l'obligation de punir une malheureuse créature qui avait, aux yeux de tous les musulmans, un privilége de sainteté et d'inspiration divine.

On sait que l'antiquité regardait comme spécialement protégés par les dieux les malheureux tombés en démence ou en fureur, et que la célébrité des oracles païens reposait en grande partie sur cette croyance.

Eh bien ! ces idées se conservent dans toute leur ferveur chez les musulmans, où il serait moins dangereux d'insulter un chef qu'un santon.

De là le soin qu'ils mettent tous à nourrir, habiller et protéger gratuitement ces êtres privés de raison, comme si les croyances les plus superstitieuses devaient toujours avoir quelque bon côté.

La même charité, provenant du même principe, s'étend jusqu'aux enfants pour qui l'usage de la raison n'existe pas encore.

Aussi se garde-t-on bien de les châtier dans le cours de leur éducation.

Ce serait même un crime de battre ces êtres faibles, qui sont censés n'avoir aucun discernement du bien et du mal.

Nous disons aussi, comme proverbe : « La vérité se trouve dans la bouche des enfants et des fous. »

Mais les musulmans font plus que le dire, ils agissent en conséquence.

Voyant en eux les instruments sacrés de la bonté divine, et des intermédiaires par lesquels la grâce céleste arrive aux autres hommes, ils considèrent surtout les insensés comme des saints extasiés et transportés de l'amour divin.

—Mais, repris-je une fois mon pardon accordé, pourquoi nous avoir fait arrêter à notre arrivée et conduire ici sous escorte?

—C'est que, reprit à son tour le nagîb, contrairement à toi, Hadji, qui es maintenant des nôtres, déjà plusieurs voyageurs européens, anglais surtout, adoptant le nom et le costume musulmans, imitant, à s'y méprendre, tous nos usages, parlant parfaitement notre langue, se sont à diverses reprises et impunément introduits dans mon gouvernement pour l'étudier, *l'écrire* (dessiner) sur le papier, fouiller ses antiquités et tâcher d'y faufiler quelque parcelle de cette civilisation dont en Europe on fait tant de cas, mais qui, chez nous, n'est tout au plus bonne qu'à nous corrompre et nous ravir tôt ou tard notre indépendance. Aussi, pour éviter qu'à l'avenir pareilles choses ne se renouvelassent, ai-je donné l'ordre d'arrêter toute personne étrangère au pays pour m'être amenée, puis relâchée, après interrogatoire et inspection, si elle est amie, ou *décapitée* dans le cas contraire.

[illegible]

« Mahomet [illegible] promet aux siens un paradis tout sensuel. Jésus-Christ leur promet un paradis tout spirituel.

« L'Européen ne peut épouser qu'une femme, et a [illegible] peut

épouser quatre femmes et réunir autant de concubines que sa fortune lui permet d'en nourrir.

« Les femmes européennes marchent la figure découverte et sont sans cesse dehors; les femmes arabes sont prisonnières dans leur maison, et si elles sortent ne le peuvent faire que voilées.

« L'Arabe, si la paix est troublée dans son ménage, l'y ramène à coups de bâton; l'Européen qui frappe une femme est déshonoré.

« Plus l'Arabe a de femmes, plus il est riche; une seule femme suffit souvent à ruiner un Européen.

« L'Arabe se marie le plus tôt qu'il peut; l'Européen se marie le plus tard possible.

« La première question d'un Européen, quand il rencontre un ami, est de lui demander des nouvelles de sa femme; demander à un Arabe des nouvelles de sa femme est une des plus graves insultes qu'on puisse lui faire.

« L'Européen boit du vin; le vin est interdit à l'Arabe.

« L'Européen porte les habits serrés; l'Arabe les porte larges.

« L'Européen dit qu'il faut avoir les pieds chauds et la tête froide; l'Arabe dit qu'il faut avoir la tête chaude et les pieds froids.

L'Européen salue en ôtant son chapeau; l'Arabe salue en enfonçant son turban sur sa tête.

« L'Européen est rieur; l'Arabe est grave.

« L'Européen ferme la porte de sa maison; l'Arabe lève la toile de sa tente.

« L'Européen urine debout; l'Arabe urine accroupi.

« L'Européen mange avec une fourchette; l'Arabe mange avec ses doigts.

« L'Européen boit plusieurs fois en mangeant; l'Arabe ne boit qu'une fois après avoir mangé.

« Le jeûne de l'Européen est doux; celui de l'Arabe est rude.

« L'Européen tutoie ses parents, et a en général pour eux plus d'amour que de respect; l'Arabe ne peut ni s'asseoir, ni fumer, ni parler devant son père, ni même un frère cadet devant son frère aîné.

« L'Européen aime les voyages de fantaisie; l'Arabe ne fait que des voyages d'utilité.

« L'Européen connaît toujours son âge; l'Arabe l'ignore presque toujours.

« L'Européen attache son honneur à ne pas reculer d'un pas dans la bataille; l'Arabe fuit sans déshonneur.

« L'Européen mange la viande des animaux assommés; l'Arabe ne mange que la viande des animaux saignés.

« La peinture est chez l'Européen un art; chez l'Arabe, elle est un péché.

« L'Européen s'inquiète de tout; l'Arabe ne s'inquiète de rien.

« L'Européen est providentiel; l'Arabe est fataliste. »

A notre première conversation en succéda une autre sur la pluie et le beau temps, et, enfin, à onze

heures, nous nous séparâmes, après avoir clos notre soirée par un mot sur Bonaparte (*Bounabardi*).

Le moyen, en effet, de n'en point parler au milieu de cet enthousiasme que l'Orient a inventé, et qui luit si rarement à l'Occident, où seuls existent les petits ennemis et les longues haines.

C'est que l'Occident, ce sont les contemporains, c'est à dire l'envie.

L'Orient, au contraire, c'est la postérité, c'est-à-dire la justice.

Ici, le martyr de Sainte-Hélène est toujours le *géant haut de cent coudées*, et, comme dit encore le grand poëte des *Orientales :*

. . . .

La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon;
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans;
Là, son ombre, éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit : Debout! Soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé.

Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument; il passe sur le sable.
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert?
Que l'Aquilon sans cesse y fatigue son aile?
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

PRIÈRE.

Oh! quand tu reviendras rêver sur la montagne,
Bounabardi! regarde un peu dans la campagne
Ma tente qui blanchit dans les sables grondants,
Car je suis libre et pauvre, un Arabe du Caire,
Et quand j'ai dit: Allah! mon bon cheval de guerre
Vole, et sous sa paupière a deux charbons ardents[1].

De retour chez moi, je trouvai tous les miens ronflant déjà comme des bienheureux, et, m'étant couché à mon tour, je ne tardai guère à en faire autant.

[1] *Orientales* XXXIX et XL.

XLVIII

Kacim. — Bahr-el-Houd. — Visite à un malade. — Schibâm et son district. — Population. — Départ de Schibâm.

La nuit, sauf quelques rêves insignifiants, s'écoula pour moi paisible et tranquille, et je dormais encore d'un profond sommeil, lorsque le chant grave et monotone d'un muezzin, qui, perché sur un minaret voisin de la citadelle, nous appelait à la prière, vint m'en distraire au point du jour.

J'étais à peine levé, qu'un esclave du nagîb entrait dans ma chambre et me priait de le suivre chez son maître.

Que me voulait Séïd-Galip à cette heure matinale?

Un instant, je crus qu'il était revenu de ses bonnes dispositions à mon égard et allait me jouer un mauvais tour.

Il n'en fut rien heureusement, car, arrivé auprès de lui, il m'annonça tout simplement qu'il m'avait

mandé pour l'accompagner dans une visite qu'il voulait faire à un de ses frères malade, afin que je lui apprisse le genre de mal dont il était atteint et ce qu'il lui fallait pour le guérir.

A cet effet, nous devions sortir de Schibâm et nous rendre, à sept lieues de là, dans un gros bourg de neuf mille âmes (*Kacim*), situé par 15° 53′ de latitude nord, 46° 8′ de longitude est, sur les bords d'un lac très-poissonneux[1], immense cratère éteint, qui n'était autre que le fameux Bahr-el-Houd, aux environs duquel Ptolémée place la source du Styx, *Stygis aquæ fons*, ce gouffre sans fond d'où s'échappent sans cesse un bruit lugubre, des exhalaisons fétides, et où les Arabes d'aujourd'hui font séjourner les âmes prédestinées à l'enfer.

Descendus dans la première cour, nous montâmes à dromadaire; et, accompagnés d'une dizaine de notables et de gardes qui nous suivaient à distance, nous franchîmes, au pas allongé de nos agiles coureurs (*hedjin*), les rues de la ville, au grand ébahissement de cette même populace qui, deux jours auparavant, avait voulu m'écharper, et, qui ayant eu vent de ma léthargie, n'en pouvait encore croire ses yeux de me voir passer en ce moment.

Une fois sortis de Schibâm, enfilant un étroit sen-

[1] Quelques-uns de ces poissons, carpes, tanches, brochets, etc., etc., ont jusqu'à cinquante, soixante, et même quatre-vingts livres; mais les *Kacimites* ne les mangent point, car, ainsi que les Doânites à l'endroit des grues et des cigognes, ils les croient des hommes métamorphosés.

tier, nous traversâmes avec toute la vitesse dont nos dromadaires étaient susceptibles, une heure et demie durant, le pays le plus séduisant et le plus pittoresque qui se puisse rencontrer, temps au bout duquel nous touchions à une espèce de fortin flanqué de tourelles à ses quatre coins, et sis à peu près au centre du bourg susdit.

Ayant mis pied à terre, et laissant notre escorte sous le vestibule, nous montâmes quelques degrés, après lesquels nous pénétrâmes dans une petite salle basse, où, aussitôt entrés, j'aperçus étendu sur un simple grabat, et entouré de deux ou trois serviteurs qui le soignaient, un homme déjà d'un certain âge, qui paraissait beaucoup souffrir.

Cet homme, c'était le frère de Séïd-Galip.

M'étant approché de lui, je jugeai du premier coup d'œil son mal incurable.

Il était atteint d'une hépatite arrivée à sa dernière période.

Il y avait engorgement, induration, obstruction, hypertrophie.

Je ne laissai pas, toutefois, cela autant pour ne pas lui ôter tout espoir que pour plaire à mon hôte, et en attendant ceux que je préparerais moi-même une fois rentré, de lui prescrire les remèdes en usage en pareil cas : régime végétal, diète lactée, fécules; tisane d'orge et de chiendent; bouillon de veau; bains prolongés; cataplasmes de farine de lin, de seigle, de râpure de carotte; pédiluves irritants.

A huit heures, nous étions de retour à la citadelle,

où, à peine arrivés, je composai, avec du beurre, de la gomme ammoniaque, de la scille en poudre et du calomel, une pommade résolutive mercurielle pour frictions sur l'hypocondre droit ; de plus, quelques vésicatoires, qui furent expédiés incontinent au malade.

Puis, accompagné de Sélim et d'Aaïn-el-Châhin, je repartis à pied pour explorer et étudier l'oasis et ses habitants.

Des divers États qui font partie de la vaste confédération hadramite, après Térim, celui de Schibâm est sans contredit le plus important.

Il a environ quarante lieues carrées, et comprend, outre le chef-lieu, une cinquantaine de bourgs et petits villages, situés tant sur le versant des montagnes que dans les vallées et l'intérieur des terres, et tout entourés de nombreux jardins et champs cultivés.

Sa population peut s'élever à trente ou trente-cinq mille âmes, y compris celle de Schibâm.

Cette ville, la *Scheba* de l'Écriture, et que Pline appelle *Sabota*, Arrien *Sabbatha*, se trouve placée dans une situation délicieuse, parsemée et ombragée qu'elle est par une foule de jardins et d'arbres touffus, et environnée de beaux pâturages parcourus en tous sens par de superbes troupeaux de chameaux, de bœufs, de chèvres et de moutons.

C'est, à peu de chose près, en grand, ce qu'est Doân en petit.

Comme elle, elle est défendue par un haut et épais rempart flanqué de tours carrées de distance en distance, et dominée par une énorme citadelle renfer-

mant dans son sein plusieurs cours, la demeure du nagib, les logements des gardes, des jardins magnifiques, un arsenal formidable et des casemates profondes, qui peuvent servir de refuge en cas de siége, et où sont enfouis, dit-on, d'immenses trésors.

De même encore, ses rues sont, les unes larges, propres et spacieuses; les autres, excavées, voûtées et treillagées.

On y voit des ruines splendides recouvertes d'inscriptions himyârites, un grand nombre de mosquées surmontées de minarets piqués d'arabesques, et entourées d'écoles et d'hospices; de jolies fontaines, de vastes fondoucks ou caravansérails, des bains publics et de nombreux étalages de marchands.

Schibâm possède quinze cents *diar* (maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée), huit cents *alias* (maisons à un ou plusieurs étages) et cinq cent cinquante eschés.

En donnant à chacune de ces habitations, l'une dans l'autre, une moyenne de quatre personnes, ce qui est un chiffre très-modéré, on aura ainsi, pour relevé approximatif de la population, onze mille quatre cents âmes; et en y joignant la population flottante d'environ six cents âmes, laquelle se loge dans les caravansérails, on aura douze mille âmes pour chiffre total.

Parmi ces douze mille âmes, le quart au moins est composé de Juifs, de Mouëllets, de Banians et de Sabéens.

Ici, comme à Sana, et, au reste, dans toutes les villes de cette partie de l'Arabie, les droits du fisc

sont affermés en général par des Banians ou des Juifs.

Presque tous sont négociants et font au commerce indigène une concurrence redoutable.

Les Juifs ont, à Schibâm, deux synagogues et une dizaine de rabbins sous les ordres d'un chef ou grand rabbin.

Leur jour de repos, *sabt*, en arabe, d'où nous avons tiré le mot *sabbat*, commence pour eux, comme chez les musulmans, dès la veille au coucher du soleil ou magh'reb.

Ils doivent alors cesser de travailler jusqu'au lendemain à pareille heure.

C'est pour cela qu'ils ont soin, avant le magh'reb, d'allumer les lampes pour la nuit et de faire du feu pour la cuisine du samedi.

Pour que ce feu se conserve, ils mettent au fond du fourneau de gros charbons qu'ils recouvrent de cendre.

Les mets qui doivent être mangés le matin y sont en même temps placés.

Le déjeuner n'est-il pas assez à point, ils appellent un jeune musulman pour lui faire activer sa cuisson.

Ils ne le payent qu'après le coucher du soleil.

Le samedi, il ne leur est permis ni de payer ni de recevoir de l'argent.

Ils ne peuvent porter la lumière d'un endroit à un autre, ni sortir par conséquent avec un fanal, ni fumer.

Ils ne peuvent pas non plus voyager.

Il y a des Juifs scrupuleux qui n'osent pas même sortir, de peur de heurter quelque caillou en chemin, ce qui serait une rupture du sabbat.

Si par malheur le feu prend dans une maison le samedi, les Juifs laissent l'incendie se propager, tout en se lamentant, tandis que les musulmans, témoins du spectacle, rient de tant de superstition.

On m'a raconté qu'un jour une mère laissa brûler son enfant, qui était tombé dans le feu, sous ses yeux.

Elle appelait au secours, plutôt que d'arrêter elle-même les flammes qui dévoraient le pauvre petit.

Les Juives de Schibâm se marient avec beaucoup d'apparat.

Quelques jours avant la célébration du mariage, la future se peint le visage avec du rouge et du blanc, et se fait tatouer une partie des mains et des pieds de marques jaunes avec du henné.

Comme les musulmanes, elles ne partagent point le lit du mari lorsqu'elles ont leurs menstrues.

Après cette époque, elles vont se plonger dans un bain de vapeur.

Elles entrent ensuite dans un bassin d'eau froide et font quatre immersions complètes, se tournant vers les quatre points cardinaux de l'horizon.

Elles récitent en même temps des prières.

Lorsqu'elles sortent du bain, elles se rendent sous le toit conjugal, les yeux baissés, afin d'éviter la vue des hommes, non par pudeur, mais parce qu'elles craignent de voir les traits qui auraient pu les impressionner sur leur route se reproduire sur la face

de l'enfant qu'elles mettront au monde en rentrant peut-être.

Dans l'intérieur du ménage, le mari mange avec ses fils, la femme avec les filles et les enfants en bas âge.

Enfin, lorsqu'un Juif ou une Juive meurent, leurs proches parentes ou des pleureuses s'installent dans la chambre mortuaire jusqu'au jour de l'enterrement.

Là, elles se lamentent avec toutes les démonstrations du désespoir et de la douleur la plus vive ; elles s'égratignent le visage, elles s'arrachent les cheveux.

De même que les Doânites, les *Schibâmites* sont industrieux et adonnés au commerce.

Leurs caravanes transportent à Mareb, Sana, Aden, au pays de Mahara et à Mascate les produits de leur sol, soit manufacturés, soit naturels, des couvertures de laine et en poil de chameau, des foutas, des sommadas, des abbayes, des pagnes, des nattes artistement travaillées ; des objets de sellerie, des couffes et des sacs en feuilles de palmier ; de la poterie élégante, de la gomme, du maïs, du dourâh, du blé, du henné et des plantes médicinales ; des cornalines, des améthystes et des onyx.

Ces trois derniers articles abondent encore sur quelques montagnes.

Au premier abord, ils semblent n'avoir que peu d'éclat, et ne peuvent être reconnus que par des personnes habituées à les recueillir.

Mais, travaillés et polis, ils acquièrent toute leur beauté et tout leur prix.

Les femmes musulmanes du pays, surtout, les recherchent fort.

Celles-ci sont généralement très-blanches, sveltes, élancées, gracieuses et très-précoces.

Elles se marient toutes de dix à quinze ans, quelquefois même avant ce temps.

Leur costume se réduit toujours à un grand pagne bleu, rouge ou blanc, plié en deux, agrafé aux épaules et retenu aux reins par une bande de cuir ou d'étoffe.

Les agrafes, appelées *khelal*, sont de grosses broches avec anneaux.

De même que partout dans ces contrées, les femmes se voilent rarement le visage.

Leurs cheveux forment de grandes tresses, qui tombent par derrière et sur les côtés.

Sur la tête, elles ont un turban retenu par une corde en poil de chameau, et, par-dessus, un voile qui descend sur les épaules et sur la poitrine, en encadrant le visage sans le couvrir.

Elles portent des bracelets, des bagues et des anneaux aux bras, aux doigts et aux pieds.

Ces ornements, ainsi que les khelal, sont le plus souvent en argent.

Elles portent en outre, des colliers de corail et se font tatouer les mains et les bras.

Elles consomment, pour leur toilette, du myrte commun (*gommam*), du safran, de l'encens, du benjoin, de la résine du lentisque (*mastêc*), du girofle, de l'orpiment, de la chaux blanche, du savon, du koh'ol et du henné.

Pour leur toilette elles pulvérisent les feuilles et les fleurs du myrte, et répandent cette poudre odorante sur leurs cheveux, lorsqu'elles les tressent.

Le gommam est encore employé par elles en infusion pour la guérison de la dyssenterie.

Il croît spontanément sur les montagnes, et plusieurs chameliers vont sur les lieux pour l'y récolter et le transporter soit à Mareb, soit sur un point plus éloigné, suivant les régions que ces chameliers fréquentent habituellement.

La moisson faite en plein jour donne des vertiges.

Aussi préfère-t-on le recueillir la nuit.

Le safran, l'encens, le benjoin, le mastêc et le girofle servent à faire de la pommade, et, à cet effet, ces substances, réduites en poudre comme le gommam, sont mélangées avec de l'huile.

Avec l'orpiment, la chaux blanche et le savon, les femmes mariées font tomber le duvet de leur épiderme.

L'orpiment et la chaux étant pulvérisés, elles les mettent cuire dans de l'eau avec du savon.

Puis, elles agitent la masse avec une spatule, et obtiennent ainsi une pâte qu'elles étendent sur les bras, sur les mains, sur les jambes, etc., etc.

Lorsque, cinq minutes après, elles enlèvent cette pâte, par un lavage à l'eau tiède, les poils se trouvent coupés à la racine.

C'est ce que j'ai maintes fois expérimenté moi-même en faisant d'abord opérer sous mes yeux, par

Saïda, le mélange des matières premières, et en plaçant ensuite la préparation sur le revers de mes mains.

Hommes et femmes trouvent cette pâte dans les bains publics.

Les jeunes filles n'en font point usage.

Il existe un autre moyen généralement en usage chez les musulmans.

Il consiste à s'imprégner l'index et le pouce de térébenthine et à s'arracher les poils un à un.

Les femmes se rendent mutuellement ce service dans les bains publics.

Toutes, elles se teignent en noir les yeux avec du koh'ol.

Le koh'ol, dont il a été déjà maintes fois question, ainsi que du henné, n'est autre chose, on l'a vu, que de la galène ou sulfure de plomb, réduit en poudre et placé ensuite dans un petit vase long et étroit en verre, en roseau ou en bois, nommé *Khiara* et *quasseb*.

Femmes et jeunes filles introduisent dans cette fiole une allumette pointue qu'elles portent ensuite dans l'œil, sous les paupières, avec une aisance extraordinaire.

Quant au henné (*Lawsonia inermis*, Linn.), il est cultivé dans tous les pays musulmans où l'eau abonde.

Ses feuilles sont très-recherchées, à cause de la matière colorante qu'elles renferment.

Indépendamment de leur emploi dans la teinture,

elles servent à la toilette des femmes, pour jaunir leurs mains et leurs pieds.

C'est toujours avec le henné que celles qui sont vieilles teignent leurs cheveux blancs, et quelques hommes, leur barbe blanchie par l'âge.

Les femmes schibâmites se servent aussi du henné pour donner de la souplesse à leur chevelure, ordinairement rude.

Elles répandent, dans ce cas, les feuilles légèrement imbibées sur leur tête, qu'elles lavent ensuite avec de l'eau claire.

Pour teindre leurs mains et leurs pieds, elles tiennent longtemps ces parties en contact avec une pâte composée de feuilles de henné pulvérisées, et pétries avec de l'eau.

C'est aussi avec cette pâte que les Arabes et Hadramites riches colorent, pour les orner, les jambes et la queue de leurs chevaux et dromadaires blancs.

Les maladies de la peau, les inflammations, tumeurs, etc., etc., se traitent souvent avec succès par des applications de cette plante.

A cinq heures, nous rentrions à la citadelle.

Je me couchai de bonne heure, et, de nouveau, cette nuit s'écoula pour moi paisible et tranquille.

Le jour venu, j'allai me promener, jusqu'au déjeuner, dans les jardins qui se trouvaient justement entourer le lieu où nous étions logés, mes gens et moi.

Après quoi, je me rendis auprès du nagîb pour prendre congé de lui, car nous repartions le soir même.

Nous restâmes ensemble à causer jusqu'à trois heures, comme de vieux amis; et, en nous séparant, je gratifiai mon hôte d'une paire de jolis pistolets à piston, que j'avais portés la veille au matin à ma ceinture, en me rendant avec lui chez son frère malade, et qui avaient paru exciter sa convoitise.

A peine revenu auprès des miens, je vis arriver mes provisions de route et quelques cadeaux, consistant en produits manufacturés du pays, plus une bourse contenant deux cents gourdes.

Après la prière et le coucher du soleil, nous nous éloignions de la ville, accompagnés, cette fois, des vœux de toute la population, qui croyait par là nous forcer à oublier l'étrange réception qu'elle nous avait faite à notre arrivée.

XLIX

Je m'égare de nouveau. — Apparition inattendue. — Nous sommes rançonnés par les Pirates détrousseurs.— De si bon bœuf!

Samedi 16 septembre 1844 (15 *ramadan* 1261) : — vingt-cinquième étape.—Parvenus à l'extrémité de la vallée où est située Schibâm, nous aperçûmes la ville à demi voilée dans cette atmosphère nébuleuse produite par le crépuscule, malheureusement si court dans les climats chauds, temps d'arrêt entre le jour et la nuit, qui tient de l'un la lumière et la chaleur, de l'autre l'obscurité et la fraîcheur.

La clarté déclinait à vue d'œil.

Bientôt il ne resta plus de la seconde cité hadramite que de légers minarets, pareils aux mâts d'une flotte à l'ancre dans le port.

La route nous reconduisit brusquement au milieu des montagnes, et un détour du chemin les jeta comme un rideau devant nos yeux, nous dérobant

ce que la nuit allait sous peu confondre avec le ciel.

Ennuyé de la marche monotone de ma petite caravane, je prends les devants avec Sélim.

Après une assez longue course, nous nous reposons pour l'attendre.

Mais ne la voyant pas arriver, il fut bientôt évident que nous nous étions égarés.

—Ami, dis-je à Sélim, monte au sommet de cette colline qui est devant nous; et vois si tu aperçois notre monde.

Sélim revint un moment après, m'annonçant qu'il n'avait pu rien découvrir.

Nous n'avions pas un instant à perdre, et, remontant sur nos dromadaires, nous dûmes revenir sur nos pas.

La nuit s'avançait rapidement, le crépuscule touchait à sa fin, et nous n'avions encore aperçu aucune trace de la caravane.

Sélim poussa de nouveau une reconnaissance vers divers points.

Mais ses tentatives ne furent pas plus heureuses que la première.

Nous nous engageons dans un terrain sablonneux tout couvert d'arbrisseaux verts et assez élevés; nous faisons une infinité de tours et de détours, croyant aller toujours en ligne droite.

L'obscurité devint assez dense pour nous laisser apercevoir des nomades à la clarté de leurs feux.

Tout à coup Sélim s'écrie que nous rejoignons notre caravane.

Un instant après, nous apercevons des dromadaires et des chameaux.

Mais ils étaient libres et revenaient des pâturages.

Ils appartenaient à un douar voisin.

Nous nous retrouvions au même lieu où, un instant auparavant, nous nous étions reposés.

Il était neuf heures du soir.

Force nous fut alors de prendre un guide pour nous remettre dans le droit chemin.

Au bout d'une demi-heure, celui-ci reconnut les traces de nos chouafs.

—Je tiens la piste de votre troupe, nous dit-il; voilà les empreintes du pied de ses bêtes. Celles des nôtres ne sont pas aussi profondément imprimées : je les suivrais jusqu'à Térim sans m'écarter d'une ligne.

Le guide avait dit vrai, et, au bout de deux heures, nous nous retrouvâmes au milieu de nos camarades, qui étaient passablement inquiets sur notre compte.

Nous étions toujours dans les montagnes.

Vers minuit, nous commençâmes à monter une sorte de sentier rocheux à la droite duquel roulait un torrent couleur de café au lait.

Aaïn-el-Châhin, qui marchait à notre tête, s'arrêta tout à coup.

Je le vis pâlir et me montrer du doigt, sans parler, un détour du sentier qui passait au-dessus de nous.

Je levai les yeux et je restai bouche béante, non pas effrayé, mais charmé.

Deux lionceaux, vifs et gracieux comme des chats, se jouaient au milieu de la route.

—C'est gentil de loin comme ça, me dit le prudent Aaïn-el-Châhin, mais de près, ça vous assomme un père de famille d'un coup de patte.

—Est-ce que tu es père de famille, toi, Sidi ? lui demandai-je.

Aaïn-el-Châhin n'eut pas le temps de me répondre.

Un coup de fusil retentit dans les roches.

Un des lionceaux bondit sur place, retomba, se releva, chancela au bord du ravin, perdit l'équilibre et vint tomber jusqu'à nos pieds.

L'autre lionceau se ramassa sur lui-même, et gagna d'un saut prodigieux les roches d'où le coup de feu était parti.

—Armez vos fusils, chouafs, dis-je à mes compagnons, je crois que nous allons trouver tout à l'heure à qui demander notre route.

—Qui vive (*min hô*)? cria en même temps une voix invisible, mais impérative.

—Voyageurs (*mesaferin*) ! répondis-je au hasard.

Une décharge de mousqueterie nous annonça le trépas du second lionceau.

Au même instant une tête de colonne se montra juste à l'endroit où gambadaient naguère les deux nobles bêtes.

C'étaient pour la plupart des hommes grands et robustes, bronzés comme ces personnages qui sortent des bas-reliefs égyptiens.

Ils portaient une sorte d'uniforme : fouta bleue, abbaye blanche, sommada jaune.

Ils étaient à pied et armés jusqu'aux dents.

A la distance d'une cinquantaine de pas, le chef me mit en joue.

Je le fixai sans sourciller.

—Êtes-vous des Hadramites? me demanda-t-il en méchant arabe.

—Nous sommes des étrangers, répondis-je.

Ce qu'ayant entendu, le bandit releva son fusil et s'avançant vers nous :

—Donnez-moi cent abû-mathfas, me dit-il, et vous pourrez reprendre votre route.

Il n'y avait pas moyen de refuser ni de résister, car nous n'étions que neuf, dont une femme, contre trente.

Aussi m'exécutai-je de bonne grâce, heureux encore d'en être quitte à si bon marché, et comptai-je incontinent à mon interlocuteur les cent abû-mathfas demandés.

Celui-ci empocha son argent, après l'avoir compté pièce à pièce, et bien examiné si les gourdes et leur effigie n'étaient point rognées ni effacées!

Il en trouva une dizaine qui étaient, à son avis, dans des conditions défectueuses, et qu'il me rendit.

Je les examinai à mon tour, discutai leur valeur, insistai pour les lui faire reprendre.

Il refusa de le faire.

—Pour toi peut-être, me dit-il, elles valent le prix que tu leur attribues ; mais, pour moi, elles ne valent rien du tout.

Je lui en donnai d'autres.

Puis, appelant sa troupe, celle-ci se remit en marche.

Nous nous rangeâmes poliment pour lui livrer passage.

Les vêtements de ces coquins, qui faisaient assez bon effet de loin, ressemblaient de près à des haillons.

L'instant d'après, ils disparaissaient tous dans les gorges.

Les deux lionceaux avaient été dépouillés de leur peau en un tour de main.

Leurs cadavres gisaient au milieu du sentier.

—Si les Sidis veulent se restaurer à mon esché, nous dit presque aussitôt une voix mielleuse, partant d'un joli bouquet de palmiers-nains, planté au delà du ravin, il leur en coûtera peu de chose, et je leur garantis un bon repas... les nomades m'ont vendu un quartier de bœuf frais qui fait envie.

Un quartier de bœuf frais ! Vous figurez-vous, lecteur, ce que ces deux simples mots : *viande grillée!* font naître d'idées riantes dans l'esprit de voyageurs affamés, qui viennent de fournir une course pénible

Nous cherchâmes incontinent un passage pour rejoindre notre homme, qui ajouta :

—Mon esché est ici à deux pas.... allez, je vous y rejoindrai tout à l'heure.

L'esché était une affreuse cabane, toute crasseuse et enfumée.

Son propriétaire y fut presque en même temps que nous.

Il portait sous son abbaye un objet dont nous ne pouvions reconnaître la nature.

Nous nous assîmes en rond à l'entrée de l'esché, nos bêtes derrière nous.

—Mettez-vous à votre aise, nous dit-il en passant dans son réduit, qui lui servait à la fois de salon, de dortoir et de cuisine.

Bientôt nous sentîmes une bonne odeur de grillade.

—Qui sont ces gens que nous venons de voir? lui demandai-je.

—Ce sont des *Hharamie* (pirates) du désert de Mahara, Sidi, me répondit-il, déployant toute la richesse de son accent hadramite; l'an passé, ils m'ont emmené ma femme : chère créature... J'avais bien de la peine à l'entretenir!

—Le désert de Mahara est pourtant loin d'ici.

—Ils ont les jambes longues.... Mais sentez-vous cette odeur de rôti, Sidis?

Les narines de mes chouafs se gonflaient.

—Et que viennent-ils faire ici, ces pirates? demandai-je encore.

—Ce que les pirates viennent faire dans l'Hadramont, Sidi.... Je me suis informé tout à l'heure auprès d'eux de ma pauvre Hafza.... c'était une lourde charge!... Son nouveau mari est ce grand noir à qui tu as donné cent abû-mathfas; il m'a dit qu'il me la ramènerait quand elle serait cassée... Est-ce juste, cela?

Ce disant, il sortit de son réduit, portant cinq ou

six larges tranches de viande grillée sur un plat de bois qu'il posa au milieu de nous.

—Mangez, Sidis, reprit-il, mangez en toute confiance !

Nous attaquâmes vigoureusement le bœuf vendu par les nomades.

J'ai les dents assez solides.

Quant à mes compagnons, ils eussent mangé du cuir !

Néanmoins, tous nos efforts pour opérer la mastication de notre viande furent radicalement impuissants.

Notre hôte nous considérait du coin de l'œil, et jasait tant qu'il pouvait.

—Mais qu'est-ce que c'est que cette chair-là? s'écria enfin Aaïn-el-Châhin découragé.

Ses camarades, Sélim, Mohammed, Saïda et moi avions déjà cessé de manger.

—C'est du bœuf, répliqua gracieusement le beau parleur ; du bon bœuf.... un peu dur, parce qu'il a fait froid ici les nuits dernières.

Je jetai une gourde à ses pieds au moment où tout mon monde se levait.

—Si l'on payait ton bœuf selon ses mérites, hâbleur, dis-je, tu recevrais une volée de coups de bâton.

L'inculpé empocha préalablement son argent.

—Par Allah ! s'écria-t-il, qui aurait pu croire que leurs Excellences ne seraient pas contentes ! De si bon bœuf !...

Nous n'en voulûmes pas entendre davantage, et,

[illegible] . [illegible]. [illegible] en [illegible].

[illegible]

[illegible]

[illegible] se [illegible].

[illegible]

[illegible]

L

Zaouïet-Sidi-Amr.

Aucun événement digne de remarque ne signala le restant de notre étape.

A sept heures, j'allais encore dire *sonnant* par habitude, oubliant qu'en Arabie l'heure s'écoule silencieusement et tombe sans bruit dans l'abîme de l'éternité, à sept heures nous mettions pied à terre dans la cour d'un caravansérail sis à l'entrée d'un petit village pouvant contenir environ trois cents âmes et célèbre par sa *Zaouïa*[1], qui, du nom de son fondateur, est appelée *Zaouïet-Sidi-Amr*.

Arrêtés à ce point (15° 29′ de latitude nord, 46° de longitude est), nous avions fait huit lieues et demie,

[1] C'est le nom que les Arabes donnent à un *marabout*, sorte de petit temple élevé à la mémoire d'un saint de grande renommée, et où l'hospitalité est accordée à tous ceux qui la réclament; au chrétien comme au musulman, à l'inconnu, même au criminel, qui, ces lieux étant inviolables et sacrés, y trouvent un refuge assuré.

et nous nous trouvions à moitié chemin de Térim, la distance de cette ville à celle que nous venions de quitter étant par conséquent de dix-sept lieues.

A peine installés, on sut par Mohammed que j'étais médecin.

En un instant, ce fut comme un essaim de jeunes filles amoureuses, de femmes en espoir ou stériles, de borgnes, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, de muets et de sourds qui vinrent tourbillonner autour de moi, les uns pour me demander des consultations, les autres des philtres.

Je fis de mon mieux pour contenter tout le monde, et, pour m'en débarrasser complétement, je m'éloignai à pied du caravansérail pour aller visiter la Zaouïa, située à une demi-lieue ouest du village, sur le sommet d'une montagne abrupte et des plus escarpées.

Comme toujours, Sélim et Aaïn-el-Châhin m'accompagnaient.

« Sidi-Amr, me raconta ce dernier tout en cheminant, vivait il y a de cela cent cinquante à deux cents ans.

« C'était un savant taleb dont les écrits sont en grande réputation dans tout l'Hadramont et jusqu'à Sana, d'où les plus saints cheiks et imans[1] venaient le consulter, car la sagesse était en lui.

« Toujours acceptées sans conteste, ses décisions sur les questions les plus débattues et les plus diffi-

[1] *Imans*, prêtres musulmans; *imams*, souverains musulmans qui réunissent le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, tels que l'imam de Mascate et l'imam de Sana.

ciles en morale, en justice, en religion, sont estimées par tous les musulmans de l'est et de l'ouest, du nord et du sud.

« Celle qui, la première, attira l'attention sur lui, est surtout citée comme une inspiration de l'esprit d'Allah.

« Une femme avait épousé deux hommes à l'insu l'un de l'autre.

« Dans le contrat de chacun d'eux, il avait été stipulé, pour l'un, qu'il n'aurait entrée chez elle que du lever du soleil à la nuit, et, pour l'autre, qu'il ne pourrait la visiter que de la nuit tombante au lever du soleil.

« Deux cadis inconnus l'un à l'autre avaient, en toute bonne foi, consacré cette double union, sans s'être inquiétés de la condition bizarre qu'imposait à l'époux la capricieuse mariée.

« Ce n'était pas leur affaire, il suffisait que l'intéressé consentît à s'y soumettre.

« Toute précaution ainsi prise pour que l'entrée ou la sortie du mari du jour ne pût jamais coïncider avec l'entrée ou la sortie du mari de la nuit, ce ménage à trois vivait paisiblement, et rien ne semblait devoir en troubler l'heureuse harmonie, quand la femme, un matin, fut prise par les douleurs de l'enfantement.

« Sans hésiter, malgré cette position critique, elle fit prévenir chacun de ses maris qu'il eût à lui envoyer une accoucheuse.

« Mais, avec l'accoucheuse, tous les deux arrivèrent, impatients d'embrasser le nouveau-né.

« — Musulman de mensonge, se dirent-ils l'un à l'autre, sors de cette maison, toi qui respecte assez peu la loi pour oser violer la chambre de ma femme.

« — Si Allah n'avait pas pris ton esprit, ajoutèrent-ils à la fois, tu laisserais ici ton âme.

« — Aucun de vous n'est fou, interrompit la femme ; ne vous disputez donc point, et laissez-moi accoucher en paix : vous êtes tous les deux mes maris.

« Frappés d'étonnement, les pauvres diables se regardèrent immobiles, et, laissant là leur femme entre les mains des accoucheuses, ils coururent chez le cadi.

« Tous deux, avec des raisons et des arguments sans réplique, exposèrent leurs droits à la paternité litigieuse dont ils réclamaient l'honneur.

« Le cadi, longtemps embarrassé, rendit enfin ce jugement :

« — Si l'enfant naît pendant la nuit, qu'il appartienne au mari de la nuit ; s'il naît pendant le jour, qu'il appartienne au mari du jour.

« — Qu'il en soit fait ainsi, répondirent les deux adversaires.

« Mais l'enfant naquit le soir même, justement au coucher du soleil, et la sentence devint, par cet incident, inapplicable.

« Sidi-Amr, d'ailleurs, avait avancé dans ses leçons, devant tous ses disciples assemblés, que la difficulté n'avait pas été suffisamment résolue, et d'un commun accord il fut arrêté qu'on s'en remettrait définitivement à la sagesse du taleb.

« Il fit donc venir à lui les deux hommes, la femme et l'enfant, et le meilleur *hakim* (médecin) du pays.

« —Voici trois œufs vidés, ou plutôt trois coquilles d'œuf, d'un poids parfaitement égal, dit-il à ce dernier ; tu vas les remplir, ces deux-là d'abord, chacun avec le sang de l'un des maris de cette femme, et l'autre ensuite avec le sang de l'enfant.

« Le hakim obéit, et quand l'opération fut terminée, Sidi-Amr se fit apporter des balances et pesa comparativement les deux premiers œufs avec le troisième.

« Il résulta de cette expérience que le sang de l'un des deux maris était plus léger que celui de l'autre, et qu'il était, au contraire, d'un poids identique avec le sang de l'enfant.

« —Par Allah ! je te déclare le père de cet enfant, lui dit-il ; emporte-le, il est à toi.

« La foule accueillit ce nouveau jugement de Salomon avec acclamation, et, dès ce jour, la réputation de Sidi-Amr fut celle d'un homme aimé d'Allah[1]. »

Tout en parlant ainsi, nous avions atteint le bas de

[1] Cette légende est la même que celle rapportée par le général Daumas, dans son *Grand Désert*, page 97, et qui s'adresse à un saint du *Touât*, *El-Belbâli*, sans doute enté par la superstition sur le nôtre. Le Touât est la plus grande et la plus riche des oasis africaines; il renferme plus de 300 villes et villages, ayant pour chef-lieu *Insalah;* son étendue en longueur, du nord au sud, est de 450 kilomètres, sur une largeur de 250 kilomètres de l'est à l'ouest. Il est situé à 250 lieues sud d'Alger, à 550 lieues nord-nord-est de Temboktou, principale station des caravanes de l'intérieur de l'Afrique au Maroc et dans les États barbaresques.

la montagne sur laquelle se trouve placée la tombe du taleb, toujours fraîchement badigeonnée et surplombée par un énorme roc appelé dans le pays la Malédiction de la Mère, *Nâla-el-Omm.*

Parvenus à un tiers de sa hauteur environ, nous vîmes devant nous une espèce de plate-forme ronde en marbre gris, que l'on croirait polie de main d'homme, et qui est en grande vénération parmi les pèlerins hadramites, celui d'entre eux qui peut la franchir d'un saut étant considéré comme béni du ciel.

L'ayant dépassée, nous nous trouvâmes engagés dans un petit bois de mossouacks et d'autres essences forestières, qui semblaient tous s'incliner respectueusement du côté du bienheureux sépulcre.

Même dans les mois les plus chauds, l'air est froid sur cette cime sacrée, où le pèlerin ne monte que le cœur tremblant de respect et de crainte.

Aux approches de la Zaouïa, nous fûmes assaillis par une troupe importune de petits saints, fils des *Oukils*[1], postérité du taleb, nés gardiens des restes de l'ancêtre commun.

Nous avions eu soin de nous pourvoir au caravansérail de biscuits et de petits gâteaux pour amadouer l'essaim tapageur, et tandis que les bambins se disputaient entre eux nos friandises, nous nous empressâmes de passer et de gagner le sanctuaire, dans lequel

[1] Représentant ou délégué d'un grand personnage, d'une famille, d'une Zaouïa, au point de vue de la surveillance et de l'administration des revenus, etc., etc.

nous nous arrêtâmes un instant, autant pour y faire nos dévotions que pour visiter son *mukkaden*, ou ancien, à qui tout musulman, qu'il soit touriste ou pèlerin, est tenu d'offrir un présent en rapport avec ses moyens.

Après quoi, nous pûmes continuer notre route et gravir, à l'aide de marches taillées dans le roc et en société de deux Oukils qui nous servaient de cicerone, jusqu'à une caverne dont l'ouverture est tellement basse, que les enfants mêmes n'y pénètrent qu'en rampant sur les mains et sur les genoux.

Il ne nous fut permis que d'entrevoir la vaste cavité creusée dans le roc et surmontée d'une voûte qui se trouve au fond de la grotte, car nos guides nous retinrent à l'entrée, nous faisant remarquer de loin les *images gravées*.

C'est ainsi qu'on désigne les figures d'une femme et d'un homme nus, dont l'une tient à la main une sphère.

Devant eux un serpent à demi roulé dresse la tête.

Ce bas-relief, très-profondément fouillé, est sculpté à environ quatre pieds de terre.

Les guides ont soin de persuader à la foule crédule que ce sont là des personnages pétrifiés, et retenus dans cet état par le pouvoir du taleb.

En quittant la grotte, nous nous rendîmes au fameux rocher de la Malédiction de la Mère.

C'est une étroite fente qui descend perpendiculairement, et se termine par un gouffre sans fond.

Un rebord de quelques pouces de large a été taillé

en dedans, le long d'un des côtés de la fissure, et sert de point d'appui aux courageux pèlerins qui se hasardent à travers ce dangereux passage.

Le hardi dévot déterminé à l'effrayante épreuve appuie son dos contre le roc opposé au rebord sur lequel il place ses pieds, et avance ainsi de côté avec la plus grande circonspection.

Durant tout le trajet, son corps se trouve suspendu sur le noir abîme.

C'est à l'extrémité de la fente que l'on rencontre le plus d'obstacles.

Les côtés de la crevasse s'y rapprochent tellement, qu'il est à peine possible de se glisser entre eux.

Celui qui arrive au bout obtient pour grâce spéciale de n'avoir plus de haine au cœur contre son prochain.

Mais pour l'homme pervers qui tenterait l'épreuve, le roc se ferme, et le pécheur est retenu prisonnier jusqu'à ce que les Oukils, à l'aide de quelques paroles mystiques et de quelques invocations au nom d'Allah, aient ouvert la crevasse et permis au prisonnier de se dégager et de revenir au point d'où il était parti.

Arrivés au Nâla-el-Omm, nous avions vu tout ce que nous voulions voir.

Nous revînmes en conséquence sur nos pas, et, à quatre heures, nous étions de retour au caravansérail, que nous quittions à son tour et selon notre habitude, —après le coucher du soleil,—accompagnés, comme à Schibâm, des vœux de toute la population.

Il en est ainsi sous ces zones torrides.

Le principe vivifiant n'est plus, comme chez nous, le soleil, c'est l'eau.

C'est l'eau qui donne la verdure à l'arbre, la vie aux animaux, la gaieté à l'homme.

Partout où coule une rivière, où murmure un ruisseau, où jaillit une source, l'existence afflue, pleine de turgescence et d'animation.

Quel miracle fit Moïse, grand parmi les prophètes? C'est d'avoir fait jaillir l'eau d'un rocher.

Arrivés au bas de la descente, nous faisons halte près d'un bouquet de nabacks[1] chargés de leurs fruits acidulés, et, congédiant notre guide, nous nous livrons, hommes et bêtes, à quelques instants de repos.

Le lieu où nous campons est complétement désert en ce moment.

A quelques pas de lui, Aaïn-el-Châhin me fait remarquer, sur une éminence, les ruines d'un fort qui, me dit-il, joua jadis un grand rôle dans l'histoire islamique, mais qui est devenu aujourd'hui le séjour des Djinns et des sorciers, qui en descendent par intervalles pour lutiner et tourmenter les humains.

Vers une heure et demie, nous nous remettons en route.

C'était juste à ce moment de l'aube où la nuit, qui va fuir, lutte encore un instant avec le jour.

[1] Le *zizyphus-lotus* de Desfontaines, appelé aussi *damouk* par les Arabes africains du pays de Tunis.

Le vaste bassin à l'entrée duquel nous venions de faire halte, et qui forme une longue ligne cultivée à perte de vue, réfléchissant je ne sais quelle lumière, semblait un lac d'argent fondu parsemé d'émeraudes dans son encadrement de montagnes noires.

D'un côté on voyait se détacher, sur les premières lueurs matinales, les pics des montagnes, tandis que de l'autre, à peine distinguait-on, dans le lointain, Térim encore endormie derrière son massif de verdure.

Les feux brûlaient toujours dispersés çà et là, les dernières étoiles tremblaient encore au ciel.

Tout à coup un brouillard rose s'étendit sur nous, marchant d'orient en occident, et jetant une teinte d'une douceur infinie et d'une transparence merveilleuse sur toute la vallée.

A la lueur de cette atmosphère lumineuse, on entrevoyait les villages, et jusqu'aux huttes et tentes isolées, semées de côté et d'autre.

Bientôt, sans que l'on aperçût le soleil encore, des rayons brillèrent derrière la chaîne de montagnes située à notre gauche.

Seulement ces rayons, au lieu de ruisseler de haut en bas, s'élançaient de bas en haut.

On eût dit qu'après avoir frappé violemment le versant opposé, ils rebondissaient divergents vers le point d'où ils étaient partis.

Peu à peu cette lumière grandit, perdant sa forme radiée pour prendre celle d'un immense globe de feu.

A l'instant même où le commencement de l'orbe

flamboyant parut sur l'horizon, Térim sortit de l'ombre où elle était plongée, dessinant sa silhouette grise au-dessus de la cime verdoyante des arbres.

En même temps, la vallée commença à se teindre en rose dans toute la partie que les rayons du soleil purent atteindre, tandis que, partout où le crépuscule ou la nuit régnaient encore, cette teinte allait se dégradant du rose à la couleur du soufre, et de la couleur de soufre au froid reflet de l'étain.

Enfin le soleil s'élança vainqueur dans le ciel, « et le matin, comme dit le célèbre auteur de *Roméo et Juliette*, le matin, les pieds encore tout humides de rosée, descendit dans la plaine, après s'être balancé un instant à la cime des monts. »

En ce moment, nous n'avions plus que trois lieues environ à faire pour atteindre Térim.

Au fur et à mesure que nous en approchions, la route se peuplait comme il arrive aux abords d'une grande ville.

Ici c'étaient des messagers qui couraient ventre à terre sur leurs ânes, et qui, en passant, nous jetaient une nouvelle.

Là des soldats à cheval inspectant la vallée et veillant à sa sûreté.

Plus loin, des vendeurs se rendant au marché.

Mais quels vendeurs, et la singulière idée qu'ils eussent donnée à un négociant européen du commerce hadramite !

L'un était trafiquant en charbon, et portait sur ses deux mains trois ou quatre morceaux de bois noirci.

L'autre était trafiquant en briques, et portait sur son épaule quinze ou vingt briques.

Celui-ci était trafiquant en volailles, et portait une poule couchée sur son bras, deux pigeons pendus sur son dos, ou un bâton à l'aide duquel il poussait une oie ou une pintade devant lui.

D'autres chassaient un âne de la plus petite taille, chargé de fruits secs ou de fruits verts.

Ceux-là, c'étaient les vendeurs aristocrates.

Celui qui devait faire la plus forte recette ne comptait certainement pas sur trois francs de rentrée, et quelques-uns n'avaient pas pour plus de cinq ou six sous de marchandises.

Tout cela cependant venait de trois, quatre lieues à la ronde avec toute la famille, femmes, enfants, vieillards.

Les femmes sous leur costume biblique.

Les enfants traînés par leurs mères, ou portés sur leur dos.

Les veillards à belle barbe blanche, marchant à l'aide d'un bâton ou montés sur des mules, avaient l'air de vieux patriarches se rendant à quelque Jérusalem moderne.

Toute cette race déguenillée, en lambeaux, drapant sa nudité avec une djebba à jour, c'était superbe à voir.

Jamais dictateur, couvert de la pourpre, entrant dans la ville éternelle sur son char de triomphe, et foulant la Voie Sacrée pour monter au Capitole, n'a relevé la tête avec plus de dignité.

C'est que, chez l'Arabe, la dignité est dans l'homme, cette image de Dieu, et non dans le rang qu'il occupe ou l'habit qui le couvre.

L'Arabe est sultan chez lui comme Abdul-Medjid dans Constantinople, et, quand il a été deux fois par semaine vendre au marché son charbon, sa brique, son jardinage ou sa volaille; quand il a tiré de cette vente de quoi vivre lui et sa famille jusqu'à la semaine suivante, il ne demande plus rien, ne désire plus rien, n'ambitionne plus rien.

Ce n'est pas la misère du corps, c'est la dégradation du cœur qui efface au front de l'homme, qu'elle courbe vers la terre, le sceau divin que l'Éternel lui-même y a imprimé.

Nous finîmes insensiblement par devancer tout ce monde qui nous vit passer sans s'arrêter, sans nous regarder, on eût presque dit sans nous apercevoir, et, à cinq heures, nous étions arrivés.

Les portes de la ville étaient encore fermées.

Mais, comme si l'hospitalité hadramite prévoyait que, vu la chaleur du jour, on marchera plutôt la nuit, à chaque endroit fermé est accolé un caravansérail extérieur destiné au voyageur attardé ou trop matinal.

Nous mîmes donc pied à terre dans la cour de ce caravansérail, et, comme je comptais m'éloigner de Térim encore le même soir, j'en fis de suite notre lieu de halte pour toute la journée.

Peu après, les portes s'ouvraient et me livraient passage dans la ville, que je me mis incontinent à

parcourir en tout sens, et dont voici, tant bien que mal, la description ; je dis *tant bien que mal,* car je commençais à être las de la terre ferme, et, cela étant, j'avais hâte d'atteindre Mokallâh afin de m'y embarquer, pour gagner ainsi par la mer des Indes l'Oman et Mascate.

LII

Térim ; son gouvernement. — Amendes et pénalités. — Le nagib Cheik-Nasser. — Préjugés. — Anecdote. — Médecine orientale. — Départ de Térim.

Térim, la *Térim* du chérif Édrissi[1], est la capitale de la confédération hadramite.

Cette ville importante, située à soixante-cinq lieues est-demi-est-sud-est de Mareb, par 15° 12' de latitude nord, 45° 45' de longitude est, ne contient pas moins de dix-huit à vingt mille habitants, et son oasis de soixante-dix à quatre-vingt mille ; la majeure partie musulmans, et le restant Mouëllets, Juifs et Banians, comme partout.

Son aspect est à la fois étrange et pittoresque.

La teinte sombre des rochers qui la dominent, à droite et à gauche, contraste singulièrement avec la blancheur de ses maisons entrecoupées de jardins, et par conséquent jetées sur une vaste étendue.

Les dômes de ses mosquées, ses légers minarets,

[1] Auteur arabe très-célèbre.

ses nombreuses terrasses, ses places, ses belles et larges rues, ses fortifications flanquées de tours de distance en distance, ses ruines recouvertes d'inscriptions, attirent les regards et plaisent aux yeux.

Quatre portes principales y donnent entrée :

Bab-Schibâm, *Bab-Aïnad*, *Bab-Mokallâh* et *Bab-Seywum*, ainsi appelées du nom des villes qui leur font face, et placées, les deux premières, au nord-nord-est et au nord-nord-ouest ; la troisième et la quatrième, au sud-sud-est et à l'est.

Six autres plus petites desservent les jardins potagers et les plantations d'arbres qui s'étendent à l'extérieur, et qu'arrosent des sources abondantes.

Une de ces sources suit sa pente naturelle à travers les terres jusqu'auprès du mur d'enceinte, où la reçoit un large conduit qui se ramifie dans la ville et en alimente les fontaines sur tous les points.

Outre une dizaine de grandes places, qui sont le rendez-vous ordinaire de tous les commerçants, chacune des rues principales de Térim est spécialement affectée à tel ou tel genre de marchandises.

Dans l'une sont tous les marchands de beurre, d'huile et de viande de boucherie.

On l'appelle *Souck-Semen*.

Dans une autre, qui prend le nom de *Souck Serradjin*, on vend des souliers et de la sellerie.

Souck-el-Djelleb et *Souck-el-Haraïria* sont peuplées de marchands de laine et de soie.

Souck-el-Attarin est affectée aux marchands d'essences et d'épices ; *Souck-el-Tomback*, aux marchands

de tabac; *Souck-el-Khodra*, aux marchands des quatre saisons; *Souck-el-Makola,* aux marchands d'aliments préparés; *Souck-el-Rahba,* aux marchands de dattes et de fruits secs; *Souck-el-Ssaïarhin*, aux marchands de bijoux, etc., etc.

Cette ingénieuse division a pour but de faciliter aux étrangers les transactions commerciales, incessamment activées par l'importation et par l'exportation, par l'achat et par l'échange d'objets de luxe et de nécessité, provenances du golfe Arabique, de Sana, de Mareb, de la mer des Indes et de Mascate, qui y arrivent de marché en marché, d'entrepôt en entrepôt, par voyageurs isolés ou par caravanes.

L'industrie de Térim est représentée par des bijoutiers, Juifs et Banians, qui font des bagues en or ou en argent, des bracelets et des chevillières;

Par des cordonniers et des selliers, qui font des chaussures et toutes sortes d'ouvrages en cuir;

Par des enchâsseurs et des tailleurs de pierres fines;

Par des fabricants d'étoffes de soie pure, de soie et coton, de soie et or ou argent, de coton pur, de coton et laine, de laine et poil de chameau ou de chèvre; sommadas, abbayes, couvertures, pagnes, foutas, tapis, tentes, etc., etc.; partout les femmes sans distinction de culte, sédentaires et nomades, contribuent laborieusement pour beaucoup dans la fabrication des tissus divers, comme fileuses, tisseuses et brodeuses d'une très-grande habileté.

Par des armuriers et des fabricants d'armes blanches et de spartes; fusils, pistolets, sabres, couteaux,

djembies, fers de lances; paillassons, corbeilles, cordes, etc., etc.;

Par des menuisiers et des tourneurs, qui travaillent le cocotier, le mossouack, le mimosa et l'arganier;

Par des forgerons, qui font des clous, des haches, des chaînes, des socs de charrue, des pioches et ferrent les chevaux;

Par des chaudronniers travaillant le cuivre avec une grande habileté;

Par des serruriers, des ferblantiers, des graveurs, etc., etc.;

Par des teinturiers, des tanneurs et des potiers.

Les pièces dans lesquelles ces derniers réussissent le mieux sont les mosaïques : on ne peut rien voir, en effet, de plus net et de plus fini dans ce genre.

La poterie de Térim résiste au feu, en sorte que, non-seulement on fait bouillir l'eau dedans sans qu'elle casse, mais même on en fait des marmites.

Elle est si dure encore qu'on en façonne des mortiers à broyer des couleurs et des moules à balles.

Les teinturiers font usage, pour leur industrie, du bol ou de la terre rouge, du *rounat*, qui est l'opoponax, deux ingrédients qui abondent dans l'Hadramont; du bois de Brésil, qu'on leur apporte de Perse; du bois de Japon et de l'indigo qu'ils tirent des Indes.

Ils emploient, de plus, du lapis-lazuli, des gommes et des écorces d'arbre et de fruit, comme les noix et les grenades, et le jus de citron.

Pour fixer la couleur, ils ont recours à la chaux, au sel marin, à l'alun (*chab*).

Les tanneurs corroient les peaux d'âne, de bœuf, de chameau, de cheval, de chèvre, de mouton, de mulet et des animaux tués à la chasse, et les préparent de même avec la chaux et le sel marin.

En ce qui touche le tan, ils le remplacent par la noix de galle.

Enfin, au centre à peu près de la ville s'élèvent sur une hauteur deux citadelles très-fortes, servant, l'une de demeure au nagîb Cheik-Nasser et à son monde; l'autre, d'arsenal et de prison d'État.

Cette dernière est, de plus, divisée en plusieurs compartiments, dans chacun desquels tous les habitants ont des boutiques où sont déposés, sous la protection d'une garde permanente, leur argent et leurs effets les plus précieux en cas d'une attaque des nomades insoumis : on n'y entre que par une seule porte, et elle prend le nom de *Kasbâh*.

Quant à la demeure du nagîb, c'est une seconde édition de celle de Schibâm.

Je ne m'arrêterai donc pas à en faire la description.

L'une et l'autre de ces deux forteresses sont flanquées d'énormes bastions et défendues par de formidables batteries croisées desservies par des artilleurs turcs et égyptiens, déserteurs pour la plupart, et dont raffole Cheik-Nasser.

Comme à Mareb, à Kousen, à Belêd-el-Wadi, à Kond, à Olû-Yahseb, en somme tous les lieux importants que nous avons visités jusqu'ici, celui-ci est seigneur et maître dans sa capitale et les oasis qui composent sa vaste principauté.

Il impose et prélève les amendes, rend la justice.

L'assassin paye la dïa à la famille de la victime.

S'il est insolvable, il est décapité.

Le simple voleur est bâtonné selon la valeur de son larcin et jusqu'à restitution; la récidive l'expose à perdre la main, et la vie, lorsqu'il est incorrigible.

S'il y a eu vol à main armée, on rapproche avec effort les sommités de deux jeunes arbres et on les lie avec des cordes.

On attache ensuite le voleur par chacune de ses jambes à la cime de chacun de ces deux arbres.

On coupe alors les deux cordes qui tenaient les deux arbres rapprochés.

La force avec laquelle ils se séparent déchire le corps du misérable en deux parties, qu'on laisse pendre aux branches.

Lorsqu'un *Térimite* en a blessé un autre avec un instrument tranchant, le nagïb désigne un de ses notables pour aller constater la gravité de la blessure et fixer l'amende que le coupable doit à la victime.

On procède à cet examen en mesurant la plaie dans sa longueur et sa profondeur avec un instrument appelé la mesure du sang (*qiass-el-demm*), sur lequel sont marqués des degrés très-rapprochés les uns des autres.

Une blessure d'un degré se paye quatre gourdes; de deux degrés, huit gourdes; ainsi de suite.

Les prises d'armes, les conditions de paix, toutes les affaires d'intérêt général sont traitées par le nagïb et son conseil (djemâa).

Ils veillent également au maintien de l'ordre intérieur et pourvoient aux besoins des caravanes, en prélevant chaque année pour elles un cinquième sur la récolte des riches.

J'en restai là de mon excursion dans Térim et de mes renseignements sur cette ville et son gouvernement, et m'en revins à notre lieu de halte, où, aussitôt de retour, je me vis entouré, de même qu'à Zaouïet-Sidi-Amr, d'une foule de malades, hommes et femmes; les uns, comme toujours, pour me consulter; les autres, pour me demander des philtres.

L'heure de la sieste, qui survint dans l'intervalle, me délivra de tous ces importuns. Je commençais déjà à m'endormir, mollement bercé par de doux rêves, et sans crainte, cette fois, d'être incommodé par la vermine, car, contrairement à tous ceux dans lesquels nous avions mis pied à terre depuis notre départ de Mareb, le caravansérail où nous nous trouvions en ce moment était propre et bien entretenu, lorsque tout à coup parut un soldat du nagîb qui m'éveilla brusquement et me dit de le suivre sans désemparer chez son maître.

Ayant projeté, ainsi qu'on l'a vu plus haut, de m'éloigner de Térim le soir même, je m'étais en conséquence abstenu d'aller voir ce prince, pour lequel j'avais espéré passer inaperçu.

Mais j'avais compté, comme on dit vulgairement, sans mon hôte, car Cheik-Nasser avait été informé de ma présence aux abords de sa capitale dès le matin de bonne heure.

Il s'était donc attendu à recevoir d'un instant à l'autre ma visite.

Ce fut en vain. Ce que voyant, et une fois midi arrivé, pensant que je ne viendrais plus, il s'était enfin décidé à m'envoyer quérir par un de ses gardes, que je suivis, et qui, à peine étions-nous entrés dans la citadelle, m'introduisit dans un immense appartement en forme de T renversé, au fond duquel j'aperçus, nonchalamment étendu sur un superbe divan de velours cramoisi, un beau vieillard qui m'imposa si fort par sa grave physionomie, que je restai quelques minutes comme interdit devant lui et sans pouvoir articuler une parole.

Mais cette contrainte dura peu; car, ayant congédié mon guide, Cheik-Nasser, pour me rassurer sans doute, se leva de son divan; et, s'avançant vers moi, m'embrassa avec effusion, tout en me demandant affectueusement des nouvelles de ma santé et me souhaitant la bienvenue dans son oasis.

Je demeurai frappé de surprise à ce charme d'extérieur et de langage, auquel j'étais si loin de m'attendre.

J'eus honte aussitôt des soupçons que j'avais trop légèrement conçus sur mon hôte.

Je lui en demandai pardon dans le fond de mon âme, et, ce mouvement de cœur perçant à son tour dans mes manières, je tendis la main avec une grâce tout affectueuse au bon vieillard.

Après quoi nous nous assîmes l'un à côté de l'autre; et les banalités d'usage échangées :

—La rumeur publique m'a appris, reprit le nagib, que tu étais un habile médecin; cela étant, je t'ai mandé auprès de moi pour que tu guérisses un de mes enfants atteint de la petite vérole (*djedri.*)

—Avec plaisir, Sidi, répondis-je; fais donc amener le malade, et, avec l'aide d'Allah, nous le sauverons.

Cheik-Nasser frappa dans ses mains.

Un nègre parut.

—Qu'on amène ici le petit Khaled, lui dit-il.

Le nègre sortit incontinent et reparut bientôt portant dans ses bras, et enveloppé dans un cachemire, un enfant de trois ou quatre ans.

L'ayant découvert, je vis le pauvre petit tout hideux de pustules suppurantes.

La variole en était à sa deuxième période.

—Combien as-tu d'enfants, Sidi? fis-je en recouvrant le malade et me retournant vers le nagib.

—Encore dix, dont sept garçons et trois filles.

—Sont-ils grands?

—Les filles sont mariées, un garçon a quinze ans, celui-ci, qui est devant tes yeux, est le plus jeune; et les cinq autres, à partir de l'aîné, se suivent, en quelque sorte, d'année en année.

—C'est là tout ce qui te reste?

—Oui, Hadji; j'en avais quarante-cinq, tant filles que garçons; ils sont tous morts, à l'exception de ces dix.

—Et de quoi sont-ils morts?

— De la petite vérole.

—Alors, il n'y a pas de temps à perdre; fais venir aussi les six autres garçons.

—Pourquoi faire?

—Pour les vacciner.

—Pour les vacciner?

—Oui, Sidi, à moins que tu ne préfères te les voir tous enlever par la maladie.

—Et sans les vacciner tu ne les sauverais pas?

—Non, Sidi.

Cheik-Nasser garda un instant le silence.

Puis il reprit :

—Qu'il en arrive ce qu'il voudra, Hadji, mais tu ne les vaccineras pas; j'aime encore mieux les perdre tous que de leur voir appliquer cet art infernal inventé par les Européens, et qui ne les protégerait pas malgré tout, s'il est écrit là-haut qu'ils doivent mourir. Allah seul est grand, et d'avance je suis résigné à tout.

—A ton aise, Sidi, repris-je à mon tour, d'agir comme bon te semblera; tu m'as fait venir pour guérir ton fils, je t'ai proposé la vaccine comme seule chance probable de le sauver, ainsi que ses frères, s'ils gagnaient la maladie; elle ne te convient pas : eh bien! qu'il n'en soit plus question.

Et, là-dessus, pour ne pas encore ôter au père toute lueur d'espoir et maintenir tant bien que mal la maladie à l'état de simplicité, je prescrivis le régime tout inoffensif que voici :

Air pur et renouvelé, température modérément chaude, isolement, diète; boissons légèrement diaphorétiques, infusions chaudes de mauve et de coquelicot; soins de propreté, lotions sur les yeux

avec décoction de lentilles, quelques légers purgatifs à la manne et au séné; des embrocations huileuses, et la cautérisation des pustules avec fer rouge.

Voilà pourtant où, à l'égard de la médecine, en sont logés les Arabes, avec leurs préjugés et leur fureur de vouloir sans cesse partager maladies et remèdes en ces quatre divisions :

Chaud, froid, humide et sec.

Par exemple, une maladie a-t-elle été causée par l'humidité, ils administrent des remèdes secs; les maladies chaudes, ils les traitent par des remèdes rafraîchissants; ce qui est on ne peut plus arbitraire, comme on voit.

Néanmoins, rien ne les fera changer d'idée à cet égard.

Ils sont tellement esclaves de l'habitude, que, bien que disposés à avoir confiance dans les médecins étrangers, ils refuseront de se conformer à leurs ordonnances quand elles se trouveront en opposition avec leur système.

Et il n'en est pas seulement ainsi des Arabes, mais aussi des Persans et des Turcs, de ceux-là même qui sont venus se faire un peu à notre civilisation, et qui, malgré cela, s'en retournent toujours chez eux aussi bêtes que devant; ce que prouve, du reste, certaine anecdote encore toute récente :

« Un Turc, avec son flegme oriental, avait assisté à un bal de l'Opéra sans bien comprendre ce qui se passait là. La ronde finale, dans laquelle l'archet de Strauss soulève une bande de danseurs frénétiques et

enragés, l'avait étonné plus que tout le reste, mais sans lui rien expliquer de ces mystères de l'Occident. Peu après, le Turc avait assisté à la messe du mercredi des Cendres, à Notre-Dame, et, en bon musulman, n'avait pas pu non plus comprendre au juste le sens de cette cérémonie.

« Après avoir passé l'hiver à Paris, le Turc est reparti pour Constantinople; et, dans l'hôtel qu'il occupait, on a trouvé parmi des papiers, sur lesquels il écrivait ses observations de voyage, la note suivante :

« A certains jours de l'année, les Français deviennent fous; un peu de cendre qu'on leur met sur la tête les guérit. »

Je n'invente pas, comme on voit, je cite.

Toute la science du médecin oriental se borne donc à reconnaître la cause prétendue d'une maladie et à la combattre par son contraire.

Par exemple, s'il n'aperçoit au malade ni forte chaleur sur la peau ni fièvre bien caractérisée, il fait dépendre le mal du froid, et il ordonne alors les médicaments les plus âcres, les plus piquants, les substances les plus aromatiques.

Si le malade, au contraire, a une forte fièvre, une chaleur ardente, c'est du chaud qu'il la fait dériver; il fait prendre, dans ce cas, les sucs les plus rafraîchissants, les plus acides.

Il donne l'eau glacée pour boisson, il l'applique sur l'estomac, sur la tête, sur le bas-ventre.

Si avec une forte fièvre, une chaleur interne, brû-

lante, la peau est sèche, la langue gercée, c'est le sec qui domine ; il a promptement recours à des boissons abondantes, aux fruits les plus doux, les plus aqueux, aux bains, aux fomentations.

Si la maladie provient de l'humide, comme dans l'hydropisie et autres affections semblables, il emploie des opiats et des électuaires, faits avec les racines les plus amères, les fleurs les plus aromatiques, les résines les plus chaudes.

Pour les vents intérieurs, il fait usage de poudres carminatives, de bézoards, de perles, etc., etc.

Pour les mauvaises digestions et pour la faiblesse des organes de la génération, il fait prendre le salep, le musc, l'ambre, la myrrhe, l'encens, l'aloès.

Les médecins ont, à cet effet, un grand nombre de conserves stomachiques, d'électuaires aphrodisiaques, d'opiats irritants.

Dans la plupart des maladies chroniques, et dans presque toutes celles qui dépendent de la lésion d'un viscère, le hasard conduit leur main, ou s'ils procèdent en se rendant compte de ce qu'ils font, le diagnostic se trouvant erroné faute de connaissances anatomiques, le traitement auquel ils ont recours ne peut être que vicieux.

Par une longue habitude de traiter des malades, les plus judicieux d'entre eux distinguent bien, à première vue, une maladie d'une autre.

Ils jugent, par les symptômes qu'elle présente, si elle menace la vie du malade.

Mais, comme ils sont presque toujours dans l'er

reur sur les causes qui la produisent, ils ressemblent assez souvent à ce médecin de la fable, qui, marchant au milieu des ténèbres, frappe à droite ou à gauche indistinctement : s'il attrape le malade, il meurt; si c'est la maladie, il le sauve.

Quant à la chirurgie, elle se borne, ainsi que nous l'avons déjà vu dans le Mareb, je crois, à saigner, à appliquer des emplâtres sur les plaies; à mettre des ventouses ou le moxa sur les parties douloureuses, à réduire une luxation, à ouvrir un abcès extérieur; et c'est tout ce qu'on peut en attendre.

Mon ordonnance faite, rien ne me retenait plus chez Cheik-Nasser, et je fus libre, après avoir pris congé de lui, de m'en retourner auprès des miens, non sans y être bientôt rejoint par deux de ses nègres, qui m'apportaient mes provisions de route et quelques cadeaux, « en retour de la peine que j'avais bien voulu prendre, me fut-il dit, de passer à la citadelle pour donner une consultation. »

Après leur départ et notre repas du soir achevé, nos chameaux et nos dromadaires chargés de nos personnes et de nos bagages, nous nous éloignâmes du caravansérail; puis, contournant la ville, afin d'éviter la foule qui se rendait aux mosquées, convoquée par l'*ezan* (appel à la prière), nous reprîmes notre route, qui, cette fois, nous plaça dans la direction du sud-sud-est, et du port de Mokallâh, dont vingt-neuf lieues nous séparaient encore, et qui, on l'a vu plus haut, devait être mon dernier lieu d'étape dans l'Hadramont.

LIII

De Térim à un petit hameau ; franche et cordiale hospitalité. — Départ de ce lieu.

Lundi 18 septembre 1844 (17 *ramadan* 1261) : vingt-septième étape.—La journée avait été extrêmement chaude.

C'était un mauvais présage pour la nuit.

En effet, nous avions à peine marché pendant une heure qu'un vent violent d'ouest s'élevait, amoncelant sur nos têtes de gros nuages noirs chargés de pluie et d'électricité.

En un clin d'œil, l'atmosphère fut couverte d'un tourbillon de sable ténu qui nous aveuglait et nous faisait beaucoup souffrir.

Bientôt l'orage éclata sur nous, menaçant, terrible.

Après le simoun, je n'ai jamais vu pareil cataclysme, si ce n'est dans mon dernier voyage en Afrique [1].

[1] Voyage entrepris par suite d'une mission officielle du gouvernement, de 1849 à 1854, et qui eut pour but l'explora-

On eût dit que les nuages de l'Hadramont, à l'occasion de mon prochain départ, voulaient prendre congé de moi en me saluant de leur mieux.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que le mauvais état de la route nous forçait d'aller au pas.

Au bout d'un quart d'heure, nous étions littéralement trempés et devenus autant de filtres, prenant l'eau par le col de nos abbayes et la rendant par nos chaussures.

La conversation, animée d'abord, s'était alanguie peu à peu, puis enfin restait éteinte.

Nous marchions à la file les uns des autres, dans deux sentiers parallèles, côtoyant un chemin qui ressemblait bien plus à une fondrière qu'à une route.

Autour de nous grondaient torrents et cascades, se précipitant avec fracas du haut des montagnes entre lesquelles nous étions toujours engagés.

L'aspect de ces masses noires qui semblaient se prolonger jusqu'à la voûte éthérée, les vapeurs épaisses qui les environnaient, les énormes flots d'écume qui s'élevaient et se brisaient dans les airs, avec un bruit épouvantable, et qui menaçaient de nous écraser; tout cela causait un sentiment de terreur que nous ne pouvions vaincre, et qui ne cessait que lorsque ces flots si redoutables glissaient dans un précipice et s'y anéantissaient.

Nos montures, ces filles du désert, plus familia-

tion de la plus grande partie du continent africain, mais qui fut interrompu par des causes majeures et indépendantes de ma volonté.

risées que leurs maîtres avec cette étrange nature, s'étaient arrêtées.

Saisis par un froid glacial, nous n'avions plus ni la force ni le courage de les faire avancer.

Quelle situation ! Et, avec tout cela, nul endroit où nous abriter et laisser passer la tourmente !

Enfin, sur les dix heures, l'ouragan se calma, la pluie cessa de tomber, l'air se rassérénit; la lune reparut, les étoiles recommencèrent à briller au ciel, et nous pûmes reprendre tranquillement notre route.

Il était temps.

Un quart d'heure de tourmente de plus, et c'était fait de nous.

Bientôt nous atteignîmes un bouquet de palmiers entourant deux ou trois tentes de nomades pasteurs.

Nous mîmes pied à terre en ce lieu, et, allumant un bon feu, nous nous séchâmes à l'entour, étendus tout du long sur le sable, ce lit si doux que la Providence offre presque partout en Arabie aux voyageurs et aux malheureux.

Derrière nous, nos dromadaires ruminaient à belles dents leur manger de la veille, tandis que, de leur côté, Aaïn-el-Châhin et ses chouafs grignotaient à cœur joie le fruit des arbres au pied desquels nous avions fait halte.

J'avoue que, pour ma part, j'aurais préféré me reposer en ce moment sous un chêne, un hêtre ou un ormeau.

Il y a dans la senteur des arbres qui croissent au bord des champs où l'on a passé son enfance un lien

magnétique qui vous transporte tout entier sur la terre natale.

Un instant vous croyez être au milieu de vos compagnons de jeux et parcourir avec eux vos plaines, vos montagnes, ou côtoyer les bords du fleuve qui arrose leurs flancs, leurs pieds.

Le palmier, alors, ne fut pas le bienvenu pour moi.

Mais aussi, maintenant, lorsque je vois à Paris ses fruits exposés sur les boulevards, ou ses rameaux à une exposition des produits de l'Algérie, je me sens comme transporté au milieu de la nature arabe; je reconnais que je fus injuste, et j'en fais amende honorable fort humblement.

A minuit nous levâmes la séance, et nous nous remîmes en route allègres et dispos.

A partir de là et jusqu'au point du jour, notre route devint plus franche, tracée qu'elle se trouvait être au milieu d'une vaste plaine parcourue en tous sens par de superbes troupeaux de chèvres et de moutons.

Les nombreux sentiers dont elle se composait étaient unis et bien battus, ce qui prouvait en outre qu'elle était très-fréquentée.

Çà et là, seulement, gisaient d'énormes blocs de granit charriés par les torrents, et que le temps avait fini par ronger et couvrir à la longue d'une teinte de vétusté.

Cette plaine traversée, nous rencontrâmes de nouvelles montagnes, les plus hautes, en quelque sorte, cette fois, de la péninsule, et qui vont longeant une partie de la côte maritime de l'Océan Indien, jusqu'à

Mascate, où elles se ramifient avec la chaîne du Djebel-Akhdar, déjà cité.

On les appelle *Djebel-Kharrâh.*

Quelques-uns de leurs sommets, le *Djebel-Quemâr* et le *Djebel-Merbat,* entre autres, atteignent jusqu'à deux mille cinq cents et dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sur ces sommets, de même que sur quelques autres de l'intérieur, les pluies se changent parfois en neiges qui résistent souvent pendant plusieurs semaines à l'action des rayons solaires.

Il en était déjà ainsi dans les temps anciens, car Édrissi nous apprend qu'on trouve de la glace en été sur les hauteurs qui avoisinent Tayêf ou Taïffa, dans le Hedjaz ; et Scheddad, le père du fameux Antar, le même dont il a été fait mention dans la *Guerre de Dahis*, a célébré la jument qui le portait aux jours de bataille par des vers où il dit :

« Qu'on sache qu'en temps de disette je partage avec elle mon repas, et que je la couvre de mon manteau quand il gèle. »

Nous voici donc engagés dans ces montagnes par une gorge étroite comme l'entrée d'une caverne.

A mesure que nous avancions, le vent puissant des hauteurs chassait devant lui de longs flots de brouillard comme il eût fait d'un fil de la Vierge.

Nous apercevions alors de gigantesques tamariniers entremêlés de lianes pourpres et de roches sourcilleuses, où siégeaient des orfraies et des vautours; de profonds ravins bordés de blocs informes de gra-

nit, qui semblaient les squelettes de quelques monstres sauvages endormis autrefois sur ces bords.

De chaque fente de leurs parois sortaient des troncs d'arbres noirs et tortueux.

Au milieu de cette nature sombre et menaçante régnait un vent plaintif et terrible pareil au soupir des animaux féroces, ses habitants, qui nous glaçait, hommes et bêtes, malgré la fatigue de l'ascension.

Peu à peu, nous vîmes les deux rampes énormes entre lesquelles nous cheminions s'évaser par le haut, puis s'ouvrir.

Des lianes mortes pendaient à toutes les branches.

L'horizon s'élargit tout à coup.

Au-devant de nous, la montagne descendait brusquement jusqu'à l'entrée d'un petit hameau entouré de bosquets, de vergers et de champs cultivés.

A notre gauche, un bois épais de cyprès-nains couvrait une pente douce.

On eût dit de loin un vignoble.

A notre droite, la montagne grimpait à pic.

Son flanc rocheux disparaissait sous un épais tapis de plantes desséchées par le vent d'ouest.

Sur ce vêtement fauve, la raquette d'hiver épanouissait çà et là sa fleur éclatante.

Arrivés en cet endroit, nous avions atteint le point culminant de la gorge, et, apercevant à quelque distance un lieu abrité du vent sous de hautes roches, nous nous y dirigeâmes pour laisser souffler un instant nos dromadaires.

Après quoi, longeant un ruisseau, nous prîmes à pied le chemin du hameau qui se trouvait devant nous, et qui, derrière son fouillis de verdure, semblait nous convier à un doux repos.

Ce fouillis de verdure, c'étaient de superbes manguiers et papayers, des bananiers, des cocotiers, des figuiers, des marronniers d'Inde et des pistachiers lentisques (*bet'oum*), qui croisaient en tous sens leur riche feuillage avec le lentisque de petite espèce (*d'arou*).

Ils servaient de tuteurs à d'adorables et gigantesques vignes folles qui couraient éperdues d'arbre en arbre, remplissant l'air du doux parfum qui leur est propre.

Le genévrier à feuilles de cèdre occupait ici les crêtes des ravins, dont les versants étaient parsemés de genêts d'Espagne (*tart'âck*) à la fleur odorante.

Son humble cousin, le genêt à balais (*retem*), se montrait çà et là vacillant toujours comme un homme ivre, pendant que le genêt épineux (*sedr'a*), à l'air rogue et hargneux, se chargeait d'arrêter nos personnes, dont il outrageait cruellement les mollets et les vêtements.

Dans le ruisseau, le laurier-rose montrait sa coquette fleur au milieu d'orgueilleux roseaux à la tige élancée et de langoureuses solanées en compagnie de la frétillante aubépine (*demdeya*), laissant le baguenaudier étaler son vert pâle et son jaune vif sur les grisâtres rochers.

Le froid était toujours le même, mais la sueur

découlait maintenant de nos fronts, tant la descente était rude.

Bientôt nos pieds glissèrent sur la terre grasse de la vallée, et nous touchâmes à un énorme puits en pierre sis à son entrée.

Trois jeunes filles bédouines et une négresse se tenaient à côté et nous regardaient passer.

Les ayant approchées pour leur demander à boire, elles nous servirent dans des vases tressés en feuilles de palmier-nain.

Quelle immobilité chez ce peuple !

Je croyais assister à une scène de la vie patriarcale.

C'est toujours le même ciel, la même hospitalité, les mêmes races, les mêmes mœurs.

Il y avait dans une action aussi simple ce charme indéfinissable que l'on éprouve toutes les fois que l'on voit la réalisation vivante d'un fait décrit depuis des milliers d'années, dont on s'était cru séparé à jamais, et qui vient de s'accomplir sous vos yeux.

Peu après, nous entrions dans le hameau et nous arrêtions devant un immense fondouck en joncs, tout autour duquel étaient ménagées des cases en nombre infini dont la plupart étaient occupées par des marchands.

L'intérieur était soutenu par des troncs de palmier, le tout d'une simplicité élégante.

A la porte du fondouck se trouvait un café.

En face du café, l'officine d'un barbier.

Une cour commune recevait, comme d'habitude,

toutes les bêtes de somme, ânes, mules, chameaux.

Plusieurs cases destinées aux marchands se trouvant vides, nous nous y établîmes jusqu'à l'heure du repas.

Il pouvait être alors neuf heures du matin.

Une fois installés, le cheik de l'endroit vint lui-même avec ses esclaves nous apporter notre collation, qui fut expédiée en un clin d'œil, tant nous étions affamés, n'ayant presque rien mangé depuis Térim, dont quatorze lieues nous séparaient déjà.

Puis vinrent le café et les pipes.

Avec le café et les pipes, la conversation.

Enfin, la sieste et le souper.

Celui-ci nous fut apporté par le fils et la fille aînée du cheik.

Le premier était un beau jeune homme âgé d'environ seize ans, et portant une de ces figures expressives que l'on ne rencontre qu'en Arabie.

Il répondait au nom de Khacem.

Sa sœur Hamida, de deux ans plus jeune, était de sang un peu mêlé, *dorée comme le soleil,* et possédait une taille d'une souplesse et d'une élégance admirables.

Ses yeux étaient noirs comme la nuit *sans lune et sans étoiles.*

Elle me servit avec une grâce charmante tant que dura le repas, qui se composait, ainsi que celui du matin, de lait sucré, de lait caillé, de poulets et de canards nageant dans leur sauce, et d'un énorme pilaw formant le plat de résistance.

Je lui donnai quelques verroteries avec un de ces petits miroirs que les femmes arabes portent suspendu au cou, et à son frère un joli poignard européen.

Ils reçurent ces bagatelles avec une joie sans pareille et s'en parèrent à l'instant même.

Je restai jusqu'à huit heures avec ces deux enfants, tout en causant, fumant et buvant du café.

A ce moment, Aaïn-el-Châhin m'annonça qu'il était temps de repartir.

Je pris, en conséquence, fort tendrement congé de nos hôtes, et nous continuâmes notre route vers Mokallâh.

LIV

Attaque nocturne. — Un fondouck. — Arrivée à Mokallâh. — Une école hadramite. — Aspect de cette ville. — Ses rues.

Mardi 19 septembre 1844 (18 *ramadan* 1261) : vingt-huitième et dernière étape. — Au sortir du hameau et de la vallée à l'extrémité de laquelle il se trouve placé, le terrain redevient aride et montueux.

Bientôt nous atteignîmes un immense makis semé de mimosas et autres arbres épineux.

L'endroit est célèbre par les assassinats qui y ont eu lieu à plusieurs époques, et il est rare qu'une caravane le traverse sans avoir un coup de fusil à échanger avec les bandits.

Au reste, nous étions prévenus, et, en conséquence, nous nous tenions sur le qui-vive.

On ne pouvait marcher qu'un à un, mais dans un sentier parfaitement tracé.

En certains passages, nos montures enjambaient

de larges flaques d'eau, résultat du grand orage qui avait éclaté la veille.

Au fur et à mesure que nous avancions, la nuit s'épaississait, et l'on entendait dans l'éloignement les rugissements des panthères mêlés aux pleurs des hyènes et aux hurlements des chacals en quête de quelque horrible festin.

Çà et là se montraient ces tas de pierres (nça) qui nous indiquaient une sépulture, et qui vont sans cesse s'augmentant, chaque passant regardant comme un saint devoir d'y jeter son caillou.

Les nça, en effet, sont, on l'a vu, destinés à perpétuer la mémoire des crimes dans les endroits où ils ont été commis, jusqu'à ce que les coupables soient découverts et châtiés d'une manière exemplaire.

L'Arabe ne passe jamais devant un nça sans grossir de sa pierre le témoignage accusateur, appel simple et sublime à la justice éternelle, entendu de Dieu, à défaut des hommes.

Nous ne pouvions, bien que nos montures fussent des hedjins, aller qu'au très-petit pas.

Pour que le hedjin marche vite, il lui faut non-seulement l'espace devant lui, mais l'espace à ses côtés.

De temps à autre notre caravane grossissait.

Des hommes à dromadaire ou à mulet apparaissaient tout à coup sans que l'on sût d'où ils sortaient, suivaient le même chemin que nous pendant quelques minutes, échangeaient un mot ou deux avec notre guide, et disparaissaient aussi inopinément qu'ils avaient paru.

Ces hommes, qui tous s'approchaient de nous, avaient intérêt à le faire; c'étaient évidemment des éclaireurs.

Il n'y avait rien à leur dire; ils avaient leur excuse.

Il est vrai, cependant, qu'ils n'en avaient aucune pour nous laisser.

Mais que leur dire quand ils avaient disparu?

Aaïn-el-Châhin, qui était un gaillard aussi brave qu'intelligent, et qui avait l'habitude de ces sortes de courses, nous mettait sur nos gardes en nous engageant à amorcer nos armes.

Cette invitation s'adressait particulièrement au guide et aux quatre chouafs, qui, ayant des fusils à mèche[1], l'allumaient d'ordinaire en même temps qu'ils amorçaient.

Quelques instants après cette précaution prise, venant à moi :

—Veille sur la caravane, Hadji, me dit-il; je vais me porter en avant, car le délil vient de m'apprendre que nous approchons d'un passage où, selon toute apparence, nous allons avoir quelque chose à débattre.

Lui ayant fait observer qu'il était fort imprudent à lui de pousser ainsi une pointe sans avoir personne pour le soutenir :

—Dans la situation où nous nous trouvons, me

[1] Ces mèches, tressées à cinq et six brins, sont fabriquées avec l'écorce d'un arbrisseau du pays, qui, après une préparation, devient aussi inflammable que notre amadou; on leur donne jusqu'à vingt et trente mètres de longueur, et les Arabes s'en ornent la tête comme d'un turban par-dessus leur sommada.

répondit-il, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de prouver à tous ces coquins qui viennent rôder à l'entour de nous que, malgré notre petit nombre, nous ne les craignons pas.

Cela dit, et sans vouloir écouter davantage mes remontrances, il mit son hedjin au galop et eut bientôt disparu dans l'obscurité.

Au bout de dix minutes, nous entendîmes un coup de feu, immédiatement suivi d'un autre.

Il était évident qu'on avait tiré sur Aaïn-el-Châhin, et qu'il avait répondu à l'attaque en rendant coup pour coup.

Dans la nuit, dans un lieu désert, dans l'impasse où nous étions, le bruit d'une arme à feu a son écho dans le cœur.

Nous accélérâmes notre marche et parvînmes à un sombre carrefour, au milieu duquel nous vîmes Aaïn-el-Châhin se débattant entre sept ou huit bandits à dromadaire comme nous.

Il avait mis pied à terre.

A côté de lui, sur le sable, gisait un cadavre déjà dépouillé de ses vêtements.

Nous arrivâmes au galop sur les brigands, qui prirent aussitôt la fuite en nous apercevant.

Plusieurs coups de fusil les suivirent dans les ténèbres.

Portèrent-ils? J'en doute.

On tirait plutôt sur des ombres que sur des hommes.

Les poursuivre devenait inutile et eût même été dangereux.

Les localités leur étant familières, ils avaient sur nous le double avantage de la connaissance des lieux et de l'obscurité, et, cela étant, ils pouvaient nous faire tomber dans une embuscade.

Nous restâmes donc réunis, et, sans nous préoccuper du mort, reprîmes notre route.

A l'exception d'une légère blessure faite au front par une lance, Aaïn-el-Châhin était remonté sur son dromadaire, sain et sauf.

Arrivé au carrefour où nous l'avions rejoint, il avait été attaqué par les bandits, dont l'un avait lâché le coup de fusil qui l'avait manqué, tandis que lui, avec le sien, avait tué roide son adversaire.

Tous alors s'étaient rués sur lui, et il allait succomber sous le nombre, lorsque nous étions arrivés.

Au delà du makis venait un petit vallon planté de muriers, de grenadiers, de citronniers, d'orangers, d'amandiers, de palmiers et de pistachiers rabougris, enlacés par la vanille qui embaumait ce lieu; puis la montagne continuait, aride et blanche, présentant la forme d'un cône qui se renflait à ses flancs, et dont le centre formait une sorte de niche géante, au milieu de laquelle étaient groupées quelques tentes de nomades, que nous annonça de loin l'aboiement des chiens.

Il pouvait être environ minuit lorsque nous mîmes pied à terre en ce lieu et que nous nous assîmes tout transis à l'entour d'un énorme feu.

Vers les deux heures du matin, nous repartîmes.

A l'aube, nous nous trouvâmes dans un pays d'agriculture plein d'accidents de terrain, où l'on fait plu-

sieurs récoltes dans l'année et où le pavot, le safran, le piment, le tabac, la canne à sucre, le maïs, le chanvre, l'anis, la garance et l'indigo croissaient à côté des pastèques, des melons, des raves, des carottes, des oignons, des fèves et des patates douces; le tout ombragé par de superbes caroubiers, par quelques noyers, amandiers et palmiers.

Çà et là se groupaient et blanchissaient des huttes, des bandes de chèvres et de moutons, des troupeaux de chameaux et des ruines de vieux castels.

De place en place nous faisions lever des perdrix, des outardes, des petits lièvres.

Quelquefois, des chacals s'élançaient à la poursuite de ceux-ci et les chassaient en aboyant comme font chez nous les renards.

Nous déjeunâmes vers les sept heures, en faisant halte à un fondouck solitaire, sis sur les bords d'un torrent à moitié desséché.

Comme d'habitude, l'hospitalité nous fut donnée par le cheik.

Elle coûta la vie à un mouton et à une dizaine de poules.

Nous restâmes deux heures au fondouck, après lesquelles nous continuâmes notre route, qui touchait à sa fin.

Le pays devenait de plus en plus pittoresque, de plus en plus riant, de plus en plus peuplé.

Ses habitants étaient beaux et paraissaient heureux.

De charmantes jeunes filles aux yeux de gazelle

venaient à nous, et, le sourire sur les lèvres, nous offraient du lait, avec leurs bras ornés de bracelets.

Des fellâhs traçaient des sillons avec cette charrue primitive qui, depuis Abraham, n'a pas changé de forme.

On eût dit qu'on entrait dans un de ces pays fabuleux dont parlent les poëtes, et qui n'ont point de portes pour le péché et la mort.

Bientôt nous sortîmes des montagnes et abordâmes une plage sablonneuse qui s'étend jusqu'à la mer, où elle forme une jolie baie, autour de laquelle se trouvent rangées *Lafca*, et en face, de l'autre côté du port, Mokallâh.

Lafca et Mokallâh ne forment qu'une seule et même ville, séparée seulement par le port. Les habitations de Lafca sont presque toutes en joncs et occupées par la population flottante, composée de marins, etc., etc., tandis que celles de Mokallâh sont en pierre et occupées par la population sédentaire.

Des caravanes de mules et de chameaux, réduits pour nous aux proportions de grosses fourmis marchant en ligne, s'avançaient vers la ville, qui nous apparaissait de loin comme une masse crayeuse, mais qui, à mesure que nous en approchions, commença à se diviser en compartiments, puis à nous présenter son aspect uniforme.

Quatre édifices dépassaient seuls le niveau des maisons, qui se multiplient jusqu'à la base de la montagne, d'où elles dominent la place et le port; là, elles sont elles-mêmes dominées par trois tours élevées et

carrées en mauvais état, mais encore occupées par la milice locale, chargée de veiller à la sécurité de tous et de signaler les navires à une grande distance.

Ces quatre édifices étaient la kasbâh, deux mosquées et la douane : le palais du nagib, la demeure de Dieu et la gabelle.

Comme nous touchions à Mokallâh, les muezzins appelaient les fidèles à la seconde prière (Salat-el-Dohor), et leur voix pleine, sonore et impérative, après avoir plané sur la ville, arrivait jusqu'à nous.

Le port proprement dit, vu le Ramadan, était à peu près vide, inanimé.

Deux ou trois petits navires anglais ou américains y étaient en chargement, et quelques boutres y attendaient la fin du jeûne pour reprendre le large, voilà tout.

En d'autres temps, il fourmille de boutres arabes et persans venant de la mer Rouge, du golfe Persique, de l'Inde et de *Zanzibar*[1], sur la côte orientale d'Afrique, les uns pour se réparer ou bien pour y faire de l'eau et des vivres, les autres afin d'y échanger leurs cargaisons.

Le mouillage de Mokallâh, qui mesure quatre brasses, est excellent et à l'abri des vents du sud-est.

Nous fîmes notre entrée dans la ville par une rue étroite, raboteuse, bordée de maisons blanchies à la

[1] Zanzibar est une île située près et à quatre lieues de la côte de *Zanguébar*, pays important qui s'étend en longueur depuis *Mozambique* jusqu'à *Mazadoxo*, et, en profondeur, jusqu'aux monts *Lupata*.

chaux, sans autres ouvertures que celles des portes et des *moucharabies* (jalousies).

En la traversant, nous fûmes aussitôt frappés d'un bruit étrange, et qui, au fur et à mesure que nous avancions, allait sans cesse s'augmentant; c'était comme le murmure croissant d'un million d'abeilles ou le coassement d'un nombre infini de grenouilles.

Je m'approchai avec curiosité et j'allongeai la tête par la porte de la maison d'où ce bruit sortait.

Que vis-je?

Une école hadramite, école bien simple et bien primitive; école sans bancs, sans tables ni papier[1], contenant seulement les premiers éléments d'une école : un magister et des écoliers.

Le magister était assis, les jambes croisées, adossé au mur; les écoliers étaient assis de même, les jambes croisées, mais formaient un demi-cercle autour du magister.

Celui-ci tenait à la main une longue baguette semblable à une ligne.

Avec cette baguette, il pouvait atteindre, sans effort aucun, l'écolier le plus éloigné de lui.

Les écoliers avaient un chapelet entre les doigts et répétaient des versets du Coran.

[1] Les Arabes ne font usage de papier qu'alors que leur éducation est complète et leur écriture correcte. Ils emploient des planchettes blanchies et des omoplates de chameau pour y tracer, avec un roseau et une encre facile à effacer, leur alphabet et, plus tard, les versets du Coran, qu'ils apprennent par cœur. Des femmes apprennent l'indispensable aux jeunes filles : coudre, filer la laine, la tisser, et broder l'or et la soie.

A cette étude se borne, en effet, leur éducation humanitaire.

Un homme qui sait par cœur cinquante versets du livre sacré est un bachelier ès-lettres.

Un homme qui en sait cent est un licencié.

Un homme qui en sait cent cinquante est un taleb.

Un taleb, comme on l'a vu, c'est un docteur, un *savant*, si l'on veut.

Quand un écolier s'arrête ou se trompe, il reçoit un coup de baguette, circonstance qui fait surgir à l'instant une note aiguë du bourdonnement général.

Cette rue traversée, nous passâmes encore par cinq ou six autres *ejusdem farinæ* avant d'atteindre le caravansérail, où nous devions mettre pied à terre.

Quelques hommes marchaient gravement par la ville, ayant pour la plupart le corps entièrement nu, à l'exception de la ceinture, et portant une toque sur la tête.

Ces hommes, c'étaient des Banians.

D'autres, debout comme des statues de granit adossées à une muraille, absorbaient les rayons d'un soleil de quarante à quarante-cinq degrés, quoique nous fussions en septembre et dans le voisinage des montagnes.

C'étaient des *Yafas* ou *Kissad* (Bédouins du pays).

D'autres encore étaient accroupis devant une porte, et, la tête renversée en arrière, roulaient, dans une prière muette, les grains d'un chapelet.

De temps en temps une grande niche était pratiquée au beau milieu d'une maison, et un homme,

enveloppé d'une abbaye ou drapé dans un châle de mousseline blanche rayée et à frange de couleur[1], nous regardait passer, couché dans cette niche, avec une gravité telle que, pour rien au monde, on n'eût pu l'en distraire.

Cet homme, au pied duquel on apercevait des balances, et qui avait à sa droite et à sa gauche des espèces de casiers pleins d'objets divers, était ou un boucher, ou un épicier, ou un fruitier, etc., etc.

Enfin, à une heure, nous abordions le caravansérail.

Arrivés à ce point, j'avais atteint le terme de ma course dans l'Hadramont.

1 C'est un vêtement généralement en usage dans toute l'Asie parmi les gens de distinction, qui leur donne un certain *luxe ;* nous autres Européens, nous semblons avoir voulu les imiter en nous affublant du *cache-nez.*

LV

Une vieille connaissance. — Jules Sainte-Croix-Pajot.

Notre installation s'était à peine faite que Sélim m'annonçait une visite à laquelle je ne m'attendais guère.

C'était celle d'un de mes anciens serviteurs, Hadji-Soliman, qui avait tenté de m'empoisonner à Abû-Arisch[1].

Comme s'il n'avait eu aucun reproche à se faire et que rien ne se fût passé entre nous deux, le drôle venait pour la troisième fois mettre ses services à ma disposition.

Je dis *pour la troisième fois*, car je l'avais déjà rencontré deux fois depuis qu'il m'avait quitté;

La première à Hodeïdâh, où il s'était engagé comme artilleur dans les troupes du chérif Abû-Taleb, frère de Hussein.

[1] Voir mon *Arabie Heureuse*, publiée par le journal *le Siècle*, 1857 et 1858.

La deuxième à Moka, où il remplissait les mêmes fonctions auprès du chérif Heïder, frère du même, et où il m'avait présenté Rochet d'Héricourt qui revenait de son premier voyage en Abyssinie.

Je lui demandai quelle affaire l'amenait à Mokallâh, commençant presque à croire qu'il avait reçu l'ordre du parti turc de la Mecque de ne pas me perdre de vue.

Il me répondit que, grâce aux bons renseignements que j'avais donnés sur lui, aussitôt après mon départ, les chérifs de Moka et d'Hodeïdâh l'avaient prié de chercher fortune ailleurs; que cette fortune, il était venu la chercher d'abord à *Tâës* (où il avait rendu quelques services à deux voyageurs français de noms inconnus qui se rendaient comme moi dans le pays de Dsjof, et dont l'un était mort dans cette ville, le 30 août précédent), ensuite à Mokallâh; mais qu'il n'était point probable que, cette fois encore, il mît la main dessus.

En effet, je devais bientôt le retrouver à Mascate, et plus tard à Zanzibar.

Au reste, il remplissait de rechef à Mokallâh, les mêmes fonctions d'artilleur qu'à Hodeïdâh, Moka et Tâës, et cela à raison de cinq gourdes par mois, avec la nourriture.

La place était bonne, comme on voit.

Il est vrai qu'on ne le nourrissait pas et que l'on oubliait de le payer ; il comptait sur moi pour subvenir à ses besoins les plus pressants.

Comme toujours, ses besoins les plus pressants c'était de manger.

Je lui donnai, ainsi que d'habitude, quelques pièces de monnaie, et il se retira enchanté !

Il commençait à voir qu'il avait déjà plus gagné en manquant son empoisonnement sur moi que s'il m'eût empoisonné en effet.

Néanmoins, le sachant si près de moi, je me tins de nouveau sur mes gardes à son endroit, la fantaisie pouvant malgré tout le reprendre de m'envoyer un beau jour dans l'autre monde pour de bon.

Les Turcs sont si drôles!

Mais quels pouvaient être ces deux voyageurs français, *à noms inconnus*, qu'il avait vus à Tâës, où je me trouvais moi-même cinq mois auparavant, qui me suivaient en quelque sorte, comme on voit, pas à pas, et dont l'un était mort dans cette ville, le 30 août précédent, jour où nous quittions les mers de sable ?

Ce n'étaient certes, ni Arnaud, ni Rochet d'Héricourt, qu'il connaissait parfaitement tous deux, le premier par la fameuse épisode du derviche amateur de bougies ; le second, pour m'avoir mis en communication directe avec lui.

J'eus beau me creuser la tête, prendre renseignement sur renseignement, tant auprès des caravanes venues de Sana et du Théama, qu'auprès des populations longeant la côte jusqu'à Aden, je n'en pus jamais tirer autre chose que cette phrase que m'avait rapportée Hadji-Soliman :

Deux voyageurs français à noms inconnus, qui se rendaient dans le Mareb, et dont l'un était mort à Tâës, le 30 août précédent.

Force fut donc de m'en contenter jusqu'en 1848, époque à laquelle je rentrais en France, après quinze ans d'absence, ayant parcouru presque en tous sens l'Égypte, la *Nubie*, le *Sennâar*, le Kordofan, le Dârfour, le Hedjaz, la *Presqu'île du Sinaï*, les montagnes de l'Assir, le Yémen, le pays de Dsjof, l'Hadramont, l'Oman, les pays des Wahabytes et des *Anèzes*, l'Irak-Araby, la Perse, l'*Afghanistan*, le *Bélûtschistan*, le *Zanguébar*, les *Comores*, *Madagascar* et *l'île de la Réunion*, aussi leste, aussi ingambe, aussi peu fatigué que si je ne venais pas de faire trente à trente-cinq mille lieues, trois ou quatre fois la valeur du tour du monde.

C'est alors seulement que je sortis de mon incertitude et appris que les deux voyageurs en question étaient, l'un, M. d'Alciati de Grilhou, l'autre Jules Sainte-Croix-Pajot.

Pauvre ami !

Pour lui, l'existence commence et se poursuit pénible et tourmentée !

Il entre dans vingt voies différentes et les abandonne aussitôt, car elles ne répondent pas à ce qu'il cherche.

Puis enfin, lorsqu'après avoir surmonté tous les obstacles, il est arrivé à réaliser ce que son esprit demande depuis si longtemps, il tombe et meurt, nouvelle victime de cette fatalité qui s'attache aux jours de certains hommes, et rend inutiles les efforts les plus énergiques, la persévérance la plus soutenue.

Vers le milieu de 1843, incertain sur la direction qu'il devait en somme donner à ses occupations jusque-là improductives en quelque sorte, il vint à se préoccuper de l'idée de demander au gouvernement une mission lointaine.

Jeune encore, d'une apparence assez robuste, éprouvé d'ailleurs par un premier voyage en Abyssinie, il pensait que l'on agréerait les offres qu'il ferait de se lancer, en éclaireur hardi, dans quelque région inconnue.

Quel point devait plutôt fixer son attention ?

Un de ses amis lui conseilla de choisir l'Arabie, qu'il connaissait déjà, au moins sur l'une de ses faces, et dans l'intérieur de laquelle presque tout était encore à faire sous le rapport géographique.

Il reçut le conseil avec enthousiasme, et de concert avec celui auquel il le devait, il traça un programme, accompagné d'une demande, qui fut envoyée et au ministère des affaires étrangères et à celui de l'instruction publique.

Mais toute mission se compose, on peut le dire, de deux voyages, dont l'un, le voyage préliminaire à travers les rues et les bureaux, n'est pas le moins fatigant, outre qu'il n'offre aucun genre de compensation.

L'attente et l'incertitude en rendent les moments encore plus pénibles.

L'affaire avançait donc fort peu, lorsque Sainte-Croix-Pajot se rendit auprès de M. Letronne, qui l'accueillit on ne peut mieux, revit, corrigea le

programme de son exploration, et le recommanda à M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique.

Dès lors, grâce à cet appui, à l'active intervention de la Société orientale de France, grâce aussi à la bienveillance empressée de quelques personnes, parmi lesquelles on peut citer M. le baron Taylor, un accueil favorable fut fait au projet de Sainte-Croix-Pajot, par le ministre des affaires étrangères, ainsi que par celui de l'instruction publique.

Tous les obstacles furent levés, le ministre du commerce joignit ses instructions à celles de ses collègues, et celui de la marine fit remettre au voyageur un chronomètre, un sextant et un baromètre.

Après avoir achevé ses préparatifs de départ, après avoir obtenu du maréchal Soult l'adjonction de son cousin, caporal au 7e de ligne, qui l'avait accompagné dans son voyage en Abyssinie, et qui consentait encore une fois à partager ses dangers, il alla faire ses adieux à tous ceux qu'il aimait, et il partit.

Nos deux voyageurs arrivés au Caire vers les premiers jours de décembre, y restèrent environ deux mois et demi, jusqu'au milieu de février.

Puis, ils se dirigèrent sur Suez, et de là sur Djedda, où ils virent feu M. Fresnel, qui fit tous ses efforts pour les détourner de leur projet, tant il y voyait d'obstacles.

On vint à parler du Mareb, et alors il fut question du voyage que venait d'y faire Arnaud, qui en était revenu dans l'état que le lecteur connaît, et de moi,

qui m'y trouvais à cette heure, mais dont on n'avait aucune nouvelle.

Afin de ne pas employer ici une phrase bien usée, je dirai que ceci contraria assez vivement Sainte-Croix-Pajot, qui avait résolu de ne donner signe de vie qu'en sortant de faire l'exploration complète de l'ancienne capitale des riches Sabéens.

Il reprit toutefois courage lorsqu'il sut ce qu'avait exécuté Arnaud, et ne songea plus dès lors qu'à gagner au plus vite Sana.

De Djedda, il vint donc aborder successivement Hodaïdâh et Moka.

Mais il dut renoncer à interner sur ces deux points.

Un refus positif des autorités indigènes ne lui laissa d'autre ressource que de gagner Aden, où les deux voyageurs arrivèrent à la fin de juin.

M. le capitaine Haines, gouverneur de la ville, M. Cruttenden, sous-gouverneur, celui-là même auquel les Anglais doivent la *relation d'un voyage de Moka à Sana,* les y accueillirent avec une bienveillance marquée, leur donnèrent des lettres pour les chérifs sur lesquels la Grande-Bretagne a quelque action, pour l'imam même.

D'Aden, Sainte-Croix-Pajot et M. d'Alciati, se dirigeant vers l'ouest, traversèrent à une journée plus loin le lit du Wadi-Meïdan, qui se jette dans le *Bender Tâwacki*, le grand port antérieur de la factoterie anglaise.

Ils atteignirent ensuite *Toffûa*, village d'une soixantaine de feux, situé à deux journées de marche dans

les montagnes, sur le territoire de la grande tribu des *Béni-Zobéïr*, la branche mère de celle qui, en Algérie, porte le même nom.

Le 3 août, ils entraient à Tâës, la ville frontière des États d'Abû-Arisch et de l'imamat de Sana, après avoir traversé une région de montagnes dont fait partie ce mont *Sabber* sur lequel M. Botta, l'explorateur du sol de *Ninive* a donné plusieurs détails curieux.

Le 14, dans l'après-midi, M. d'Alciati tomba subitement malade d'une gastrite violente qui fit de tels progrès que son cousin crut devoir s'occuper des dispositions nécessaires pour la catastrophe qui devait y mettre un terme.

Mais les rôles ne tardèrent pas à changer.

Sainte-Croix-Pajot, légèrement atteint aussi, et qui avait cru devoir garder la chambre, sans que cela l'empêchât de donner ses soins à tous les malades indigènes qui se présentaient, fut enfin obligé de se coucher.

Il resta huit jours dans cette position.

L'inflammation gagnant les intestins, se développa avec intensité, et ne s'arrêta que lorsqu'il s'éteignit, à trente-deux ans, dans le silence suprême.

Alors on eût pu assister à un étrange et douloureux spectacle.

Un cadavre à côté d'un mourant, qui, réunissant tout ce qu'il avait de forces, en trouva à peine assez pour rendre à son infortuné compagnon les derniers devoirs.

C'était le 30 août 1844.

La population sauvage de ces contrées incivilisées ne respectant pas, on doit bien le penser, une si grande infortune, fit main basse sur tout ce qui, dans le bagage des voyageurs, était à sa convenance.

Les ordres des autorités du lieu ne furent aucunement respectés.

Le sextant fut épargné parce qu'on ne sut qu'en faire, le chronomètre parce qu'il n'allait pas.

M. d'Alciati finit cependant par se rétablir en partie, et songea au retour.

Le 15 septembre, il arrivait à Moka, et, le 14 janvier suivant, il débarquait à Suez, seul, miné par la fièvre, ayant presque perdu la vue, dénué de tout, mais assez tranquille d'ailleurs, car il savait y trouver un homme, M. Domergue, maître d'hôtel, qui semblait s'être placé sur une terre désolée pour rendre service aux voyageurs.

Il fut ensuite reçu par nos compatriotes du Caire, comme on l'est par de vieux amis, et, après s'être remis complétement de ses fatigues, il se dirigea enfin vers la France, pendant que moi je continuais de pousser en avant [1].

Il fallait que mon œuvre s'accomplît malgré l'ingratitude des gouvernements, la calomnie des contemporains et l'insouciance des organes de la publicité.

Il en est de nous autres voyageurs, missionnaires de la science, comme de ces prêtres, missionnaires de la religion.

[1] Extrait, sauf corrections, de la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies*, tome VII.

Nous voyons et verrons éternellement, la nuit, la colonne de feu, le jour, la colonne de fumée, que nous suivrons à travers tous les obstacles, jusqu'à cette terre promise et toujours donnée :

La tombe !

LVI

Hadji-Khacem. — Mokallâh.

Le restant de la journée et la nuit se passèrent tranquillement.

Le lendemain matin (jeudi 21 septembre 1844,— 20 *ramadan* 1261), de bonne heure, je reçus la visite du capitaine du port,—l'émir Bachr (Hadji-Khacem), qui venait m'inviter à prendre pied à terre chez lui avec mon monde et nos montures.

Je refusai d'abord, lui objectant que je n'étais que de passage à Mokallâh et que je comptais m'y embarquer d'un instant à l'autre pour Mascate.

Mais m'ayant répondu qu'il n'y fallait pas songer avant la fin du Ramadan, vu qu'aucun boutre ne naviguait tant que durait cette période d'abstinence, j'acceptai son offre, et nous nous acheminâmes avec lui vers sa demeure où il nous assigna un assez joli appartement au premier et une large place pour nos dromadaires.

Cela fait, il nous quitta, nous laissant libres de nous installer à notre aise.

Bientôt arriva notre déjeuner, lequel pris, n'ayant rien de mieux à faire pour le moment, je sortis, accompagné de Sélim, pour visiter la ville et ses alentours.

Mokallâh est située par 14° 32′ 30″ de latitude nord, 46° 50' de longitude est.

Ce n'était du temps de Ptolémée, qui l'appelle *Maccala*, qu'un bourg médiocre, composé d'environ trois cent cinquante feux, et habité seulement par des pêcheurs et quelques caboteurs.

La partie au-devant de laquelle se trouve placé le port, était alors couverte de forêts et de jungles.

La ville moderne borde la mer sur une longueur d'environ cinq milles.

Sa largeur est très-variable.

L'espace qui s'étend entre le port et la ville forme une place, dont un côté est occupé par la douane et une longue rangée de belles maisons, ornées de spacieuses *varangues*[1].

Mokallâh est, comme on l'a vu plus haut, divisée en deux parties :

La ville en pierres ou en briques, et la ville en joncs, qui lui fait face sous le nom de Lafca.

Les maisons, dans cette dernière, sont très-basses, la plupart en ruines et passablement malpropres.

Le rez-de-chaussée est consacré aux magasins, et

[1] Varangue signifie dans les colonies un lieu abrité du soleil par des vignes et autres plantations propres à donnér de la fraîcheur.

les appartements placés à l'étage supérieur ne sont éclairés que par de petites ouvertures qui ressemblent plutôt à des meurtrières qu'à des fenêtres.

Dans la ville en pierre, au contraire, on remarque de belles maisons, construites avec goût et propreté, et ayant presque toutes deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée et surmontés d'une terrasse.

Pour ce qui en est des rues, elles sont étroites dans l'une et l'autre ville.

Formées du sol battu, et sans pavé d'aucune espèce, elles offrent, de plus, à un très-haut degré, les inconvénients de cette négligence si commune en Orient.

Elles sont, en été, recouvertes d'une poussière fine qui s'élève en nuages épais au moindre souffle de l'air, et, dans la saison des pluies, elles deviennent de vrais cloaques dans lesquels le piéton ne peut s'aventurer qu'au risque évident d'y laisser ses chaussures.

Il va sans dire qu'il faut joindre à ces ennuis tous ceux qui sont, dans le Levant, la conséquence indispensable du défaut de police.

Les rues restent toute la nuit dans une obscurité complète, ce qui est d'autant plus défavorable à celui qui doit alors les parcourir, que chacun y dépose dans la journée tous les immondices dont il veut nettoyer sa demeure.

Un autre inconvénient qui n'est pas moins grave, c'est la rareté de l'eau, dont la qualité est loin de compenser ce désavantage.

La meilleure, qui vient de *Bakraïn*, petit village situé à deux heures nord-est de la ville et à une lieue de la mer, est amenée par un aqueduc que fit, dit-on, élever à grands frais Chosroës le Grand, le fameux *Nûschirwân* des écrivains orientaux.

Mokallâh est une ville ouverte.

Elle n'a ni portes ni remparts, car on ne saurait tenir compte d'un fossé creusé jadis pour protéger la vieille ville contre les incursions des nomades insoumis.

Mokallâh, d'ailleurs, ne sera probablement jamais attaquée sérieusement par ceux-ci, et elle est suffisamment protégée par les trois tours qui la dominent à intervalles très-rapprochés sur la montagne.

Les Anglais, qui déjà y sont tout-puissants, tant ils imposent aux indigènes par leur politique habile et perfide, pourront la prendre peut-être un jour, comme ils ont pris Aden, *Sokotora, Zeilah*, *Berbera* et l'île *Périm*.

Ce point leur convient essentiellement par sa position et son importance commerciale et politique, susceptible de grandir énormément à leur profit.

La population, composée de musulmans proprement dits, d'Arabes, Yafas ou Kissad, de nègres affranchis et esclaves, de Juifs et de Banians, peut s'élever à environ deux mille cinq cents âmes.

Celle de son district, qui comprend une douzaine de petites villes ou bourgs et une infinité de villages ou hameaux, situés, les uns le long de la côte, les autres,

en regard, sur les hauteurs, est de trente à quarante mille.

Toute cette population, les esclaves exceptés, se livre à l'industrie, à l'agriculture, au commerce, à la pêche et au cabotage.

Son commerce d'exportation consiste en sommadas, étoffes de laine et de poil de chameau, bœufs (valeur : six à dix gourdes pièce), moutons (une gourde), dromadaires, dourâh, maïs, tabac (une gourde la *farasle* ou dix-huit livres), café (trois gourdes), encens et fruits de toutes sortes.

Les marchandises qu'elle importe sont :

Le riz, le sucre brut, le sucre candi, les toiles blanches et bleues en lin et en coton, la soie et les étoffes de soie, le poivre, les épices, l'indigo, les essences, les verroteries, le fil, les aiguilles, les couteaux, les ciseaux, les rasoirs, les clous, les cadenas, les armes persanes et de pacotille, le fer blanc, les ustensiles en fer battu, la quincaillerie ordinaire, l'étain, le fil de laiton, la porcelaine ordinaire, des Indes et de Chine, les verres, bouteilles, fioles, la fausse bijouterie, le corail, les perles, l'antimoine, l'horlogerie ordinaire, les draps, la poudre, les planches, les dattes, les miroirs, l'acier, le cuivre brut et laminé, le plomb, le papier, les tapis, les bois de construction, les esclaves et les chevaux.

Ces derniers sont achetés à bas prix par les Arabes Yafas ou Kissad, qui les vont chercher jusque dans le Nedjéd et en Perse, les embarquent sur leurs boutres et les amènent à Mokallâh, où ils les vendent

généralement assez cher. Ces chevaux sont ensuite expédiés par terre et par mer dans les contrées environnantes jusqu'au pays de Dsjof, dans l'Yémen et sur la côte africaine du Zanguébar, etc.

On peut voir ces marchands assis sur les bancs du marché, attendant patiemment, en fumant leur chibouque, que les acheteurs se présentent.

Ils peuvent gagner sur une cargaison environ cinquante pour cent, si la traversée a été favorable.

Mais d'autres fois, le mauvais temps, l'impéritie du capitaine, la parcimonie apportée dans les provisions d'eau douce et de fourrage, entraînent la perte de la moitié des chevaux embarqués.

L'emploi des navires à vapeur semblerait devoir modifier avantageusement les conditions de ce commerce.

Mais les Yafas ou Kissad se gardent bien de rompre avec leur vieille routine.

Ils hochent la tête à toute idée d'amélioration, et, lorsqu'il leur survient une perte qu'avec un peu de soin il leur eût été facile d'éviter, ils se contentent de répéter sur tous les tons :

—*Allah Akhbar!* Dieu est grand!

Après tout, comme ils se partagent avec les habitants de Mascate et de *Bassoràh* le monopole du commerce des chevaux à cause de leurs relations directes avec le Nedjéd et la Perse, ils font en général de bonnes affaires.

Les Juifs ici ne sont pas aussi nombreux que dans les autres villes de l'Hadramont.

Cette race, qui, en Asie, a su si habilement accaparer les richesses des natifs, ne passe pas pour très-riche à Mokallâh.

On en voit même parmi eux qui vivent dans l'état le plus misérable.

Quant aux Banians (*Waïshyas*), ils pullulent.

Ce sont les comptables et les financiers de l'endroit.

Chaque maison tant soit peu considérable a son Banian, qui fait les affaires de toute la famille.

Les monnaies qui ont cours dans le pays sont comme à Mascate et dans la Mer Rouge :

Le thalari d'Autriche à l'effigie de Marie-Thérèse et que les habitants appellent *réal-horme*.

La gourde d'Espagne (*abû-mathfa*) et toutes ses divisions [1].

L'une et l'autre de ces pièces d'argent se changent ici contre vingt-quatre petites piécettes d'argent du pays, fort anciennes, qui passent pour ne renfermer aucun alliage : elles sont très-minces, très-usées, leur empreinte est presque toujours effacée ou fort endommagée; on les nomme *harf*. Il existe des pièces de plusieurs harfs, et il faut une grande habitude de ces piécettes, à double et triple valeur, pour les distinguer de celles qui représentent l'unité et dont elles ont à peu près les mêmes dimensions.

[1] Trouées, elles perdent plus de soixante-quinze centimes entre les mains des étrangers, tandis que les natifs, eux, les donnent au pair : c'est le moyen d'en interdire la sortie, et les Arabes en usent afin de s'approprier ainsi le numéraire étranger; véritable industrie très-lucrative aux indigènes.

Le harf se divise en demi-harf et se subdivise en huit autres pièces de cuivre appelées *kamsies* et dont cent-quatre-vingt-douze font une gourde, et deux cents un thalari [1].

L'argent de France y est inconnu et ne pourrait s'échanger qu'avec la perte de plus d'un cinquième par pièce de cinq francs.

Celui de la Compagnie des Indes, au contraire, c'est-à-dire la guinée en or, la *roupie*, la *pessa* [2] et la demi-pessa ou *gasie*, y est en faveur; les doublons d'Espagne, les quadruples de Portugal et les livres sterling anglaises y abondent.

Les monnaies turques et égyptiennes contiennent trop d'alliage et n'y sont point admises.

Celles de Perse, les *caronis* entre autres, s'y voient rarement aussi, mais sont reçues chez les Banians qui les expédient à Mascate, où toujours elles finissent par s'écouler avantageusement.

Les poids en usage sont les mêmes qu'à Djedda et à Moka.

Ils se composent :

Du *quintar* ou quintal, qui vaut cent *rotles* ou livres; du rotle, qui vaut quatorze onces ou *okkies;* de l'okkie, qui vaut dix *drachmes* ou gros; et du drachme, qui vaut soixante-douze *haps* ou grains de poivre.

[1] A ce compte, cinq harfs forment environ la valeur d'un franc et le kamsie celle d'un peu plus de deux centimes.

[2] Monnaie de cuivre d'à peu près la grosseur d'un de nos anciens sous. Vingt-deux pessas font un franc de notre monnaie; vingt-neuf, un *caronis* de Perse; soixante, une roupie; cent vingt-trois, une gourde; et cent trente-trois, un thalari.

Enfin, les mesures généralement adoptées sont :

La farasle, qui vaut deux *menns* ou dix-huit livres[1]; le *quelen*, qui vaut six menns ou cinquante-quatre livres; le menn, qui vaut vingt-quatre *guiasses* ou neuf livres; la guiasse, qui vaut six onces ou le pesant de six gourdes : ce sont des mesures de capacité.

Les mesures itinéraires et de longueur sont : le *zamm*, qui vaut douze milles arabes; la lieue (*sâa*), qui vaut trois milles; le mille[2] (*mil*), qui vaut treize cent trente-trois mètres trente-trois centimètres; la brasse (*bâa*), qui vaut trois coudées et demie; la coudée (*drâa*), qui vaut quinze pouces; le pas (*khrethoua*), qui vaut quatre-vingts centimètres, et le pouce (*hinche*), qui vaut douze lignes; la ligne vaut l'épaisseur de six crins de cheval.

A midi, nous rentrions à notre domicile, et, de nouveau, le restant de cette journée et la nuit se passèrent pour nous tranquillement.

[1] A Mascate, elle vaut dix menns ou quatre-vingt-dix livres.

[2] Les Arabes ont encore le mille géographique; ils le nomment *daguig* (minute); il mesure mille neuf cent quarante-deux mètres six cent quarante-deux millimètres.

LVII

Nouveau tour que me joue Hadji-Soliman. — Mohammed me quitte et Saïda tombe malade. — Fin du Ramadan; le Koutchêc-Beïram. — Un fin voilier persan. — J'émancipe Saïda et m'embarque pour Mascate.

Cependant toute cette tranquillité devait avoir un terme.

Tant il est vrai que rien n'est sûr ici-bas et que le malheur vient toujours nous surprendre au moment où nous nous y attendons le moins.

Le lendemain soir (vendredi 22 septembre 1844, 21 *ramadan* 1261), après la prière du Salat-el-Encha, je fus tout à coup assailli, en me promenant sur le port, par un attroupement considérable.

Il n'était rien moins question que de me lapider, ce que voyant, je dus m'esquiver au plus vite et rentrer chez moi.

D'où venait cette nouvelle irritation de toute une population à mon égard?

Je ne fus pas longtemps à être tiré de mon incertitude, car j'étais à peine de retour auprès des miens, que j'entendis la foule furieuse qui m'avait suivi demander à grands cris, sous mes fenêtres, le nosserani (chrétien).

Dès lors, tout me fut expliqué.

Malgré toutes mes précautions, ma qualité de voyageur avait été dévoilée.

Et par qui?

Par Hadji-Soliman!

Le misérable, ne pouvant m'empoisonner, avait imaginé ce moyen pour se débarrasser de moi, et, cette fois, il croyait avoir réussi.

Mais il en fût de nouveau pour ses frais.

La Providence, cette même Providence qui, en Égypte, en Nubie, au Sennâar, au Kordofan, au Dârfour, dans le Hedjâz, la presqu'île de Sinaï, les montagnes de l'Assir, l'Yémen, à Mareb, dans les mers de sable, la caverne, le ruisseau, à Schîbâm, et, de là, à Mokallâh, m'était toujours apparue aux instants critiques, la Providence m'apparut de rechef sous les traits de Hadji-Khacem, qui imposa silence à la foule qui se retira, non toutefois sans murmurer.

De ce moment, je dus ne plus sortir sans être accompagné de mon hôte.

Hadji-Khacem m'apprit alors que mêmes déboires étaient arrivés quelques mois auparavant à un autre voyageur qui, vu sa qualité de chrétien et d'Euro-

péen surtout, avait été obligé de fuir au plus vite et de laisser ainsi inachevée son exploration, qui était la mienne, en sens inverse.

Ce voyageur, c'était un Prussien, M. le baron de Wrede, que j'avais connu au Caire et qui a publié sur l'Hadramont et le pays de Jafféa un ouvrage qui a eu beaucoup de succès.

A toutes ces contrariétés vinrent bientôt s'en joindre deux autres plus cruelles.

Un matin, Mohammed, qui avait disparu depuis deux ou trois jours, reparut.

Il s'était laissé éblouir par les belles promesses du nagîb, Mahomed-Ebné-Abd'el-Habib, qui avait besoin d'artilleurs, et venait prendre congé de moi.

Il n'y avait pas à le retenir.

Je lui payai donc ce que je lui devais, lui souhaitai bonne chance, et le voilà enrôlé.

En second lieu, Saïda était tombée sérieusement malade, et, en conséquence, je devais la laisser à Mokallâh.

Sur ces entrefaites, arriva la fin du jeûne (lundi 2 octobre 1844, 1er *chaouâl* 1261).

Le matin de ce jour, un peu avant la prière du Fedjer, à la voix des muezzins, les fanfares sonnèrent, une salve d'artillerie ébranla la ville, et la pâque de l'islam, *Aït-el-Segh'ir* ou *Koutchêc-Beïram* (petite fête) commença.

Le Koutchêc-Beïram est mobile comme toutes les fêtes musulmanes, parce que les mois, en Orient, se règlent par lunes, et que chaque année lunaire pré-

sente une différence de onze jours en moins sur l'année solaire[1].

Le nom de *Fêtre*, que les Persans lui donnent, signifie *rupture*, parce qu'il termine le Ramadan.

Les Arabes et les Turcs l'appellent *petite fête*, pour le distinguer de la grande fête, *Aït-el-Kébir* ou *Courban-Beïram* (fête du Sacrifice), qui suit le pèlerinage au mont Arafat.

Le Courban dure cinq jours, le Kouthêc trois seulement.

Ce dernier se partage en deux phases, dont la première est la clôture du jeûne, fête de harem que célèbrent, le dernier jour du mois de ramadan, à la nuit close, par conséquent le 1er chaouâl, les illuminations, les festins et toutes sortes de divertissements.

Parmi les jeux, j'en remarquai un qui ressemblait au jeu de bague de nos foires, si ce n'est qu'il consistait dans une machine beaucoup plus grossière.

Elle était composée de plateaux suspendus, comme ceux d'une balance, à l'extrémité d'une pièce de bois posée sur un gros poteau fixé en terre.

Plusieurs hommes s'étaient entassés comme des enfants sur ces siéges, et s'amusaient à se faire tourner en rond, par le mouvement qu'un nègre leur imprimait en y employant toutes ses forces.

Le lendemain, la cérémonie commence aux mosquées et se continue par une prestation d'obéissance

[1] Les jours se comptent d'un coucher du soleil à l'autre; il est urgent de distinguer la lune naissante qui termine le dernier jour d'un mois et commence le suivant.

et d'hommage aux autorités et par des distributions de tout genre aux femmes et aux enfants et de vivres aux pauvres.

Enfin, les 2 et 3, elle s'achève par des amusements généraux et des visites de harem à harem et entre particuliers.

Le 5 (vendredi 6 octobre 1844), de bonne heure, je reçus la visite de Hadji-Khacem.

Il venait m'annoncer qu'il avait traité avec le propriétaire d'un fin voilier persan qui, moyennant vingt gourdes et sauf le calme et les vents contraires, nous ferait franchir en dix jours les trois cent vingt lieues environ qui nous séparaient de Mascate, et s'éloignait de Mokallâh le soir même, après le coucher du soleil.

Je profitai tout de suite de sa présence chez moi pour lui recommander Saïda à laquelle je remis, devant lui, cent cinquante gourdes,—autant pour se faire soigner que pour être à l'abri du besoin une fois que je serais parti,—et que *j'affranchis* en même temps, me libérant ainsi aux yeux des musulmans des obligations qu'impose à tout voyageur l'infraction au jeûne du Ramadan.

Et pour que personne n'en ignorât, comme l'on dit chez nous en style de grimoire, j'écrivis l'acte qui suit :

« Louange à Dieu !

« Le très-charitable, très-honorable El-Hadj-Abd'el Hamid-Bey atteste et certifie qu'il a donné la liberté à la négresse nommée Saïda, du pays de Zanguébar.

« Son signalement est :

« Front large, une incision dans la joue [1], peau noire, paupières noires.

« Il l'a tirée de l'esclavage en lui donnant sa liberté entière, afin qu'elle soit comptée parmi les affranchies et qu'elle jouisse des prérogatives des autres musulmanes libres.

« Il a fait cela pour la charité et l'amour de Dieu, suivant la voie tracée par notre seigneur Mohammed.

« Il espère que le Dieu tout-puissant considérera comme une bonne action cet affranchissement, et qu'il pardonnera à son serviteur autant de fautes qu'il y a de côtes sur le corps de cette femme, comme il est écrit et dit dans le livre sacré, donné par le noble Prophète.

« Que la prière et le salut soient sur lui, sur sa famille et ses compagnons, toutes les nuits et tous les jours!

« Donné à Mokallâh, le 5 chaouâl de l'an 1261 de l'hégire. »

Une fois tranquille de ce côté, laissant le dromadaire que m'avait donné l'imam de Sana en cadeau à mon hôte, j'envoyai Aaïn-el-Châhin et Sélim vendre les quatre autres au marché.

A dix heures, ils étaient de retour, m'apportant

[1] Les nègres font des incisions aux joues de leurs enfants, afin de se rendre agréables à leurs idoles ou fétiches, et puis encore pour les marquer des signes qui, d'après eux, sont susceptibles de les protéger contre l'infortune et les génies du mal; chaque race, chaque tribu, chaque famille a ses signes particuliers.

deux cents thalaris, juste la moitié du prix qu'ils avaient coûté.

Puis vint le déjeuner.

Celui-ci pris, je réunis les chouafs autour de moi, les remerciai des bons et intelligents services qu'ils nous avaient rendus durant la route, leur délivrai le certificat qui en faisait foi, les chargeai de tous mes vœux pour ce bon Abû-Bekr-el-Doâni, leur maître, et leur remis cent gourdes comme *bekhrchich*[1].

Après quoi ils se séparèrent de moi les larmes aux yeux, descendirent dans la cour, enfourchèrent leurs montures et reprirent leur route dans la direction de Doân.

Resté seul avec Sélim, ce bon Sélim qui, lui, ne m'aurait pas quitté pour tout l'or du monde,—et que, pour cela, je chérissais presqu'à l'égal d'un frère, je m'occupai de mes préparatifs de départ et à acheter des provisions pour la traversée.

Toutes ces choses faites, après la prière du magh'reb et le repas du soir, qui se prolongea jusqu'à sept heures et demie, je prenais congé de cette pauvre Saïda, qui avait eu le bonheur de retrouver des nègres de son pays, de sa tribu, affranchis comme elle, et avec lesquels elle allait pouvoir vivre en famille et retourner dans le Zanguébar si elle guérissait; elle était affectée d'un gonflement prodigieux à un genou par la présence d'un ver de Guinée qu'il avait été impossible d'extirper malgré l'écorce de grenadier,

[1] C'est la véritable orthographe du mot arabe; les Européens en ont fait *batchich*.

qui passe pour ce qui est le plus efficace après le feu, les amulettes et les sorcières; un quart d'heure après, toujours accompagné de Hadji-Khacem, lequel m'avait remis, en sortant de chez lui, une lettre de recommandation pour un de ses amis de Mascate, Séid-ben-Calfen, nous étions arrivés sur la jetée où vint aussitôt nous recevoir une *felouque* (canot), felouque, qui, à la lueur d'un fanal, nous conduisit en hâte à bord du bâtiment qui devait nous transporter dans la capitale de l'Oman et n'attendait plus que nous pour prendre la haute mer.

LVIII

La Khethaêfa.

Ce fin voilier que m'avait annoncé Hadji-Khacem, et qui nous reçut une lanterne hissée à son mât, se nommait la *Khethaêfa* (l'Hirondelle).

Les bâtiments arabes et persans, bien que moins importants que ceux d'Europe, portent des noms en rapport avec la célérité de leur marche, la valeur et le courage des équipages, leur solidité, et souvent même simplement ceux de leurs propriétaires ou patrons.

Notre patron s'appelait Hadji-Khammis.

En approchant, nous entendîmes un bourdonnement confus, et lorsque nous eûmes accosté le boutre, j'aperçus, en mettant le nez au-dessus du bastingage, un guêpier de passagers serrés les uns contre les autres comme des harengs dans une tonne.

Ajoutez à cela quantité de marchandises de toutes sortes.

Celles-ci débordaient, et la ligne de flottaison était si près de l'eau que l'on avait dû faire un faux bordage pour que la mer n'envahit pas le pont.

Ce faux bordage était maintenu au moyen de longues chevilles en bois et d'une espèce de corde en [illegible] [1].

Les passagers étaient au nombre de cent-vingt environ, et, parmi eux, on comptait une quarantaine de femmes et d'enfants esclaves.

En plus de tout cela, il y avait encore vingt-cinq ou trente hommes d'équipage, nègres pour la plupart.

Raisonnablement, le boutre pouvait contenir de soixante-dix à quatre-vingts personnes.

Sur ces sortes de bâtiments rarement pontés, parfois cousus avec des filaments de doum au lieu d'être cloués, puis calfatés de goudron et tous à voiles latines, chacun couche, le commun des marins sur les planches toutes nues, les autres sur des nattes [2] ou des tapis, s'arrangeant comme il peut, conquérant et défendant la place contre les empiètements de ses voisins.

La cabine avait été divisée pour donner asile aux femmes durant le jour.

Au-dessus d'elle, on avait tendu une tente en toile.

[1] [illegible] végétal circulaire qui enveloppe la base des branches du palmier.



[2] Nattes en feuilles de palmier ou en paille de riz fabriquées dans le pays ou venant de l'Inde.

C'était le domaine de quelques gros marchands et djellabs.

Les enfants se mêlaient à l'équipage, et, selon leur degré d'agilité ou de force, servaient de mousses.

Ils gagnaient deux choses à cette manœuvre :

Ils faisaient de la gymnastique et étaient mieux nourris.

Trois derviches, au costume fantastique, secondés par un docteur de la loi musulmane, s'étaient emparés du mât.

Ce dernier portait la djebba de calicot blanc, recouverte d'une abbaye en poil de chameau noire, et le turban vert, ce qui lui donnait, comme descendant du Prophète, une position particulière à bord du boutre.

Quant à nous, c'est-à-dire à Sélim et à moi, nous occupions la dunette avec nos bagages et nos vivres.

Ces vivres consistaient en riz, en farine, en miel, en beurre, en poisson salé et en fruits secs.

Une cuisine commune, pareille aux fours banals du moyen âge, devait nous offrir son foyer toujours ardent.

Je dis *commune*, car chacun avait à pourvoir à sa subsistance personnelle.

Nous avions de plus de l'eau douce, ce qui nous permettait de ne pas toucher aux deux énormes caisses renfermant le liquide des autres passagers et de l'équipage, et qui tenaient les deux côtes du mât.

C'était sur ces deux caisses que les trois derviches et le docteur de la loi musulmane avaient élu domicile.

Les quatre associés se séparèrent le soir même.

Les premiers étaient Schiytes et couverts de vermine.

Le docteur de la loi musulmane était Sunnite et assez propre pour un docteur de la loi musulmane.

A notre arrivée, hommes et femmes se trouvaient pêle-mêle sur le pont.

Seulement ces dernières avaient le visage voilé, ce qui ne les empêchait pas de se livrer à la conversation soit particulière, soit générale.

—Le boutre est bien chargé, dis-je en moi-même en apercevant cet encombrement de marchandises, et les passagers y pullulent ; voyons au moins si le patron a meilleure mine.

Je vis, assis sur le banc de quart, si on peut l'appeler ainsi, un homme de trente-cinq ans environ.

Il avait l'air honnête, mais au premier abord très-incapable.

Je ne pensai pas que ce fût le nacoda [1].

Cependant, il s'annonça comme tel, et il ne me fut plus permis d'en douter.

Outre le nacoda, tous les bâtiments arabes et persans ont un timonier ou pilote.

Je voulus aussi le connaître pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte.

Je m'adressai à un marin d'un âge avancé et lui demandai où était le *roubban*.

[1] Nom persan du patron ou capitaine ; sur la mer Rouge, ils se nomment *réïs*.

—C'est moi-même, me dit-il.

—Je suis très-heureux de faire le voyage sur un boutre où tu te trouves, lui répondis-je, et ton aspect m'annonce que tu dois avoir une parfaite connaissance de la mer.

—Ali peut se flatter d'être au fait de son métier, sans faire tort à sa modestie.

—Je n'en doute nullement.

—Tu en seras encore plus certain quand tu sauras que j'ai vu échouer sous moi sept boutres qui m'ont été confiés à diverses époques ; quand on a passé par ces épreuves, on doit être au fait de son métier.

—S'il en est des marins arabes comme des cavaliers, qui, pour acquérir de la solidité à cheval, doivent tomber plusieurs fois, tu dois connaître ton état mieux que personne. Cependant, si tu fais en sorte de te dispenser d'une huitième expérience avec la *Khethaêfa*, je t'en serai très-reconnaissant.

—Allah-Akhbar ! fut sa seule réponse ; Dieu est grand !

J'ai parlé du costume fantastique des derviches.

Fantastique veut dire étrange, inouï, impossible, mais ne montre pas de quoi ce costume se compose.

Je vais expliquer cette épithète toute française.

Ce costume fantastique se compose d'un large pantalon de cotonnade blanche ou bleue et d'une veste très-ample, formée d'un millier de morceaux de drap de toutes couleurs et imitant assez bien certain travestissement de Folie, de mise dans nos jours de carnaval.

Leur bonnet est pointu dans le genre de celui que nos faiseurs d'almanachs donnent à Mathieu Laensberg et à Nostradamus.

Leur corps est entouré de chapelets ayant quatre-vingt-dix-neuf grains gros comme des noisettes et formant trois divisions de trente-trois grains chaque. Il en est dont les chapelets sont de cent et un grains, divisés par dizaines et gros comme des noix.

Une ceinture leur serre la taille et soutient un djembie et une hachette leur servant à fendre du bois et qui leur donne en même temps un aspect plus formidable.

Ils ont en outre et comme dernier ornement trois noix de cocos :

La première, énorme et coupée en manière de sébille, qui leur pend sur le dos et leur sert à mendier;

La deuxième, plus petite, est attachée à leur côté gauche et leur tient lieu de verre;

Enfin, la troisième, moindre encore, suspendue près de la seconde et ticquetacquant avec elle, leur sert à prendre le café.

Ils passent leur temps à priser, à fumer, à dire leur chapelet et à faire les jongleurs.

Leur tabatière est en corne et leur chibouque en cuivre.

Au lieu de bâton, ils portent à la main l'os nasal du poisson que l'on appelle la *scie*.

Leur costume est complété par une foule d'amulettes et de cricris, se composant de dents de requin, de défenses de sanglier et de coquillages.

Ajoutez à tout cela une peau de lion ou de panthère jetée sur leurs épaules le jour, et leur servant de natte la nuit; une chevelure et une barbe immenses, noires et épaisses; des dents blanches, des lèvres rouges comme du sang, des yeux de lynx, et vous aurez une idée des trois saints personnages dont notre docteur de la loi musulmane avait, par délicatesse sans doute, évité le voisinage.

On sait que les derviches mahométans peuvent circuler de par le monde musulman sans avoir à s'occuper de rien.

La crédulité publique fait les frais de leur voyage.

D'ailleurs, quand on ne leur donne pas ils prennent.

Témoin l'aventure d'Arnaud à Hodeïdâh.

Ce qui n'est permis à aucun homme, sauf les eunuques, l'entrée des harems, leur est permis à eux.

Les grands de Turquie, d'Égypte, de Perse et d'Arabie ont presque tous un derviche à eux, ou plutôt appartiennent à un derviche, qui joue près d'eux le rôle que les Orsini et les Ruggieri jouaient près de nos anciens rois.

Osman-Pacha, gouverneur du Hedjaz en 1842, avait un derviche nommé Ibrahim-Effendi qui possédait plus de trente mille thalaris de rente.

Les bonnes grâces du pacha, qui ne faisait rien sans son avis, étaient subordonnées aux siennes.

Aussi lui faisait-on une cour plus assidue qu'à son maître. J'eus souvent à la Mecque l'honneur de ses visites, motivées sans doute par le désir de connaître mes desseins.

Ce fut un derviche, favori de Mahmoud, père d'Abd'ul-Medjid, qui détermina le massacre des janissaires.

Ceux qui voyagent sont d'ordinaire des espions envoyés par les princes orientaux, et qui, à leur retour, leur rendent compte de ce qu'ils ont vu.

Somme toute, ce sont parfois mieux que des agents secrets.

Ce sont des bourreaux qui vont tuer à distance comme faisaient les affidés du *Vieux de la montagne* en Asie, et les *francs-juges* en Allemagne.

Cette réputation et la vermine qui les couvrait concouraient à nous faire suivre à tous l'exemple du docteur de la loi musulmane, qui s'était éloigné de ceux qui se trouvaient à notre bord.

Disons aussi en passant qu'ils avaient, comme Tartufe, le teint fleuri et le menton étagé.

Chacun de nous devait, à tour de rôle, contribuer à leur entretien durant la traversée.

J'ai déjà dit dans le chapitre précédent que si nous étions favorisés par une bonne brise, nous pouvions espérer être en dix jours à Mascate.

Une demi-heure après notre embarquement, le roubban profitant de la marée haute pour s'éloigner de Mokallâh, la *Khethaêfa* venait mouiller en pleine mer par dix brasses d'eau.

L'océan Indien ressemblait fort à cet abîme dans lequel s'engloutissent les heures, les mois et les années.

La lune ne l'éclairait pas encore, quelques rares

étoiles seulement brillaient au ciel et se reflétaient dans les profondeurs de l'eau.

Notre boutre, comme un ballon, paraissait suspendu et flottant au milieu de l'éther, entre deux immensités.

Lorsque ceux qui nous avaient amenés s'éloignèrent, on eût cru les apercevoir dans un gouffre.

Mais bientôt la lumière du fanal éclaira leur felouque et rayonna sur l'onde, nous montrant les yeux brillants, le corps et les bras nus des rameurs.

Pendant quelque temps les objets placés dans son cercle lumineux restèrent visibles.

Puis ce cercle se rétrécit peu à peu.

Au bout d'un instant, ce ne fut plus qu'une étoile détachée du ciel et filant avec lenteur sur la surface de l'eau.

Enfin, cette étoile s'agita, traça quelques détours, qui, de l'endroit où nous nous trouvions, semblaient les évolutions insensées d'un feu follet, disparut, reparut, gravit une pente, disparut de nouveau, reparut encore, et tout à coup sembla s'anéantir dans les entrailles de la terre.

Il pouvait être alors près de neuf heures.

Vers minuit, chacun commença à s'endormir, et bientôt tout fut calme à bord jusqu'au matin.

LIX

En mer.

Samedi 7 octobre 1844 (6 *chaouâl* 1261). — Pendant le restant de la nuit, les matelots avaient tâché de mettre un peu d'ordre à bord.

A sept heures, ils hissent l'antenne de leur voile, et, durant tout le jour, nous longeons la côte par une faible brise sud sud-ouest.

Les marchands et les djellabs sont nonchalamment accroupis sous leur tente, les femmes dans leur cabine, celles-ci caquetant, fumant ou jouant de la musique, les autres devisant de leurs affaires.

Aux premiers mouvements de la *Khethaêfa*, la terre a paru littéralement manquer sous eux, et il leur a fallu passer incontinent de la position perpendiculaire à la position horizontale.

Les trois derviches sont assis sur les deux caisses

à eau et fument du hachisch ; le docteur de la loi musulmane est encore debout, si avoir le dos appuyé contre un échafaudage de marchandises, la tête penchée en avant et les jambes posées verticalement peut s'appeler être debout; il ne dit pas une parole, tant sa crainte d'ouvrir la bouche est grande.

De temps à autre, il s'assied, sombre comme Jérémie au bord du Jourdain ; il rumine peut-être un nouvel article de foi.

Le nacodà se promène paisiblement de l'avant à l'arrière, inspectant chaque chose.

Sélim et moi, nous sommes appuyés contre le faux bordage ; nous suivons les mouvements oscillatoires du boutre, en étudiant la gradation et la dégradation des teintes.

A portée de la main, j'ai mon fusil à deux coups, l'un chargé à balle dans l'attente des marsouins ou des requins, et l'autre chargé à plomb, en l'honneur des margats, des mouettes, des goëlands ou de tout autre volatile qui voudrait nous faire cette joie de passer à portée de nous.

La moitié de l'équipage est sur le pont et fait le quart, l'autre vaque à ses affaires, c'est-à-dire dort ou bavarde dans les premiers dessous, comme on dirait à l'Opéra.

Les douze ou quinze matelots visibles sont pittoresquement groupés au centre ou à l'avant du boutre, autour du mât ou près de la dunette.

Les mousses jouent aux osselets ou sautillent de côté et d'autre.

La *Khethaêfa* va toute seule, comme le navire *Argo*, sans qu'il y ait besoin, pour la diriger, d'autre puissance ou d'autre volonté que celle de l'antenne ou du roubban, lequel, d'un air indolent, tourne le gouvernail tantôt à droite, tantôt à gauche[1].

Ce ne sont plus les côtes d'Afrique, du Hedjaz et du Théama aux rudes falaises; ce n'est plus la poupe rugueuse du *Hadji-Habib-Allah* battue par les flots de la mer Rouge; ce ne sont plus les oiseaux des tempêtes se jouant, au sifflement du vent, au milieu de l'embrun des vagues se brisant sur les rochers.

Non, c'est la mer des Indes, transparente en ce moment comme un miroir.

Nous passons successivement devant *Roeab* et *Sahire*, petits villages construits en amphithéâtre et se dessinant, pareils à deux pyramides, entre l'azur du ciel et l'azur d'Amphitrite.

La limpidité des eaux nous permet de distinguer au fond de l'abîme, soit les innombrables ramifications du corail, soit une foule de plantes d'un vert éclatant, qui semblent une forêt sous-marine.

L'un des caractères distinctifs de cette mer est sa grande phosphorescence.

Peu de voyageurs y ont navigué sans être frappés, à certains jours, de l'éclat lumineux que trace sur l'onde pendant la nuit le sillage du bâtiment.

[1] Le roubban confie presque toujours la barre aux matelots; il trace la route au moyen d'une boussole (*bousla*); enfin il est à peu près à bord des boutres arabes ce que le lieutenant en second est à bord de nos navires.

Si l'on plonge alors une rame dans l'eau, elle fait jaillir à l'instant des milliers d'étincelles.

Le fil du loch, quand on le retire de la mer, semble une longue chaîne de rubis et de diamants, dont le châtoiement dans l'ombre est d'un effet merveilleux.

On sait que ce phénomène, qui se produit quelquefois, mais à un moindre degré, dans la Méditerranée, est dû à la phosphorescence de myriades d'animalcules au moment de la reproduction.

La description de l'océan Indien entraîne nécessairement celle des deux autres mers qui, de tout temps, ont été avec elle les grandes mais difficiles routes du commerce de l'Arabie et de l'extrême Orient, car le golfe Persique, simple continuation du bassin de l'Euphrate, ainsi que la mer Rouge, vaste enfoncement dans lequel ne s'écoule aucun fleuve, sont de même sillonnés de bas-fonds, d'écueils, de petites îles qui forment autant d'obstacles à la marche régulière des bâtiments.

Les anciens déjà ne parlent qu'avec épouvante des périls de la navigation dans les mers arabes.

Agatharchides, Arrien, Artémidore, Édrissi, Strabon, sont unanimes dans leurs rapports.

Tantôt c'est le golfe Persique ou mer *Erythrée* dont ils dépeignent les terribles tempêtes, tantôt celles du golfe Arabique dont ils font de lamentables récits.

Dans l'antiquité, les navigateurs les plus hardis, les Phéniciens, ne se confiaient sur ces flots redoutés qu'après avoir imploré les dieux par des sacrifices.

On les considérait, au retour, comme des victimes échappées à une mort certaine, et c'est ornés de guirlandes qu'on les conduisait aux temples pour remercier les immortels.

Néarque, qui s'embarqua sur l'*Indus* par les ordres du héros macédonien, et remonta le golfe Persique, trois cent vingt-six ans avant l'ère chrétienne, éprouva plus de péripéties que Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique [1].

On échouait sur des bas-fonds, on était effrayé par la vue des baleines, et le rivage toujours voisin ne rassurait pas sur les périls du naufrage.

L'œil n'y découvrait que des plaines désolées, habitées par des sauvages demi-nus, dont l'aspect étrange et les gestes hostiles inspiraient l'épouvante.

La mer Rouge n'avait pas une renommée moins fâcheuse.

« Le rivage du golfe *Etlanitique*, dit Strabon [2], est d'abord pierreux, puis il devient hérissé de rochers, et difficile à côtoyer à cause de la rareté des ports et des mouillages. En effet, la côte est bordée de montagnes escarpées et hautes dont la base se prolonge jusqu'à la mer où elle forme des écueils qui environnent le navigateur de dangers insurmontables, surtout quand les vents étésiens soufflent, et lors de la saison des pluies, qui a lieu à la même époque. »

Nous lisons enfin dans Édrissi [3] :

[1] Arrien, *Script. mar. Eryth.*, p. 12.
[2] Liv. XVI, p. 776.
[3] *Prolégomènes*, p. 5 et IIe climat, ve section; trad. de A. Jaubert.

« Les profondeurs de la mer de *Colzoum* (Suez) sont remplies de bancs de sable sur lesquels périssent les navires, en sorte qu'il n'y a que les navigateurs expérimentés, et connaissant ces écueils cachés ou les passages praticables, qui osent s'y hasarder.

« Les bâtiments dont ils se servent sont composés de planches cousues avec des cordes de palmier, calfatées avec de la résine pilée, et enduites de graisse de phoque.

« Le capitaine se tient assis sur la proue, muni d'instruments nautiques nombreux et convenables.

« Il examine attentivement le fond des eaux pour reconnaître les écueils, et il indique au timonier la direction qu'il faut prendre.

« Sans ces précautions, il serait impossible de naviguer dans cette mer, car elle est tellement périlleuse qu'on ne se risque pas à marcher la nuit.

« On mouille de jour dans quelque endroit convenable, et l'on n'en repart que de jour.

« C'est une mer sujette à des orages affreux, semée d'îles inhospitalières, et qui, en un mot, n'offre rien de bon, soit dans ses profondeurs, soit à sa surface.

« Elle n'est pas comme l'océan Indien, dont le fond recèle les perles les plus rares, dont les montagnes contiennent les pierres les plus précieuses, dont les rivages sont couverts de villes florissantes et de résidences royales; où croissent l'ébène, le *rotting*, le bois d'aloès, le camphre et divers parfums; où l'on trouve la chèvre qui porte le musc.

« La mer de Colzoum ne produit que de l'ambre, et encore vient-il de la mer des Indes. »

La longueur du golfe Arabique, depuis le détroit de *Bab-el-Mandeb* (*la porte des larmes*) jusqu'à Suez, est de quatorze cents milles arabes[1].

Sa largeur, qui n'est que de vingt milles à l'entrée du détroit, est de cent quatre-vingt-dix milles entre Souakem sur les côtes de Nubie, et *Confodâh* dans le Hedjaz.

La mousson du nord-est (*chemâl*), qui y règne depuis la dernière moitié d'octobre jusqu'à la première moitié d'avril, peut seule en faciliter l'entrée aux navires.

Elle devient impossible par la mousson contraire.

Dans le golfe Persique, ce sont les vents du sud-est (*K'oos*), régnant pendant les six mois d'été, qui favorisent le passage du détroit d'*Ormûz* ou *Ormus*, beaucoup moins resserré toutefois par des îles ou des récifs que celui de Bab-el-Mandeb. Pour les Européens, la navigation à la vapeur a levé tous ces obstacles.

En effet, ce qui peut causer de graves inquiétudes à un bâtiment à voiles ne préoccupe aucunement ces rois de la mer, qui sillonnent leur empire, assis sur un trône de flamme, avec une couronne de fumée au front.

Quelle que soit l'époque de l'année à laquelle les navires partent de l'Inde pour Suez ou Bassorâh,

[1] Le mille arabe comporte la distance à laquelle il est possible de distinguer à l'œil nu un homme d'une femme, soit dit de nouveau 1333 mètres 33 centimètres.

ils parcourent sans dangers comme sans retards ces mers terribles, auxquelles leur position a, de tout temps, assuré une haute importance commerciale, alors même qu'on ne pouvait y naviguer sans braver les périls du naufrage.

Nous avançons toujours et entrevoyons en troisième lieu *Schahher* ou *Schoher*, puis *Haumie*, *Scharma* et *Bogatschïa* couchées sur le rivage et ombragées par des bouquets de mossouacks ou de palmiers.

Il y a quelque chose de charmant à se sentir entraîné ainsi vers l'inconnu.

Cet inconnu est devant nous, et nous nous en rapprochons d'heure en heure.

On parle continuellement de la longueur des traversées.

Il est possible que dans les hautes latitudes, là où la terre a disparu complètement, là où l'on ne voit, aussi loin que le regard puisse s'étendre, autre chose que le ciel et l'eau, il est possible que l'ennui vienne avec le malaise, son précurseur ou son compagnon, s'asseoir côte à côte du passager.

Mais, en vérité, pour le penseur, c'est-à-dire pour l'homme qui essaye de plonger ses regards dans les arcanes de la mer ou dans les profondeurs de l'éther, ces deux emblèmes de l'infini, je ne sais pas de spectacle plus varié et souvent plus sublime que cet horizon désert à l'extrémité duquel semblent se toucher le nuage, cette vague du ciel, la vague, ce nuage de la mer.

J'avoue qu'on ne peut rêver éternellement, qu'il

y a des traversées de trois ou quatre mois, et qu'un rêve de trois ou quatre mois finit par sembler un peu long.

Mais les Arabes ne rêvent-ils pas toute leur vie, et quand par hasard ils se réveillent, ne se hâtent-ils pas de recourir, pour s'illusionner encore, à l'opium ou au hachisch.

J'allais joindre l'exemple au précepte, et m'enfoncer jusqu'au cou dans ma rêverie, lorsqu'un matelot me toucha l'épaule, et allongeant la main dans la direction du cap *Bogatschûa :*

—*Gossier!* me dit-il.

Il y a des noms qui ont une singulière puissance, car ils portent en eux tout un monde de souvenirs, qui, aussitôt qu'ils se présentent à notre esprit, viennent l'envahir et en chasser violemment les idées antérieures, au milieu desquelles il se reposait calme et placide comme un pacha dans son harem.

Gossier, l'ancienne *Mjos-Hormos* des Grecs[1], est célèbre par la station qu'y firent, vingt et un ans avant l'ère chrétienne, Ælius Gallus, général romain, et ses troupes.

C'était Auguste qui, trois ans auparavant, l'avait chargé d'explorer l'Arabie Heureuse[2], dans le but de se concilier les peuples qui l'habitaient, ou de les soumettre.

[1] Messieurs les savants confondent ici généralement Gossier avec *Kosseïr*, un des ports africains de la mer Rouge ; c'est une erreur.

[2] L'Hadramont faisait alors partie de l'Arabie Heureuse.

La réputation des produits propres à cette contrée et l'antique renommée de son commerce avec les Indes lui donnaient l'espoir, ou d'acquérir des amis puissants, ou d'avoir de riches ennemis à vaincre.

Il comptait d'ailleurs sur les *Nabathéens*, ses alliés, qui lui avaient promis de le seconder de tout leur pouvoir, et possédaient *Pétra*, la ville aux tombeaux.

Mais il fut trompé dans sa confiance.

Un chef nabathéen, nommé Syllæus (Salêch), qui s'était proposé pour servir de guide au général romain, et s'était chargé des approvisionnements nécessaires à l'armée, se conduisit avec la dernière des perfidies.

« Au lieu d'indiquer, dit encore Strabon, les chemins sûrs et les rivages qu'on pouvait côtoyer sans danger, il fit prendre à Ælius Gallus des routes impraticables, et l'entraîna, par mille détours, dans des lieux dénués de tout, sur des côtes escarpées, dépourvues de mouillage et hérissées d'écueils à fleur d'eau : c'est surtout dans de tels lieux que le flux et le reflux lui causèrent de grands dommages. »

Les Romains avaient alors une connaissance si imparfaite de l'Arabie, qu'on leur persuada qu'il était impossible de s'y rendre de l'Égypte sans traverser la mer Rouge.

Ils construisirent, en conséquence, quantité de trirèmes et de vaisseaux longs, à *Arsinoé* ou *Cléopâtrie*, près du canal qui communiquait des lacs salés au golfe, puis s'embarquèrent, au nombre de dix mille hommes de pied, tant soldats romains qu'auxiliaires,

dont cinq cents Juifs et mille Nabathéens, sous la conduite de Syllæus.

Après une traversée très-orageuse, dans laquelle périrent plusieurs bâtiments, Ælius Gallus débarqua à *Leukécomé* (Moilâh).

L'armée avait tant souffert pendant la navigation, qu'elle fut forcée d'attendre une année entière avant de quitter le port auquel elle venait d'aborder.

Ælius Gallus repartit ensuite.

Mais le manque d'eau et la perfidie de son guide rendirent la marche si lente et la route si longue, que ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois qu'on atteignit l'oasis d'*Anagrana* ou *Negrana* (Nedjerân).

Sa capitale fut emportée d'assaut et son roi mis en fuite.

De là, les Romains continuèrent leur route, et parvinrent sur les bords d'un torrent, dont le passage leur fut disputé par l'armée des Arabes.

Ces derniers perdirent sept mille hommes dans la bataille qui se livra.

La prise de la ville d'*Asca* (?) suivit immédiatement le combat.

D'Asca, Ælius Gallus atteignit la ville d'*Athrulla* (?), s'en empara sans coup férir et y laissa garnison.

Ayant fait provision de blé et de dattes pour la route, il poussa jusqu'à Mareb, gouvernée par un roi nommé Ilasarus (l'*Houl-Azar* des Orientaux), et qu'il assiégea pendant six jours.

Mais la disette d'eau le contraignit à lever le siége.

Il n'était plus alors qu'à deux journées de marche

du pays des aromates[1], selon le rapport des prisonniers.

Le général romain, convaincu trop tard de la perfidie de Syllæus, prit, pour le retour, des routes différentes de celles où il l'avait si complétement égaré.

Aussi lui suffit-il de cinquante et quelques jours pour franchir l'espace qu'il avait mis naguère six mois à parcourir.

Il descendit vers le sud-est pour gagner l'océan Indien et toucha à Gossier, d'où, après un mois de station, il se rendit par mer et par terre à Souakem et à Alexandrie, avec celles de ses troupes qui avaient échappé aux maladies, à la faim et à la fatigue.

Sur les six heures et demie, c'est-à-dire au coucher du soleil, et à dix-huit cent soixante-cinq ans de distance, nous venions, à notre tour, amarrer à une encâblure du même rivage, par quatre brasses d'eau, protégés contre le vent par le port, où nous avaient déjà précédés quelques boutres venant de Masçate et se rendant à Mokallâh, à Aden et à Moka.

On sait que les Arabes ne naviguent pas pendant la nuit, de peur des récifs et des pirates, les premiers stationnaires, les seconds glissant silencieusement à fleur d'eau.

A défaut de port, il y a dans la mer, à un quart de lieue, une demi-lieue, une lieue de la rive, ou sur celle-ci quand elle est hospitalière, diverses stations connues des pilotes, espèces de criques et d'habita-

[1] L'Yémen ou l'Arabie Heureuse.

tions isolées où le bâtiment trouve tous les soirs un refuge.

Le port de Gossier est formé par une petite anse, que la grande chaîne de montagnes qui enserre, en quelque sorte, l'Arabie depuis Suez jusqu'au détroit d'Ormüz, met à l'abri du côté de la terre; vers la mer, des bas-fonds le défendent contre les grosses lames qui viennent s'y briser.

LX

Dhafâr.

Dimanche et lundi, 8 et 9 octobre 1844 (7 et 8 *chaouâl* 1261). — Le 8, à cinq heures du matin, nous reprenions la mer.

Il faisait nuit encore, quoique l'on sentît déjà l'approche du jour.

Nous naviguions pour nous éloigner de la côte, ouvrant, avec la route que nous avions suivie la veille, un angle aigu dont le cap Bogatschûa formait le sommet.

Le balancement du bâtiment dégageait de la plaine liquide des globes de flammes phosphorescentes, qui après avoir, de chaque côté, suivi les flancs du boutre, allaient derrière lui se réunir et se perdre dans son sillage; le ciel s'éclaircissait peu à peu, tout en gardant sa couleur d'outremer.

Le *Djebel-Asad* (la montagne des Lions) se découpait dans le lointain sur une teinte orangée, et semblait un chameau gigantesque couché le long du rivage et s'abreuvant à la mer.

De son côté, la côte commençait à recevoir la lumière.

On distinguait parfaitement ses villes, ses villages, ses maisons isolées, ses *ras* ou caps.

Au moment où nous fûmes en vue de *Rader-Segh'-ir*, l'astre-roi, semblable à un globe d'or, montait en avant du cap Bogatschûa.

A ses rayons, nous aperçûmes distinctement alors Gossier, que nous venions de quitter, ses fortins et ses minarets blanchissant dans la lumière, et son port encore perdu dans la brume, que perçaient, comme des lances gigantesques, les mâts banderolés de ses boutres à l'ancre.

La même brise nous accompagne ce jour-là ainsi que la veille.

Nous doublons successivement *Saba-Hareyer*, *Wadi-el-Masellâh* et *Sihût*.

Le soir, le nacoda désire entrer dans l'ancrage de *Hattâb*, mais le roubban veut pousser plus loin, et, après avoir dépassé les deux caps *Agab* et *Scharwân*, nous venons mouiller par six brasses d'eau à un quart de lieue du rivage, vis-à-vis de *Keschin*, l'ancienne *Sachalitès* des Grecs.

A peine amarrés, plusieurs pêcheurs, montés sur des pirogues (*sambûcks*) faites avec un seul tronc d'arbre, ayant pour voiles des nattes en feuilles de

palmier, viennent accoster le boutre et nous offrir du poisson; ces embarcations sont si petites, qu'elles sont toujours à moitié submergées, quoiqu'elles ne soient chargées que du poids d'un seul homme.

Les pêcheurs les font avancer au moyen d'un bâton terminé à ses deux bouts par deux palettes rondes qui leur servent de rames, et ils vident avec une sébile l'eau qui s'introduit dans leur esquif.

Si, en comparant la *Khethaêfa* aux beaux bâtiments d'Europe, je m'étais cru embarqué sur une frêle chaloupe, il me semblait en revanche que je me trouvais sur un vaisseau de haut bord lorsque j'abaissais mes regards sur ces vraies coquilles de noix.

On ne nous promettait de prendre terre qu'à Dhafâr, et nous ne devions y arriver que le lendemain.

Quand je dis que nous ne devions arriver à Dhafâr que le lendemain, j'avance ce fait d'après les informations que j'avais prises à Mokallâh, jamais un pilote arabe ne répondant autre chose à cette question :

— Quand arriverons-nous à tel endroit?

Que ces mots :

— Quand il plaira à Dieu!

Il plut heureusement à Dieu de nous faire arriver le lendemain 9 octobre, après avoir doublé successivement *Scharwân* (*Sciorama* d'Édrissi), *Durgâh*, *Haswaïne*, *Sugger* ou *Schedjer* (*Escier* de Marco-Polo), et les caps *Durgâh*, *Fartasch* (*Siagrium Promontorium* des Romains), *Thurbat-Ali*, *Seïr*, *Hamier* et *Schedjer*.

A la vue du lieu de débarquement, chacun avait

fait toilette, et dès que nous fûmes amarrés, la felouque du boutre nous transporta à terre.

Comme les Arabes n'ont pas songé à établir de quai où l'on puisse aborder un peu commodément, les passagers pauvres se mettent dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Mais les matelots transportent sur leur dos ceux qui ont un batchich à leur donner.

Quant aux femmes, il faut qu'elles prennent infailliblement le bain.

Je crois que leurs maîtres préféreraient les voir se noyer plutôt que de permettre à un homme de les presser dans ses bras, et ils sont trop peu galants eux-mêmes pour se charger de ce fardeau.

Il pouvait être alors trois heures de l'après-midi environ.

Aussitôt à terre, je commençai par me désaltérer à ma guise, résultat auquel je crus un instant que je n'arriverais jamais; puis, je fis provision de petits citrons gros comme des noix, excellents compagnons de route par la chaleur, et je me fis conduire aux ruines de Dhafâr, la *Saphar* de la Bible et la *Dufar* de Marco-Polo.

Il existe une autre ville de ce nom au pied des monts *Sumara,* à dix-huit kilomètres sud-ouest de *Yérim,* dans l'imamat de Sana, et quelquefois elles ont été confondues ensemble par les géographes orientaux.

Mais c'est probablement de celle dont j'allais voir les ruines que l'historien Maçoudi a voulu parler, lorsqu'il dit que la plupart des rois himyârites ont

résidé à Dhafâr; et comme cette cité, enrichie par le commerce de l'Inde, était la ville la plus intéressante de l'Arabie méridionale, je suis très-porté à croire que son homonyme de l'Yémen occidental fut bâtie et appelée ainsi, dans un esprit de rivalité, par le souverain d'une province démembrée, lequel voulait pouvoir dire :

— Je règne à Dhafâr !

Le nom de Dhafâr, métropole, s'applique aujourd'hui, non plus à une ville en particulier, mais à une série de villages situés sur la côte ou près de la côte de l'océan Indien, entre les caps Schedjer, *Merbat* et *Noss*.

Ceux de ces villages qui avoisinent le rivage, en allant de l'ouest à l'est, sont *Aoukâd*, *Salalâh*, *El-Hafâh*, *El-Bélid*, *Merbat*, *El-Dahâriz* et *Takâh*.

Les deux premiers et le cinquième sont à peu de distance de la mer, et les quatre autres y baignent.

Celui que l'on nomme El-Bélid est couvert de ruines, mais de ruines splendides.

On y remarque l'ogive et la voûte à plein cintre.

Toutes les pierres sont taillées avec une précision géométrique remarquable, et l'on voit dans chaque maison une mosquée ou un oratoire.

Voici la tradition relative à cette particularité :

« Autrefois, il n'y avait à Dhafâr qu'une mosquée pour tout le monde.

« Un Bédouin, étant entré dans la ville à l'heure du magh'reb, se rendit dans cette mosquée, où se trouvait réunie toute la population mâle pour faire la

prière, et, celle-ci finie, il demanda l'hospitalité aux habitants.

« Ce fut à qui l'aurait pour hôte.

« Les uns le saisirent par un bras, les autres par l'autre, et, chacun tirant de son côté, il fut écartelé vif.

« Le prince qui régnait alors, craignant que pareille scène ne se renouvelât, ferma la mosquée commune et ordonna que chaque habitant eût une mosquée particulière.

« —Dorénavant, dit-il aux *Dhafârites*, lorsqu'un étranger pénètrera dans vos murs, il sera l'hôte de celui dans l'oratoire duquel il aura mis le pied. »

El-Bélid est construit sur une presqu'île ou ci-devant presqu'île, entre la mer et un golfe, en sorte que le port se trouvait jadis derrière la ville par rapport à un spectateur placé au large.

Aujourd'hui, pendant presque toute l'année, au moins à la marée basse, le golfe est un lac, et la presqu'île un isthme, l'entrée du port s'étant obstruée à la longue.

Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que ce lac est un lac d'eau douce.

Dans la saison des pluies, il redevient golfe, golfe d'eau douce à la marée basse, et d'eau salée à la marée haute.

Ptolémée, qui a eu soin de placer *Saphar metropolis* dans sa nomenclature des villes de l'Arabie, ne la met pas sur le rivage de la mer, d'où je suppose avec M. Fresnel qu'El-Bélid, sis sur la portion de côte

qui porte toujours le nom de Dhafâr, n'était anciennement que le port ou *pirée* de la métropole orientale.

Ce point coïnciderait alors avec le *Mosca Portus* qu'Arrien vante comme le rendez-vous de tous les marchands qui faisaient, de son temps comme aujourd'hui, le commerce, notamment des aromates, entre l'Inde, la Perse et l'Arabie.

C'est un avantage inappréciable pour l'histoire que le prophète hébreu Ézéchiel nous ait transmis[1] sur les principaux entrepôts de ce commerce des renseignements fort exacts.

On ne saurait pas sans lui que les Phéniciens avaient choisi pour leurs échelles en ces lieux l'Hadramont et la côte de Schedjer.

Vadan et Javan t'apportaient de Sana des lames de sabre et de la casse, en échange de tes denrées. Les commerçants de Saphar et de Ræma te vendaient les meilleures épices, de l'or et des pierreries. Haran, Canna, Aden, Saba trafiquaient aussi avec toi.

Quelques-uns de ces endroits, tels qu'Aden, Haran et Canna, ports de la mer des Indes, à l'ouest de Mokallâh, ainsi que Sana, Saphar et Saba, ou Mareb, ont conservé jusqu'à nos jours leurs noms primitifs.

Mais il ne reste plus rien de Vadan, situé sur le détroit de Bab-el-Mandeb et dont on ignore même l'emplacement.

Il résulte donc de ce passage d'Ézéchiel que les Hébreux connaissaient parfaitement l'Arabie Heureuse,

[1] XXVII. 19, 24.

et qu'ils entretenaient avec elle de fréquentes relations.

On achève de s'en convaincre en lisant Théophraste, qui fournit aussi des renseignements précieux sur le commerce de l'encens et des épices de cette contrée.

« L'encens (*oliban*), la myrrhe et la casse viennent, dit-il [1], dans le pays des Sabéens et des Hadramites; l'encens et la myrrhe, sur les montagnes et dans les îles du voisinage.

« L'arbuste qui produit l'encens est plus élevé que celui qui fournit la myrrhe, et tous deux sont tantôt sauvages, tantôt cultivés avec soin.

« Les habitants leur font des incisions avec un couteau, et la résine coule par terre.

« La myrrhe et l'encens récoltés étaient portés au temple du Soleil, si vénéré des Sabéens, où ils étaient gardés par des hommes armés.

« Chaque propriétaire y étalait sa part, accompagnée d'une tablette qui en indiquait la mesure et le prix; puis les marchands venaient y déposer, à côté de chaque lot, le prix marqué sur la tablette.

« Après quoi survenait le prêtre, qui prélevait le tiers de cet argent pour la divinité et laissait le reste au propriétaire. »

Le trafic de la myrrhe et de l'encens était par conséquent sous la protection d'un temple, et se faisait, en quelque sorte, sans parler, comme se font encore

[1] *Hist. plant.*, IX, 4.

de nos jours, dans les mêmes contrées, la vente et l'achat du café.

Édrissi, enfin, ajoute que l'encens le plus agréable était celui de Dhafâr, et le plus fort d'odeur celui de *Zeïla*, port de la côte orientale d'Afrique, et qui possède toujours en grand le trafic de cette denrée.

A six heures, je m'en vins retrouver la *Khethaêfa*; du port, je la vis mollement bercée par la vague, à soixante brasses de moi.

Son équipage, presque entièrement composé de noirs, je crois l'avoir déjà dit, pêchait à la ligne et prenait des centaines de poissons.

Seulement, des milliers de goëlands volaient autour des pêcheurs, et, avec une adresse merveilleuse, une fois sur trois, leur enlevaient le poisson dans l'espace qu'il avait à parcourir entre la surface de la mer et leur main.

Il arrivait parfois que le goëland, victime de sa gloutonnerie, se prenait lui-même à l'hameçon : le pêcheur pêchait ainsi du même coup un poisson et un oiseau.

A peine de retour à bord, j'entendis auprès de moi comme une prière.

Pourquoi cette prière et qui la faisait?

Cette prière, c'était le Fatha récité par le plus jeune mousse, que notre roubban Ali maintenait debout sur la dunette.

De là, il parlait à la mer, aux vents, aux nuages, à Dieu!

Ceux qui connaissent les mœurs des marins de la

Méditerranée et de la Manche doivent se rappeler qu'un bâtiment ne navigue jamais sans que, soir et matin, le mousse, comme la personne la moins indigne de l'équipage, n'adresse une prière à Notre-Dame, afin qu'elle daigne accorder au navire une pêche heureuse ou une traversée sans danger.

Partout les mêmes causes produisent des effets analogues.

Dans les mers arabes, les boutres se mettent sous la protection du Prophète et adressent à Dieu, par son intercession, cinq fois par jour, une fervente prière.

Ces heures du Fatha étaient les heures poétiques de la journée.

Même lorsque rien ne venait ajouter à leur touchante solennité, c'était l'instant où je rêvais sans penser, l'heure où le souvenir du pays natal et des amis absents me revenait en mémoire, pareil à ces nuages qui simulent tantôt des montagnes, tantôt des lacs, tantôt des formes humaines, et qui glissent doucement sur un ciel d'azur, changeant d'aspect, se composant, se décomposant et se recomposant vingt fois en un clin d'œil. Le temps s'écoulait ainsi sans que l'on sentît le toucher de son aile, sans qu'on entendît le bruit de son vol. Puis la nuit arrivait,—si toutefois on peut appeler la nuit l'absence du jour,— la nuit arrivait, allumant une à une les étoiles dans l'orient assombri, tandis que l'occident, éteignant peu à peu le soleil, roulait des flots d'or et passait par toutes les couleurs du prisme, depuis le pourpre

ardent jusqu'au vert clair. Alors il s'élevait de l'eau comme un harmonieux murmure, les poissons s'élançaient hors de la mer, semblables à des éclairs d'argent; le timonier quittait le gouvernail, comme si le gouvernail n'avait plus besoin d'autre main que de celle de Dieu ; on hissait de nouveau le mousse sur la dunette, et le Fatha recommençait à l'instant même où finissait le dernier rayon du jour.

C'était cette scène qui se renouvelait tous les jours, et qui tous les jours inondait mon âme d'une douce mélancolie, qui venait de se reproduire dans des conditions qui la faisaient pour moi toujours si impressionnante.

LXI

Calme plat.

Mardi et mercredi 10 et 11 octobre 1844 (9 et 10 *chaouâl* 1261). — Je ne saurais dire précisément à quelle heure nous reprîmes la mer.

J'étais écrasé de fatigue, et, pour la première fois depuis mon entrée dans le boutre, je dormis malgré les incessantes piqûres des ennemis du sommeil humain.

Je fus naturellement réveillé par l'appel à la prière.

Nous étions déjà loin de Dhafâr.

Chacun puisait à même dans la mer et faisait ses ablutions.

Si notre prière avait eu pour but de demander du calme, nous fûmes bientôt servis à souhait.

La chose était d'autant plus désagréable que nous cessions d'avancer, ce qui nous força de rester mouillés en pleine mer.

Il faisait une chaleur torride.

C'était, de midi à quatre heures du soir, de la flamme que l'on respirait, des vagues de plomb fondu qui roulaient dans l'air.

Tout le monde, pendant ce temps, était pris d'une torpeur invincible.

Impossible de venir chercher l'ombre à terre : le rivage était désert et complétement aride.

Faute de mieux, on se couchait donc sur le pont, chacun couvert de son abbaye ou de son manteau.

Le savant le plus savant eût donné bien des choses pour reposer alors sous un de ces groupes de palmiers qui annoncent toujours la fraîcheur, et, sans doute, dans sa reconnaissance, il les eût traités d'arbres sauveurs et non de balais renversés.

A l'entrée de la nuit, des feux brillent le long de la côte.

Elle est habitée par des Bédouins qui spéculent sur les boutres qui passent.

Ils leur fournissent de l'eau, du charbon et de la viande ; mais il est d'usage qu'on leur fasse toujours d'avance un cadeau, qui consiste en farine et en biscuit[1].

Les céréales, le riz entre autres, leur font beaucoup de plaisir, car, comme on le sait, ils n'en récoltent pas.

[1] Il serait impossible de trouver ici quoi que ce soit à acheter avec de la monnaie de n'importe quel pays et quelle espèce; les échanges se font donnant donnant en nature : l'or et l'argent sont rigoureusement repoussés par les naturels encore presque primitifs de cette côte.

Trois d'entre eux, en nous apercevant de loin, montent sur une petite barque formée de quatre planches liées avec des cordes de palmier; une natte fixée à la hampe d'une rame leur servait de voile.

Dès que leur frêle et pittoresque embarcation eut accosté la *Khethaêfa*, le plus âgé vint nous rendre visite à bord et nous demanda quelques provisions.

Le nacoda fit, en conséquence, une collecte générale qui leur était destinée.

—O vous qui êtes dans l'abondance, nous criait-il à haute voix, donnez quelque chose aux Arabes, car la terre que vous apercevez forme leur héritage depuis qu'Allah l'a cédée à leurs pères Abraham et Ismaël.

Le produit de la quête fut remis aux Bédouins, et ils s'empressèrent de retourner auprès des leurs.

Leur refuser n'eût pas été prudent, car, en cas de naufrage, ils sont les maîtres absolus de la vie de l'équipage.

On a vu d'ailleurs des marins qui, pour l'avoir fait, ont eu leurs câbles coupés pendant la nuit et sont allés s'échouer sur le rivage.

D'autres ont été réveillés en sursaut par l'eau qui envahissait leur boutre, et l'on découvrait que des Bédouins avaient furtivement enlevé un bordage pour les faire périr.

Sur ces entrefaites, la nuit avait entièrement couvert la *Khethaêfa*.

Elle était toujours pour nous le temps le plus gai.

Les chanteurs chantaient, les conteurs contaient,

les femmes jouaient du darbouka et de la mandoline (*guzla*), et les matelots, qui seuls couraient à moitié nus, plus qu'à moitié nus souvent, sous un soleil qui leur rappelait agréablement celui de la Guinée et du Soudan, après avoir passé une journée charmante, essayaient de nous réjouir, ou plus simplement peut-être de s'amuser, en dansant le tam-tam.

Alors nous fumions et buvions du café tout en les regardant exécuter cette pyrrhique de leur pays natal.

Pendant ce temps-là, on entendait rugir le lion, miauler les panthères, hurler les hyènes et glapir les chacals sur la terre ferme, tandis que les dauphins, aussi joyeux que les nègres, bondissaient autour du boutre.

Quelques passagers disaient tout bas que c'étaient des sirènes qui venaient pour les charmer, et se recommandaient les uns aux autres de ne point céder à leurs séductions.

Les Arabes croient fort aux sirènes; beaucoup prétendent qu'ils en ont vu [1].

Pourquoi pas?

J'ai bien vu deux licornes [2], l'une dans le Dârfour, en 1839, l'autre à l'hôtel Lannoë, à l'île Bourbon, en 1847!

J'ai bien vu, à la Mecque, ce fameux *Niam-Niam*

[1] Il en existe trois, dit-on, au musée royal de Leyde.

[2] J. G. de Müller, *Das Einhorn vom geschichtlichen und naturwissens chaftlichen Standpunkte betrachtet.* Stuttgard, 1853, grand in-8.

ou homme à queue, qui, il y a quatre ans [1], a mis en révolution toute l'Académie des sciences!

De leur côté, nos trois derviches nous exhibaient leur savoir-faire.

Deux d'entre eux avaient une sacoche en cuir qui servait de domicile à une quinzaine de serpents venimeux, avec lesquels ils jonglaient.

Leur ménagerie se complétait d'une quarantaine de scorpions plus gros et plus hideux les uns que les autres, rouges, jaunes et noirs, et dont quelques-uns prenaient toujours l'air sur leurs mains, leurs bras ou leur figure.

Le troisième derviche, qui jonglait aussi à sa manière, au lieu de serpents ou de scorpions, avait un boulet de canon auquel étaient fixés un énorme clou de cinq à six pouces de long et une masse de grelots.

Il s'enfonçait le clou dans un œil et tenait le boulet en équilibre, en faisant sonner les grelots, à peu près comme nos saltimbanques tiennent une échelle ou une poutre sur leur menton ou sur leur nez.

Ensuite, comme tout spectacle mérite récompense, tous trois prenaient leur sébile à collecte, et se promenaient sur le pont en recueillant les offrandes de chacun.

[1] Hadji-Abd'el-Hamid-Bey, *Voyage au pays des Niam-Niams ou hommes à queue*, avec le portrait d'un Niam-Niam; brochure in-12. Paris, 1854. — A. Dechambre, Feuilleton de la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, numéro du 20 octobre de la même année. — H. Aucapitaine, *Nouvelles Annales des voyages*, octobre 1857.

Le lendemain, 11 octobre, la côte était de nouveau déserte.

Les Bédouins de la veille avaient disparu.

Seulement, quelques tas de charbon et de bois à brûler, symétriquement disposés sur le rivage, annonçaient le travail et la présence de l'homme.

—D'où vient, demandai-je au nacoda, que je ne vois personne en ces lieux pour garder ces objets, qui cependant doivent être la propriété de quelqu'un?

—Ce qui est livré à la bonne foi publique, me répondit-il, est sacré pour les indigènes et les équipages.

—Mais pourtant il se pourrait trouver dans ces parages quelque voleur : tu sais qu'on en rencontre partout, Sidi ?

—Tu crois donc, Hadji, que personne ne t'observe? Rappelle-toi qu'il y a derrière ces rochers un œil qui ne te perd pas de vue; si tu touchais à la moindre des choses, tu serais entouré à l'instant, et tu payerais ces bagatelles bien au-dessus de leur valeur.

Enfin, sur les neuf heures, le roubban s'écria :

—Allah akhbar (Dieu est grand)!

Je le regardai.

Il me montra la fumée de sa chibouque, qui, au lieu de monter verticalement, s'inclinait légèrement.

Cela signifiait que le vent, qui s'était reposé un instant, allait reparaître.

Bientôt, en effet, une jolie brise sud-ouest commença à rider la surface de l'eau et à gonfler la voile.

Nous doublons successivement les caps *Djindjéry*, *Montéwêl* et Noss, l'embouchure du torrent de *Prion*, le cap *Mindjy*, ayant à l'horizon une longue ligne verdâtre d'écueils qui s'élèvent par-ci par-là à fleur d'eau comme pour jalonner notre route, et le soir nous atteignons le groupe d'îles de *Kourya-Muria*, à 17° 45′ de latitude nord, 52° 40′ de longitude est.

Nous amarrons au nord-est de la jolie baie de ce nom et en face de la petite ville de Hasec, dont le territoire, situé mi-partie dans l'Hadramont, mi-partie dans l'Oman proprement dit, s'étend depuis le cap Mindjy, à 17° 45′ de latitude nord, 53° 50′ de longitude est, jusqu'au cap *Mastraka* (*Pointe-Basse*), à 19° de latitude nord, 55° 15′ de longitude est.

Ses eaux recèlent beaucoup de plantes propres à faire de la soude, et le rivage offre partout des traces non équivoques de leur séjour ; les montagnes sont couvertes de coquillages et de gisements de *guano*.

On lit à ce sujet dans *la Presse* du 7 juillet 1857 :

« Des instructions ont été données dans ces dernières années, dit le *Times*, aux officiers de la marine anglaise, afin qu'ils s'assurent des lieux où gisent des dépôts de guano et de la quantité qui s'y trouve. Les rapports de ces officiers viennent d'être publiés sous forme de document parlementaire. De ces rapports il appert que les pays d'où le guano a été jusqu'à présent extrait sont : le Pérou, la Bolivie, où le guano renferme beaucoup d'ammoniaque ; le Chili et l'Ichaboë, où il en contient moins ; la baie de Saldanha, celle d'Algoa, la Patagonie, l'île des Oiseaux ;

et, en Australie, la baie de Sharck, où le guano renferme beaucoup de phosphate; que la valeur des guanos comme engrais dépend des substances dont ils sont formés (les guanos au phosphate sont préférables à ceux composés d'ammoniaque), et que les îles Kourya-Muria, au nombre de cinq, sur la côte sud de l'Arabie, entre la mer Rouge et le golfe Persique, croissent chaque jour en importance comme mines à guano. Le secrétaire de l'amirauté a adressé, le 5 du mois dernier, aux commandants en chef aux Indes orientales, au Pacifique, en Amérique, au Cap et en Afrique, une circulaire les informant de la grande importance prise dans ces derniers temps par l'exploitation du guano, et les invitant à recommander aux capitaines de navires de le rechercher sur les côtes et dans les îles. »

LXII

L'asiep.

Jeudi, vendredi, samedi, dimanche et lundi 12, 13, 14, 15 et 16 octobre 1844 (11, 12, 13, 14 et 15 *chaouâl* 1261). — Favorisés toujours par la même brise, nous doublons, le 12, les caps *Garwân* et *Sangra;* ce dernier termine l'Hadramont et commence l'Oman proprement dit : nous pénétrons dans cette partie de la mer des Indes que les Arabes appellent *Birket-Sangra* (étang de Sangra), du nom de ce cap.

Ici, les montagnes finissent brusquement pour s'étendre dans les terres, découvrant ainsi, jusqu'au cap *Djibsch*, à 21° 24′ de latitude nord, 56° 50′ de longitude est, un pays aride et tout bouleversé par le labour des torrents.

Nous avançons lentement.

En ces parages, la côte est toute parsemée d'écueils

et de bas-fonds, et, comme la veille, vous le reconnaissez facilement à la couleur de l'eau ou aux vagues qui viennent s'y briser.

Vers les quatre heures, un courant nous porte rapidement sur Ras-Mastraka.

Arrivés en vue, deux matelots prennent chacun une corde armée d'un crochet de fer (nous n'avions pas d'ancre), plongent et vont les fixer dans le creux d'un rocher.

Un instant après, le boutre s'abat, et je vois que l'on se dispose à passer la nuit au milieu des écueils.

Je vais, en l'attendant, faire un tour sur la plage.

Je grimpe sur une élévation, et je ne découvre au-dessous de moi que des sables qui renferment une grande quantité de coquillages pétrifiés.

A la faveur du lieu où je suis placé, je vois plusieurs Bédouins déboucher à travers les dunes.

Ils amènent avec eux des chèvres et des moutons, espèce de monnaie vivante, qui à défaut d'autre dont ils ne sauraient que faire, et qu'ils n'acceptent pas, on vient de le voir, leur procure, par conséquent, les objets d'échange apportés par les boutres.

On a peine à comprendre que des créatures humaines puissent subsister au milieu d'une nature aussi ingrate, et pourtant ces hommes sont plus attachés que nous à la terre qui les a vus naître, et ils souffrent plus que nous d'en être séparés.

Comme ces plantes sobres mais vigoureuses qui s'accrochent aux fentes des rocs les plus stériles, les Bédouins se complaisent chez eux et se perpétuent,

depuis des siècles, dans des contrées où nous mourrions inévitablement d'inanition si nous y étions abandonnés à nous-mêmes.

Le lendemain, 13 octobre, à six heures du matin, nous repartions.

Sur les midi, après avoir doublé les caps *Markáss* et *Kiwipêt*, je vis le nacoda échanger quelques mots à voix basse avec le roubban, puis forcer ses voiles et installer des focs et une espèce de brigantine pour tâcher de marcher plus vite.

Je l'interrogeai.

Pour toute réponse, il me regarda en hochant la tête.

—Voyons, voyons, expliquons-nous, lui dis-je.

—Oh ! l'explication sera courte, Hadji.

—Aborde-la franchement, alors.

—Eh bien ! *le Vieux,* — c'est ainsi qu'il nommait le roubban, — le Vieux dit que le temps va changer, et que nous serons visités par l'*asiep*.

L'asiep de la mer Rouge, que les Arabes de la mer des Indes et du golfe Persique appellent k'oos, est, on s'en souvient, le vent contraire, ou vent du sud-sud-est.

—Ah diable ! fis-je, le temps va changer, et nous serons visités par l'asiep ; est-ce bien sûr ?

—C'est bien sûr, oui, Hadji.

—Et lorsque ce vent souffle, nacoda, a-t-il la mauvaise habitude de souffler longtemps ?

—Plus ou moins.

—Quel est son moins ?

—Trois ou quatre jours.

—Et son plus?

—Sept ou huit, parfois même cinquante ou soixante, et cela pour ainsi dire sans interruption.

—Et quand il souffle, impossible d'avancer?

—Impossible!

—Et à quelle heure l'asiep soufflera-t-il?

—Eh! vieux! dit le nacoda.

—Présent! répondit Ali en accourant.

—Hadji demande pour quelle heure l'asiep?

Ali se tourna vers le sud, consulta jusqu'au plus petit nuage du ciel, et, se retournant vers nous:

—Ce sera pour dans deux heures et quelque chose.

Sur les deux heures et demie, en effet, la mer commença à moutonner fortement, ce qui faisait qu'au lieu d'avancer, nous rebroussions en arrière.

Néanmoins, comme nous étions loin du rivage, nous courions encore des bordées dans l'espoir de gagner un peu de chemin.

Mais bientôt ce ne fut plus qu'une effroyable lutte, lutte pendant laquelle nous fûmes tous entre la vie et la mort.

Tous les passagers étaient dans la désolation.

Au premier coup de vent, les femmes étaient sorties de leur cabine et étaient accourues sur le pont, jetant les hauts cris et semant partout la confusion.

Au milieu de toute cette bagarre, et sur un plan incliné comme un toit, nos matelots couraient de l'avant à l'arrière, avec une célérité à laquelle nous autres passagers, qui ne pouvions nous tenir en place

qu'en nous cramponnant de toutes nos forces au mât ou aux cordages, nous ne comprenions véritablement rien.

De temps en temps, le cri *Asiep! Asiep!* retentissait; aussitôt on abattait toutes les voiles et on retirait les focs, on faisait virer le boutre, le beaupré dans le vent, et l'on attendait.

Alors le vent arrivait bruissant, sifflait à travers notre mât et nos cordages dépouillés, tandis que les vagues prenant la *Khethaêfa* en dessous, la faisaient bondir comme une coquille de noix.

Cependant, au bout d'une heure, il fut impossible de tenir plus longtemps contre la tempête.

L'eau, passant par-dessus le bordage, s'était infiltrée dans la cale, et le boutre s'enfonçait insensiblement.

Pour couper court au mal, le roubban quitta donc la partie, et vint se réfugier à l'abri de la petite île de *Hemr*, située à 19° 40′ de latitude nord, 55° 50′ de longitude est. Ce fut par un miracle que nous ne sombrâmes ou ne nous brisâmes point vingt fois contre les bancs de corail qui en défendaient l'approche.

Sans doute qu'il y a un Dieu pour les marins arabes, comme on dit en Europe qu'il en existe un pour les amoureux et une autre espèce de gens.

On débarqua au moyen de la felouque du bord; puis, tout le monde à terre, on s'occupa de la cargaison qu'il fallait sécher.

Tout était trempé d'eau de mer; les vivres étaient

en grande partie avariés, l'eau seule avait échappé au désastre.

Nos femmes et nos enfants souffraient horriblement du mal de mer.

Nous abordâmes vers les cinq heures du soir.

On s'accommoda comme on put sur l'île.

Avec les voiles, on dressa des tentes pour les malades; les hommes choisirent leurs places en plein air, et la marquèrent avec leurs nattes et leurs tapis.

Le sauvetage dura une partie de la nuit.

Tout le monde y mit la main, excepté les femmes et les enfants, bien entendu.

On ne pensa à dormir qu'au petit jour.

L'air était froid.

On alluma en conséquence de grands feux, et chacun se coucha devant, roulé dans sa couverture ou dans son abbaye.

Le lendemain, 14 octobre, fut employé à donner de l'air aux marchandises et à les étendre sur le sable et les broussailles.

Le 15, l'asiep durait encore, et, comme les deux jours précédents, notre oreille était sans cesse frappée du bruit monotone d'une mer agitée qui se brisait avec fracas contre les écueils.

Ceux qui ont navigué savent tout ce que ce fracas a de terrible poésie.

Au mouillage, les sensations de l'orage sont bien différentes.

Elles ont un mélange de frayeur et d'amertume.

Elles sont effrayantes, parce qu'il y a du danger à

voir un bonheur dont on est privé ; pleines d'amertume, parce l'on sent tout ce qu'il y a de bien-être pour ceux qui le ressentent.

Mais, dans l'un et l'autre cas, cette situation vous fait éprouver de puissantes émotions.

Pour tuer le temps, je me mis à parcourir l'île en compagnie de Sélim et de deux ou trois autres passagers.

El-Hemr peut avoir quatre lieues de long sur une lieue et demie de large ; elle est inhabitée, couverte d'un détritus de coquillages et de squelettes étranges d'oiseaux et de poissons.

De temps à autre seulement les boutres et les Bédouins de la côte y abordent pour se radouber et faire la pêche du corail.

Enfin le 16, dans la nuit, le vent faiblit et parut redevenir favorable.

Nous remîmes donc à la voile dès la pointe du jour, longeant sans cesse une côte basse et sablonneuse.

Sur les quatre heures, quelques minarets commencent à surgir à l'horizon.

Bientôt les maisons deviennent plus apparentes, et deux énormes forts qui les dominent nous annoncent une ville d'une certaine importance.

Une bonne brise nous favorise.

—Attention ! crie le nacoda, la barre à tribord !

La *Khethaêfa* obéissant, décrit un quart de cercle et passe avec rapidité au milieu de deux rangées d'écueils où la vague se brise.

—Mouille ! s'écrie encore le nacoda.

Dans un instant les grappins sont à la mer, et nous mouillons dans le port de Harmin, à 20° de latitude nord, 55° 34′ de longitude est.

Harmin est le chef-lieu d'un petit pays gouverné par un sultan actuellement soumis à l'imam de Mascate.

C'est une ville remarquable par son étendue et ses nombreuses mosquées, mais située à une demi-lieue de la mer et environnée de sables arides et stériles; derrière elle seulement, et à une certaine distance, se distinguent une forêt de dattiers, de belles plantations variées, des troupeaux et quelques hameaux dont les habitants autrefois se livraient surtout à la piraterie.

Sa population est de six à sept mille âmes; celle-ci est sédentaire, industrieuse et laborieuse.

On trouve dans ce port un café construit en branches et recouvert d'algues marines; un bazar où les Bédouins environnants vendent de l'eau douce, du sel d'une blancheur éblouissante, des dattes, du lait, des moutons, des chèvres et du poisson.

Tous ces Bédouins, au nombre de vingt-cinq à trente mille, et qui, comme tous ceux de cette côte depuis Dhafâr, approvisionnent les boutres, sont secs, maigres et nerveux.

Leurs traits sont réguliers, leur physionomie présente le type d'une énergique et rare expression, et ils paraissent jouir d'une bonne santé.

Les notables portent une chemise blanche et des sandales en peau de chèvre ou de chameau, et les in-

férieurs vont nus, à part le milieu du corps, qu'ils entourent d'un morceau d'étoffe atteignant à peine leurs genoux; les uns et les autres ont le teint basané, leur peau est grasse et huileuse par l'usage qu'ils ont de se frictionner le corps avec de la graisse pour se garantir, comme on sait, des effets du soleil et de la piqûre des insectes.

Ils ont de la barbe et une longue chevelure noire, passent pour païens, parlent mal l'arabe et ont, je le répète, un langage spécial que les Arabes ne comprennent pas.

Ce sont de plus des hommes très-cruels, superstitieux et voleurs.

Leurs armes sont le djembie, le fusil à mèche et la lance.

Lorsque l'on descend à terre pour faire de l'eau, il est communément d'usage qu'ils vous confient une de ces armes en manière de bien-venue.

Possédant ce talisman, vous pouvez avancer en toute sécurité.

Mais vous la refusent-ils par hasard, il faut s'attendre à tout de leur part, et, le plus sûr alors, si l'on est trop pressé par la soif, est de transiger avec eux pour en obtenir le liquide dont on a besoin.

LXIII

De Harmin à Mascate.

Mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi 17, 18, 19, 20 et 21 octobre 1844 (16, 17, 18, 19 et 20 *chaouâl* 1261). — Le 17, de bonne heure, je suis réveillé par les cris des matelots, occupés à hisser la voile gonflée par la brise de terre.

A peine hors du port, nous sommes de nouveau surpris par un calme plat, et la *Khethaêfa* se balance mollement sous la lame jusqu'à trois heures.

A ce moment, la brise recommence à souffler, et, au coucher du soleil, le roubban vient mouiller par 20° 15′ de latitude nord, — 55° 46′ de longitude est, à l'abri de *Masséra-Petite*.

Je dis *petite* par opposition à *Masséra-Grande*, sise à quelques lieues en face.

— Cette île, dis-je au nacoda me paraît aussi sté-

rile que celle de Hemr ; cependant, il me semble distinguer des habitants sur la rive.

— Tu ne te trompes pas, Hadji, me répondit-il, ce sont des hommes qui vivent dans l'île au nombre de trois cents environ et dans des gourbis.

— Mais alors l'île doit posséder quelque source?

— Non, les naturels se procurent l'eau sur la terre ferme, et plusieurs chaloupes sont employées à ce travail.

— Dans ce cas il me semble que ces insulaires auraient mieux fait de s'établir sur le continent.

— Ils ne s'y trouveraient pas en aussi grande sûreté que sur Masséra : ici leurs richesses n'ont rien à craindre de la rapacité des Bédouins ; car, tels que tu les vois, ces gens-là ne sont pas aussi dénués de tout qu'on pourrait le croire. Grâce à leur île, ils cumulent ce que leur produit la pêche du poisson et celle du corail, et quelques-uns d'entre eux possèdent des boutres qui font le cabotage dans la mer des Indes.

— Cependant les Bédouins pourraient leur refuser la permission de venir puiser de l'eau chez eux ?

— Tous ont dans leurs gourbis de grandes jarres, qui suffisent à leurs besoins pour plusieurs jours, et leurs chaloupes trouvent toujours moyen de s'approvisionner sur la terre ferme.

Le 18, nous laissons à bâbord l'île de Masséra-Petite, près de laquelle nous avions couché, et nous doublons le pays de *Scheble*, les caps Djibsch et *Serg*, où reprennent les montagnes ; le soir, on amarre en vue du district d'*Alascharra* et par la latitude de *Djallan*,

petite ville située au pied des monts de ce nom, habitée par les Bédouins *Ebné-Abû-Ali* (au nombre de 4,000), mais trop éloignée de la mer pour que nous puissions l'apercevoir.

Le 19, au départ, le nacoda nous annonce que nous allons entrer dans un labyrinthe de récifs des plus dangereux.

Chacun invoque donc à voix basse le Prophète, et lui demande une heureuse traversée.

Le boutre avance lentement au milieu de cette masse de coraux.

Des montagnes arides à bâbord et des écueils du côté de la mer forment notre horizon.

Ici se présente encore un autre danger.

C'est celui des courants, dont la direction varie selon celle de la marée.

La mer mugit contre les brisans et les couvre d'écume; on entrevoit, à travers les eaux, un lit de roches effrayantes qui effleurent la quille de la *Khethaêfa*.

Les courants, devenus plus forts entre les deux caps *Râs* et *Hubba*, nous entraînent avec rapidité contre le banc de *Challenger*.

Pour la seconde fois, l'équipage s'émeut.

Nous ne sommes plus séparés que d'une demi-encâblure du danger qui nous menace.

Les passagers recommandent leur âme à Dieu.

Le nacoda, le roubban et les matelots adressent des vœux au ciel.

Mais un beau nègre, d'une force herculéenne, saisit le gouvernail et parvient à le mettre sous le vent.

Le boutre obéit et nous sommes sauvés.

Sortis de cette impasse, nous reprenons notre route, et, une heure avant le coucher du soleil, nous venons mouiller en face de *Ras-Djinns*.

Le 20, nous doublons d'abord *Ras-el-Hâd* ou cap de *la Frontière* (quelques géographes l'appellent *Pointe-Haute*, par opposition au cap Mastraka), par 22° 36′ de latitude nord, 57° 33′ de longitude est, puis *Miséra*, *Hagaï-Bender* et *Bender-Djarhâm*.

Les écueils subsistent toujours, mais moins menaçants que la veille.

Arrivés, le soir, en vue de *Soor*, nos matelots se servent des récifs comme de bornes pour amarrer notre Argo à l'entrée de la jolie petite baie du même nom, située à 22° 32′ de latitude nord et 57° 3′ de longitude est.

Cette ville est une des plus importantes de la côte depuis Mokallâh; elle est environnée d'un haut et épais mur en pierre, flanquée des monts *Dj.-Soor* et défendue par plusieurs tours munies de canons.

Son origine est phénicienne; elle a deux issues, l'une du côté de la terre, qui se dirige vers Mascate; l'autre, qui donne sur la mer et sur le port, abrité du k'oos et dans lequel les navires peuvent mouiller par cinq brasses d'eau.

On y remarque entre autres plusieurs jolies mosquées ornées de minarets passables et le palais du gouverneur (alors Hammoud-Bédaouï), nommé à ce poste par les imams de Mascate.

Les maisons sont toutes en pierre, à un, deux et

trois étages sur rez-de-chaussée, et surmontées de terrasses.

Le terrain sur lequel elle est bâtie et celui qui l'entoure sont montagneux et stériles; mais elle est pourvue de vivres par les Bédouins qui cultivent les vallées voisines.

Ses habitants, au nombre de cinq mille âmes environ, dont cent Banians qui, ainsi que partout, y ont le monopole du commerce et de l'industrie, possèdent une grande quantité de citernes.

On leur apporte toutefois aussi de l'eau de l'intérieur et des montagnes.

Les *Soorites* sont marins et pêcheurs.

Ils font le cabotage de la mer Rouge, de l'océan Indien et du golfe Persique, et vont à la recherche du corail.

Ils ont généralement mauvaise réputation, sont faux et gens sans foi, peu hospitaliers, cupides et voleurs.

On doit donc les craindre et s'en méfier lorsqu'on ne peut se dispenser d'avoir affaire à eux.

Ils ne sont plus pirates, dira-t-on.

Cependant ils ne manquent jamais, quand ils en trouvent l'occasion, de dévaliser les barques isolées ou trop faibles pour leur résister, ainsi que les bâtiments européens et autres, qui échouent à leur portée, et dont ils massacrent ou noient les équipages pour ne s'embarrasser de rien et n'être pas découverts.

Cela étant, nous faisons bonne garde durant la nuit.

Le 21, au point du jour, nous nous remettons en

route, et, sur les dix heures, nous doublons *Kalhâat*, ancrage situé par 22° 44′ de latitude nord et 56° 52′ de longitude est. (*Chalatu* et *Calaïati* de Marco-Polo et de d'Anville.)

Cette petite ville, l'une des plus anciennes de l'Oman et habitée, elle et son territoire, par trois mille Bédouins agriculteurs et guerriers redoutables, les *Ebné-Abû-Haçan*, que les imams de Mascate n'ont jamais pu maîtriser complétement et que, comme les Ebné-Abû-Ali, ils n'apprivoisent qu'à prix d'argent, est bâtie au commencement des monts *Dj.-Hhûther*, à six milles de distance du lieu où nous sommes.

Vue de la pleine mer, elle présente un aspect assez agréable.

Ses environs possèdent un grand nombre de palmiers, mais il est difficile de se former une idée exacte de la topographie du pays, à cause du mirage qui déjoue l'observation.

Un instant après, plusieurs individus, que nous avions pris de loin pour des Indiens, se promènent sur le gaillard d'arrière d'un bâtiment qui nous a devancés.

Mais bientôt leur costume ne me permet plus de douter que ce ne soient des Anglais.

Les Français sont portés par leur caractère mobile et souple à prendre les habits et les mœurs des peuples au milieu desquels ils se trouvent.

Ils sont Bédouins dans le désert, Égyptiens au Caire, Persans à Ispahan, et Osmanlis à Stamboul.

John-Bull, au contraire, conserve partout ses

bottes, ses pantalons collants et l'ignoble frac congratulatoire; il faut même qu'il ait avec lui des cigares, mais surtout du Mélange-Perron.

Recevez-le dans l'Inde, en Turquie ou aux États-Unis, ce sera toujours le type de l'Englisch-Man.

Il ne fait pas de concessions.

Nous sommes encore à une vingtaine de lieues de Mascate, mais nous nous apercevons déjà de l'approche de cette importante station au nombre considérable des boutres qui sillonnent l'Océan et passent à bâbord ou à tribord, selon qu'ils se rendent dans le golfe Persique ou dans la mer Rouge, et qui, lorsqu'ils sont moins importants que le nôtre, nous saluent les premiers des trois mots consacrés :

— *Salam-A-Leïkum!* que le salut soit avec vous !

Alors, tout le monde à notre bord se lève, et la main sur le cœur ou en l'air, répond :

— *A-Leïkum-Salam!* avec vous soit le salut!

Il y a là, comme partout, la distance qui sépare le grand de l'infime, et notre nacoda a bien soin que l'étiquette soit observée à notre-endroit.

Au reste, j'ai passé trop légèrement sur le patron de la *Khethaêfa*, et je lui dois, avant d'arriver à destination, de revenir à lui.

C'était un homme plus instruit que je ne l'avais jugé de prime abord, avec cette présomption si naturelle chez les Européens.

Il est vrai qu'assis sur son banc de quart, il semblait n'avoir d'autre souci alors que de manger, de fumer, de boire du café et de dormir.

Cependant, quand nous eûmes perdu de vue Mokallâh, il commença à se mouvoir, à exhiber sa boussole et à faire ses observations.

Il tenait assidûment le cahier de loch et notait avec exactitude les variations du vent, tout en veillant avec soin sur la direction du boutre.

Un jour après, je le vis, armé d'un sextant, relever à midi la hauteur du soleil, puis déployer une belle carte en anglais, langue qu'il me parut ne pas mal connaître, et marquer le point après avoir fait ses calculs.

Il était, en outre, d'un commerce facile et agréable, aussi bien avec ceux qui payaient peu et même pas du tout, qu'avec ceux qui payaient beaucoup.

A terre, il se promenait invariablement avec sa belle robe en laine rouge, sa belle ceinture en cachemire, son beau poignard damasquiné et son beau turban en soie, rayé de blanc et de bleu, et dont l'une des extrémités, formant gourmette, passait sous le menton et allait retomber sur l'épaule gauche.

De retour à bord, il se mettait à son aise, ne gardant sur le corps qu'une chemise de nankin à manches très-étroites du poignet.

Cette chemise était elle-même très-élégante, rayée de blanc et de bleu comme le turban, et brodée en soie autour du cou, sur le devant et aux manches.

Il avait avec lui, à l'exemple de tous ses confrères, pour le servir, un jeune esclave abyssin qui lui tenait lieu de secrétaire dans ses moments perdus et mangeait avec lui.

Vers quatre heures, après avoir doublé successivement *Tiwi*, *Dagomar*, Khuriâh et *Ras-Abû-Daoûd*, nous dûmes passer le tropique à *Ras-Heïran*.

Les Arabes ne pratiquent pas l'usage grotesque du baptême, et ils ont tort, car ils se privent d'une scène très-comique et très-divertissante.

Enfin, un peu avant le coucher du soleil, nous eûmes connaissance de l'île *Fahhel*, qui précède Mascate.

Ce fut le roubban qui l'aperçut le premier comme un point noir placé en avant du port, à une lieue de distance à peu près.

Cette nouvelle donna à tout le boutre une satisfaction qui fit compensation à la terreur de la surveille.

Mais, au fur et à mesure que nous approchions de Mascate, la *Khethaêfa* était obligée de redoubler de précaution.

Les récifs semblaient de nouveau sortir de l'eau comme pour nous défendre l'approche de la ville tant désirée.

Nous passâmes au milieu d'eux, la sonde à la main, et arrivâmes sans accident au mouillage, quinze jours, au lieu de dix, après notre départ de Mokallâh.

Nous gagnâmes la terre, tant dans la felouque du boutre que dans celles des *Mascatis*, et chacun des passagers, la visite de la douane effectuée, de se diriger incontinent, hommes, femmes et enfants, vers la ville pour se répandre, les uns dans les caravansérails,

et les mosquées, les autres dans les cafés et les bains, selon qu'ils avaient à se loger, des prières à adresser à Dieu, ou à se délasser des fatigues de la traversée.

Quant à moi, suivi de Sélim et de deux ou trois nègres, porteurs de mes bagages, je me mis en quête de la demeure de Séïd-ben-Calfen à qui, comme on sait, m'avait recommandé Hadji-Khacem.

Un bon souper, des rafraîchissements et un appartement m'y furent aussitôt offerts.

Mais j'étais tellement fatigué par quinze jours de mer et de chaleur écrasante, que je ne songeai à rien qu'à me reposer, remettant, comme Archias, le soin de faire plus ample connaissance, non pas à l'entremets sucré d'Horace, mais au lendemain.

LXIV

Séïd-ben-Calfen. — Aspect de Mascate. — Les bateaux de fleurs. — Les bazars.

Une fois sur pied, j'examinai donc mon hôte.

C'était, au physique, un Mascati de trente-cinq à quarante ans, d'une physionomie agréable et spirituelle, invariablement vêtu d'une fouta en guise de pantalon, peu en usage chez les Arabes, qui le couvrait des reins à la cheville des pieds, qu'il avait nus, comme tous ses compatriotes et chaussés de belles sandales, d'une chemise de toile, d'une djebba de mousseline ou de soie par-dessus la chemise, d'une ceinture en cachemire recélant l'inséparable djembie, et d'un turban bleu rayé, celui-ci de la même étoffe que la ceinture.

Dans les grandes occasions, il troquait sa djebba de mousseline ou de soie contre une djebba de drap léger noir, brodée de soie.

Ce costume est, au reste, celui des gens aisés du pays.

Ancien nacoda d'un des navires de l'imam Séïd-Séïd-Ebné-Sultan, à la famille duquel il était allié de loin, il avait beaucoup voyagé et visité alternativement les Grandes-Indes, l'Angleterre et l'Amérique, ce qui l'avait mis à même d'apprendre les langues anglaise, française, hollandaise et espagnole, qu'il parlait parfaitement.

De retour à Mascate, il s'était démis de son emploi pour s'occuper de négoce, cumulant en même temps les fonctions de consul américain et d'agent français[1], ce qui lui avait acquis bientôt une fortune considérable.

Mais, détestable habitude, tout en vivant selon le rit musulman, il était presque toujours ivre, bien digne en cela de faire la partie de nos deux vieilles connaissances de Djedda, MM. S*** et O***.

Alors, il devenait acariâtre, méchant, tyrannique, insupportable, cherchant pour des riens querelle à tout le monde. Néanmoins, la considération dont il jouissait par son négoce était immense.

[1] Abd'Allah-Calfen le remplace aujourd'hui dans ces fonctions pendant la minorité de son fils Seïf, car il est mort dans le courant de l'année 1857, laissant en outre une fille âgée de sept ans. Le gouverneur de *Bourbon*, sur les instances du consul à Zanzibar, et moi, sur celles de la mère, fîmes maintes démarches auprès du père à l'effet d'obtenir son consentement pour faire élever le jeune homme dans notre belle colonie; mais il s'y opposa toujours, le fanatique! Maintenant qu'il n'est plus, rien n'empêche de remettre ce projet à exécution : l'oncle et le neveu le désirent, du reste, car ils aiment sincèrement la France et feront tout pour elle.

En Orient, le commerce est l'état noble; le guerrier et le marin, quelque valeureux qu'ils soient, ne viennent, dans l'opinion publique, qu'après le négociant.

Séïd-ben-Calfen, sur la recommandation de Hadji-Khacem, m'avait offert poliment son hospitalité, mais cependant avec cette espèce de défiance qu'on laisse entrevoir à un homme que l'on croit chargé d'une mission secrète.

Il résulta de cette opinion préconçue à mon égard que, tout en me faisant force questions et offres de services, il demeura, en attendant mieux, froid avec moi.

Mais ce mieux, comme on le verra bientôt, devait au contraire tourner au pire et se changer en une haine implacable.

Après le déjeuner, il me laissa pour aller vaquer à ses affaires.

Moi, pendant ce temps, je sortis et visitai la ville.

Pour les personnes qui arrivent par mer, l'aspect de Mascate est à la fois étrange et pittoresque.

Des collines élevées l'enserrent presque de tous côtés, et la teinte sombre des rochers dont elles sont formées contraste avec la blancheur et la rougeur de ses maisons et de ses forts bâtis en pierres et en briques.

Ainsi que la plupart des villes orientales, elle offre de loin l'apparence d'une belle cité.

Ses nombreuses terrasses charmillées se détachant crûment, le jour, sur l'azur du ciel, et peuplées, le

soir, de femmes voilées qui s'accroupissent ou se tiennent debout, ressemblant, dans l'un et l'autre cas, à des fantômes, attirent les regards et plaisent aux yeux.

Mais l'illusion ne dure que jusqu'au moment où l'on débarque.

A peine est-on dans ses rues étroites, dans ses bazars immenses et couverts, que toutes traces de régularité ou de propreté disparaissent pour ne laisser voir qu'un dédale inextricable de constructions incomplètes ou inachevées, bien rarement interrompues par quelques principaux édifices dont l'architecture portugaise ou persane est toute différente de celle usitée dans les villes que nous avons rencontrées jusqu'ici; ces édifices consistent en quelques mosquées veuves de minarets, le palais du gouverneur, les demeures appartenant aux membres de sa famille et aux grands du pays, la Douane, dont le produit est affermé par des Banians, et une centaine de maisons particulières à deux ou trois étages sur rez-de-chaussée.

Malgré cela, Mascate est, comme place commerçante, la ville la plus importante de l'Oman, je dirai plus, de l'Arabie.

Sise au pied des monts *Kelbo* et *Darset*, et à l'extrémité méridionale du golfe d'Oman, par 23° 38′ de latitude nord, 56° 20′ de longitude est, elle sert d'entrepôt à toutes les marchandises qui se dirigent vers l'Inde, la Chine et le golfe Persique; ce qui fait que les Européens ne connaissent, pour ainsi dire, d'autre

ville qu'elle dans ces parages, et que d'ordinaire ils appellent l'imam qui gouverne la contrée: *imam de Mascate*.

Sa prospérité daterait de bien des siècles si on devait l'identifier, ainsi que l'ont fait quelques géographes, avec Mosca-Portus, dans le pays de Dhafâr.

Quelle qu'ait pu être sa destinée dans des temps si éloignés de nous, il ne nous est possible de suivre son histoire qu'à dater de l'époque où le Portugal en prit possession, en 1508, et en fit un port destiné à ravitailler ses flottes lorsqu'elles se rendaient de l'Inde à *Ormûz*.

C'est à cet effet qu'il employa de grands travaux et de grandes sommes pour fortifier la ville.

Aussi, lorsque les Persans, sous le règne de Shâh-Abbas, en 1622, s'emparèrent d'Ormûz, les habitants les plus riches de cette île vinrent se réfugier à Mascate, dont l'importance avait doublé par ce seul événement.

Mais, en 1658, les Arabes ayant investi la place, les uns disent par la trahison d'un Banian, les autres par celle d'un Juif, dont le gouverneur portugais avait séduit la fille, et qui leur ouvrit une des portes, passèrent la garnison au fil de l'épée.

Il faut les entendre raconter ces anciens exploits pour comprendre combien ils désireraient les renouveler.

On ne saurait trop insister sur cette différence entre nous et eux.

Nous avons tous vu de ces hommes qui ont fait la

campagne de Crimée; nous les avons entendus raconter leurs dangers, les scènes sanglantes auxquelles ils prirent part.

Si un juste sentiment d'orgueil les anime, il n'en est pas, même parmi les simples soldats, qui ne trouvent des paroles de pitié pour le courage malheureux.

Tous répètent avec plus de plaisir leurs actes d'humanité que leurs actions héroïques, tandis que les généraux qui ont conduit les différents corps d'armée avec le plus de gloire se distinguent par leur plus grande horreur des combats.

Rien de semblable chez le Mascati.

Des années se sont succédé depuis que le corps de son ennemi est réduit en poussière, qu'il triomphe encore sans que la commisération puisse l'atteindre.

Il transmet à ses enfants le souvenir de ses vengeances, raconte avec joie comment il a tué, comment il s'est baigné dans le sang, et jamais un sentiment de regret ne se mêle à ses récits.

Aujourd'hui, il n'existe d'autre trace du séjour des Portugais à Mascate que ses fortifications en piteux état, deux églises, dont l'une est devenue la Douane, et l'autre le palais habité par les imams ou plutôt par leurs délégués.

Néanmoins, tout cela rappelle une époque qui fut grande et un nom qui est demeuré glorieux.

Albuquerque survivra aux ruines que le temps a faites, et, de même que les côtes de l'Afrique, de la

Perse, de l'Inde et de la Chine, immortalisera ce coin de terre.

Le port de Mascate mesure environ neuf cents pas géométriques [1] de long sur quatre cents de large (quatorze cent cinquante-huit et six cent quarante-huit mètres), et en superficie carrée, par conséquent, trois cent soixante milles (neuf cent quarante-quatre mille sept cent quatre-vingt-quatre mètres).

Son entrée est en harmonie avec la sauvagerie des habitants.

Des rochers de basalte d'une affreuse nudité, que fait ressortir davantage l'éclat de magnifiques cristaux de feldspath, l'enserrent à l'ouest et à l'est, et le mettent à l'abri de tous les vents.

Je ne connais aucun pays, excepté *Sainte-Hélène*, qui ait une telle apparence de grandeur sauvage.

Ces rochers et cinq forts, *Mérâni, Abû-Thaseb, Sîr-el-Garbi, Sîr-el-Sarbi* et *Djélâli*, défendent la ville du côté de la mer; le premier et le dernier sont construits à chacune de ses extrémités et la dominent, les trois autres sont intermédiaires et un peu moins élevés.

Du côté de la terre, partout où ils ne la couvrent pas, Mascate est enfermée par la muraille portugaise percée de deux portes principales qui donnent accès sur la campagne, défendue elle-même par quatre étroits défilés, et d'une échancrure protégée par une herse qui sert à l'écoulement des eaux.

Une troisième porte, plus petite et rapprochée de

[1] Valeur du pas géométrique, 1 mètre 620 millimètres.

la Douane et du palais du gouvernement, conduit au port.

Ses environs sont bien cultivés.

On y voit des plantations considérables de palmiers et de toutes sortes d'arbres fruitiers.

Une quantité de petits ruisseaux, qui descendent des montagnes, et un fort torrent, le *Wadi-Mascate*, grossi par les pluies qui tombent en décembre, janvier et février, arrosent et fertilisent la vallée au commencement de laquelle la ville se trouve placée.

Hors ces trois mois, son climat est brûlant, mortel pour les Européens, malsain pour les indigènes.

Plusieurs maladies, la fièvre, l'hydropisie, le ver de Guinée, l'hydrocèle, la variole, la syphilis et les ulcères atoniques entre autres, déciment ceux-ci.

Outre la ville en pierres, il y a les eschés ou habitations de la vile multitude et de la population flottante (environ dix mille âmes), et çà et là quelques *bateaux de fleurs*.

Nous avons déjà dit ailleurs ce que c'étaient que les eschés.

Quant aux bateaux de fleurs, c'est tout différent.

Les bateaux de fleurs et les danseuses, voilà les deux points d'interrogation que les questionneurs posent invariablement à quiconque arrive d'Orient; et, s'agit-il des premiers, la question se fait presque à voix basse et d'un air très-mystérieux, comme si la réponse devait fournir l'occasion d'un petit scandale qu'on attend et qu'on désire.

Un petit scandale arabe n'est pas compromettant.

Il faut donc aborder l'histoire des bateaux de fleurs.

Les bateaux de fleurs n'ont ni mâts, ni rames.

Ce sont des maisons en bois posées sur des coques de boutres.

La muraille extérieure est formée d'un treillage de palmier très-élégamment découpé et peint de couleurs vives.

Derrière cette muraille à jour est un autre mur en bois plein qui interdit toute communication entre l'intérieur du bateau et les regards curieux du dehors.

L'arrière est pavoisé de plusieurs pavillons triangulaires de diverses couleurs, et, au-dessus du vestibule, qui s'ouvre à l'avant, sont rangés plusieurs vases en porcelaine où l'on a soin d'entretenir de belles touffes de fleurs.

Mais que se passe-t-il dans ces bateaux?

On sait qu'il y a des dames, et l'on a deviné sans peine le genre de vie que mène cet équipage féminin.

Les voyageurs moralistes, après avoir admiré l'aimable allégorie qui se cache sous ce joli nom, *bateaux de fleurs,* ont disserté à perte de vue sur la délicatesse de l'édilité orientale, qui reléguerait sur la mer les maisons habitées par les courtisanes et respecterait ainsi la pudeur des cités.

La supposition n'est pas exacte ici, car la ville de Mascate n'est pas aussi pure qu'on semble le croire.

Les libertins n'ont pas besoin de s'embarquer, et

les bateaux de fleurs n'empêchent pas qu'il n'existe des *maisons de fleurs.*

Les Mascatis cherchent à se divertir sur la terre et sur l'onde, voilà tout.

Les bateaux de fleurs sont donc des établissements plus ou moins luxueux, où l'on prend le café, où l'on cause, où l'on fume, où l'on joue aux dames ou au tric-trac, et où dansent, si l'on veut, des danseuses.

Ce sont, avec les bains et les boutiques de barbiers, les lieux les plus fréquentés des villes côtières, ajoutons aussi les plus pittoresques.

Au fond brûle sans cesse, comme sur l'autel de la Vesta antique, un feu nourri avec du charbon de bois, et qui sert à préparer le café et à allumer les chibouques et les chichas ou narghilèhs, dont les tuyaux sont rangés près du fourneau.

Les fumeurs ont leurs tuyaux privilégiés, comme, chez nous, les grands amateurs de billard ont leurs queues de prédilection.

Un négrillon, dont les mœurs n'ont rien de commun avec celles des Vestales, est, en général, chargé d'entretenir ce feu.

Consommateurs, causeurs, fumeurs, joueurs et danseuses, tous couchent ou sont accroupis sur des sophas en sparterie ou sur des tapis déposés dans l'établissement.

Tous les Mascatis, les juifs exceptés, jeunes ou vieux, mariés ou célibataires, grands ou petits, entrent sans la moindre honte dans les bateaux de fleurs, absolument comme nous entrons dans un café chantant.

Ils y passent un quart d'heure, une heure, la soirée, quelques-uns même la nuit.

Mais ils peuvent dire qu'ils n'y ont pris qu'une tasse de café, qu'ils n'ont fait que causer, fumer, jouer ou voir danser; leur réputation de vertu demeure tout à fait sauve.

Enfin, l'on compte à Mascate treize bazars, dont dix à l'intérieur et trois hors la ville; tous très-vastes et toujours abondamment pourvus en produits indigènes et étrangers : étoffes de soie, de coton, de laine et en poil de chameau, armes blanches très-recherchées (entre autres les poignards persans et les lances du Nedjêd connues sous le nom de *khathié*), peaux de toutes sortes, chevaux, dromadaires (valeur moyenne, cinquante à cent gourdes), ânes (vingt à soixante), bœufs (quatre à dix), chameaux (sept à vingt), moutons (une à deux), chèvres, dourâh (une gourde la farasle du pays ou les quatre-vingts livres [1]), maïs, blé, dattes (*idem*), cannes à sucre, beurre (une demi-gourde les sept kilos), miel (*idem*), sirops et confitures de dattes, biscuits au gluten, au beurre, au sucre, et parfumés à la rose (*hallaûa*), fort en vogue dans tout l'imamat, pâtes d'amande, poisson, parfums, cachemires des Indes, porcelaines de la Chine et du Japon, épices de Zanzibar, de Java et de Ceylan, étoffes européennes (anglaises surtout), verroteries de Venise, etc.

Ces bazars sont nommés : les trois derniers, *Souck-*

[1] Ce poids n'est, on se le rappelle, que de vingt-huit livres ou rotles à Mokallâh.

el-Segh'ir, *Souck-el-Kébir* et *Souck-el-Bogh'ra* (bazars des chevaux et des bestiaux).

Les dix autres :

Souck-el-Rouz (bazar des céréales et des farines). *Souck-el-Scharic* (bazar des fruits et des raisins), *Souck-el-Bellâch* (bazar des dattes), *Souck-el-Khodra* (bazar des légumes, du beurre et du poisson), *Souck-el-Mathfa* (bazar des épices et des parfums), *Souck-el-Helve* (bazar des confitures, des hallaûa, des dattes, des pâtes d'amande, des sirops, du miel et des sucreries), *Souck-el-Nahas* (bazar des armuriers et de la ferraille), *Souck-el-Saye* (bazar des orfévres), *Souck-el-Bess* (bazar des soieries, des étoffes et de la verroterie), et *Souck-el-Abit* (bazar des esclaves).

Maintenant que, tant bien que mal, nous avons montré la ville à nos lecteurs, faisons-leur faire connaissance avec ses habitants.

LXV

Population. — Justice de famille.

Les musulmans n'enregistrant ni les naissances, ni les décès, le chiffre de la population d'une ville ou d'une contrée arabe ne peut être obtenu que d'une manière approximative.

Il convient de faire observer toutefois que dans le désert on connaît exactement le nombre des fusils au service de chaque douar, et par conséquent le chiffre de la population mâle adulte.

Dans les grandes villes comme Mascate, pour parvenir à ce dénombrement, il est nécessaire d'énumérer les divers éléments qui composent la population et de recueillir le chiffre de chaque fraction.

J'ai trouvé, en opérant de la sorte, que la population mâle de Mascate (*intra muros*) comprenait :

Arabes	13,000
Indiens musulmans .	1,000
Parsis et Banians . .	2,000
Esclaves mélangés .	4,000
Juifs	100
TOTAL	20,100 habitants.

Du temps des Portugais et des Persans, ce chiffre était double et triple.

Les premiers, c'est-à-dire les Arabes, quoique provenant de la même souche que les Bédouins, ont vu s'altérer chez eux leur type primitif, et par le séjour de la ville, et par le mélange de la race de l'Oman avec celle de la Perse.

Cependant ils ont, avec leurs pères, cette ressemblance d'être grands, secs, maigres, robustes, bruns ou plutôt cuivrés.

Leur costume est simple et se compose généralement, nous l'avons dit, chez les gens riches, d'une fouta, d'une chemise de toile, d'une djebba de mousseline ou de soie par-dessus la chemise, d'une ceinture en cachemire recélant l'inséparable djembie, et d'un turban bleu rayé, celui-ci de la même étoffe que la ceinture.

Ils n'ont pas, nous l'avons dit aussi, l'habitude du *séroual* ou pantalon ; leurs jambes sont nues, et leurs pieds chaussés de sandales élégantes.

Dans les rues, ils marchent toujours tenant à la main, en guise de bâton, un sabre dans son fourreau d'argent.

Quant à la moyenne classe, les Bédouins, les matelots, les nègres, etc., elle ne porte uniquement que la chemise teinte de henné et le turban, celui-ci sans cesse bleu rayé, et elle remplace le sabre par la lance.

Les Mascatis proprement dits, ainsi que tous les Arabes qui vivent sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie, en regard de la mer des Indes sont *Beïâfis* ou *Abadites* [1], tandis que les Indiens musulmans et les esclaves suivent le rit de Hanbal, l'un des quatre imams orthodoxes des Sonnites.

A l'opposé de ceux-ci, des Schyytes et des Zeïdiyé, qui professent une grande vénération pour les descendants du Prophète, les Beïâfis ne leur accordent aucune sorte de suprématie, prétendant que tous les musulmans ont indistinctement un droit égal aux honneurs et aux emplois civils, militaires et religieux; de là l'origine des imams de Mascate, qui prennent parfois cependant le titre de *califes,* quoique ne descendant pas de Mahomet.

Les liqueurs fortes sont défendues aux Beïâfis comme aux autres sectes.

Cependant tous, témoin Séïd-ben-Calfen, ne se

[1] Descendants des anciens *Khouaridj,* ces premiers schismatiques musulmans défaits à la fameuse bataille de *Narhwân*, sur les bords du Tigre, par le quatrième calife de l'islam, Ali-ben-Abû-Taleb, assassiné plus tard par l'un d'eux, Abd'el-Rahman-ben-Meldjim, le père des *Béni-Mzab* de notre Afrique française.

conforment pas à cette prescription, tant il est vrai qu'il y a des faux dévots dans toutes les religions.

Ils doivent s'abstenir, en outre, de fumer et de boire du café, éviter toute magnificence dans leur habillement, dans leurs maisons et dans leurs mosquées.

Pour les *Parsis,* les *Guèbres* et les *Gaures* des Persans et des Turcs, ce sont sans contredit, avec les Banians, les êtres les plus intelligents, les plus honnêtes et les plus laborieux.

Ils excellent, les uns et les autres, dans tous les métiers, mais surtout dans la teinture de la soie, dont ils font toutes sortes d'étoffes, et dans la conduite des affaires commerciales.

Ainsi que dans toutes les villes arabes, chaque maison tant soit peu considérable, à Mascate, possède l'un de ces Indiens qui fait les affaires du père, des frères ou du mari, et qui, une fois qu'il se trouve à son aise, s'en retourne vivre paisiblement dans son pays.

Les premiers sont, comme on sait, les débris des anciens Persans, adorateurs du feu, qui se sont réfugiés, après la conquête musulmane, d'abord dans le *Guzzérat*, ensuite à *Surate* et à *Bombay*, où ils forment une communauté de plus de cent cinquante mille âmes.

« J'ai eu occasion, dit M. Auguste Dozon, de voir dans un salon de Londres, au mois de juin 1853, deux de ces *Mages,* dont le costume seul décelait l'origine étrangère ; car la forme des traits et la blancheur de la peau, chez l'un d'eux surtout, auraient pû les faire prendre pour des hommes du Nord.

« Ce costume se composait d'une longue et étroite

tunique de cotonnade blanche, et d'un pantalon de même étoffe, qui tombait sur des bottes vernies à l'européenne.

« La partie la plus singulière était une coiffure baroque, de carton apparemment, recouverte d'un papier ressemblant à ces toiles cirées qu'on met sur les tables.

« Je me fis présenter à ces messieurs, qui, autant que j'en pus juger, parlaient un anglais excellent, sans compter quatre idiomes de l'Inde, le persan, l'hindoustani, le mahratte, et le guzzérat, qui est la langue propre aux Parsis actuels de Bombay.

« Un de mes interlocuteurs s'étant montré disposé à entrer sur le terrain des croyances religieuses, je lui demandai la permission de faire quelques questions à ce sujet, et j'obtins ainsi des informations qui ne me paraissent pas sans intérêt et que je vais essayer de reproduire, telles qu'elles m'ont été données.

« Il me fut donc assuré, et cela avec un empressement évident, que les Parsis n'ont jamais *adoré* le feu, mais qu'ils y voient l'emblème d'un Dieu suprême et unique. Voici, de plus, la réponse à cette question positive et directe :

« — Quels sont les dogmes religieux qu'on inculque aux enfants?

« — 1° Il n'y a qu'un Dieu ; 2° Zoroastre est son Prophète ; 3° l'âme est immortelle ; 4° il y a, après cette vie, des peines et des récompenses[1] ; » mais à la fin,

[1] Voyez *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies*, numéro de novembre 1853, page 353.

tous les êtres de la création, sans en excepter aucun, lorsqu'ils auront été purifiés par le feu de l'enfer, les méchants eux-mêmes, jouiront d'un bonheur éternel qui sera précédé de la résurrection des corps.

J'exposerai ailleurs *(Confidences sur l'Islam)* les dogmes principaux de la religion d'Orosmase.

Zoroastre, suivant toute apparence, n'y fit que de légers changements.

La réforme de ce sage porta principalement sur le culte extérieur, sur la liturgie, sur les purifications, sur la loi civile et morale, sur les animaux purs et impurs, et, enfin, sur des points de discipline.

Une grande partie de ses dispositions ont été évidemment empruntées à la Bible.

Il est à remarquer toutefois que, dans la religion de Zoroastre, le jeûne, loin d'être méritoire, n'est pas même permis.

Le Parsis doit se bien nourrir, parce que le corps vigoureux rend l'âme plus forte pour résister aux tentations.

D'ailleurs l'homme qui n'éprouve aucun besoin lit la parole divine *(Zend-Avesta)* avec plus d'attention et a plus de courage pour faire de bonnes œuvres.

La loi de Zoroastre prescrit l'usage des ablutions, le payement de la dîme, le respect envers les Mages, la pratique de la prière et de l'aumône, la destruction des insectes, des reptiles et des bêtes venimeuses ou malfaisantes, l'horreur du vice, et surtout du mensonge, un des plus grands péchés dont l'homme puisse se rendre coupable.

Le mariage est un devoir pour les Parsis.

« Celui qui n'est point marié est au-dessous de tout, » dit la loi, et l'union la plus méritoire est celle qui a lieu entre frères et sœurs, mères et fils, pères et filles.

Quant à leurs cérémonies funèbres, elles sont encore actuellement semblables à ce qu'elles étaient anciennement.

A Surate et à Bombay, ils exposent les corps morts sur la plate-forme de tours rondes, d'environ douze pieds de hauteur, situées hors des villes et loin des habitations.

Les oiseaux de proie, qui se tiennent toujours en grand nombre autour de ces hideux cimetières, dévorent toute la chair des cadavres, et les os sont jetés ensuite dans un espèce de puits creusé à cet effet au centre de la plate-forme.

Les corps seuls des grands ne sont point exposés, mais ensevelis dans des tombeaux creusés dans le roc.

Aucun corps n'est enterré, car les Parsis regardent comme un grand crime de souiller la terre, pour laquelle ils ont une profonde vénération, en la forçant à recevoir dans son sein des cadavres d'hommes ou d'animaux.

En ce qui concerne les Banians, il nous faut, pour les bien connaître, remonter à l'origine même de la religion indienne, religion qui fut d'abord le culte des puissances de la nature.

Les plus anciens hymnes des *Védas* ne contiennent, en effet, que des invocations en l'honneur du soleil,

du feu, de l'eau, du vent et des autres agents naturels dont l'action se fait surtout sentir à l'homme qui n'est pas encore parvenu à un haut degré de civilisation.

C'est plus tard seulement que ces forces se personnifient et donnent naissance à un Panthéon immense dont les chefs sont *Brahma, Shiva,* et *Wichnou*.

Au sein de ce culte de la nature se développe, dès les temps les plus reculés, un culte plus épuré, une religion abstraite et métaphysique.

« PARA-BRAHMA, ou l'esprit supérieur, est l'Éternel, l'Être souverain, l'Être par excellence, se révélant dans la félicité et dans la joie.

« Le monde est son nom, son image.

« Mais cette existence première, qui renferme tout en soi, est seule réellement subsistante.

« Tous les phénomènes ont leur cause dans Para-Brahma.

« Pour lui, il n'est limité ni par le temps, ni par l'espace.

« Il est l'âme du monde, comme il est l'âme de chaque être en particulier..

« Cet univers est Para-Brahma, il vient de Para-Brahma, il subsiste dans Para-Brahma et il retournera dans Para-Brahma. »

On peut, par cet extrait des Védas, se faire une idée du haut degré d'abstraction où parvint cette théologie panthéiste.

Tout se résoud dans l'unité.

C'est d'elle que découlent, comme d'une source

commune, et la nature et tous ses phénomènes ; ou plutôt, c'est elle-même qui, en se développant et se manifestant dans les temps et dans l'espace, produit, vivifie et détruit, pour reproduire encore, l'univers et tous les êtres dont il est peuplé.

Para-Brahma se révéla d'abord comme Brahma, puis comme Wichnou, enfin comme Shiva.

Brahma est la puissance, le créateur, la matière.

Il représente le passé et a pour emblème le soleil.

Wichnou est la sagesse, la force conservatrice, l'espace.

C'est le présent.

L'eau est son emblème.

Shiva est le feu ou le destructeur, ou plutôt le rénovateur des formes de la matière.

En effet, il modifie, il crée à l'aide de la mort, dissout ou tue pour créer.

A ce point de vue, il représente le temps ou l'avenir.

C'est, de plus, le dieu de la justice.

Ces trois dieux, émanations premières de Para-Brahma, constituent la Trinité (*Trimourti*) des Indiens.

Chacune de ces divinités mâles s'allie à une divinité de l'autre sexe, et ces unions donnent lieu quelquefois à une nombreuse descendance.

Ainsi, par exemple, Brahma devient le père matériel de tous les êtres, en donnant le jour à sept personnages divers qui deviennent ses assesseurs dans l'œuvre de la création.

De même encore Wichnou et Shiva, et leurs épouses *Parwâti* et *Legmi*, donnent naissance à une foule d'en-

fants ou d'incarnations qui offrent, avec quelques développements, de nouvelles personnifications des idées représentées par ces quatre divinités.

Les incarnations de Wichnou, entre autres, sont le principal objet dont s'occupent les livres sacrés des Indiens.

Il s'est déjà incarné neuf fois, et doit s'incarner une dixième.

Ces incarnations se nomment *Avatar*.

Les quatre premières eurent lieu dans le premier âge du monde ou *Sati-Youga* (âge d'or), les cinquième, sixième, septième et huitième dans le deuxième et troisième âge (âge d'argent et âge d'airain), la dixième terminera la période actuelle ou âge noir (*Kali-Youga)*, et mettra fin à l'existence du monde.

Alors il sera le cheval exterminateur, *Kalki,* qui d'un coup de pied réduira le globe en poussière.

Dans les quatre premières incarnations, Wichnou se montra successivement poisson, tortue, sanglier, lion.

Après avoir revêtu ainsi diverses formes animales de plus en plus relevées, il prit la forme humaine, et d'abord il fut le Brahme nain, *Yamana;* en second lieu, le Brahme guerrier et armé de la hache, *Paraçou-Rama;* en troisième lieu, le beau prince *Rama*, fils de Daçaratha, radja d'*Ayodhia* ou *Aoude*.

Il devint ensuite *Krichna,* le bon pasteur, le vainqueur de *Kansa*, une des incarnations de Shiva, et, enfin, *Boudha,* le saint, le sage par excellence.

Il est le premier être qui vienne de la mer primor-

diale, et alors on le nomme *Narayana* (celui qui se meut sur les eaux).

De son nombril sort un lotos qui porte les deux autres personnages de la Trimourti, Brahma et Shiva.

Il dort et flotte sur les eaux dans l'intervalle des petites révolutions du monde.

On le représente étendu sur le grand serpent *Ananta* ou *Adisécha*, qui s'allonge sous son corps en forme de lit, et laisse flotter ses sept têtes sur la sienne.

D'autres fois, il est porté sur un épervier ou sur un aigle.

La jeunesse et la vigueur se dépeignent dans toute sa démarche.

Il a quatre bras et quatre mains.

Dans une main, il tient une massue ; dans une autre, un disque ou roue symbolique (*tchakra*); dans la troisième, un lotos *(padma)*, et dans la quatrième, une conque.

Sa tête est ornée d'une magnifique couronne à triple étage.

Wichnou compte des adorateurs dans l'Inde entière, mais surtout à *Djaggernat*, où l'on trouve encore des fanatiques qui se font écraser sous les roues du char qui porte sa statue.

Quant à Shiva, ses adorateurs, nommés *Shivaïtes*, le regardent comme le plus grand des dieux et l'appellent *Mahadéva, Mahècouara, Mahèça.*

Il y eut même un temps où, dans le sud de l'*Hin-*

doustan et à Ceylan, il était l'unique dieu ou le dieu suprême.

Changé tour à tour en éléphant et en coq, il eut de Parwâti *Ganeça* et *Ganga.*

On le place sur le mont *Kaïlaça,* et on le représente tantôt monté sur le taureau *Nandi,* ou bien l'ayant à ses pieds, le corps surmonté de cinq têtes et tenant dans ses mains le trident, le padma, le cerf nain et la tchakra; tantôt montant un tigre monstrueux, la bouche armée de crocs aigus, les bras et la taille entourés de serpents, avec un collier de crânes humains autour du cou.

Quand on représente la Trimourti sous l'emblème de l'arbre de vie, Shiva en est l'écorce la plus intérieure, celle qui recouvre immédiatement l'aubier.

Parmi les noms de cette divinité, il faut remarquer encore ceux de *Gangadhara* (qui porte le Gange sur la tête), parce que le Gange (*Ganga*) sort de son front, c'est-à-dire des flancs du Kaïlaça; de *Trilotchana* (trois yeux) et de *Bouddécha* (Dieu des sages).

Ceci posé, j'arrive au fait.

La population indienne est divisée en quatre grandes castes :

Les *Brahmes,* ou nobles; les *Shattryas*, ou guerriers, d'où sont issus les radjas et les naïres du *Décan;* les Banians, commerçants, cultivateurs, qui, on l'a vu, sont aussi connus sous le nom de Waïshyas; enfin les *Soudras,* qui sont les hommes employés aux travaux serviles.

La tradition explique ainsi l'origine de ces castes :

« Para-Brahma, dit-elle, eut quatre fils :

« Brahma, qui fut créé de sa bouche ; *Shattrya, Waïshya* et *Soudra,* qui sortirent de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds.

« Chacun de ces fils donna naissance à l'une des castes susdites. »

Les trois premières, celles des régénérés, sont les castes dominantes.

Seules, elles peuvent prendre connaissance des Védas ; seules, aussi, elles jouissent de la liberté individuelle.

Le mariage leur est interdit avec celle des Soudras.

L'enfant qui naît de l'union d'une de leurs femmes avec un Soudras est réputé impur.

Ce sont ces enfants qui forment la race proscrite des *Tchandallas* ou *Parias*, à laquelle viennent se joindre tous ceux qui, par un motif quelconque, ont mérité d'être exclus de leur caste.

Les Brahmes ont seuls le droit de lire et d'expliquer les Védas, et comme ces livres sacrés sont la source de toutes les connaissances, les Brahmes se trouvent être les dépositaires de la science.

Ils sont prêtres, devins, conseillers, juges, médecins, etc., etc.

Ils ont même quelquefois le privilége de faire le commerce comme les Banians.

Leurs terres sont exemptes d'impôts, et ils ne peuvent être punis de mort, quels que soient leurs crimes.

Les radjas eux-mêmes sont soumis à leur autorité.

Les Brahmes se distinguent par un costume particulier.

Ils s'abstiennent, ainsi que les Banians, de tout ce qui a eu vie, et ne se nourrissent que de légumes, de riz et de lait.

Pour mériter les récompenses de la vie future, la plupart d'entre eux se livrent aux plus dures austérités, quelques-uns se condamnent à rester toute leur vie immobiles dans la position la plus gênante.

D'autres même, à l'instar des santons, vont nus, d'où est venu le nom de *Gymnosophistes* que leur ont donné les Grecs.

La seconde caste, celle des Shattryas, doit défendre le pays.

Aussi a-t-elle le droit de porter les armes, et il lui est défendu, à moins de cas urgents, de se livrer aux travaux serviles.

Le commerce, l'agriculture, l'éducation des troupeaux, l'industrie, sont les occupations des Banians.

Les Banians reconnaissent un Dieu créateur, mais adorent en même temps le veau, la vache, le bœuf et l'éléphant.

Ils se lavent tous les jours jusqu'aux reins avec de l'urine de ces animaux, en tenant à la main une paille pour éloigner le malin esprit.

Leur costume se compose généralement d'une fouta de coton d'une extrême blancheur, d'une natte de même étoffe jetée sur les épaules, et d'une toque de soie filigranée d'or sur la tête.

Ils n'ont pas l'habitude du turban ; leurs bras, leurs

jambes sont nus, et leurs pieds chaussés de souliers en maroquin rouge avec talon élevé, le dessus richement cordé et formant ancre sur le coude-pied.

Ils ne vendent pas à ceux qui viennent à eux avec de la viande saignante, et regardent tous les hommes d'une religion différente de la leur comme impurs.

Néanmoins, la considération dont ils jouissent en pays musulmans est immense.

Non-seulement il leur est permis d'y vivre selon leurs lois, de brûler leurs morts (je n'oserais pourtant trop l'affirmer), d'avoir publiquement des figures dans leurs *miabins* ou habitations, qui sont de vastes varangues ou cases en jonc sises, comme les eschés, en dehors des villes, d'amener leurs femmes avec eux quand ils arrivent de l'Inde; mais encore, si l'un d'eux est surpris en tête-à-tête avec une femme musulmane, on n'y fait, si la chose peut rester ignorée, nullement attention, ce qui n'a pas lieu pour les Juifs, qui sont d'abord promenés assis à l'envers sur un âne et tenant entre les mains la queue de cet animal au lieu de bride, puis mutilés et pendus.

Quant aux Soudras, la simple lecture des Védas entraînerait pour eux la peine capitale.

Ils sont destinés aux emplois serviles.

Ce sont communément les serviteurs des Brahmes, qui leur promettent qu'après leur mort, en récompense de leurs bons services, ils passeront dans une caste supérieure.

En ce qui touche maintenant les esclaves, on voit, par le chiffre que nous en avons donné, que la traite,

malgré tous les obstacles que les négrophiles essayent d'y apporter chaque jour, s'effectue encore sur une vaste échelle dans ces contrées.

En effet, il n'est pas de boutre arabe ou persan, venant de la mer Rouge ou de Zanzibar, qui n'en ait à son bord une cargaison plus ou moins nombreuse des deux sexes.

Les principales contrées ou villes qui fournissent des esclaves à Mascate sont : le Baghermy, le Kordofan, le Dârfour, le pays des *Changallas*, le Zanguébar, le pays des *Adels*, la Nubie, le Mozambique, l'Abyssinie, *Quiloa*, *Mélinde*, *Magadoxo*, et le pays des *Saumalis*, sur la côte de la mer Rouge en face d'Aden.

On les achète communément : un négrillon, de quinze à vingt gourdes; un nègre adolescent (amrat), de vingt-cinq à trente-cinq; un Abyssin (*idem*), de soixante-dix à quatre-vingts; un eunuque noir ou blanc (de douze à vingt ans), de cent à deux cents et de trois cents à cinq cents.

Pour les femmes, les plus belles sont les Abyssines, les Nubiennes et les Saumaliennes.

Les premières et les dernières rappellent l'ancien type égyptien, la race primitive du temps des *Hycsos* ou rois pasteurs.

Elles ont le teint olivâtre, jaune, quelquefois presque blanc.

Leurs yeux sont très-fendus, langoureux, charmants, leurs cheveux tressés en fines nattes, leurs pieds petits, leurs mains mignonnes.

Elles se vendent :

Une jeune fille à gorge naissante, de cent cinquante à deux cents gourdes ;

Une jeune fille de douze à quinze ans, de cent à cent soixante-quinze gourdes;

Une jeune fille de dix-huit à vingt-cinq ans, de cent à cent trente gourdes;

Une jeune ménagère, de cent cinquante à deux cents gourdes ;

Une jeune nourrice, de quarante à quatre-vingts gourdes.

Les Nubiennes sont belles aussi, mais d'un autre genre de beauté.

Elles sont grandes, bien faites, ont la taille déliée.

On dirait des Dianes chasseresses d'ébène.

Leur prix est, généralement, inférieur à celui des Abyssines et des Saumaliennes.

Il n'y a cependant rien d'absolu sur ce point.

C'est, comme on le comprend, une question de beauté chez l'esclave, de caprice chez l'acheteur.

Quant aux esclaves blanches, elles n'ont point de prix.

Une Circassienne ou une Géorgienne est pour un musulman riche ce qu'un cheval de race est pour un sportman.

Le désir n'a de limite que l'impossibilité.

Enfin les juifs, qui, ainsi qu'à Mokallâh, sont peu nombreux à Mascate, s'y livrent principalement au commerce de l'opium et des teintures.

Les marchands de détail vendent des essences et des produits de la Perse.

Quelques-uns parcourent les diverses villes de l'Oman en qualité de colporteurs.

Leurs femmes sont presque toutes blondes et fort jolies.

Elles se marient très-jeunes.

Quand une fois elles ont changé d'état, elles ne sont plus astreintes à rester continuellement enfermées chez elles.

Les filles à marier, au contraire, ne sortent de la maison que dans des cas extraordinaires, et les parents ont alors grand soin de leur tenir le visage couvert d'un voile.

Le goût de l'intrigue et de la galanterie chez les femmes naît presque toujours ou de la jalousie, ou du peu d'égards qu'on leur manifeste.

Une contrainte perpétuelle mène facilement à l'inconduite.

En cessant d'être les gardiennes de leur honneur, les femmes n'attachent plus d'intérêt à sa conservation, et la honte qui accompagne l'infidélité ne saurait plus les arrêter.

C'est là où doit conduire la sorte de séquestration des femmes juives.

Pour la légitimer, pour expliquer leur surveillance rigoureuse, les juifs allèguent la coquetterie, les artifices des femmes, et la nécessité de mettre leurs filles hors d'état de commettre quelque imprudence qui les empêcherait de se bien marier.

Cette surveillance est-elle déjouée et y a-t-il par hasard imprudence commise, ils assoupissent la chose en unissant les deux coupables.

Point n'est besoin de dire que jamais une juive n'accorde ses faveurs à un homme qui n'est pas de sa religion.

Mais chez les musulmans, cela devient un peu plus grave.

La révélation, si révélation il y a, émane presque toujours de quelque nègre difforme ou de quelque eunuque jaloux.

Si le père ou les frères surprennent les coupables, ils ont droit de vie et de mort sur eux.

L'homme meurt habituellement de la main du père.

Quant à la femme, ce sont les frères qui se chargent de la besogne.

LA SŒUR.

Qu'avez-vous, qu'avez-vous, mes frères?
Vous baissez des fronts soucieux.
Comme des lampes funéraires,
Vos regards brillent dans vos yeux.
Vos ceintures sont déchirées ;
Déjà trois fois, hors de l'étui,
Sous vos doigts, à demi tirées,
Les lames des poignards ont lui.

LE FRÈRE AÎNÉ.

N'avez-vous pas levé votre voile aujourd'hui?

LA SŒUR.

Je revenais du bain, mes frères,
Seigneurs, du bain je revenais,
Cachée aux regards téméraires
Des Giaours et des Albanais.
En passant près de la mosquée
Dans mon palanquin recouvert,
L'air du midi m'a suffoquée :
Mon voile un instant s'est ouvert.

LE SECOND FRÈRE.

Un homme alors passait? Un homme en caftan vert?

LA SŒUR.

Oui... peut-être... mais son audace
N'a point vu mes traits dévoilés...
Mais vous vous parlez à voix basse,
A voix basse vous vous parlez.
Vous faut-il du sang? Sur votre âme,
Mes frères, il n'a pu me voir.
Grâce! Tuerez-vous une femme,
Faible et nue en votre pouvoir?

LE TROISIÈME FRÈRE.

Le soleil était rouge à son coucher ce soir.

LA SŒUR.

Grâce! Qu'ai-je fait? Grâce! grâce!
Dieu! quatre poignards dans mon flanc!
Ah! par vos genoux que j'embrasse....
O mon voile! ô mon voile blanc!
Ne fuyez pas mes mains qui saignent,
Mes frères, soutenez mes pas!
Car sur mes regards qui s'éteignent
S'étend un voile de trépas.

LE QUATRIÈME FRÈRE.

C'en est un que du moins tu ne lèveras pas [1]!

La nuit venue, on coud les deux cadavres dans un sac, et on place le sac en travers sur un âne.

Le nègre ou l'eunuque qui a découvert les coupables conduit l'âne.

Arrivé au bord de la mer, l'exécuteur nocturne charge le sac sur ses épaules, s'avance jusqu'à l'extrémité d'une roche qui surplombe, et jette le sac dans l'abîme qui se referme sur lui.

Si vous êtes étranger, et que vous rencontriez le soir dans les rues de Mascate un nègre et un âne portant un sac, rangez-vous en regardant d'un autre côté.

C'est la justice de quelque famille offensée qui passe!

[1] Victor Hugo, *Orientale* XI.

LXVI

L'Oman et l'imamat de Mascate.

On a vu à peu de chose près ce qu'est Mascate ; on verra en moins de mots encore ce qu'est l'Oman, autrement dit cette partie de l'Arabie baignée à la fois par les eaux de la mer des Indes et du golfe Persique.

Ses limites ne sont pas moins difficiles à fixer que celles des contrées que j'ai déjà décrites.

Les Européens comprennent sous ce nom tout le pays qui s'étend entre l'Hadramont, le Lahsa et le Nedjèd, depuis le cap Sangra, à 18° 9' de latitude septentrionale jusqu'au cap Mussendom[1], à 26° 25',

[1] Les boutres sont dans l'usage, lorsqu'ils passent près de ce cap pour se rendre dans le golfe Persique, de jeter à la mer des noix de coco, ainsi que des fleurs et des fruits, pour s'assurer une traversée favorable.

où il se termine par un angle aigu; mais cette division est entièrement inconnue aux indigènes.

Ils n'appellent Oman que l'espace compris entre les districts de *Jaïlan* et de *Batna*.

Forcé de choisir parmi ces opinions diverses, j'ai cru devoir donner ce nom à toute la contrée dont les caractères généraux diffèrent essentiellement des contrées voisines, et dont les subdivisions se rattachent, quoique souvent par un faible lien, au gouvernement du prince qui porte le titre de souverain de l'Oman, c'est-à-dire l'imam de Mascate.

Considérée sous ce point de vue, cette région forme donc une bande de terre dont la largeur n'excède jamais soixante-quinze lieues.

Bornée à l'est par l'océan Indien, elle confine, à l'ouest, de vastes déserts, et s'étend, depuis le pays de Scheble, à 21° de latitude septentrionale, jusqu'à *Debaï*, à 25° 15'.

Les Arabes divisent l'Oman en quatre districts principaux :

Celui de Jaïlan, celui d'Oman, celui de *Dhorrâh* et celui de Batna.

Une chaîne de montagnes granitiques, *Dj. Djallan*,

Quelquefois même ils équipent une petite felouque dans laquelle ils mettent des échantillons de tous les articles qui composent la cargaison, et jettent à la mer ce joujou, qu'ils laissent aller au gré des vents et du courant.

Si la felouque est portée du côté de la terre, ils en infèrent que leur voyage se terminera heureusement.

On trouve souvent, à plusieurs lieues en mer, quelques-uns de ces boutres en miniature.

Dj. Soor, Dj. Hhûther (1,829 mètres au-dessus du niveau de la mer), Dj. Kelbo, Dj. Darset et *Dj. Baucher*, (les cinq premiers déjà cités), faisant partie de la grande chaîne qui enserre l'Arabie, le traverse dans une direction parallèle à la côte; et, à cinq lieues ouest de Mascate, une chaîne transversale plus élevée vient s'appuyer, à angle droit, sur la première.

C'est le Djebel-Akhdar, ou la montagne Verte, déjà maintes fois cité et dont quelques-uns des sommets atteignent, comme Djebel-Quemâr, dans l'Hadramont, jusqu'à deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'aspect général du pays est celui d'une vaste solitude entrecoupée de nombreuses oasis et de fertiles vallées arrosées par quatre cours d'eau, dont deux importants (les fleuves *Masora* et *Fel-Hadj*), près de Khuriâh, à *Rostack* et près de *Burka*, qui coulent toute l'année; les deux autres, à Mascate et à *Sohar*, grossis seulement dans la saison des pluies.

Toutefois, les terres cultivées sont dans une proportion bien petite, si on les compare à l'immense étendue des plaines sablonneuses qui ne permettent ni culture, ni végétation.

La bande étroite de terrains qui s'étend depuis Ras-el-Hâd entre la mer et le pied des montagnes produit un grand nombre de palmiers, et de *Sib* à *Khorfakân*, ils forment une véritable forêt, dont la longueur est de près de soixante-cinq lieues, sur une à deux de largeur.

Aussi les poëtes arabes font-ils souvent allusion dans leurs vers aux palmiers de l'Oman.

On y rencontre, en outre, quantité de blé, d'orge, de maïs, de dourâh, de lentilles, de fèves, de cannes à sucre et toutes sortes d'arbres fruitiers, entre autres la vigne, qui fournit trois variétés de raisins excellents (*Rask'êt, Hélâli* et *Bagal-Hélâli*), et dont on exporte par eau des charges considérables.

La mer est si riche en poissons, notamment en requins, que non-seulement on fait la pêche pour se nourrir personnellement, mais encore pour engraisser les bestiaux et amender les terres.

Les marins mangent le requin frais et salé; quelques-uns même le dessèchent au soleil comme la *stockfisch* pour en avoir toujours avec eux pendant leurs traversées.

En ce qui touche la géognostie des montagnes, j'ai trouvé que les roches calcaires formaient leur trait distinctif.

Celles qui environnent Mascate, et qui quelquefois s'élèvent jusqu'à 1,500 mètres de hauteur, sont composées de couches superposées de schistes micacés et de schistes à ardoise.

Quelques-unes recèlent dans leur sein, Dj. Darset entre autres, des galènes, ou sulfures de plomb argentifères.

Le cuivre s'y rencontre aussi, et il en existe plusieurs mines, dont l'une, située près de *Chobra,* entre *Khalîl* et *Matrâh,* est exploitée par les Arabes.

Dans les environs du cap Mussendom, des masses

imposantes de basalte et de feldspath se joignent au terrain secondaire, riche, comme la baie de Kourya-Muria, en gisements de guano, et quelques-unes s'avancent dans la mer, où elles forment des promontoires abrupts.

De plus, à une journée ouest-sud-ouest de Mascate, au pied des monts Baucher, se trouve une source minérale chaude et à haute température, dont l'eau est employée avec succès dans les maladies vénériennes, les scrofules, la gale, la lèpre et autres affections morbides et cutanées.

Enfin, pour ce qui regarde sa faune, l'Oman est, sans compter les serpents de toute sorte, les tarentules et les scorpions qui y pullulent, encore abondamment pourvu de lions, de léopards, de panthères, de hyènes, de chacals et de sangliers.

Ces animaux féroces ou malfaisants ne quittent leur repaire que quand la faim les y force.

Ils descendent alors dans les vallées pour y chercher leur proie, mais cela n'arrive que dans la saison des pluies.

Cependant, ils n'attendent pas toujours le mauvais temps pour jeter l'alarme dans les campagnes.

Dans ce cas, ceux qui demeurent assez près des bois pour craindre ces terribles visiteurs les écartent de leurs habitations en faisant des feux pendant la nuit.

Dans mon passage sur certaines montagnes, j'ai aussi vu des aigles d'une grosseur surprenante.

Ils se tenaient dans les endroits les plus élevés, et pour ainsi dire inaccessibles.

En regardant ces masses de rochers suspendus en l'air à une hauteur prodigieuse, l'on croirait à chaque instant qu'elles vont s'écrouler avec un épouvantable fracas.

Quant aux punaises, puces, poux et moustiques, je ne les mentionne ici qu'en ma qualité d'Européen. Les Arabes n'y pensent même pas, et, je le répète, à l'insouciance que quelques-uns témoignent pour ces insectes, je crois qu'ils perdent complétement leur temps avec les habitants du pays.

Après Serg, Djallan, Miséra, Hagaï-Bender, Bender-Djarhâm, Soor, Kalhâat, Tiwi, Dagomar, Khuriâh et l'île Fahhel, que j'ai cités avant d'arriver à Mascate, les autres villes et localités remarquables de l'imamat sont, d'abord dans l'intérieur des terres, ensuite le long de la côte en allant vers le nord jusqu'à Debaï :

Rostack, où les imams, avant de s'être retirés à Zanzibar, faisaient leur résidence habituelle, et qui est, à proprement parler, la capitale de l'Oman; *Souâck* et *Nahhel,* situées à une demi et une journée sud et nord-ouest de Rostack et de Sib; *Sikki,* au sud de Nahhel; *Nissawa,* à cinq journées sud-ouest de Mascate, et à laquelle on arrive par *Felêdj-el-Wakil* (à huit milles de Mascate), *Gala,* le plateau de *Samaeïl, Wadi-Ben-Ruahâa* et *Burket-el-Mal; Bahhola, Dahrâh* et *Makanniat,* au nord et au sud de Nissawa; *Djar, Gabbi, Gabrin, Ranck, Adem, Semêd, Afi* et *Menâch,* qui exportent des dattes et des cannes à sucre; *Kelbo* et *Riam,* à un et deux milles de Mascate, bons ports à l'abri des vents du nord-est et du sud-est, mouillage

par cinq brasses d'eau, mille et onze cents habitants; Matrâh, l'ancienne rivale de Mascate sous l'imam Ben-Murschêd, à un mille de Riam, mouillage par six brasses, trois citadelles, cinq mille habitants; *Arbaque*, mouillage par quatre brasses, deux citadelles, deux mille habitants; *Darset*, à un quart de lieue de la mer, au pied de la montagne de ce nom, un petit fort, deux mille habitants ; Chobra, Khalil et *Hâl*, à quelque distance de la mer, cent, cent vingt et deux cents habitants; Sib, bon mouillage, un petit fort, bazars, deux mille habitants; *Goscheïb*, mouillage par cinq brasses, deux forts en bon état, six cents habitants ; *Ménom*, mouillage par quatre brasses, un fort, quatre cents habitants; *Mabelé*, à un quart de lieue de la mer, six cents habitants; *Ermès*, à vingt-sept milles de Mascate, port convenable, trois forts, deux mille habitants; *Haï-Assel*, à dix milles d'Ermès, quatre cents habitants; Burka, à vingt-cinq milles de Haï-Assel, bon port, mouillage par quatre brasses, grande forteresse, cinq mille habitants, dont cinquante Banians; *Mousana*, à quarante milles de Burka, bon port, forte citadelle, quatre mille habitants, dont quarante Banians; *Souïâck*, à trente milles de Mousana et trois quarts de lieues de la mer, forte citadelle, dix mille habitants, dont cinq mille nomades, trois mille sédentaires et le restant étrangers; *Kerboura*, à quarante milles de Souïâck, bon port, mouillage par cinq brasses, formidable citadelle, six mille habitants, dont soixante Banians; Grand et Petit *Gasbie*, à trente et cinquante milles de

Kerboura, au bord de la mer, trois forts, cinq mille habitants; *Sachem,* à quarante milles de Petit-Gasbie, un fort, un bazar, deux mille habitants, dont cinquante Banians; *Souwachêra,* à quarante-cinq milles de Sachem et au bord de la mer, mille habitants, dont six Banians; Sohar, l'île *Sûadi, Lûa, Schenâs, Hossefin, Kälbe, Fedjirâh,* Khorfakân, *Lima, Kassab, Bokha, Tibbat, Schaum, Aymaum* et *Scharga.*

Toutes ces localités, partagées en districts, districts dont quelques-uns renferment, comme celui de Kerboura, jusqu'à mille villages ou douars, sont régies par des gouverneurs désignés, à cet effet, par les imams, et tous alliés à leur famille à un degré plus ou moins éloigné, sous la juridiction du *Wali-Kébir* ou gouverneur général résidant à Mascate.

Ces gouverneurs étaient entre autres, lors de mon passage :

A Rostack, Séïd-Ahmed; à Felêdj-el-Wakil, Séïd-Aziz; à Kelbo, Cheik-Abd'el-Aziz-Marzougi ; à Riam, Abd'Allah-Ebné-Haçan ; à Matrâh, Rossassi, esclave affranchi de feu l'imam Séïd-Séïd-Ebné-Sultan; à Arbaque, Abd'Allah et Slîman ; à Sib, Raschîd, esclave affranchi comme Rossassi ; à Goscheïb, Séïd-Ebné-Hamoud ; à Ménom, Mohammed-el-Bédaoui ; à Ermès, Cheik-Hamoudi-Ebné-Sâad ; à Burka, Séïd-Mohammed-Ebné-Mattar; à Souïâck, Séïd-Hallâl; à Kerboura, Mohammed-Ebné-Salem; aux deux Gasbie, Abd'-Allah-Ebné-Sager; enfin, à Sohar, Séïd-Hammoud.

A deux lieues sud-ouest de Debaï commence le pays de *Sêr* (*Belêd-el-Sêr*), qui s'étend de là, le long du golfe Persique, jusqu'au Lahsa ou *Bahreïn*.

Les Arabes le nomment ainsi de *Sêr*, sa capitale, située par 24° 20′ de latitude nord, 48° 58′ de longitude est, laquelle ville possède, comme Mascate, un bon port à l'abri de tous les vents.

Les Persans, au contraire, appellent ce pays *Dsjulfâr*, du cap de ce nom (les *Maceta* et *Macæ* d'Arrien et de Strabon), d'où est venu celui d'*Arabes de Dsjulfâr*, donné par les Européens aux habitants de cette contrée.

Les Arabes de Dsjulfâr étaient autrefois des pirates redoutables.

Mais ils ont été entièrement réduits, en 1820, par les forces combinées de l'Angleterre et de l'imam, sous les ordres de sir Villiam Grant Keir, et, aujourd'hui, ils sont tributaires de l'imamat.

Leur flotte se composait, en 1809, de cent *trankis* (petits bâtiments à voiles en nattes, très-larges à proportion de leur longueur, très-bas par-devant et élevés par derrière), qui répandaient la terreur dans le golfe Persique, et s'emparaient de tous les navires, sans avoir égard à leur pavillon.

Ces pirates étaient dans l'usage de commencer leur attaque en lançant des pierres à bord du bâtiment dont ils voulaient s'emparer, puis ils en venaient à l'abordage ; et, pour premier acte de possession, ils jetaient de l'eau sur le navire afin de le purifier.

Cela fait, ils amenaient, l'un après l'autre, sur le

passavant, les hommes de l'équipage, auxquels ils coupaient la tête, en disant :

—*Allah akhbar!* Dieu très-grand !

Ensuite, après chaque exécution, ils s'écriaient :

—*La ilah illa Allah!* il n'y a d'autre Dieu que Dieu !

Ici se termine ma description générale de l'Oman.

Il me reste à faire connaître maintenant celui qui le gouvernait lors de mon passage, je dis *gouvernait*, car, ainsi que Séïd-ben-Calfen, il n'est plus de ce monde.

Je ne le ferai, toutefois, qu'après avoir retracé en premier lieu l'histoire de ses prédécesseurs depuis 1658, autrement dit à partir de l'imam Ben-Melêch, le même qui, à la tête des Arabes, investit Mascate et passa la garnison portugaise au fil de l'épée ; et, pour rester autant que possible dans le vrai, ou plutôt pour n'être pas accusé de plagiat, je citerai, toute naïve qu'elle puisse être, une autorité cependant sans conteste, Niebuhr, le père des voyageurs modernes.

LXVII

Les imams de Mascate, depuis 1658 jusqu'à Séïd-Séïd-Ebné-Sultan.

« ...Alors, rapporte donc ce grand voyageur, alors était maître de l'Oman, depuis Ras-el-Hâd jusqu'à Dsjulfâr, l'imam Sultan-ben-Melêch-ben-el-Arrab-ben-Goâd-ben-Murschêd-el-Arrabi : il s'empara ensuite de Bahreïn et des cinq petits îlots de *Kunck (les Coins)*, et son fils Seïf-ben-Sultan prit sur la côte d'Afrique *Quérimbe,* Quiloa et Zanzibar.

« Sous le règne de Ben-Seïf-ben-Sultan, son petit-fils, douze mille Persans vinrent assiéger Mascate; mais ils perdirent beaucoup de monde dans les montagnes, et furent contraints de se retirer.

« A la mort de Ben-Seïf-ben-Sultan, un nommé Mohammed-ben-Nassr-el-Gafâri, de Gabrin, s'empara de la presque totalité de l'Oman et prit le titre d'imam.

« Son fils Nassr-ben-Mohammed ne sut pas mar-

cher sur ses traces, car Seïf-ben-Sultan, fils du précédent imam, que les Arabes appellent Seïf-ben-Sultan-el-Arrabi-el-Koreïschi-el-Asdi, se fit proclamer à sa place, et Nassr fut réduit à être simple cheik du pays de Gabrin.

« Ce Seïf-ben-Sultan-el-Arrabi était un prince voluptueux.

« Quoique son harem fût abondamment pourvu de mahométanes et de païennes, les filles de ses sujets n'étaient pas à l'abri de ses poursuites.

« Non-seulement il buvait du café et fumait du tabac, ce qui est défendu aux Beïâfis, mais encore il s'adonna au vin et aux liqueurs fortes.

« Outre qu'il s'embarrassait fort peu des affaires, il n'entretenait non plus pas assez de troupes réglées, et la plupart de ses soldats étaient des esclaves cafres mal payés, par lesquels il laissait impunément vexer ses sujets jusque dans leur maison.

« En un mot, sa conduite le rendit odieux à ses peuples et il ne fut pas difficile à son cousin, Sultan-ben-Murschêd, de se faire proclamer imam à sa place et d'envahir presque tout le pays.

« Mais alors, Seïf-ben-Sultan-el-Arrabi se rendit à Mascate, où il avait quatre grands vaisseaux de guerre, outre bon nombre d'autres plus petits, et plaça tous ses soldats cafres, partie dans la ville, partie dans les deux citadelles Mérâni et Djélâli.

« Sultan-ben-Murschêd qui, sauf Mascate, possédait toute la côte, ne put l'en chasser, car bien qu'il empêchât le commerce par terre, il ne pouvait cepen-

dant pas défendre aux nations étrangères d'apporter leurs marchandises dans cette ville et d'en repartir avec leurs vaisseaux chargés, en sorte que les droits d'entrée et de sortie faisaient seuls un revenu considérable; ce que voyant et ne parvenant pas, malgré toutes ses forces, à réduire son ennemi, il résolut de faire de sa voisine Matrâh une place commerçante et de ruiner par là son trafic.

« Il ne prit en conséquence que la moitié des droits d'entrée qu'on payait à Mascate, et par là seul fit tomber son commerce et augmenta celui de Matrâh.

« De plus, il parvint à faire entrer dans son parti un des principaux officiers de la marine de l'imam, qui vint à lui avec un vaisseau de guerre et s'empara par ruse de deux autres grands vaisseaux qui revenaient d'Afrique chargés d'esclaves et de dents d'éléphant.

« Pendant ce temps, Seïf-ben-Sultan-el-Arrabi continuait son train de vie et se rendait de jour en jour plus odieux aux Mascatis.

« Enfin, à bout de ressources, après avoir mis une forte garnison dans Mascate et dans les deux forteresses, il se rendit en Perse avec ses vaisseaux de guerre, et obtint de Nadir-Shâh, qui y régnait alors, une flotte de vingt-quatre vaisseaux, commandée par Tacki-Khan, avec laquelle il s'en revint dans l'Oman.

« Quand cette flotte fut arrivée devant Mascate, on permit aux Persans d'entrer dans la ville, mais point dans les forteresses, et Tacki-Khan fit semblant de ne pas le prétendre, n'étant pas envoyé pour conquérir

l'Oman au nom de son maître, mais à celui de Seïf-ben-Sultan-el-Arrabi.

« Ce dernier se laissa persuader d'inviter Tacki-Khan avec peu de suite à venir prendre un repas dans le fort Djélâli.

« Le Persan, sachant que l'imam aimait à boire, prit avec lui une bonne provision de vin de Schiraz ; aussi Seïf-ben-Sultan-el-Arrabi et ses principaux officiers furent-ils bientôt ivres, et Tacki-Khan n'eut dès lors pas de peine à s'emparer de la citadelle.

« Pour avoir l'autre qui est au côté occidental du port, et pour y réussir sans effusion de sang, il écrivit, au nom de l'imam, un ordre aux principaux officiers de la forteresse de Mérâni pour leur commander de se rendre dans Djélâli, et appliqua au bas de cet ordre l'empreinte de l'anneau que le prince portait ordinairement au doigt, et qu'on lui avait ôté pendant son ivresse.

« Ils arrivèrent, et, dès qu'il les tint en son pouvoir, il envoya des troupes persanes pour attaquer l'autre citadelle, qui, faute de chefs, fut forcée de se rendre.

« Seïf-ben-Sultan-el-Arrabi vit à son réveil, mais trop tard, la faute qu'il venait de commettre.

« Tous ses projets n'aboutirent donc qu'à faire poursuivre par ses quasi-libérateurs son principal ennemi, Sultan-ben-Murschêd, qui s'était retiré jusqu'à Sohar, où il espérait pouvoir se défendre avec le secours du gouverneur Ahmed-ben-Séïd.

« Celui-ci fut bientôt attaqué, et quoiqu'un grand

nombre de Persans périt dans la première bataille, on ne put les faire plier.

« Quelques-uns des proches parents de Sultan-ben-Murschêd furent tués dans les escarmouches qui s'ensuivirent, et cette perte l'exaspéra tellement qu'il se précipita au plus fort des ennemis, où il fut atteint d'un coup de feu dont il mourut peu de jours après.

« Seïf-ben-Sultan-el-Arrabi, qui avait été annihilé par les Persans, mourut aussi vers le même temps à Rostack.

On attribua sa mort au chagrin d'avoir fait son malheur et celui de ses sujets.

« Les deux imams trépassés, Ahmed-ben-Séïd, gouverneur de Sohar, crut que le meilleur parti qu'il y eût à prendre contre des ennemis aussi redoutables que les Persans, c'était de faire la paix; il se conduisit si bien qu'il se fit nommer par eux gouverneur de Sohar et de Burka.

« Tacki-Khan établit ensuite trois commandants à Mascate, un dans chaque fort et un dans la ville, puis s'en retourna en Perse avec toute sa flotte.

« Après son départ, Ahmed-ben-Séïd commença tout de suite par laisser manquer d'argent les troupes d'occupation, de sorte qu'elles diminuaient à mesure que la solde leur manquait.

« Il demeurait alors à Burka.

« Un seigneur nommé Bel-Arrab-ben-Hamiâr, le cheik du domaine de Sêr, appelé Mattar, et un prince de la famille de Sultan-ben-Murschêd qui résidait à

Ranck, s'étaient partagé entre eux le reste de ce qu'avait possédé le précédent imam.

« Ahmed-ben-Séïd, ayant gagné la confiance des gouverneurs persans de Mascate, les invita tous les trois à venir à Burka pour délibérer sur les moyens de se procurer de l'argent.

« Ils s'y rendirent avec une escorte de cent cinquante hommes portant leurs tentes avec eux, afin qu'on pût s'aboucher avec l'Arabe en rase campagne, précaution dont il ne parut pas s'offenser.

« Quand ils virent sa conduite et crurent ne pouvoir douter de sa sincérité, ils résolurent de dîner avec lui dans la citadelle et de parler ensuite d'affaires sous leurs tentes.

« Pendant le repas, Ahmed-ben-Séïd, prétextant de se trouver mal, les quitta pour un instant.

« Mais, en sortant, il tira la porte à lui et appela ses fidèles qui, armés de pied en cap, pénétrèrent dans la salle du festin, désarmèrent les trois Persans et les mirent aux fers.

« Il ne fut pas difficile non plus de s'emparer de leurs cent cinquante soldats éparpillés dans la ville.

« On signifia à ceux qui étaient à Mascate et dans les deux citadelles que s'ils se rendaient de bonne grâce, ils recevraient une certaine somme d'argent, sinon qu'ils seraient enfermés et traités en esclaves.

« Comme ils étaient dans la misère, ils se rendirent presque tous.

« Ahmed-ben-Séïd en fit décapiter quelques-uns, laissa les autres libres et les renvoya même en Perse.

« Maître dès lors de toute la côte depuis Sohar jusqu'à Mascate, il aspira au titre d'imam, quoique Bel-Arrab-ben-Hamiâr l'eût déjà pris.

« A cet effet, il attira dans son parti le chef des Cadis, qui est à peu près considéré dans l'Oman comme le Mufti l'est dans les villes turques.

« Celui-ci proposa dans une assemblée cette question : — Si celui qui avait délivré sa patrie du joug des Persans n'était pas digne de la gouverner.

« La réponse fut favorable, comme on peut le croire.

« Sur quoi le Cadi fit un discours dans lequel il releva la valeur et les vertus d'Ahmed-ben-Séïd, le déclara imam de l'Oman et lui baisa la main.

« Tous les assistants suivirent cet exemple; on battit la caisse dans la ville et on publia dans toutes les rues qu'Ahmed-ben-Séïd-ben-Ahmed-ben-Mohammed-el-Saïdi avait été élu imam et que chacun eût à le reconnaître pour tel.

« Dès que Bel-Arrab-ben-Hamiâr eut appris cette élévation, il fit marcher ses troupes contre son rival qui, trop faible encore et trouvant toute communication avec Mascate coupée, se jeta avec peu de monde dans Afi, petite forteresse bâtie sur une montagne, où il avait envoyé tous ses trésors.

« Bel-Arrab-ben-Hamiâr, qui avait sur pied quatre à cinq mille hommes, investit la citadelle et aurait contraint le nouvel imam à se rendre s'il ne se fût échappé et n'avait trouvé moyen d'assembler une petite armée.

« En effet, Ahmed-ben-Séïd, avec deux de ses serviteurs, était parvenu à sortir incognito de la citadelle.

« Tous trois, déguisés en Arabes mendiants, marchèrent vers Sohar qui est à une journée d'Afi.

« Comme Ahmed-ben-Séïd avait été gouverneur de cette ville pendant plusieurs années, et qu'il y avait gagné l'affection des habitants, il n'eut pas de peine à y rassembler quelques centaines d'hommes, avec lesquels il s'avança contre son ennemi.

« Bel-Arrab-ben-Hamiâr avait placé son camp entre de hautes montagnes, près d'Afi.

« Ahmed-ben-Séïd attacha autour de la tête de ses soldats une cordelette de couleur pour les distinguer de ses ennemis; après quoi, il envoya divers petits détachements pour se saisir des passages des montagnes.

« Il donna à chaque détachement une trompette arabe pour sonner l'alarme de tous côtés, dès que la principale troupe ferait entendre le signal convenu.

« Ces mesures prises, un de ses fils donna le signal dès la pointe du jour, et aussitôt les trompettes retentirent de tout côté.

« L'armée entière de Bel-Arrab-ben-Hamiâr épouvantée, trouvant tous les passages gardés et jugeant du nombre des ennemis par l'étendue du bruit, fut mise en déroute.

« Bel-Arrab-ben-Hamiâr lui-même marcha avec une partie des siens vers l'endroit que gardait le fils

d'Ahmed-ben-Séïd, qui le reconnut, tira sur lui, le tua, et, suivant la coutume des Arabes, lui coupa la tête, puis la porta en triomphe à son père.

« Les troupes de Bel-Arrab-ben-Hamiâr furent bientôt dispersées, et Ahmed-ben-Séïd resta enfin seul maître du pays. »

Il était né à Adem, petite ville du district de Semêd, et mourut en 1765, après seize ans d'un règne heureux, regretté de tous ses sujets et laissant trois fils légitimes, Sahrân, Hallâl et Séïd, dont l'un, le dernier, lui succéda.

C'est le père de l'imam Séïd-Séïd-Ebné-Sultan qui régnait lors de mon passage et qui est mort à Zanzibar au commencement de 1857 [1].

[1] Voyez *le Moniteur* du 30 mars 1857.

LXVIII

L'imam Séïd-Séïd-Ebné-Sultan ; ses revenus ; son commerce ; sa marine ; son armée ; sa famille ; sa prédilection pour la France. — Traité d'amitié et de commerce. — L'Illustration du 8 septembre 1849. — Menées anglaises. — Possessions de l'imamat en Afrique. — Avenir de Mascate. — Séïd-Medjêd. — Possessions de l'imamat hors de l'Arabie.

L'imam Séïd-Séïd-Ebné-Sultan était né à Rostack sur la fin du siècle dernier.

Il pouvait avoir, en mourant, soixante-dix ans ; je dis *pouvait avoir,* car un vrai musulman ne connaît jamais exactement son âge et compte par les événements.

Pour lui, il comptait par l'avénement d'Aga-Mohammed-Khan au trône de Perse (1796).

C'était de huit ans auparavant que datait sa naissance.

J'eus deux fois, pendant mes voyages, l'occasion de me trouver en contact avec ce prince et même de me

lier très-étroitement avec lui; la première, sur la fin de 1854, en revenant de voir, revoir et explorer le *Bender-Buschir*, le pays des Wahabytes, *Kouêth*, Bassorâh, *Zuber*, *Koma*, Bagdad, le pays des Anèzes, Mascate, l'île Sokotora, la côte orientale d'Afrique depuis le cap *Gardafûi* (*Ras-Assêre* des Arabes) jusqu'à *Sofala* (l'*Ophir* des Hébreux), et tout l'espace qui s'étend de cette côte aux monts Lupata (l'*Epine du monde* des Portugais) ; la seconde, au commencement de 1847, après avoir visité l'île Bourbon, revu Bassorâh, parcouru les ruines de *Suse* et d'*Elymaïs*, toute la *Susiane*, les monts *Bachktyars*, séjourné quelque temps à *Ispahan* et à Schiraz, fait une tournée dans l'Afghanistan, le Belûtschistan, le *Bender-Abbassi* (*Kerman*), les îles *Karack*[1] et Bahreïn, célèbres par la pêche des perles, *Kischm*, Ormûz, et m'être retrouvé de nouveau dans la capitale de l'Oman.

Ce fut donc sur la fin de 1845 que je vis pour la première fois l'imam de Mascate.

J'étais presque mourant alors.

Je reçus de lui le meilleur accueil, et il me fit même de belles propositions pour me garder à son service.

Or, ma santé étant délabrée, il me fut impossible d'accepter ses offres; et, recueilli par M. le capitaine de vaisseau Romain-Desfossés sur la corvette

[1] Prise, comme on sait, *quoique possédée par la France*, il y a de cela bientôt quatre ans, pour base des opérations militaires anglaises dans le golfe Persique. (Voir tout au long, à ce sujet, *la Presse*, numéros des 21 novembre et 27 décembre 1856.)

le Berceau[1], qui avait amené à Zanzibar le premier consul français, M. Broquant[2], et le voyageur Maizans, qui périt haché, peu de temps après, sur le continent que je venais de parcourir en dernier lieu, je touchai à Bourbon où, une fois rétabli, je fus attaché, en qualité d'interprète, à bord de la gabarre *le Cormoran,* chargée d'aller prendre à Bassorâh les bas-reliefs recueillis par M. Botta au milieu des ruines de Ninive, mais que je quittai, une fois arrivé à cette destination, pour tenter, comme on vient de le voir, de nouvelles pérégrinations.

Séïd-Séïd-Ebné-Sultan était un beau vieillard, à la démarche imposante, aux manières affables et engageantes.

[1] *Le Berceau* se perdit corps et biens, en 1847, dans le canal de Mozambique. Son capitaine-commandant, qui est aujourd'hui l'amiral Desfossés, avait, heureusement pour lui, délégué son commandement à son second.

[2] Mort empoisonné, en 1847, par un Corse du nom de Zévako, dit-on, qui, de chirurgien auxiliaire de marine à bord de la corvette *le Berceau* et dans les hôpitaux de Bourbon, était devenu le médecin de l'imam à la recommandation des autorités françaises et du consul lui-même, dont il était l'ami.

Ce Zévako, que j'ai moi-même connu, me paraît innocent de ce crime, à lui imputé par la malveillance du résident anglais, malveillance qui le perdit et le força de quitter Zanzibar pour aller mourir peu de temps après à Quiloa de misère et de désespoir. Ne doit-on pas plutôt chercher les auteurs de ce crime dans les compatriotes d'un chef nègre qui avait assassiné l'enseigne Maizans, et que le consul tenait publiquement à la chaîne parmi les nègres ou négresses qu'il avait à son service? Le scélérat, communiquant avec ces esclaves, retrouva sans doute en eux des membres de sa tribu, idolâtres comme lui, et par conséquent des vengeurs.

Simple et très-religieux, sa bonté, toujours généreuse, allait au-devant des besoins, et sa grande richesse lui permettait de donner plus que l'on ne demandait.

Ses revenus dépassaient cent millions, et, dans les bonnes années, la seule récolte du girofle lui valait plus de deux mille thalaris par jour (dix mille francs).

Il possédait en outre le monopole de la récolte de l'ivoire et surtout de celle de la gomme copal ; il tenait particulièrement, comme on le verra plus loin, à ce dernier article, et dans tous ses traités avec les puissances d'Europe et les États-Unis, il ne manqua jamais de se le réserver [1].

[1] L'*ivoire* est apporté de l'intérieur à la côte de Zanguébar par les naturels *Moyakos*, *Mokambas*, *Mokamis*, *Moussagaras* et *Manamouckzis*, qui s'y rendent dans les mois de juin, juillet et août; celui des derniers est le plus estimé; les défenses sont des plus grandes dimensions.

La *gomme copal* se trouve sur divers points de la côte comprise entre le cap *Delgado* et *Mombaza ;* celle que l'on trouve au sud de Quiloa est inférieure à l'autre, et, au nord de Mombaza, on n'en rencontre plus. Les indications pour la choisir sont : couleur blanc jaunâtre ou jaune citron clair, transparence égale, grande dureté, cassure nette et vitreuse ; elle se vend environ six gourdes les cinquante-quatre livres.

Les autres denrées et objets d'exportation sont, entre autres, le *millet*, le *sésame*, les *cornes de rhinocéros*, la *cire*, l'*huile de palme*, l'*oliban*, la *gomme arabique*, la *myrrhe*, l'*aloès*, l'*écaille* et les *esclaves*. Le trafic de ces derniers est ouvert à Zanzibar, en octobre et novembre, et dure environ quatre mois. Il n'y passe pas moins de dix à douze mille sujets, hommes, femmes et enfants, qui sont répartis ensuite entre la mer Rouge, la côte d'Arabie, l'Omân et le golfe Persique. (Voyez, pour plus amples détails à ce sujet, et pour les autres denrées et objets susdits, les *Annales maritimes*, décembre 1843, p. 818.)

L'île de Zanzibar lui appartenait en propre et il en recueillait les produits; la douane de toutes ses possessions africaines et asiatiques, qu'il avait affermée à de riches Banians, ses intendants et trésoriers, était une des sources principales de sa fortune qu'il grossissait encore par un commerce étendu avec l'Inde, les bords de la mer Rouge et ceux du golfe Persique, la Chine et les îles de la Sonde.

Sa marine marchande se composait de quarante gros navires à flamme et pavillon rouge uni, emménagés de façon à pouvoir, en très-peu de temps, être armés en guerre, le cas échéant.

C'est le système que l'on emploie aussi aux États-Unis.

Son armée de terre s'élevait, en temps de paix, au chiffre de vingt mille hommes, tant arabes que nègres et *Bélûtchis*; en cas de guerre, cette armée pouvait être portée à deux cent mille combattants.

Chez les Arabes, en effet, tout individu valide et capable de se servir d'une arme doit, je l'ai déjà dit ailleurs, je crois, sa vie à sa patrie attaquée et ne manque jamais d'accourir à l'appel du souverain, car il sait que sa défection ou sa négligence, en le vouant au mépris public et surtout aux sanglantes railleries et souvent aux fureurs des femmes, le forcerait à s'expatrier.

Il en était ainsi autrefois à Lacédémone.

Ces hommes toujours prêts forment une espèce de milice de réserve sur laquelle, au moment du danger, le chef peut infailliblement compter.

Séïd-Séïd-Ebné-Sultan avait cinq fils légitimes :

L'aîné est Séïd-Thuvéni, gouverneur de l'Oman; le cadet, ancien gouverneur de Zanzibar, est Séïd-Medjêd; le troisième se nomme Sidi-Slîman, le quatrième Sidi-Khaled, et le cinquième Sidi-Hallâl.

En 1848, l'un de ces princes, Sidi-Hallâl, entra en révolte ouverte contre son père.

Cette hostilité de famille ne fut pas heureuse, et, pour se soustraire au juste ressentiment paternel, le fils insoumis feignit d'entreprendre le pèlerinage de la Mecque.

Mais, une fois sorti des États de Mascate, il tourna brusquement bride vers Aden, dans le but de se mettre sous la protection du pavillon des Anglais.

Cette puissance n'avait pas été étrangère à la rebellion de Sidi-Hallâl.

Quelques temps après, cependant, ce prince rentra en grâce, mais il rapporta à Zanzibar un esprit imbu des principes de l'Angleterre et tout préparé à devenir l'instrument de ses desseins politiques à venir.

Séïd-Séïd-Ebné-Sultan a eu quatre femmes légitimes, ainsi qu'une très-grande quantité de concubines; les unes et les autres lui ont presque toutes donné des enfants.

Parmi les premières, il affectionnait spécialement une créole française qu'un Européen, les uns disent un Anglais, les autres un de nos compatriotes, lui avait vendue, bien qu'elle fût sa femme.

Le marché avait eu quelque peine à se conclure; la droiture de Séïd-Séïd-Ebné-Sultan répugnait à

accepter les propositions qui lui étaient faites à ce sujet ; il voyait dans la jeune créole une femme libre, mariée de plus à un chrétien, et, malgré un penchant qu'une beauté exceptionnelle allumait dans son cœur, il n'eût peut-être jamais consenti à s'en proclamer le maître.

Cette noblesse de sentiments ne faisait guère le compte de l'Européen ; sa fortune avait été engloutie, et il entrait dans ses vues de la reconstituer à l'aide d'une exploitation qui ne soulevait en lui aucun scrupule.

Séïd-Séïd-Ebné-Sultan était irrésolu.

Le cupide époux inventa alors un *mezzo-termine* conciliateur des appréhensions du prince et de ses projets personnels.

Sachant que toute femme étrangère qui mettait le pied dans le harem souverain n'en devait plus sortir, il séduisit un des eunuques et fit franchir à la jeune créole ce seuil redoutable.

Séïd-Séïd-Ebné-Sultan eut donc la main forcée, et peut-être cette supercherie, qui satisfaisait sa passion naissante, ne lui déplut-elle pas trop.

30,000 thalaris (150,000 fr.) furent remis à l'Européen ; c'était tout ce qu'il voulait.

Cette Française, alors âgée de vingt ans et qui ne tarda pas à devenir excessivement chère à son seigneur, était née à Bourbon.

Ainsi s'expliquerait sans doute la prédilection que Séïd-Séïd-Ebné-Sultan manifesta toujours pour cette île.

Deux fils, le second et le quatrième, lui naquirent de cette romanesque union, dont l'influence fut considérable sur sa vie.

Ce prince puisa dans ses relations avec *Zulima*, — c'était le nom que l'on avait donné à la créole, — les bases de son traité d'amitié et de commerce avec la France; et le navire qu'il y expédia, en 1849, sous les ordres d'un de ses intimes serviteurs, Hadji-Derviche, que je présentai à LL. AA. II. les princes Jérôme et Napoléon, et chargé d'offrir au chef de l'État dix magnifiques chevaux dont s'étaient préalablement emparés les haras d'Arles, qui furent obligés de les restituer, à leur grand regret [1], semble une preuve

[1] Nous déplorons souverainement que *l'Illustration*, journal qui possède cependant toutes les sympathies françaises, ait pu, le 8 septembre 1849, à ce sujet, et par suite sur l'imam Séïd-Séïd-Ebné-Sultan, donner accès dans ses belles colonnes au *canard* ANGLAIS suivant, déjà victorieusement démenti du reste dans le même recueil, en 1853, par mon digne et savant ami Lebreton, dont je fis la connaissance à bord du *Berceau*:

« Quelques journaux ont déploré l'accueil peu empressé fait à *un envoyé de l'imam de Mascate*, qui est venu à Paris dans les derniers jours du mois d'août. — De même qu'il y a fagot et fagot, il y a aussi envoyé et envoyé. — HADJI-DERWICH, dont nous nous occupons, a usurpé ce caractère: il est tout simplement le SUBRÉCARGUE du navire arabe *la Caroline*, appartenant à l'imam de Mascate, et entré dans le port de Marseille pour y vendre une cargaison de produits africains.

« Il y a quelques années, le gouvernement anglais et la Compagnie des Indes-Orientales travaillaient à obtenir de l'*imam* une concession très-importante pour la suppression de la traite des esclaves entre l'Arabie, la Perse, l'Égypte et la côte orientale d'Afrique. Tout était mis en œuvre par les

convaincante des bonnes dispositions qu'il continuait de nourrir à l'égard de notre gouvernement, bonnes

abolitionnistes pour arriver à leurs fins. L'imam actuel, Seyed-Saïd-ben-Sultan, était l'objet d'attentions et de gracieusetés de toute espèce de la part des agents anglais : menaces, promesses, cadeaux, furent tour à tour essayés pour triompher de la répugnance du vieux sultan. Enfin, le *consul anglais à Zanguébar*, qui connaissait parfaitement le faible de Seyed-Saïd pour toute concession pécuniaire, l'engagea à expédier à Londres cette même *Caroline* avec quelques cadeaux pour la reine. Ce navire partit avec dix chevaux assez communs et quelques autres objets aussi peu précieux; mais l'imam de Mascate eut la précaution de joindre à ce cadeau insignifiant une cargaison de cinq cents tonneaux de produits de ses États, qui devaient être vendus pour son compte. — Le gouvernement anglais, qui voulait à tout prix enlever la signature de l'imam, exempta, par une loi spéciale, les marchandises de *la Caroline* de tous droits de douane, et, de plus, fit radouber à neuf ce navire en désarroi. Ce procédé, joint à une pension viagère de soixante mille piastres (trois cent trente mille francs), détermina la conclusion du traité, qui interdit le trafic des esclaves au nord de l'équateur, et ruine le commerce arabe au profit de l'Inde anglaise.

« L'imam s'attendait probablement à la continuation d'un système douanier aussi favorable à ses spéculations; il expédia trois autres cargaisons à Londres, mais il n'en fut rien.— Le tour était fait, et les *douaniers anglais* reprirent leur sévérité. Depuis ce moment, les opérations de Londres sont devenues désastreuses pour Seyed-Saïd. C'est pour cela qu'il a pensé à essayer du même système sur la France.

« *La Caroline* a donc reçu *quelques chevaux, un sabre, d'autres objets d'assez mince valeur* et une lettre de félicitations pour le gouvernement provisoire. (A l'époque où cette lettre fut écrite à Zanguébar, on ignorait la nomination du Président de la République.) A l'aide de ces petits cadeaux, Seyed-Saïd comptait faire passer, avec exemption de droits, *six cents tonneaux de marchandises* qu'il a entassés à bord de *la Caroline;* il s'est trompé, à ce qu'il paraît. Notre gouvernement, qui n'a pas à demander de concessions pareilles à celles qui furent accordées à l'Angleterre, a compris de plus que notre marine mar-

dispositions qui ressortent déjà amplement, du reste, du traité susdit et dont voici la teneur :

chande n'a pas déjà tant d'éléments de richesse, que l'on admette à lui faire concurrence un autre pavillon étranger, et notre Trésor n'est pas assez bien rempli pour qu'en échange de quelques chevaux vicieux on fasse cadeau à *la Caroline* de deux à trois cent mille francs, somme à laquelle s'élèveraient les droits sur sa cargaison si elle était vendue en France.

« Les quelques détails donnés par Hadji-Derwich sur la puissance de son maître sont entachés de cette exagération hyperbolique si commune chez les Orientaux; il fallait du reste que, pour se donner de l'importance, il exaltât bien haut le nom de Seyed-Saïd.

« L'île de ZANGUÉBAR renferme une population de *cent dix mille habitants*, tout au plus. *Dix mille sont libres, dix mille serfs*, espèces de demi-esclaves connus sous le nom de MOUADIMOUS (ce sont les anciens habitants du pays); le reste est esclave.

« La seule ville de cette île est désignée ordinairement sous le nom de Zanguébar; les Souahélis (Africains de la côte orientale) lui donnent pourtant le nom de *Schingony*. — Sa population est de cinquante-cinq à soixante mille habitants, dont une partie passe dans les champs la saison des récoltes.

« Vue de la rade, la ville de Zanguébar présente un aspect assez agréable; la plage est bordée de maisons, sinon élégantes, au moins grandes et bien entretenues. Depuis 1847, on en a édifié deux qui sont d'une très-belle apparence. — Au premier coup d'œil, on est enchanté; mais dès que l'on descend à terre, on est désillusionné : ce rideau de maisons blanches aux volets verts cache un amas immonde de masures, de cases infectes, et un dédale de ruelles encombrées de débris d'animaux et de végétaux en putréfaction.

« L'imam Seyed-Saïd, lorsqu'il est en ville, occupe sur le bord de la mer une grande maison qui ne ressemble pas mal à une prison en mauvais état; de fortes barres de fer garnissent toutes les fenêtres, auxquelles se montrent avec intention toutes les SÉRAYES de l'imam.—Seyed-Saïd réside à la ville depuis le jeudi matin jusqu'au lundi matin ; les autres jours, il habite une grande maison du même genre que celle de la

« Traité d'amitié et de commerce du 17 novembre 1844, sans limitation de durée.

ville, bâtie au milieu d'un délicieux bosquet de manguiers, de cocotiers et d'orangers, sur le bord d'un ruisseau, le seul de l'île qui fournisse de l'eau toute l'année. En avant de la porte principale, on a construit un kiosque en bois dans le goût indien, plus élevé que le reste des constructions ; cela donne à cette habitation, lorsqu'on la voit d'un peu loin, une tournure orientale très-élégante ; cette résidence se nomme M'TONY (le ruisseau).

« Pendant tout le temps de son séjour à la ville, à l'exception des heures consacrées à la prière, à la sieste et à ses repas, Seyed-Saïd se tient dans une salle basse de son palais, où tout le monde peut venir le voir et lui parler. C'est là qu'il expédie toutes ses affaires et celles de ses sujets. Lorsque ces dernières demandent à être discutées ou examinées, il renvoie les postulants devant son fils KHALID ou devant le gouverneur SAÏD-SÉLIMAN.

« Son autorité à la côte orientale d'Afrique s'étend sur tout le littoral, depuis le cap Delgado jusqu'à Mogdisho (Magadoxo) ; mais cette autorité n'est réelle que là où il y a des villes maritimes susceptibles d'être canonnées, et par conséquent maintenues dans le devoir. — Les nègres de la côte ont une grande frayeur des canons de Seyed-Saïd, quelque mal manœuvrés qu'ils soient. Mais à une lieue à l'intérieur, ils se rient du sultan et de ses canons ; ils savent bien qu'il ne viendra jamais les châtier à terre. — L'autorité de Seyed-Saïd sur les villes de la côte consiste à faire accepter ses mesures fiscales, et rien de plus ; car, en dehors de cela, chaque pays a son chef indépendant. Bien souvent une ville de Seyed-Saïd fait la guerre à une autre de ses villes, sans qu'il se mêle en rien de ces querelles parfois assez sanglantes. Peu lui importe l'administration intérieure : ce que l'imam veut, c'est le solide ; il ne demande que la soumission devant l'impôt. — Le pouvoir de Seyed-Saïd à la côte d'Afrique ne s'étend pas sur cinq cent mille âmes.

« Jamais l'imam n'a eu d'autre armée que trois à quatre cents pauvres BELOUDCHIS déguenillés, armés de fusils à mèche qui leur appartiennent, et qui reçoivent pour toute indemnité de nourriture, logement, armement et équipement

« Droit réciproque, pour les sujets de chacun des

une somme de deux piastres (onze francs) par mois. Ces pauvres diables ont pour principale mission de prêter main-forte aux douaniers et sont éparpillés sur toute la côte. On ne peut pas considérer comme force militaire trois levées de boucliers qui furent faites, de 1844 à 1847, pour aller faire la guerre au chef de Siou (*Kwyhou*); et d'ailleurs les leçons de prudence données aux sujets de Seyed-Saïd par ce chef de révoltés ont considérablement fait tomber l'humeur guerrière des gens de Zanguébar.

« La marine de Seyed-Saïd est aussi bien organisée que l'armée de terre : il a une douzaine de navires de diverses grandeurs, qui tous, à l'exception d'un, ont été construits dans les ports de l'Inde anglaise. Ces navires arrivent de leur port de construction avec ce qui est strictement indispensable du plus pitoyable équipement, pour faire, dans la saison la plus favorable, la courte traversée qui sépare la côte de Malabar de Zanguébar.

« L'imam ne manque pas d'aller, avec toute sa famille, visiter le nouveau navire; puis on le désarme, et on l'envoie augmenter le nombre des inutiles carcasses qui pourrissent, s'entr'ouvrent et se tordent au mouillage de M'TONY, sous l'influence des intempéries du climat tropical.

« Quand un des navires naviguant a besoin d'une pièce de voilure, de gréement ou de mâture, on pille dans l'équipement de ceux qui sont désarmés, et de la sorte on ne trouverait presque rien pour faire prendre la mer aux pontons de M'TONY, si le cas se présentait.

« Les revenus de Seyed-Saïd sont tout ce qu'il y a de plus clair; mais, au lieu de quarante millions de francs que lui accorde si généreusement son prétendu envoyé, il se contente de trois à quatre cent mille piastres (deux millions de francs) à peu près, et c'est fort beau, si l'on considère que ses sujets lui donnent cette somme pour entretenir les quatre cents BELOUDCHIS dont nous avons parlé déjà.

« Ses propriétés, y compris dix mille esclaves, représentent une valeur de six cent mille piastres (trois millions trois cent mille francs), et lui rapportent brut cent vingt à cent trente mille piastres par an.

« Seyed-Saïd est riche, comme on le voit; mais il est très-

deux pays dans l'autre, aux priviléges de la nation la plus favorisée [1].

« Traitement de la nation la plus favorisée à la navigation et au commerce français dans les ports de Mascate.

« Le droit sur les marchandises apportées par navire français n'excédera pas 5 pour 100 de la valeur; si les marchandises importées par une autre nation étaient admises à des droits moindres, le bénéfice de la réduction nous est garanti.

« Moyennant l'acquittement de ce droit unique, les navires français et leurs cargaisons sont affranchis de toute autre taxe, soit à l'entrée, soit à la sortie.

« NAVIGATION. — Il ne sera rien exigé des navires français entrés dans les ports de Mascate pour se réparer, faire des vivres ou reconnaître l'état du marché.

« COMMERCE. — Liberté entière, pour les Français, d'acheter et de vendre à qui bon leur semblera, dans

âpre au gain et très-avare, sous des dehors de générosité. Toutes ses générosités sont calculées ; c'est de lui qu'on peut dire : *Il donne un œuf pour avoir un bœuf !*—Sa seule pensée est d'augmenter son revenu. Tout Européen qui lui propose un plan nouveau dans ce sens est sûr d'être écouté. Ordinairement, le vieil Arabe tombe lui-même dans les filets dont il croyait avoir enlacé le chrétien, qui lui glisse dans la main, lui échappe et ne l'empêche pas, quelque temps après, de mordre à un autre appât aussi grossier. »

Aigles et *laies* politiques du continent, fiez-vous donc aux avis de votre amie la *chatte* d'outre-Manche !!!

[1] Bien que cet article ne fasse pas mention des colonies françaises, il a été convenu que les sujets de l'imam y jouiraient des mêmes avantages.

toute l'étendue des domaines de l'imam, avec garantie contre tout monopole [1].

« Ils s'abstiendront néanmoins de faire le commerce de l'*ivoire* et surtout de la *gomme copal* à la côte orientale d'Afrique, depuis le port de *Tumbat* jusqu'à celui de Quiloa, à moins qu'une autre nation chrétienne n'obtienne cette faculté [2].

« Aucun article de commerce ne sera prohibé dans les États de Mascate à l'importation ou à l'exportation.

« Il ne sera rien exigé sur la partie de la cargaison qui n'aura pas été débarquée.

« Les marchandises qui auront acquitté le droit de 5 pour 100 pourront être transportées dans un autre

[1] Il fut établi que les ports des États de l'imam ouverts à nos bâtiments de commerce seraient ceux de Zanzibar, *Pemba*, Mombaza, *Lamou, Brava* et Magadoxo, sur la côte d'Afrique ; Soor, Mascate, Burka et Sohar, sur la côte d'Arabie ; Kischm, Ormûz, Bender-Abbassi et *Minao*, dans le golfe Persique.

[2] Cette restriction, insérée dans le traité anglais avec Mascate, ne figure pas dans le traité américain. Mais Séïd-Séïd-Ebné-Sultan avait donné l'assurance au négociateur français que les navires des États-Unis s'abstenaient de fréquenter les parages qui nous sont interdits.

A la suite des négociations sur l'interprétation du traité, Séïd-Séïd-Ebné-Sultan avait déclaré que tout navire français avait le droit de vendre et d'acheter à Quiloa toute espèce de marchandise, excepté l'*ivoire*, la *gomme copal* et les *esclaves*.

Séïd-Séïd-Ebné-Sultan avait pris en outre l'engagement de faire recevoir, par son agent, les pièces de cinq francs apportées par des bâtiments de guerre et par des navires de commerce français, sur le pied de cent dix pièces pour cent thalaris.

port et vendues en gros ou en détail sans avoir à payer de nouveaux droits.

« Au lieu de 5 pour 100 de la valeur, la douane pourra demander le vingtième des marchandises en nature, si elles comportent ce fractionnement; elle a trois jours pour choisir l'un ou l'autre mode de perception.

« Enfin les dissentiments sur la valeur des marchandises seront arrangés par voie d'arbitrage. »

De tous les souverains arabes, Séïd-Séïd-Ebné-Sultan fut le seul qui réussit à s'affranchir (1802) du joug de la secte envahissante des Wahabytes; mais disons toutefois qu'il ne parvint à conserver son indépendance que grâce au secours de l'Angleterre.

Ce fut encore cette puissance qui, après l'extermination des nombreux pirates qui infestaient le golfe Persique (1820), bienfait dont le commerce des mers ne tarda pas à se ressentir, l'aida dans la soumission des *Béni-Ali* et des *Béni-Haçan* révoltés (1821).

Les services que les Anglais venaient de rendre à Séïd-Séïd-Ebné-Sultan leur donnaient quelques droits à sa reconnaissance, et ils n'étaient pas hommes à la laisser politiquement stérile.

Ce fut pour se soustraire autant à des exigences qu'il prévoyait que par égard pour la santé délicate de la jeune créole française, sa sultane favorite, qu'il abandonna l'Oman, laissant le gouvernement de ce pays à son fils aîné Séïd-Thuvéni, et, en cas d'absence

de celui-ci, à son gendre Séïd-Salêch, et transféra sa résidence à Zanzibar, lieu délicieux et plus éloigné de l'influence britannique.

Le soleil torride qui calcine, en effet, les abords du golfe Persique est intolérable, et l'on ne saurait mieux comparer cette côte qu'à une fournaise ardente où, je le répète, les Européens ne vivent pas longtemps.

L'île de Zanzibar située par 6° 9′ 30″ de latitude australe et 36° 54′ 30″ de longitude orientale, renferme cinq cent mille habitants arabes, nègres libres, nègres esclaves, Banians et Européens.

Le climat, sans être précisément sain, n'est pourtant pas nuisible à ces derniers, à la condition pour eux d'adopter entièrement le genre de vie des Arabes.

La plus luxuriante végétation charme partout les yeux, et parmi les innombrables variétés de fruits que le sol produit sans culture, il faut citer les mangues, les oranges, les cocos, les ananas, les papayes, les limons, les citrons, les bananes et les patates douces.

L'île est traversée par un seul ruisseau d'eau courante et c'est sur ses bords que Séïd-Séïd-Ebnè-Sultan avait fait bâtir son palais de plaisance.

Il en possédait d'autres dans l'intérieur, et principalement au centre de ses raffineries de cannes à sucre et de ses forêts de girofliers.

La terre n'y nourrit aucun animal malfaisant ou venimeux, et ce serait un Eden véritable sans la présence de milliards d'insectes tracassiers.

Zanzibar n'offre qu'une seule ville de quelque importance avec un assez bon port.

C'est *Savoyel.*

Mais on y rencontre plusieurs villages florissants habités par des nègres qui s'y livrent à l'agriculture pour le compte du maître qui les nourrit, et, le besoin pressant, en fait ses matelots et ses soldats.

Au nord et au sud de Zanzibar sont situées les îles de Pemba, de *Monfiâh (Monsea)* et de *Latham* ou *Shoâl.*

La première est basse et assise sur un fond de corail.

Le terrain y est cependant fertile, et produit surtout du riz de très-bonne qualité.

Les îles de Monfiâh et de Shoâl sont également assises sur un fond de corail.

La dernière n'est accessible que du côté sud-ouest, sa surface est plane et entièrement formée d'excréments d'innombrables oiseaux qui s'y réfugient.

Sa position géographique est 6° 54′ latitude australe, 39° 55′ longitude est (Greenwich).

Puis viennent celles de Quiloa et de Quérimbe qui étaient, avant Zanzibar, les deux principaux établissements maritimes des imams de Mascate.

F. d'Alméida s'en empara en 1505 et y construisit quelques forts occupés aujourd'hui par des garnisons arabes.

Depuis une soixantaine d'années, Quiloa et Quérimbe sont redevenues possessions de Mascate.

Les villes sont en partie tombées en ruines, mais, par contre, leurs ports n'ont pas cessé d'être les plus beaux de la côte.

Les forêts environnantes sont remplies de bêtes féroces, de rhinocéros et d'éléphants.

Au nord de Pemba gît Mombaza (*Mombas*), qui parait avoir été jadis une place importante.

Les ruines et quelques inscriptions qu'on y trouve attestent l'ancienne domination des Portugais, du temps de F. d'Alméida.

La ville est aujourd'hui divisée en deux quartiers, dont l'un est occupé par les Arabes, l'autre par les noirs.

Elle est située dans une baie sur un roc élevé, presque tout environné par la mer, et une forteresse bien fournie de toutes sortes de munitions de guerre, avec une nombreuse garnison, défend son port.

Le terrain est fertile et produit toutes espèces de fruits et de végétaux ; le pays abonde en troupeaux ; l'eau y est excellente, le climat tempéré, l'air très-sain.

A Mombaza succèdent, toujours en se dirigeant vers le nord, Mélinde, *Patté,* Lamou, Brava et Magadoxo.

Repoussé par les Mombaziens, Vasco de Gama, à son retour de l'Inde (février 1499), fut accueilli amicalement par les habitants de Mélinde.

Sur un rocher escarpé, qui s'avance comme un promontoire, on voit encore la colonne qui porte à son sommet les armes des rois du Portugal et de Mélinde.

Le territoire de l'ancien royaume de Mélinde est aujourd'hui occupé par les *Gallas,* peuplade qui en-

trave quelquefois la navigation des Arabes sur cette côte.

Patté, ville située sur l'île qui forme la côte méridionale de la baie de Kwyhou, ne paraît pas avoir été longtemps sous la domination portugaise.

Plus tard, elle fut tour à tour indépendante et sous la domination des imams de Mascate ou du cheik de Mombaza.

Aujourd'hui, la ville de Patté est occupée par une garnison mascate; elle est petite et composée de quelques misérables huttes bâties dans le style arabe.

Lamou, non loin de là, est située au pied d'une rangée de collines sablonneuses, et contient environ six mille habitants, Arabes pour la plupart.

Son gouverneur est également institué par les imams de Mascate.

Enfin Brava et Magadoxo (*Mugdasho*) sont les deux seules villes de quelque importance sur cette partie de la côte.

Leurs habitants vivent avec goût dans des maisons en pierre bâties à l'européenne et ornées d'une grande variété de belles peintures.

Les Arabes y entretiennent un commerce d'échange très-actif.

Les deux ports sont commodes et formés par de longs récifs.

Depuis Magadoxo jusqu'au cap Gardafui la côte ne présente pas la moindre apparence d'un lieu habité, bien que j'y aie vu paître de nombreux troupeaux de bétail et de chameaux.

Le commerce de cette contrée paraît être exclusivement dirigé, à l'aide de caravanes, vers la mer Rouge.

La partie de la côte qui s'étend depuis la rivière *Juba* jusqu'à cette mer est habitée par la tribu aborigène des Saumalis.

C'est un peuple doux, de mœurs patriarcales et entièrement relégué au littoral par la tribu féroce des Gallas, qui occupe l'intérieur du continent.

Leurs femmes sont magnifiques et fort recherchées, ainsi qu'on a pu le voir plus haut, lorsque j'ai parlé de la traite.

C'est par le pays des Saumalis que passe la principale route commerciale qui se dirige de l'intérieur de l'Afrique vers l'Arabie méridionale.

Lorsque des navires échouent sur la côte, ils accueillent toujours hospitalièrement les naufragés.

Mais on dispose de la cargaison d'après le droit de varech.

De Berbera et de Zeilah, les deux principaux marchés des Saumalis, les caravanes se rendent dans les contrées de l'intérieur et particulièrement dans le *Hurrur;* des relations s'étendent de là à l'ouest avec le royaume de *Choa* et les peuplades qui habitent les environs des monts *Gourri*, le pays des fabuleux *Macrobiens*.

Tels sont les principaux points de la côte orientale d'Afrique acquis à l'imamat par Séïd-Séïd-Ebne-Sultan. Néanmoins, l'Angleterre a généralement pesé sur une grande partie de ses actes, et il est à présumer

que Mascate, à l'instar d'Aden, deviendra prochainement une factorerie anglaise de premier ordre, surtout si le chemin de fer de l'Euphrate, qui doit relier le golfe Persique à la Méditerranée, est exécuté; je dis seulement *est exécuté*, attendu que, si l'on en croit le *Centre Africain*, la chose est indéfiniment ajournée.

Voici, du reste, comment s'exprimait ce journal dans son numéro du 25 mars 1857 :

« Si nous en croyons des informations qui nous semblent fort exactes, dit *le Moniteur de la Flotte*, les travaux à peine commencés du chemin de fer de l'Euphrate seraient suspendus et indéfiniment ajournés. Sur un ordre venu de Londres inopinément, les deux ingénieurs chargés des premières opérations ont quitté la Syrie pour n'y plus revenir, selon toute apparence. Ces deux ingénieurs, MM. Mac-Neil fils et le capitaine Howe, avaient poussé leurs jalons de Souédié à Antioche sur une étendue de cinq lieues tout au plus; ils ont fait arracher ces jalons, ont repris tous leurs instruments et se sont embarqués à Alexandrette le 20 avril dernier.

« C'est là une solution assez inattendue et assez significative de l'entreprise si brusquement commencée et inaugurée sous d'assez tristes auspices. »

Le successeur de Séïd-Séïd-Ebné-Sultan est connu[1].

C'est, on le sait, Séïd-Medjêd, son fils favori et son conseiller, l'aîné des deux enfants que lui donna la créole française.

[1] Voir *la Patrie* du 28 juillet 1858.

Seïd-Medjed a vu son élection favorablement accueillie par les notables de Zanzibar et de Mascate.

Disons à ce sujet quelques mots de l'hérédité du pouvoir chez les Orientaux.

Les enfants nés de femmes légitimes, d'esclaves (celles-ci ne peuvent plus dès lors être vendues) ou de concubines, ont exactement les mêmes droits.

On ne considère nullement leur origine maternelle; on ne voit en eux que les enfants d'un seul père, lequel peut désigner pour son successeur celui d'entre eux qu'il préfère.

Le pouvoir des imams de Mascate s'étend aujourd'hui sur plus de dix millions de sujets, tant en Asie qu'en Afrique.

Outre l'Oman, qui compte dans cette évaluation pour cinq millions d'âmes au moins, outre la côte de Zanguébar et les îles de Zanzibar, de Pemba, de Monfiâh, de Shoâl, de Quiloa, de Quérimbe et de Patté, ils possèdent encore, dans le golfe Persique et à l'entrée de la mer Rouge, les cinq petits îlots de Kunck (les Coins), auxquels d'Anville donne le nom de *rochers de Baba-Selam*; l'île d'Ormûz, la ville et le territoire de *Gomroun* ou Bender-Abbassi avec la ville de Minao et l'île de Kischm, qui leur furent cédés, vers 1800, par la Perse, moyennant la somme annuelle de 7,000 tomans (environ 140,000 fr.); enfin l'île de Périm, sans parler ensuite de leur prépondérance qui couvre tous les petits princes et États voisins.

Ainsi les nombreux cheiks qui composent la confédération hadramite les considèrent comme leurs

protecteurs les plus immédiats, et ils le sont en effet.

Les Coins servènt de retraite à quelques Arabes, qui s'y occupent de la pêche du corail.

Ils sont formés d'une roche calcaire nue et aride, presque entièrement couverte, comme l'île de Shoâl, d'excréments d'innombrables oiseaux qui s'y réfugient; en fait de plantes, on n'y voit que des oseilles sauvages, qui poussent au milieu des fentes de rocher.

Dans quelques points, la matière fécale qui comble les interstices des branches du corail cède sous les pas de l'homme.

Les oiseaux qu'on y trouve ne semblent pas avoir le moindre sentiment du danger; ils ne se dérangent pas même de place quand on menace de marcher sur eux, et lorsqu'on veut les toucher, ils se défendent avec leur bec.

Ce sont des espèces de goëlands, un peu moins gros qu'une oie.

Cette observation explique, selon nous, l'origine de ces masses de guano qu'on découvre dans quelques îles voisines des côtes de l'océan Indien, de l'Afrique et de l'Amérique.

Vis-à-vis des Coins se trouve la fameuse île d'Ormûz (*Curmaso* de Marco-Polo), dont les pics élevés paraissent couverts de neige, parce que le roc qui les compose est revêtu d'une couche de sel qu'on trouve également sur presqué toute l'île.

Les historiens persans racontent que Coth-Eddyn, prince qui régnait à Ormûz (l'*Armozeïa* d'Arrien), sur la côte de Perse, dans le XIVe siècle, ayant été

obligé de fuir du continent, se retira dans cette île alors nommée *Djarûn*, et y bâtit une ville qu'il appela Ormûz, comme la capitale qu'il venait de quitter.

Ce nom devint bientôt celui de toute l'île.

Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, tous les trésors de l'Orient étaient entassés à Ormûz, dont Milton cite encore la richesse dans son *Paradis perdu* (liv. II, vers 1).

Abd'el-Ressac, ambassadeur de Shâh-Rokh, roi de Perse, qui visita Ormûz en 1442, pendant un voyage qu'il fit pour se rendre dans l'Inde, soutenait que cette ville n'avait pas d'égale sur la terre; et les auteurs orientaux s'accordent tous à dire que les *Ormûziens* d'autrefois savaient se procurer sur leur rocher stérile toutes les jouissances du luxe le plus raffiné.

La position d'Ormûz est naturellement très-forte, et ses habitants, qui s'y croyaient inexpugnables, citaient ces deux vers persans :

« Le cœur de mon ennemi brûle de douleur, parce que la mer m'entoure de toute part. »

Cependant, malgré les eaux qui défendaient l'approche de ses remparts naturels garnis de braves et nombreux défenseurs, Ormûz tomba au pouvoir d'Albuquerque.

« Ce fut, dit M. L. Dubeux dans son érudit ouvrage sur *la Perse* [1], ce fut vers la fin de septembre de l'année 1507 que ce grand capitaine se présenta devant

[1] Un vol. in-8; Paris, Firmin Didot frères, 1841, p. 53.

Ormûz avec une flotte de sept voiles, montée par quatre cent soixante matelots et soldats.

« Ces moyens étaient bien faibles pour réduire une ville aussi peuplée et aussi puissante qu'Ormûz.

« L'homme extraordinaire qui commandait l'expédition suppléa à tout.

« Seif-Eddyn, roi d'Ormûz, s'attendant à être attaqué par les Portugais, avait fait armer en guerre environ soixante vaisseaux qui étaient dans le port, et dont plusieurs même appartenaient à d'autres puissances et avaient été retenus de force.

« Albuquerque, aussitôt arrivé, alla jeter l'ancre hardiment au milieu des cinq vaisseaux les plus forts des ennemis, parmi lesquels s'en trouvait un appelé *Miri*, sur lequel on avait placé un très-nombreux équipage et beaucoup d'artillerie.

« Les négociations qui avaient amené l'escadre portugaise à Ormûz traînant en longueur, et Albuquerque voyant que l'intention du roi était de gagner du temps pour attendre les nouveaux renforts qui devaient lui arriver d'un instant à l'autre, se décida à livrer le combat.

« Les capitaines de la flotte portugaise étaient très-opposés à cette résolution, soit qu'ils fussent effrayés des préparatifs des ennemis, soit qu'ils craignissent, ce qui est infiniment plus probable, de voir leur commandant donner de nouvelles preuves de sa supériorité.

« Albuquerque ayant convoqué ces capitaines à son bord les consulta, non pour savoir, comme il le

dit lui-même, s'il était convenable d'attaquer, mais comment on devait attaquer.

« Puis, il leur adressa ces paroles :

« —Moi, messieurs, je ne suis pas un homme à terminer une affaire aussi importante que celle-ci avec des tergiversations et des grands mots; mais je veux, comme chevalier et brave capitaine, exécuter les ordres que j'ai reçus et qui m'ont été donnés par le roi, notre seigneur. Ainsi, la fortune pourra bien incliner du côté où elle voudra : pour moi, j'espère, par la passion de Jésus-Christ, dans laquelle je mets toute ma confiance, que je casserai la tête à ces musulmans, et que je rendrai leur roi tributaire du roi notre seigneur, ou bien ils porteront ma tête en trophée dans leurs mains. Voilà la meilleure et la plus salutaire résolution que nous puissions prendre dans les conjonctures présentes, et nous sommes dans une position à ne pouvoir pas faire autrement. Que chacun de vous se retire donc sur son vaisseau et dispose tout pour le combat. Lorsque vous entendrez un coup de bombarde, soyez prêts à agir, et faites ce que vous me verrez faire.

« Les capitaines de la flotte, quoique mécontents, firent très-bien leur devoir; l'artillerie fut servie avec beaucoup d'intelligence, et, dès le commencement de l'action, les bombardiers portugais coulèrent bas deux vaisseaux.

« Les ennemis imaginèrent alors de faire avancer un grand nombre de petits bateaux légers à rames, qui, protégés par la fumée qui les enveloppait, s'ap-

prochaient des navires d'Albuquerque, sur lesquels des archers habiles lançaient une grêle de traits.

« Les Portugais tirèrent sur ces bateaux quelques coups de bombarde qui en coulèrent à fond une vingtaine, et mirent le désordre dans toute la flottille.

« Les gens qui les montaient se jetèrent à la nage, espérant se sauver ainsi avec plus de facilité.

« Albuquerque les fit poursuivre dans l'eau par des chaloupes et des canots armés, et en tua un grand nombre.

« Cependant le *Miri* résistait toujours.

« Son équipage, réduit à soixante hommes, tenait encore très-ferme.

« Enfin ce vaisseau fut emporté à l'abordage.

« Alors Albuquerque fit mettre le feu à une trentaine de navires, dont on coupa les câbles pour les éloigner du port, où ils auraient pu embraser les bâtiments portugais.

« Quelques navires qui se trouvaient sur le chantier, dans un faubourg de la ville, furent également incendiés avec le faubourg.

« Vers le soir, et lorsque le soleil était déjà couché, le roi d'Ormûz, voyant sa flotte détruite et une partie de sa capitale réduite en cendres, envoya un parlementaire pour traiter de la paix.

« Albuquerque fit d'abord remonter sur ses vaisseaux les matelots et les soldats qui se battaient encore sur le rivage, et qui, excédés de faim et de fatigue, auraient pu succomber sous le nombre ; car le combat durait depuis le matin, et personne, du côté des

Portugais, n'avait pris de nourriture de tout le jour.

« Il s'occupa ensuite de régler les conditions de la paix, et de faire élever une citadelle (*Notre-Dame de la Victoire*) qui garantît à son pays la possession de l'île, » laquelle devint dès lors l'entrepôt du commerce de l'Inde; cet état de choses dura jusqu'en avril 1622.

Shâh-Abbas, qui régnait à cette époque, voyait d'un œil d'envie cette prospérité, dont il comprenait mal la source; enfin, il s'imagina que la conquête d'Ormûz ajouterait tout à la fois à la gloire et à la richesse de son royaume.

Toutefois, il n'ignorait pas l'impossibilité du succès sans une expédition navale.

En conséquence, par de riches présents et de brillantes promesses, il décida les agents de la Compagnie anglaise des Indes-Orientales à se rendre les instruments de la destruction de ce magnifique établissement.

Les Portugais, en très-petit nombre, qui formaient la garnison, se défendirent d'abord vaillamment.

Mais, à la fin, accablés de fatigue, pressés par la disette, et n'ayant aucun espoir d'être secourus, ils rendirent la place.

La ville fut abandonnée aux Persans, qui l'eurent bientôt dépouillée de toutes les richesses qu'elle renfermait, et la laissèrent en ruines, sauf Notre-Dame de la Victoire, qui subsiste encore et dans laquelle les imams de Mascate entretiennent une garnison.

Gomroun et Minao devinrent, après la prise d'Ormûz, les entrepôts du commerce que Shâh-Abbas

avait dessein d'entretenir avec l'Inde, et ce fut alors que ce prince substitua, entre autres, au premier de ces noms, celui de Bender-Abbassi, qui veut dire *port d'Abbas*.

Ces deux ports sont, comme Ormûz, bien déchus de ce qu'ils étaient autrefois.

Les exportations qui s'y effectuent consistent en étoffes de soie et de coton de diverses couleurs, en châles de laine, en garance, soufre, noix de coco, pistaches, etc.

On y importe de la cassonade, du sucre candi, du fer, des bois de teinture, des cuirs tannés, du poisson salé, etc.

Tout ce commerce est entre les mains des Arabes et des Indiens.

Plusieurs nations européennes avaient autrefois des comptoirs à Bender-Abbassi et à Minao.

Les imams de Mascate y entretiennent garnison ainsi qu'à Ormûz.

On ne boit dans Bender-Abbassi que de l'eau de pluie conservée dans des citernes.

Cette eau, qui a un goût de vase, n'est cependant pas malsaine, car les habitants, qui n'en ont pas d'autre, ne sont point sujets au ver de Guinée, si fréquent sur les bords du golfe Persique.

Par contre, l'air qu'on y respire est mauvais, et les chaleurs qu'on éprouve pendant l'été forcent les habitants à se réfugier à *Kénao*, joli village entouré d'une forêt d'arbres fruitiers, situé à onze lieues environ plus au nord.

Directement au sud de Bender-Abbassi commence l'île de Kischm, la *Queïxome* des Portugais.

On l'appelle encore *Djézirêh-Diraz* ou l'*Ile longue*.

Kischm, qui est effectivement l'île la plus considérable du golfe, a environ vingt lieues de longueur.

Sa population, entièrement composée d'Arabes sonnites, est de quatre à cinq mille habitants, répartis dans une centaine de petits villages et de hameaux.

Sur sa partie orientale se trouve un fort bâti, comme Notre-Dame de la Victoire à Ormûz, par les Portugais et très-délabré aujourd'hui.

Les imams de Mascate y entretiennent aussi une garnison.

Au nord-ouest de Kischm gît *Bassadore,* qui est l'endroit le plus chaud de tout le golfe.

Il y a dans cette ville une station anglaise, deux ou trois maisons d'Européens, ainsi qu'un petit caravansérail tenu par les Arabes, et situé au milieu des ruines d'une grande cité portugaise.

Les réservoirs qui fournissaient d'eau les habitants sont encore entiers et fonctionnent toujours.

Quant à Périm, voici ce qu'on lit à son sujet cette fois encore dans *la Presse* du 7 juillet 1857 :

« On annonce que l'imam de Mascate et de Zanzibar, qui a récemment succédé à son père, vient de réclamer contre la prise de possession par les Anglais de l'île de Périm, située à l'entrée de la mer Rouge.

« On sait que la propriété de cette île était depuis longtemps réclamée (à la Porte) par l'imam de Mascate et par le shâh de Perse, et que ces deux souverains

en avaient d'une manière indivise la possession nominale [1]. »

Encore un de ces tours de passe-passe si souvent mis en usage par nos modernes Carthaginois [2] !

Ce ne sont pas eux qui se battent pour l'honneur et *non en marchands*, comme disait Louis XV, ou qui, après avoir mis un ennemi à la raison, dédaignent de demander les frais de la guerre, parce que l'*honneur ne saurait être trop payé*.

Une guerre est-elle terminée, tout de suite le payement, le prix ; tout traité est un marché.

Ils battent les Chinois, prenez notre opium ! Ils soutiennent les Hollandais, à nous le Cap ! Ils renversent Napoléon, à nous Maurice ! Ils protégent la Grèce, à nous les îles Ioniennes ! Ils délivrent Malte, à nous Malte ! Ils refoulent les Wahabytes dans le Nedjêd, anéantissent les forbans du golfe Persique et aident l'imam de Mascate à soumettre les Béni-Ali et les Béni-Haçan révoltés, à nous Sokotora et Périm en attendant le reste ! Ils prennent part à la guerre de Crimée et bombardent Djedda, à nous Karack et l'immixion dans toutes les affaires de la Porte, à l'exclusion de nos alliés !

Toujours le point utile, la chose qu'on touche, qui

[1] Voir aussi *le Siècle* des 25 décembre 1857 ; 9, 15 et 16 janvier 1858.

[2] Je dirai, en finissant, franchement mon mot à ce sujet : j'aime les Anglais, je les aime comme individus, je veux les aimer comme frères ; je suis leur ennemi comme dominateurs.

produit comme un champ, qui défend comme un fort, qui pèse comme un ballot; sur toute route, ils établissent leurs comptoirs, leurs hôtelleries, leurs canons et leur absolutisme.

« Ainsi se trouve constituée la politique de la Grande-Bretagne; elle sait où elle va gagner de l'argent; sa règle de conduite, c'est le profit. Peu importe qui la commande, femme ou homme, héros ou imbécile; tout est organisé, pesé, prévu : la machine est chauffée ; les leviers balancent leurs grands bras; les pistons montent et descendent tour à tour; la chaudière bout et lance ses tourbillons de fumée noire par la longue cheminée. A de certains moments, la soupape s'ouvre et laisse échapper en sifflant la vapeur brûlante; les roues tournent et battent les vagues de leurs volants rapides; et, tout chargé de ses ballots, montrant par ses sabords la gueule de ses canons, son pavillon rouge au haut de son grand mât, large de flanc, fort de proue, lesté, armé, cuivré, le vaisseau de la Grande-Bretagne s'avance à travers les mers, dominateur et conquérant, insolent et superbe, et jetant à l'univers son hurrah de défi : *Rule Britannia*[1]! »

Tout ceci posé, je reviens au voyageur.

[1] Eug. Loudun, *L'Angleterre et l'Allemagne en France*, 1 vol. in-12. Amyot, 1854.

LXIX

Un méchant ivrogne. — Je l'échappe belle. — Départ de Mascate.

J'ai dit plus haut que Séïd-ben-Calfen avait la belle habitude de boire, et qu'une fois ivre il devenait acariâtre, méchant, tyrannique, insupportable, cherchant pour des riens querelle à tout le monde.

Je ne tardai pas à être en butte moi-même à cette humeur *nauséabonde*, et un soir que j'avais été maltraité outre mesure par ce damné maniaque, je quittai son domicile avec armes et bagages et allai me loger ailleurs.

Sa fureur, dès lors, ne connut plus de bornes, et il n'est pas d'horreur qu'il ne débitât sur mon compte pour me perdre dans l'esprit de la population.

Cette situation n'était pas faite pour me rassurer, surtout après ce que je savais de la façon de procéder des Mascatis.

Il fallut cependant m'y résigner.

Heureusement, j'avais trouvé dans mon nouveau logement un petit confortable qui me consolait un peu de mes mécomptes, quand je songeais que j'eusse pu être logé comme chez Séïd-ben-Calfen.

Plus heureusement encore, j'étais parvenu à me concilier l'estime du fils et du gendre de Séïd-Séïd-Ebné-Sultan, Séïd-Thuvéni et Séïd-Salêch.

Une sorte de respect m'entoura bientôt partout; personne n'ignorait ma nationalité que je ne cachais jamais, et chacun aimait à me questionner sur l'Europe, sur la France, sur le christianisme, sur l'opinion que les autres peuples se font de l'islam.

Je répondais avec franchise.

Tous les soirs, après la prière du Magh'reb, je voyais mes nouveaux amis, et nos conversations se prolongeaient toujours bien avant dans la nuit.

Pour plus de commodité et afin de me mettre à l'aise, j'avais adopté, en touchant à Mascate, le costume de ses habitants.

C'était pour moi, habitué jusqu'alors à être chaudement couvert et par le soleil qu'il y faisait, un vêtement beaucoup trop léger.

Quelques jours se passèrent cependant sans que j'éprouvasse aucun malaise.

Mais un après-midi que je venais de faire une assez longue course dans les environs, Sélim me dit en me changeant de linge :

—Tu as le corps bien rouge, Hadji; je crois que tu as eu tort de ne pas garder ton ancien costume.

—Ce ne sera rien, lui répondis-je.

Sélim hocha la tête et continua de m'habiller.

Je dînais ce jour-là chez le gouverneur.

Je fus accueilli, en arrivant chez lui, par le même compliment que m'avait fait Sélim.

Séïd-Thuvéni me demanda d'où venait cette rougeur inaccoutumée.

Je l'attribuai à la grande ardeur du soleil.

Je ne sentais encore rien qu'un léger tiraillement de la peau.

Mais vers les dix heures, me trouvant mal à l'aise, je lui demandai la permission de me retirer.

Rentré chez moi, je me considérai dans une glace.

J'avais le visage violet.

J'éprouvais en même temps des frissons de fièvre, une grande lourdeur de tête et des coliques.

Je fus presque aussitôt pris par le délire et des vomissements réitérés.

Un instant, Sélim crut à un empoisonnement.

Il me fit avaler de force du café noir dans lequel il avait mis infuser de l'écorce de grenadier.

C'était une boisson exécrable, mais qui passe là-bas pour un contre-poison très-efficace.

Je lui demandais à grands cris de l'eau qu'il se gardait bien de me donner, et, au milieu de mon délire, il me semblait voir Séïd-ben-Calfen se réjouir dans un coin.

Dès le matin, le bruit s'était répandu que j'étais dangereusement malade, voire même trépassé.

Les naïfs s'écriaient :

—Oh ! mais nous l'avons vu passer hier, et il se portait à merveille.

Les autres levaient les yeux au ciel, et disaient :

—Allah akhbar ! (Dieu est grand !)

Dès que Séïd-Thuveni apprit ma maladie, il m'envoya quatre de ses gardes.

En cas de mort, ils devaient veiller à ce que mes effets fussent respectés.

Vers midi, la fièvre tomba, mais j'étais tombé avec la fièvre.

Quoique j'entendisse tout ce qui se disait autour de moi, le mal comme le bien, les suppositions probables comme les suppositions absurdes, je ne pouvais donner aucun signe de vie.

Les fanatiques de la ville, convaincus que j'allais rendre l'âme, s'étaient emparés de moi et me traitaient, comme les malades désespérés, par des versets du Coran.

Néanmoins, je me sentais vivre.

Je n'étais, en effet, si je puis m'exprimer ainsi, immobile qu'à la surface.

D'ailleurs, des douleurs d'entrailles très-vives me rappelaient que je n'étais pas mort à l'intérieur.

Le soir venu, je revins un peu à moi,

Je dis à Sélim de m'apporter ma pharmacie, j'y pris un flacon de sulfate de quinine, je puisai dans le flacon avec une spatule, j'avalai tout ce que la spatule contenait de la substance fébrifuge, et j'ordonnai que, quand bien même je ne pourrais pas en demander, on m'en donnât le lendemain une dose égale.

Un instant après la fièvre et le délire recommençaient.

L'accès cessa vers trois heures du matin.

Sélim était près de moi et ne m'avait point quitté.

Je n'eus, au reste, que deux ou trois minutes de lucidité.

Brisé de fatigue, je m'endormis.

Bientôt des pustules par tout le corps et une congestion au cerveau excessivement intense se déclarèrent à leur tour.

Je ne pus plus dès lors juger de mon état; j'avais tous les jours une crise dans laquelle je perdais complétement le sentiment de moi-même.

Quand je me reporte par le souvenir à cette infernale fièvre, il me semble que mon sang bout encore dans mes veines, que je respire un air embrasé, que ma cervelle se fend et que ma tête est en feu.

Jamais.... non jamais les damnés n'ont souffert un aussi horrible châtiment.

C'était quelque chose d'atroce.

Durant le jour, ainsi que dans toutes les graves maladies, j'éprouvais encore une sorte de calme relatif.

Mais la nuit... ô mon Dieu !... la nuit !

C'étaient d'abord, dans tous mes membres, des élancements semblables à une multitude de coups de couteau...., mes nerfs étaient lacérés, déchiquetés, tordus.... ma poitrine se transformait en un brasier.... mon crâne paraissait tenaillé par des fers rouges.

Je me relevais alors, totalement privé de l'usage de la raison ; mon regard était étincelant, mes gestes furieux, mes paroles incohérentes ; j'étais doué d'une force et d'une élasticité extraordinaires durant toute la crise, et c'était à peine assez de Sélim et des quatre gardes que m'avait envoyés Séïd-Thuvéni pour m'empêcher de me jeter dans la rue, dans laquelle je croyais voir toutes sortes de mirages attractifs ; des prairies émaillées de fleurs, des bois ombreux, de merveilleuses fontaines, des tables couvertes de mets exquis, des êtres éloignés et chéris, des scènes de béatitude et d'amour !

Si je donne ces détails, ce n'est point pour appeler l'intérêt du lecteur sur des souffrances particulières, mais parce que la fièvre de Mascate (*houmaï-gachi*), quoique célèbre, n'a jamais été décrite.

Je fus probablement sauvé par une inspiration de mon pauvre serviteur.

Voyant ma tête brûlante, il me versait dessus des douches d'eau glacée.

L'opération se faisait de la manière la plus simple.

On me mettait dans une immense jarre que l'on emplissait d'eau, puis l'on suspendait au-dessus de ma tête une autre jarre pleine d'eau également.

On enlevait le fosset de celle-ci, et elle se vidait sur moi par un filet liquide de la grosseur d'un tuyau de plume.

Cela fait, on me frictionnait avec un gant de crin jusqu'à ce que la chaleur fût revenue à la peau.

Puis on m'enterrait sous un tas de couvertures de laine pour me faire transpirer.

Pendant tout ce temps, on brûlait de l'encens afin d'éloigner le mauvais œil.

L'encens n'éloignait pas le mauvais œil, mais me rendait un bien autre service.

Il chassait les moustiques.

Séïd-Thuvéni et Séïd-Salêch me visitaient souvent, et, chaque matin, ils m'envoyaient deux de leurs serviteurs pour s'informer de ma santé.

Ils avaient mis le palais tout entier à ma disposition, et bien recommandé à Sélim de s'adresser à eux pour tout ce dont j'aurais besoin.

Je recevais beaucoup de visites aussi de leur entourage et de la ville, ainsi que des quelques Anglais de passage, qui, soupçonneux par état, m'attribuaient une mission dont ils auraient bien voulu pénétrer le but.

Mais de Séïd-ben-Calfen, point.

Sur ces entrefaites, Hadji-Soliman avait fait son apparition à Mascate.

Plus de doute maintenant, il s'agissait pour lui de se défaire de moi coûte que coûte.

Aussi rôdait-il sans cesse autour de ma demeure, épiant les allées et venues de ceux qui me veillaient afin d'y pouvoir pénétrer inaperçu et me poignarder.

Mais cette fois encore, il avait compté sans Sélim qui, un soir qu'il revenait de chercher quelque chose au palais, aperçut une ombre se glisser traîtreusement vers la porte, et qui, sans mot dire, louvoyant

en hâte derrière elle, l'arrêta au moment où elle allait en franchir le seuil.

Il l'avait deviné de loin.

C'était Hadji-Soliman.

A sa vue, le misérable pâlit et s'arrêta court.

—Serviteur !... lui dit-il ; je te croyais encore à Mokallâh, mon brave...

—Il me semble que je suis bien libre...

—Possible !... mais je ne te conseille pas de continuer ta promenade, ami Soliman... le grand air serait malsain pour toi ce soir.

Il voulait une plus ample explication et élevait la voix.

—Retourne d'où tu viens, méchante vipère !.... conclut Sélim en déposant son fardeau à terre et en lui montrant ses deux poings.

Hadji-Soliman en connaissait sans doute déjà la pesanteur, car, malgré sa taille de géant, il disparut à reculons avec une grimace de hyène, remettant à un moment plus propice l'exécution de son coupable dessein.

Sélim me raconta en rentrant ce qui venait de lui arriver.

Il ne m'apprenait rien de nouveau ; seulement il confirmait de plus en plus mes soupçons sur ce misérable qui revint à la charge un matin, et, cela dans la pièce même où j'étais couché cette fois.

Comment avait-il fait pour y parvenir, c'est ce que je ne saurais dire.

Toujours est-il qu'il se trouvait là devant moi, me

couvant avec ses regards de tigre et se ramassant, si je puis m'exprimer ainsi, en quelque sorte sur lui-même comme pour être plus sûr de ne pas me manquer.

—Attention ! dis-je à Sélim, en voyant celui-ci saisir mon sabre qui était pendu à mon chevet et ne me quittait jamais.

Il était temps.

Tout à coup, Hadji-Soliman s'élança vers moi, le djembie à la main et en s'écriant :

—C'est ta faute, Hadji, si je suis encore ici ; tu vas me payer enfin tout ce que j'ai souffert !

Étrange aberration de cette infernale nature ! Parce qu'il m'avait suivi pas à pas pour se défaire de ma personne, il m'en voulait, à moi... à sa victime... de toutes les tortures de cette démarche homicide.

Plusieurs fois déjà j'avais lu dans son âme la stupide haine dont il était miné pour ainsi dire, et qui, pour éclater, n'attendait plus qu'une étincelle.

Heureusement encore, Sélim était là, il veillait.

Avant d'arriver au but contre lequel se ruait sa rage, Hadji-Soliman rencontra l'acier du sabre.

—Halte-là !... s'écria Sélim en même temps ; qui s'y frotte s'y pique !...

Lorsque Dieu met une telle force au service d'une telle méchanceté, il a toujours soin d'en atténuer la puissance par un contre-poids quelconque.

Je crois l'avoir déjà dit, Hadji-Soliman était un lâche.

Il recula donc, en portant les deux mains à sa

poitrine légèrement atteinte, et chercha à s'esquiver.

Mais, arrêté par les quatre gardes accourus au bruit qu'il avait fait, il fut garrotté et conduit par eux en prison.

L'avis de Sélim était qu'il ne donnerait pas un para de la liberté de son ancien camarade.

Sélim avait raison, car, dans la nuit, Hadji-Soliman fut embarqué pour Zanzibar, où bientôt il fut forcé de prendre part à l'expédition contre le chef de Kwyhou, qui, l'ayant fait prisonnier en 1847, le fit attacher à la gueule d'un canon ; digne fin d'un ingrat que j'avais comblé de bienfaits et qui, pour m'en récompenser, s'était laissé corrompre pour attenter à mes jours.

Cependant ma santé se rétablissait peu à peu.

Le trentième jour, je me levai.

Le trente et unième, je me traînai à l'ombre sur ma terrasse.

La nouvelle se répandit bientôt que j'étais sauvé, ce qui parut prodigieux à tout le monde.

Il n'y avait personne dans tout Mascate qui eût donné de ma peau plus que Sélim n'avait offert de la liberté de Hadji-Soliman.

Le trente-deuxième jour, Séïd-Thuvéni et Séïd-Salêch revinrent me voir.

Ils me trouvèrent debout et mangeant comme un ogre, ce qui les réjouit beaucoup.

Le quarantième jour, j'eusse pu, à la rigueur, retourner les voir.

Mais j'étais en train de changer de peau, et je n'é-

tais point fâché que l'opération fût entièrement terminée avant de faire une sortie sérieuse.

Les bains y aidèrent, le massage aux essences acheva ce que les bains avaient commencé.

Enfin, le quarante-neuvième jour, je fis demander à Séïd-Thuvéni et à Séïd-Salêch si je pourrais les voir le lendemain.

Avant le retour de mon messager, un de leurs serviteurs était à la maison.

Séïd-Thuvéni et Séïd-Salêch me faisaient répondre que je pouvais les voir à l'instant même si je voulais.

Mais je prenais pour lors un bain.

Pendant la durée de ma maladie, Sélim avait eu soin de faire d'abondantes aumônes, de sorte que le lendemain, lorsque je sortis pour me rendre au palais, les Mascatis me firent cortége, cela au grand désespoir de Séïd-ben-Calfen, qui s'était attendu à tout autre chose de leur part à mon endroit.

Le gouverneur et le sous-gouverneur me virent venir de loin.

Ils envoyèrent deux notables à ma rencontre.

A mon arrivée, je trouvai tous leurs officiers groupés autour d'eux, vizir et *khasnadar* en tête.

Séïd-Thuvéni et Séïd-Salêch vinrent au-devant de moi jusqu'au vestibule et me présentèrent leurs quatre mains avec beaucoup d'effusion, en riant et me disant :

—En vérité, Hadji, nous ne nous attendions pas à te revoir sitôt; nous te faisons nos compliments, c'était écrit!

Dans cette séance, la question de mon départ fut agitée.

Nous étions alors au jeudi 14 décembre 1844 (15 *el-hadj* 1261).

Il fut décidé que je quitterais Mascate six jours plus tard, c'est-à-dire le mercredi 20 décembre (21 *el-hadj*), et qu'au lieu de m'y embarquer tout de suite pour la Perse, vu mon état de faiblesse, je pousserais d'abord une pointe jusqu'à Rostack, afin de respirer l'air frais des montagnes, puis seulement ensuite gagnerais Sohar, où je prendrais la mer.

A cet effet, des chameaux furent commandés aux frais de Séïd-Thuvéni.

De plus, les quatre gardes qui m'avaient veillé durant ma maladie devaient me servir d'escorte.

Le jour du départ arrivé, les djemêls, au nombre de trois, vinrent me demander à midi l'heure précise à laquelle ils pouvaient venir charger mes bagages.

Ils désiraient prendre l'avance.

Toutes leurs provisions étaient prêtes; ils n'attendaient plus que mon ordre.

Je leur répondis qu'ils pouvaient charger quand ils voudraient, pourvu qu'ils nous attendissent à une lieue de la ville.

Comme c'étaient des gens au service de Séïd-Thuvéni et de Séïd-Salêch, je ne courais aucun risque.

D'un autre côté, me séparer de mes bagages était témoigner toute ma confiance envers le gouverneur et le sous-gouverneur.

Ils chargèrent à l'instant même, et, une heure après, Sélim m'annonça qu'ils partaient.

Dans l'intervalle, je reçus la visite des notables de Mascate.

Selon l'usage, ils venaient me faire leurs adieux.

A sept heures, mon escorte, Séïd-Thuvéni et Séïd Salêch arrivèrent.

Ils mirent pied à terre à ma porte et montèrent chez moi.

J'étais prêt; je les reçus sur ma terrasse.

Un instant aprés, nous descendîmes et montâmes à cheval.

Plusieurs notables grossirent notre cortége.

Séïd-Thuvéni et Séïd-Salêch m'accompagnèrent jusqu'à l'endroit où nous attendaient mes bagages.

Là je quittai le cheval qui m'avait amené pour enfourcher un dromadaire, et on se dit adieu.

En me donnant une dernière fois la main et en me tendant une lettre cachetée :

—Voici un mot pour mon cousin Séïd-Ahmed, me dit Séïd-Thuvéni; n'oublie pas que mes quatre gardes sont responsables de toi; à Rostack, c'est à Séïd-Ahmed à en répondre. Adieu, sois heureux, Hadji, et pense quelquefois à nous.

Et ce disant, piquant des deux, il disparut avec Séïd-Salêch et sa suite derrière un monticule, tandis que mes trois djemêls, mon escorte, Sélim et moi, nous nous mettions tranquillement en marche dans la direction de Rostack.

LXX

De Mascate à Sohar, par Rostack. — Je m'embarque pour la Perse.

Nous atteignîmes au matin les premières ramifications du Dj. Akhdar, à cinq lieues de Mascate.

Me sentant encore trop faible pour aller plus loin ce jour-là, je fis dresser ma tente à côté de Gala, petit fort entouré de quelques chaumières occupées par des Bédouins.

Tout le pays que nous avions traversé depuis Mascate était couvert de bois.

Nous nous remîmes en route le lendemain (vendredi 22 décembre 1844—23 *el-hadj* 1261), à la pointe du jour.

Nous avions à gravir le Dj. Akhdar par un chemin fort étroit, et que la hauteur prodigieuse de cette chaîne de montagnes et des rochers dont elle est couverte rendait très-pénible.

Nous eûmes à peine fait un mille, que nous nous vîmes environnés de précipices.

Dans plusieurs endroits, la route n'était qu'un sentier assez large au plus pour laisser passer un chameau, bordé à droite et à gauche par des abîmes sans fond.

Néanmoins, l'aspect de ces lieux me consola un peu des peines que j'avais endurées jusque-là.

Ces masses énormes qui semblaient toucher au firmament; ces précipices que nul autre que moi et mes compagnons n'eût pu contempler sans frémir; ces nombreux troupeaux de moutons, de boucs et de chèvres, qui, du fond des vallées, gravissaient des montagnes à pic pour trouver leur nourriture; cette enveloppe de verdure contrastant avec la stérilité au milieu de laquelle nous cheminions; tous ces contrastes si pittoresques formaient un de ces rares et magnifiques spectacles qui détachent l'âme de ce monde et la font planer dans des régions supérieures.

Vers deux heures de l'après-midi, nous rencontrâmes le plateau de Samaeïl; nous nous y établîmes pour nous reposer le reste du jour et passer la nuit.

Le soleil ne faisait que de se lever, lorsque nous reprîmes notre route dans ces terribles gorges, dont nous ne pûmes voir la fin qu'à Sikki, où nous arrivâmes à six heures du soir.

Cette journée avait été si fatigante, qu'aussitôt installés, je me couchai, et je dormis jusqu'au lendemain (dimanche 24 décembre 1844—25 *el-hadj* 1261) sans m'éveiller.

Ce fut avec ravissement que le matin, en ouvrant les yeux, je contemplai la belle vallée qui précède Souâck.

Ce coup d'œil charmant m'enchanta tellement que je ne pouvais me déterminer à quitter le lieu d'où j'en jouissais.

J'éprouvais aussi un singulier regret d'abandonner ces masses imposantes, dont les sites pittoresques offraient un magnifique spectacle à ma curiosité.

Notre route, à partir de Sikki jusqu'à la vallée susdite, fut d'une difficulté extrême.

En effet, qu'on se figure une descente si rude que les dromadaires ont toutes les peines du monde à s'y tenir debout.

Aussi, pour descendre de ces hauteurs, ces animaux s'y préparent-ils de la manière suivante :

Dès qu'ils sont parvenus au lieu où commence la descente, ils s'arrêtent et joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponner.

Ils joignent de même leurs pieds de derrière, les avançant aussi un peu en avant comme s'ils voulaient s'accroupir.

S'étant ainsi arrangés, ils commencent à aller quelques pas, pour éprouver le chemin.

Après quoi, sans changer de posture, ils se laissent couler en bas avec tant de vitesse qu'on dirait que le vent les emporte.

Pendant ce temps-là, le cavalier n'a autre chose à faire qu'à se tenir ferme sans remuer, parce qu'un

mouvement fait mal à propos suffirait pour faire perdre l'équilibre au dromadaire, et les précipiter tous les deux.

D'ailleurs, s'il s'écartait tant soit peu de ce sentier étroit, il se perdrait dans quelque abîme.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est l'adresse de ces animaux qui, dans un mouvement si rapide, où il semble qu'ils ne peuvent se gouverner, suivent les différents détours du chemin, comme s'ils l'avaient reconnu auparavant, et qu'ils l'eussent exactement mesuré, afin de se perfectionner contre les irrégularités qui pourraient les en écarter.

Mais quoique ces dromadaires, à force de faire ce trajet, soient accoutumés à ce dangereux manége, leur état de brutes ni l'habitude n'empêchent pas qu'ils ne fassent paraître, avant d'entrer dans cette route, une espèce de crainte ou de saisissement; car, dès qu'ils arrivent au lieu où commence une pareille glissoire, ils s'arrêtent sans qu'on ait besoin de tirer la bride pour les en avertir ; et si, par mégarde, on les aiguillonne, ils ne se hâtent pas davantage, et ne bougent pas de la place qu'ils n'aient pris leurs précautions.

De même, en s'arrêtant à l'entrée d'une de ces glissoires, ils font paraître la crainte qu'ils éprouvent.

Ils commencent d'abord à trembler, et l'on remarque en eux une espèce de raisonnement, car, en examinant le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre, ils semblent vouloir éviter le danger qu'ils

annoncent en s'ébrouant fortement et en épouvantant le cavalier, qui, lorsqu'il n'est pas accoutumé à ces sortes de mouvements, n'est pas peu étonné et alarmé de ces pressentiments.

Alors les djemêls prennent les devants, se portent tout le long du passage, grimpant sur quelque roc qui avance en saillie, s'accrochant et se cramponnant à quelque arbuste.

Ils animent les dromadaires par leurs cris, et ces animaux, encouragés par ce bruit, se déterminent à courir le risque de la descente, et se laissent aller tout le long de la glissoire.

Quand un dromadaire a passé plusieurs fois par ces sortes d'épreuves, et qu'il y est bien exercé, il acquiert une certaine réputation dans le pays, et mérite bien qu'on fasse cas de son expérience.

Le peu de soin qu'on a d'entretenir ces glissoires en augmente l'incommodité naturelle.

Si un arbre déraciné et tombé au travers de la route bouche entièrement le passage, il ne faut pas croire qu'on se donne la peine de l'ôter ; et quoique tous ceux qui passent n'aient pas peu de difficulté à surmonter cet obstacle, il n'y a personne qui ait la complaisance de couper l'arbre pour débarrasser le chemin à ceux qui viennent après.

Ces arbres sont quelquefois si gros, qu'il y a des troncs qui ont au delà de deux pieds de diamètre.

Quand leur volume est tel ou à peu près, les *Omanites* en diminuent, à coups de hache, une partie, selon qu'ils le jugent nécessaire, et aident ensuite

les dromadaires à sauter par-dessus le reste du tronc.

A cet effet, ils déchargent ces animaux, et à force de travail, il leur font surmonter ces obstacles, non sans perte de beaucoup de temps et autres dommages.

Après tous ces efforts, ils laissent l'arbre dans la même situation où ils l'ont trouvé, et ceux qui viennent après en font autant, laissant toujours aux autres le soin de s'aider de la même manière.

L'arbre reste ainsi jusqu'à ce que le temps l'ait pourri, et alors le chemin redevient libre.

Par contre, la vallée, une fois qu'on l'a atteinte, est des plus agréables à traverser, à cause de la variété des essences dont elle est plantée.

On y trouve des jardins remplis d'arbres fruitiers couverts de verdure toute l'année.

Quoique nous fussions en décembre, la température était si douce qu'une multitude de petits oiseaux y faisaient entendre leur joli ramage sur l'oranger et le citronnier comme aux beaux jours du printemps.

L'eau la plus limpide tombait en cascades du haut des montagnes et venait la fertiliser.

Ce spectacle d'un printemps perpétuel, succédant presque immédiatement à d'horribles précipices, était bien fait pour exalter l'imagination la plus froide.

Quelques cabanes bâties les unes près des autres forment ce qu'on appelle les villages de cette vallée.

Une espèce d'hommes différents des Bédouins les habitent.

On les nomme *Kobaïls*.

Ce sont les véritables naturels du pays.

Dans le temps de sa conquête par les Arabes, ils s'enfuirent dans les montagnes, et ils y ont à peu près conservé leur indépendance.

Chaque village est sous la direction d'un cheik comme les douars arabes.

Les Kobaïls choisissent le chef de leur village, tandis que celui des douars arabes est nommé par l'imam.

Ils sont très-robustes ; les traits de leur visage sont fortement prononcés ; ils sont patients, accoutumés à la fatigue : rarement ils se déplacent.

Ils se rasent le dessus de la tête et laissent croître leurs cheveux par derrière.

Ils ne portent ni chemise ni caleçon ; une simple camisole de laine sans manches, qu'ils attachent au milieu du corps avec une large ceinture en cuir, constitue leur vêtement.

Les Kobaïls ne connaissent d'autre amusement que celui de la chasse.

Ils ont l'habitude de manier un fusil et sont d'excellents tireurs.

Pour montrer leur adresse, ils jettent leur arme en l'air de toutes leurs forces et la rattrapent avec beaucoup de dextérité.

Ils concentrent, comme les Hadramites, toute leur affection sur leur fusil et n'hésitent pas, lorsqu'ils en ont les moyens, à dépenser soixante ou quatre-vingts gourdes pour le faire garnir en argent et en ivoire.

Leur principale occupation, après la chasse, est la culture de leurs terres et le soin de leurs bestiaux.

Ils font un commerce considérable de dattes et de peaux.

Ils ont leurs marchés, où ils vont vendre leurs bestiaux et échanger des marchandises.

Ils se sont rapprochés de la religion et des coutumes des Arabes, mais ils ont conservé leur langage particulier.

Aussi les Arabes sont-ils souvent obligés de recourir à des interprètes pour trafiquer avec eux.

Il y a des Kobaïls qui vivent à l'état sauvage, et n'habitent, comme les bêtes fauves, que les cavernes des montagnes.

La race des Kobaïls est assez nombreuse pour inquiéter parfois l'autorité établie.

Ces peuples consentent ou refusent de payer les tributs qu'on leur impose, suivant qu'il leur plaît.

Il y avait peu d'années qu'à la suite d'une insurrection qui éclata au milieu d'eux, l'imam avait envoyé une armée pour les soumettre.

Elle ne put les forcer à payer les tributs.

Tout ce qu'elle put faire, ce fut de les disperser.

Dans ces montagnes, une armée est sans force vis-à-vis de gens accoutumés à gravir lestement des rochers inaccessibles qui les mettent bientôt hors de la portée des soldats qui voudraient les poursuivre.

A midi, nous atteignîmes Souâck.

Une heure après, je dis adieu à la vallée, et, au coucher du soleil, nous entrions enfin dans Rostack.

Cette ancienne capitale de l'Oman, qui ne compte plus aujourd'hui que cinq mille âmes, est à quarante-cinq lieues ouest de Mascate et à trente-huit sud de Sohar, en passant par Semêd et Afi.

Elle est située sur un mamelon élevé (*Dj. Okdat*), par 23°38′ de lat. nord, 54°37′ de long. est.

Au sud et à l'est de la ville, à vingt milles de distance, on voit se dresser les cimes du Dj. Akhdar.

Les environs de Rostack sont bien cultivés.

On y voit des plantations considérables d'abricotiers, d'amandiers, de citronniers, de grenadiers, de mûriers, de palmiers, de pêchers, de poiriers, de pommiers et de pruniers.

Une quantité de cours d'eau qui descendent des montagnes, le Fel-Hadj entre autres, arrosent et fertilisent tout cela.

Quoique Rostack soit la plus grande des villes de l'Oman, elle n'a cependant de remarquable que son étendue et le palais des imams.

Une forte muraille, à moitié ruinée, résultat des nombreux siéges qu'elle eut à supporter à diverses époques, l'environne sur une circonférence d'à peu près sept milles.

De grosses tours carrées flanquent cette enceinte, au pied de laquelle se trouve un large fossé.

Les portes sont régulièrement fermées tous les soirs.

Ce sont de grandes arcades dans un style qui rappelle le gothique.

Les mosquées, la Douane, les bazars et les fontaines

sont, après le palais des imams, les seuls bâtiments publics dont on puisse parler.

Encore tout cela n'a-t-il rien de magnifique.

Parmi les mosquées, il n'y en a qu'une bâtie en pierres de taille; un minaret fort élevé, qu'on aperçoit d'une grande distance, la domine.

Comme les rues de la plupart des villes de l'Asie et de l'Afrique, celles de Rostack sont très-étroites, sales et mal alignées.

A chaque pas on trouve, ainsi qu'à Mascate, des maisons en brique abandonnées et tombant en ruines.

Celles de la meilleure apparence ont deux étages sur rez-de-chaussée, sont construites en pierre, surmontées de terrasses charmillées et entourées de jardins.

Il y a trois marchés par jour, dans différents quartiers, et deux fois par semaine, pour les chevaux et les bestiaux.

Les règles qui président à leur vente sont les mêmes que dans tout l'Orient.

Des conduits en bois amènent dans les fontaines l'eau des sources.

Aussitôt entrés dans la ville, les portes se refermèrent sur nous, et nous nous dirigeâmes vers un vaste caravansérail, faisant face à la Douane, et dans lequel ont coutume de s'arrêter toutes les caravanes qui arrivent de Mascate.

Nous étions à peine installés, qu'un esclave du gouverneur, militairement équipé, venait de la part

de son maître, qui avait été prévenu de ma descente en ce lieu, me prier poliment de le quitter incontinent pour me rendre au palais, où un appartement m'avait été préparé.

Il va sans dire que j'acceptai cette offre qui équivalait pour moi à un ordre, car de longue date déjà je savais qu'il faut éviter de faire et de penser autrement que les grands de l'Orient, qui, avec leur ignorante et orgueilleuse susceptibilité, voient toujours dans le refus d'accéder à leurs désirs et à leurs idées, soit l'insulte, soit le mépris.

Arrivé au palais, je trouvai Séïd-Ahmed qui m'attendait dans son salon de réception, entouré de ses notables et de ses principaux officiers.

Neveu de Séïd-Séïd-Ebné-Sultan par les femmes, ce jeune prince pouvait avoir, comme son cousin Séïd-Thuvéni, de vingt-cinq à trente ans.

Il possédait, en outre, une de ces figures affables et caractéristiques qui vous attirent et vous imposent généralement sitôt qu'on les aperçoit; et, à considérer son teint d'une éclatante blancheur, on eût dit plutôt un Européen de bonne famille revêtu du splendide costume asiatique qu'un Arabe pur sang.

A mon approche, il se leva, s'avança vers moi, et, les compliments d'usage échangés de part et d'autre, m'amena vers son sirir, me fit asseoir à sa droite et reçut de mes mains la lettre que Séïd-Thuvéni m'avait remise pour lui.

Celle-ci parcourue, il m'embrassa avec effusion, me souhaitant, de la manière la plus affable et la plus

cordiale, la bienvenue dans son district et me demandant des nouvelles sur chaque chose que j'avais vue, de sorte qu'au bout d'une demi-heure de conversation, nous étions amis comme si nous eussions vécu continuellement ensemble.

Connaissance faite, des esclaves dressèrent devant nous une immense sanie pour le repas du soir, auquel prirent part, avec nous, tous les notables et officiers présents.

Viandes, pilaw, pâtes, crèmes, bonbons, confitures, tout y était à profusion.

Puis vinrent la conversation générale et enfin le coucher.

J'ai dit plus haut qu'un appartement m'avait été préparé dans l'intérieur du palais.

Celui-ci est immense, situé à peu près au centre de la ville, mais en mauvais état.

Ses murs enclosent un espace d'environ trois milles.

Il est composé de plusieurs pavillons carrés, en pierre, bâtis irrégulièrement; quelques-uns sont joints par une maçonnerie, les autres isolés.

La couverture de quelques-uns de ces pavillons est en tuiles coloriées.

Elle leur donne, à une certaine distance, une apparence assez gracieuse qu'ils perdent dès qu'on les voit de près.

L'un d'eux, nommé *Schingony* (Zanzibar) par le dernier imam, à cause de sa prédilection pour cette île, a un certain air de grandeur et de magnificence.

Ce bâtiment, occupé aujourd'hui par le gouverneur

et son harem, contraste d'une manière frappante, par sa propreté et son élégance, avec le mauvais goût et l'irrégularité des autres.

On y voit quelques beaux appartements.

Un entre autres est fort grand, pavé en briques bleues et blanches disposées en échiquier.

Le plafond en est de bois peint, très régulièrement sculpté.

Séïd-Séïd-Ebné-Sultan, alors qu'il habitait encore Rostack, se retirait souvent pour ses plaisirs ou pour l'expédition des affaires dans ce pavillon privilégié.

Les autres sont occupés par les officiers, les gardes et les étrangers de distinction qui arrivent à Rostack.

Ils servent aussi pour des parties de plaisir, et n'ont rien de commun avec le Schingony.

Il y a, de plus, dans l'enceinte du palais, plusieurs jolis jardins plantés de toutes les essences imaginables et embellis par des fontaines coulant en divers sens, et qui, formant de très-beaux bassins, rendent ces jardins fort agréables.

La nuit se passa tranquillement pour moi; je ne fis qu'un seul somme jusqu'au matin.

Je reçus de bonne heure la visite de Séïd-Ahmed.

Il venait me proposer de retarder mon départ de trois jours pour assister à une chasse au léopard qu'il avait résolue quelque temps auparavant.

—Non pas une de ces chasses, ajouta-t-il, comme ont coutume de la pratiquer les Européens dans l'Inde,

en surprenant par un coup de fusil l'animal assoupi, mais telle que nous savons les faire, en le prévenant pour ainsi dire de la voix, en luttant corps à corps, lui avec ses griffes, l'homme avec son sabre.

Quelque dangereux que pût être le spectacle d'un pareil combat pour moi, je n'hésitai pourtant pas à accepter, et la partie fut fixée au surlendemain (mercredi, 27 décembre 1844—28 *el-hadj* 1261).

Ce jour venu, nous nous mîmes en route après le déjeuner.

Il était six heures du matin.

Nous formions une troupe de quinze cavaliers à cheval et de cinquante piétons à peu près.

Nous suivîmes d'abord plusieurs allées de nabacks qui séparaient des champs de maïs et de blé.

Mais bientôt nous nous trouvâmes engagés dans des fourrés épais.

Là se voyaient de nouveau toutes les variétés de mimosas et plusieurs espèces de térébinthes.

Le sycomore y déployait aussi son ombrage majestueux, qui invite au repos.

Après avoir marché pendant une heure à travers ce dédale inextricable, nous rencontrâmes un petit village que nous contournâmes, et au delà duquel nous fûmes obligés de mettre pied à terre, le bois devenant plus impénétrable que jamais.

Nous continuâmes à cheminer ainsi pendant une demi-heure, et il pouvait être environ dix heures, quand nous aperçûmes une vaste clairière (*Makan-el-Djinns*) où, suivant la rumeur populaire, les djinns

ont coutume de venir se livrer à leurs ébats nocturnes, et limitée par un bois très-étendu que mon hôte me dit servir de retraite aux léopards.

De temps à autre, nous rencontrions aussi sur notre route des traces de panthères.

Nous galopâmes un instant pour nous rapprocher du bois.

Toutefois, à une certaine distance, nous n'avançâmes plus qu'avec précaution.

Notre chasse aurait pu s'ouvrir d'une manière brillante, car cinq panthères passèrent très-près de nous.

Malheureusement le pays était trop plat pour exposer nos piétons à la poursuite de ces redoutables animaux, qui deviennent furieux quand ils ont été atteints.

Les mêmes risques n'existaient pas pour eux dans la chasse au léopard.

Celui-ci ne s'acharne qu'après le cheval, et c'es même un moyen de salut pour le cavalier que de lu abandonner sa monture.

A portée de fusil du bois, nous nous arrêtâmes pour envoyer quelques piétons examiner les bords d'une mare où les léopards ont coutume de venir se désaltérer le matin, après les carnages de la nuit.

Ils revinrent nous annoncer qu'ils y avaient trouv le squelette d'un mouton, probablement dévoré la veille, car on distinguait encore parfaitement les empreintes des pas du léopard dirigées vers un autr bois sis à notre gauche.

—Si nous parvenons à découvrir le gite de celui-là, nous dirent nos éclaireurs, la chasse deviendra facile; le mauvais garnement doit être lourd de son repas d'hier.

En nous avançant du côté qu'ils nous indiquaient, nous reconnûmes qu'ils avaient dit vrai.

Des traces toutes fraîches annonçaient le passage récent d'un léopard.

D'ailleurs nos montures furent soudainement saisies d'une vive agitation.

L'oreille sans cesse tendue en avant, les naseaux gonflés et bruyants, quelque chose de fébrile et d'incertain dans leur marche, tout en eux décelait l'approche de l'ennemi.

Nos piétons commencèrent à marcher serrés, le fusil haut et prêts à faire feu.

Les cavaliers firent halte aux aboiements des slouguis, qui se rapprochèrent d'eux, la queue basse et d'un air qui demandait protection.

Chacun fit silence.

—Le léopard doit être bien près d'ici, me dit alors Séïd-Ahmed, et je m'étonne, après les aboiements de nos slouguis, qu'il ne se soit pas encore montré à nous; sans doute qu'il est engourdi, comme nous l'avions prévu, et qu'il n'attaquera pas le premier.

Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente.

Enfin nous vîmes lentement s'avancer un léopard énorme; ses yeux étaient encore à demi fermés, comme s'il était assoupi.

Arrivé à portée de fusil de nous, il s'arrêta un mo-

ment pour nous considérer; puis il poussa un rugissement sourd, battant ses flancs de sa queue, et se mit en posture de défense.

Un nègre colossal, qui devait commencer l'attaque, s'apprêtait déjà à lancer son cheval; il avait tiré son sabre à deux tranchants hors du fourreau, et se couvrait de son bouclier.

Séïd-Ahmed le prévint par un coup de fusil.

Je vis, à l'instar du lion que nous avions rencontre et tué pendant notre sixième étape, le léopard frémir et chanceler.

Mais ce fut l'affaire d'une seconde.

Il se releva en nous jetant cette fois un rugissement horrible qui fit cabrer tous les chevaux.

Arrivé à une trentaine de pas de nous, je vis son œil fauve se fixer sur Séïd-Ahmed.

Celui-ci, ne doutant pas qu'il ne fût choisi pour victime, quitta son fusil devenu inutile, et saisit la lance d'un de ses gens.

Mais le nègre le prévint à son tour, précipita son cheval à la rencontre du monstre, et, avant que ce dernier n'eût eu le temps de bondir, il était près de lui.

Par un mouvement simultané, le cheval se cabra, et le léopard, se dressant sur ses pattes de derrière, lui enserra le poitrail dans celles de devant.

Tous deux s'affaissèrent, mais pas assez vite pour que le nègre n'eût, d'un mouvement rapide, asséné un violent coup de sabre sur la tête du léopard; puis au même instant il sauta à terre, et, d'un second coup.

lui coupa une patte de derrière, ce qui l'abattit et nous donna occasion de l'achever aussitôt à coups de lance.

Le cheval, il va sans dire, gisait expirant à côté; quant au nègre, il était sain et sauf.

Les deux cadavres furent dépouillés incontinent, et deux hommes se chargèrent de porter leur peau sur une branche d'arbre.

Après quoi, nous revînmes sur nos pas pour retourner à Rostack.

En approchant de la ville, un cavalier se détacha afin d'y porter la nouvelle de notre victoire.

Toutes les jeunes filles sortirent alors pour venir à la rencontre du vainqueur.

Elles s'avançaient par bandes, chantaient et frappaient des mains.

Puis, par intervalle, elles s'interrompaient pour danser.

Les cavaliers, de leur côté, exécutaient la fantasia.

Enfin, il fallut songer au repos, et tout le monde rentra chez soi.

Le lendemain (jeudi 28 décembre 1844 — 29 *el-hadj* 1261), je m'occupai de mes préparatifs de départ.

De nouveaux chameliers et gardes avaient été commandés pour m'accompagner jusqu'à Sohar.

A cinq heures, ils chargeaient mes bagages; puis, au coucher du soleil, je prenais congé de Séïd-Ahmed, me dirigeant par Semêd et Afi vers cette dernière ville, à laquelle j'arrivai vers le milieu du deuxième jour, c'est-à-dire du samedi 30 décembre 1844 (2 *mo-*

harrem 1262), et qui est, après Mascate, la plus ancienne et la plus importante de l'imamat.

Elle en est éloignée de cinquante-cinq lieues et située au centre du golfe d'Oman, par 24°,4′ de latitude nord, 52°,37′ de longitude est.

Comme elle, elle est adossée à des collines rocheuses ; comme elle, son port, dont la profondeur mesure cinq à six brasses, est vaste et à l'abri des vents du sud-est.

Son industrie est la même, son commerce le même.

« Autrefois il y venait, dit Édrissi, des marchands de toutes les parties du monde, pour l'importation des productions de l'Yémen et l'exportation de toutes sortes d'objets, ce qui contribuait à la prospérité du pays, d'ailleurs fertile en dattes, en figues, en bananes, en grenades, en coings et autres fruits de qualité supérieure. »

Sa population, qui est très-hospitalière, comprend sept mille deux cent cinquante âmes, dont cinq mille Arabes, deux mille esclaves, cent cinquante Guèbres et Banians, soixante-quinze Indiens musulmans et vingt-cinq Juifs.

Une forte muraille, flanquée de trente grosses tours carrées et dominée par une formidable citadelle, la défend de tous côtés.

Cette dernière renferme, ainsi que celle de Rostack, le palais du gouverneur, un neveu de l'imam Séïd-Séïd-Ebné-Sultan, comme Séïd-Ahmed, et ayant nom, on l'a vu, Séïd-Hammoud.

Je visitai ce prince le soir même de mon arrivée.

Il voulut à toute force me faire quitter le caravansérail où j'avais mis pied à terre et m'avoir chez lui.

Mais ici il me fut impossible d'accepter, vu que, dans la journée, j'avais traité de mon passage et de celui de Sélim à bord d'un boutre mascati en partance pour Bassorâh, et dont le nacoda m'avait annoncé devoir appareiller déjà le lendemain (dimanche 31 décembre 1844—3 *moharrem* 1262), après le coucher du soleil.

Pour le contenter toutefois, je promis de lui consacrer ce dernier jour, ce qui eut lieu en effet, et, à l'heure dite, je m'embarquai.

Un instant après, le boutre s'éloignait du port, et bientôt nous mouillions en pleine mer à trois milles de Sohar et par treize brasses d'eau.

A ce moment, je fis jouer le ressort de ma montre: son battant de bronze frappa douze coups.

Nous venions de franchir cet espace insensible qui sépare une année de l'autre ; c'était la dernière heure de l'année 1844, nous disant adieu et nous livrant à l'année 1845, en s'abîmant elle-même dans l'éter[illegible]

En moins d'une minute, j'évoquai [illegible] venir tous ceux que j'aimais et qui [illegible]



au nombre de celles qui ont exercé sur ma vie une grande influence.

Je l'avais commencée à l'abri d'un bon toit, je la finissais sur un mauvais bâtiment arabe, mouillé au milieu d'écueils, au bruit d'une mer mugissante et du vent du sud qui faisait siffler les cordages et crier les grappins d'où dépendait notre destinée.

Parti d'Abû-Arisch, j'avais, pendant sa durée, parcouru le Théama et admiré les sites pittoresques et montagneux de l'imamat de Sana, du pays de Dsjof et de l'Hadramont; j'avais quitté Mokallâh et sillonné la mer des Indes, transparente comme un miroir; et l'Oman, avec son aridité et sa fertilité, était déjà loin de moi.

Cette nuit orageuse était comme un présage; elle m'annonçait la destinée pleine de dangers qui m'était encore réservée par l'avenir!

Nota.— Pour corroborer ce que j'ai dit au chapitre LXVIII de la politique des Anglais dans ces régions, je citerai simplement encore la prise de possession de l'île *Cameran*, effectuée, il y a quelques jours à peine, pour le compte de la Grande-Bretagne, dans un but évidemment hostile au percement de l'isthme de Suez. Cette île, l'une des plus importantes de la mer Rouge au point de vue stratégique, est aussi la seule où l'on puisse se procurer de l'eau potable; elle abonde en outre en excellent guano et est entourée de riches bancs de coraux et d'huîtres perlières. Les mêmes avantages sont d'ailleurs communs à plusieurs îles voisines et à l'archipel de *Dahlac*, qui lui fait face sur la côte d'Afrique.— *Et nunc erudimini, gentes!*

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

Pages.

XXXII.—Nous payons notre deuxième tribut. — Rixe. — Chasse à l'autruche. — Aux abords des mers de sable... 1

XXXIII.—Les mers de sable; légende musulmane touchant leur origine. — Le dernier Ad. — Opinion moderne.— Le fennec.—Nos étapes se font de jour........................... 14

XXXIV.—Au milieu des mers de sable. — Le simoun.—L'arc-en-ciel.—Un naufrage. — Perte de neuf chameaux. — Désastre irréparable.—Un chevreau. — Plaisanteries de l'imam Nassr-Eddyn-Effendi. — Allah est grand! Allah le veut! — 16e halte. —Reprise de nos anciennes heures d'étape.......................... 28

XXXV.—La soif.— Arrivée à Doân.......... 42

XXXVI.—Nouvelles d'Abû-Arisch et de Sana. —Mort de Haçan-le-Mâhdy.—Dans le jardin d'Abû-Bekr-el-Doâni; entretien avec celui-ci. — Mais les Turcs!... les Turcs! — Juste comparaison. — Réponse à Husseïn d'Abû-Arisch. — Refus de me rendre à son invitation.—Motifs de ce refus........................... 51

XXXVII.—Les ablutions.—Le Ramadan.—L'aumône.—Doân ou Raschîd........ 71

Pages.

XXXVIII.—L'Hadramont........................ 87

XXXIX.—Les Hadramites.................... 96

XL.—Distribution intérieure de la citadelle. —Le nagîb Séïd-Haçan. — Plaisirs du Ramadan.—Café, chibouque et chicha.—Départ de Doân......... 106

XLI.—De Doân à Greïn.................... 128

XLII.—Séjour à Greïn.— Chasse aux poux; idées des Hadramites à cet égard.. 137

XLIII.—Dans une forêt.................... 153

XLIV.—Revers de la médaille. — Léger incident. — Grottes des anciens Thamoudites ou descendants de Thamoud.—Je m'égare................ 162

XLV.—De Charybde en Scylla............. 171

XLVI.—Un guide. — Arrivée à Schibâm. — Nous l'échappons belle........... 183

XLVII.—Mort et résurrection.—Le nagîb Séïd-Galip; conversation entre lui et moi.—Parallèle établi entre l'Arabe et l'Européen.— Bounabardi...... 193

XLVIII.—Kacim.—Bahr-el-Houd.—Visite à un malade.—Schibâm et son district.—Population.—Départ de Schibâm.. 203

XLIX.—Je m'égare de nouveau.—Apparition inattendue. — Nous sommes rançonnés par les pirates détrousseurs. —De si bon bœuf!................ 216

L.—Zaouïet-Sidi-Amr.................. 225

LI.—De Zaouïet-Sidi-Amr à Térim....... 233

LII.—Térim; son gouvernement.—Amendes et pénalités.—Le nagîb Cheik-Nasser.—Préjugés.—Anecdote.— Médecine orientale.— Départ de Térim 241

Pages.

LIII.—De Térim à un petit hameau ; franche et cordiale hospitalité.—Départ de ce lieu 255

LIV.—Attaque nocturne.—Un fondouck.—Arrivée à Mokallâh. — Une école hadramite.— Aspect de cette ville. — Ses rues 265

LV.—Une vieille connaissance. — Jules Sainte-Croix-Pajot 276

LVI.—Hadji-Khacem.— Mokallâh.......... 286

LVII.—Nouveau tour que me joue Hadji-Soliman. — Mohammed me quitte et Saïda tombe malade.—Fin du Ramadan ; le Koutchêc-Beïram.—Un fin voilier persan. — J'émancipe Saïda et m'embarque pour Mascate. 295

LVIII.—La Khethaêfa 303

LIX.—En mer 312

LX.—Dhafâr.............................. 325

LXI.—Calme plat......................... 336

LXII.—L'asiep........................... 344

LXIII.—De Harmin à Mascate.............. 353

LXIV.—Séïd-ben-Calfen.—Aspect de Mascate. —Les bateaux de fleurs.—Les bazars........................... 363

LXV.—Population. — Justice de famille..... 375

LXVI.—L'Oman et l'imamat de Mascate...... 396

LXVII.—Les imams de Mascate, depuis 1658 jusqu'à Séïd-Séïd-Ebné-Sultan.... 405

LXVIII.—L'imam Séïd-Séïd-Ebné-Sultan ; ses revenus ; son commerce ; sa marine ; son armée ; sa famille ; sa prédilection pour la France.—Traité d'amitié et de commerce.—L'*Illustration* du 8 septembre 1849.—Menées an-

Page

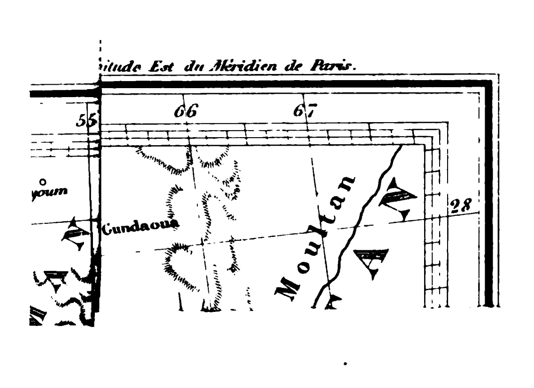
glaises.—Possessions de l'imamat en Afrique.—Avenir de Mascate.—Séïd-Medjêd.—Possessions de l'imamat hors de l'Arabie........... 41

LXIX.—Un méchant ivrogne.—Je l'échappe belle.—Départ de Mascate........ 44

LXX.—De Mascate à Sohar, par Rostack.—Je m'embarque pour la Perse........ 46

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Paris.--Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, quai des Augustins, 55



...itude Est du Méridien de Paris.
55
66
67
28
youm
Cundaoua
Moultan

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.



